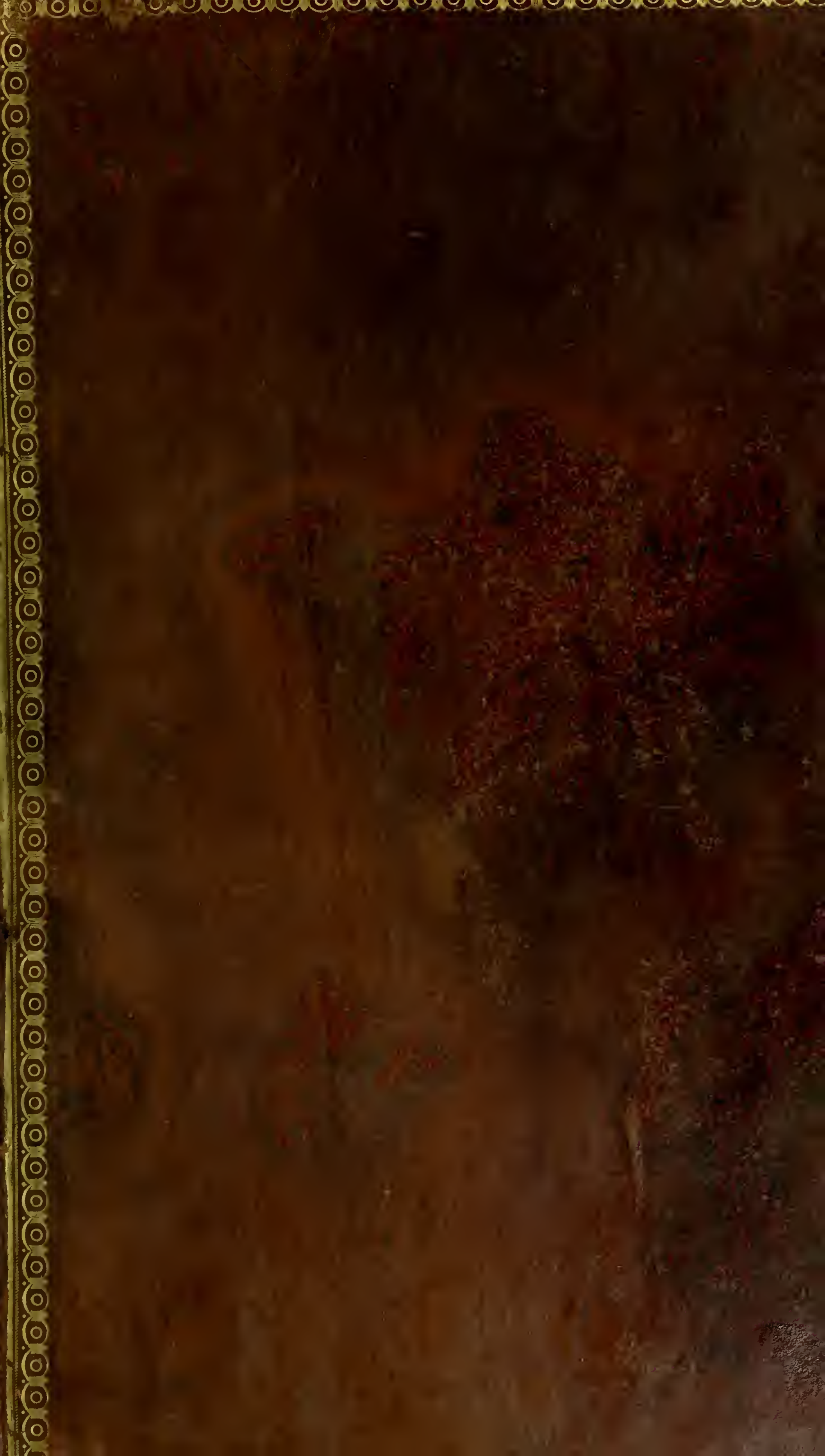
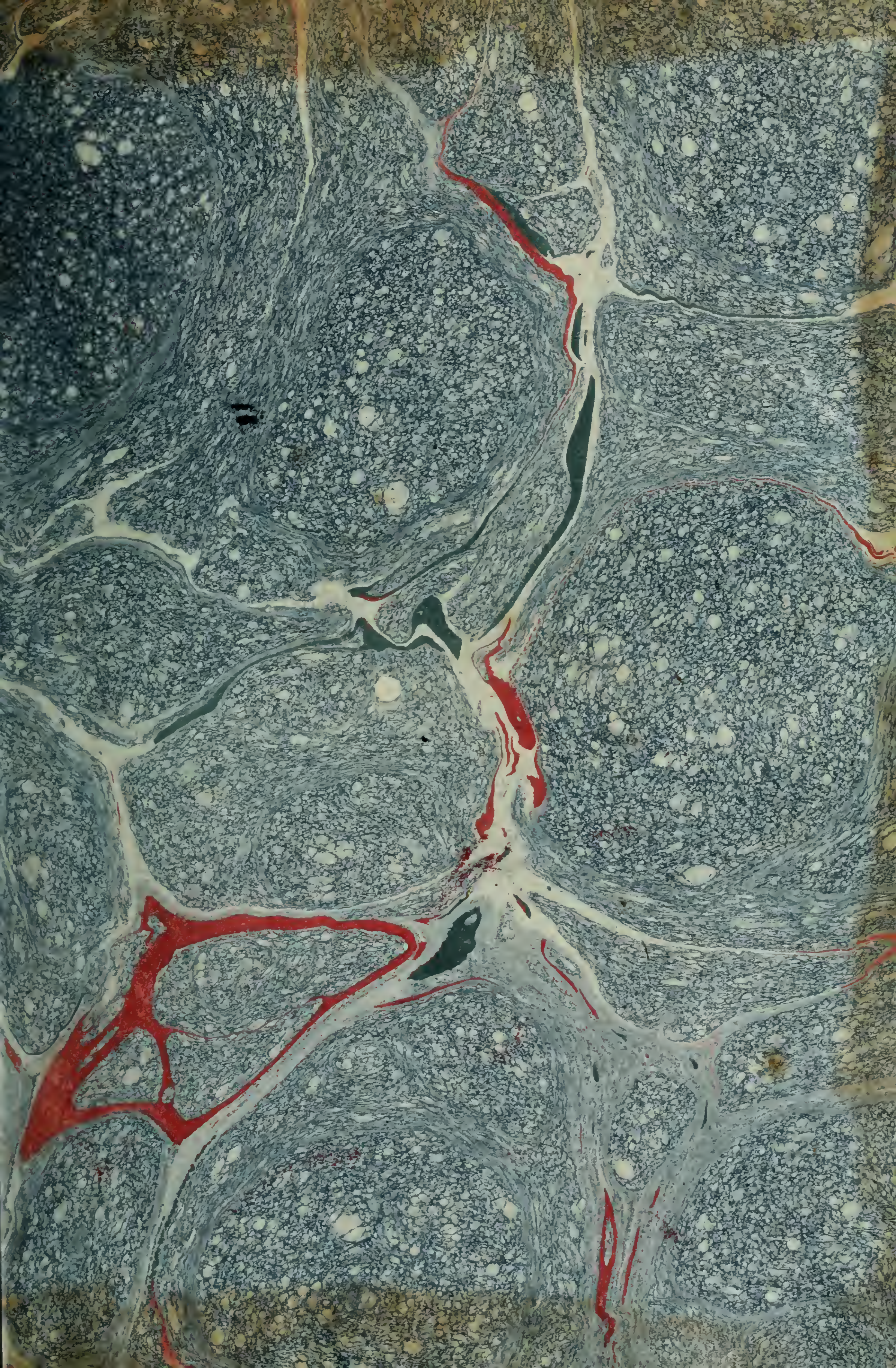
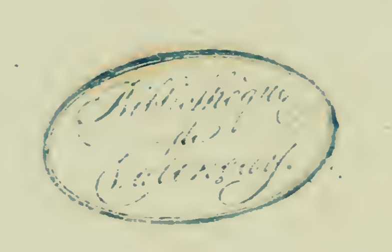



RE QUE DIOU
Bibliothèque du Château
de Valençay.





ŒUVRES

DE

M. DE FÉNÉLON.

TOME VII.

ŒUVRES

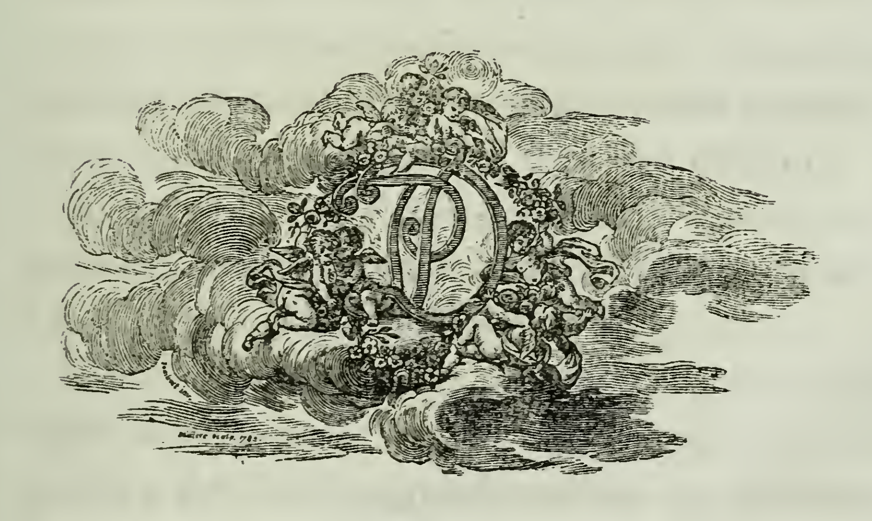
DE M. FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTHE FÉNÉLON,

PRÉCEPTEUR DES ENFANTS DE FRANCE,

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAI.

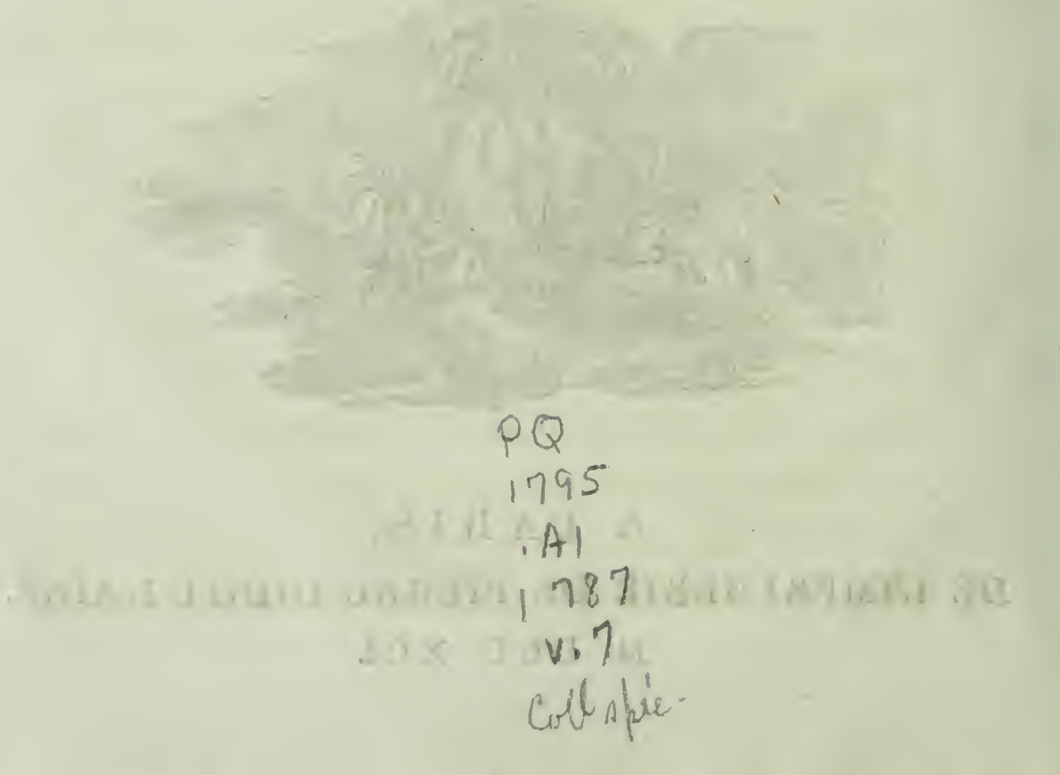
TOME SEPTIEME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCC. XCI.



PRÉFACE.

Nous voilà parvenus aux œuvres spirituelles de M. de Cambrai. C'est la partie de notre édition la plus embarrassante.

Ce recueil, digne de la piété de cet écrivain célebre, n'est cependant pas exempt de taches. Quelques uns des traités ou des lettres qui le composent, avoient été écrits avant la condamnation de son livre *des Maximes des Saints :* il ne les avoit pas revus depuis, et ils se ressentent des erreurs qu'on lui reproche.

Les personnes à qui M. de Fénélon les adressoit, jalouses, après sa mort, de faire part au public de ce que ces différents écrits contenoient d'excellent, les livrerent, avec empressement et sans examen, à l'imprimeur qui vouloit en faire une édition.

La premiere ne fut qu'en deux volumes; on la porta par la suite jusqu'à quatre tomes in-douze et à deux volumes petit in-folio.

L'édition in-douze de 1737 et celle in-folio de 1738, faites l'une et l'autre sous les yeux de M. le marquis de Fénélon, ambassadeur en Hollande, sont, sans contredit, les plus pures et les plus parfaites. On se servit pour elles des manuscrits originaux de l'auteur, ou de copies exactes et collation-

nées, autant qu'on le put, sur les originaux. On rétablit ce qui avoit été altéré dans les premieres éditions; on les purgea du mélange qui défiguroit certains morceaux; et l'on mit dans tout ce recueil un meilleur arrangement des matieres et une division plus exacte et plus claire.

Nous ne changerons rien au texte dans les endroits mêmes où il sembleroit exiger quelques corrections. L'église seule a le droit de corriger Fénélon. Elle l'a fait; il s'y est soumis; et cette soumission humble et sincere, qu'on doit sans cesse se rappeler, est le vrai correctif des taches qui restent dans ses œuvres, et un sûr garant de la pureté constante de ses intentions. Une réflexion que nous devons faire, et qui peut servir d'excuse, sinon d'apologie, aux sentiments, ou plutôt aux expressions de Fénélon, c'est que le langage des théologiens, mystiques sur-tout, n'est parvenu à une entiere exactitude que lorsqu'il a été invariablement fixé par quelque décision de l'église.

Avant le bref d'Innocent XII, la question de l'amour pur, des bornes qu'on doit mettre à l'abandon, à la sainte indifférence, qui ne doivent jamais s'étendre jusqu'au sacrifice du salut, n'étoit pas décidée.

Les auteurs ascétiques, qui donnoient plus à la

piété sensible qu'au raisonnement, avoient outré la matiere. M. de Fénélon embrassa de bonne foi et sans envie de faire secte des sentiments qui s'accordoient si bien avec la piété tendre et affectueuse dont il étoit pénétré.

La preuve que, malgré ces sentiments, il étoit toujours très orthodoxe dans le fond de son ame, c'est qu'il s'est toujours plaint de n'être pas entendu; c'est qu'il a toujours promis d'écouter l'église quand elle parleroit; c'est qu'il l'a écoutée quand elle a parlé; et que, depuis, il n'a rien dit, rien écrit qui ne prouvât que sa docilité étoit aussi sincere qu'elle avoit été prompte.

Le jugement du S. Siege, reçu par toutes les églises et unanimement par celle de France, a non seulement assuré la doctrine mais fixé le langage de l'église sur tous ces objets.

Il ne faut donc pas juger M. de Fénélon comme on jugeroit un écrivain qui emploieroit maintenant les expressions dont il s'est servi.

On trouve, dans les peres antérieurs au concile de Nicée, des manieres de parler qui, après le concile, auroient été justement suspectes; et personne ne s'est plaint qu'on ne les ait pas corrigées dans l'édition de leurs œuvres; personne ne s'est avisé de proscrire leurs ouvrages et de les traiter d'hérétiques.

A quoi serviroit-il d'ailleurs que nous fissions des changements dans cette partie de notre édition? A la décréditer, à la déshonorer en quelque sorte, à la faire passer pour incomplete et infidele.

Ces traités spirituels sont, depuis long-temps, entre les mains de tout le monde; les éditions en ont été multipliées, pour ainsi dire, à l'infini, et il n'est presque point de personnes pieuses qui ne les aient lues et méditées.

Nous croyons cependant, par zele pour la pureté de la foi, pour entrer dans les vues de l'auteur et nous conformer à ses intentions, devoir précautionner le lecteur contre certaines expressions exagérées, susceptibles d'un mauvais sens, et néanmoins assez familieres aux auteurs qui ont écrit sur la spiritualité.

C'est d'après M. de Fénélon lui-même et les explications qu'il a données dans les défenses des Maximes des Saints et dans les écrits postérieurs à cet ouvrage, que nous allons déterminer ici le sens dans lequel il veut, avec l'église, qu'on entende ses expressions.

Quand donc notre auteur parle d'abandon total à Dieu, d'oubli de tous nos intérêts, de soumission entiere à la volonté divine, quelque rigoureuse qu'elle puisse être, il faut se rappeler, comme l'auteur en convient dans plusieurs endroits de ses ou-

vrages, et comme la foi et la raison nous l'enseignent, que, quelque soumis que nous devions être à cette volonté suprême, il ne nous est permis, dans aucune circonstance de notre vie, d'acquiescer à notre réprobation, parcequ'elle renferme essentiellement le renoncement à l'amour et à la possession de Dieu.

Ainsi, quoiqu'il faille aimer Dieu et tendre à la perfection de cet amour, il faut aussi, selon l'apôtre, toujours craindre et espérer : craindre pour veiller sur soi; et espérer, se confier dans la grace de J. C., pour travailler avec joie et avec constance à nous procurer l'amour et la possession de Dieu.

M. de Fénélon revient souvent, et toujours vivement, à l'amour pur; il voudroit allumer dans tous les cœurs cette flamme divine. Nous le voudrions comme lui; nous croyons même qu'il est possible, qu'il est utile d'en faire des actes fréquents; que, sur la terre, nous devons tendre avec la grace à la perfection de cet amour, et nous y exciter souvent, quoique nous ne puissions parvenir à cette perfection que dans le ciel. Mais nous pensons avec l'église, et avec M. de Cambrai, qui s'est soumis à ses décisions sans hésitation et sans équivoque, que les plus grands saints ici-bas, que ceux qui agissent le plus habituellement par le principe sublime et entraî-

nant de l'amour divin, n'y sont pas établis d'une maniere fixe et invariable; que ce n'est point, que ce ne peut pas être un état stable et permanent; et que, dans cette région ténébreuse, dans cette vallée de misere et de larmes, tous doivent marcher avec précaution, avec crainte et tremblement; tous doivent sans cesse s'affermir dans la foi, animer et soutenir l'amour même par des actes formels et souvent réitérés de crainte et d'espérance. *Qui se existimat stare, videat ne cadat:* Que celui qui se croit ferme prenne garde de tomber. I[ere] *aux Corinth. c.* 10, *v.* 12.

Malheur à l'ame présomptueuse qui croiroit commettre une imperfection en considérant Dieu comme terrible dans ses châtiments, comme magnifique dans ses récompenses, et regarderoit comme indigne d'elle, comme contraire à l'amour qu'elle doit à Dieu, le souvenir de ses perfections et l'exercice de la crainte et de l'espérance qu'elles doivent nous inspirer! *Serva timorem, et in illo veterasce:* Conservez la crainte de Dieu, vieillissez dans cette crainte. *Eccli. c.* 2, *v.* 6.

Ceux qui ont voulu séparer l'intérêt de la créature de son amour pour Dieu, n'ont rien conçu à la nature humaine: ils ont été aussi mauvais philosophes que théologiens dangereux. Il est possible de séparer de cet amour l'intérêt réfléchi, l'intérêt

recherché, l'intérêt qui se considere directement, principalement, uniquement; et c'est, sans doute, à cet intérêt, tout occupé de lui, sans presque aucun rapport à Dieu, que M. de Fénélon déclare une guerre si ouverte.

L'amour pur est bien plus noble, plus généreux: mais il n'est pas sans intérêt, parceque ce sentiment est nécessaire et inhérent à la volonté.

Les mystiques se sont trop arrêtés à ce que présente de bas le mot d'intérêt. C'est que, dans l'usage ordinaire, il réveille l'idée de profit, d'argent et de fortune. Mais ne s'ennoblit-il pas quand il s'agit de l'honneur, du bien général, et de la gloire de l'état? Pourquoi nous dégraderoit-il quand il nous excite à servir Dieu et même à l'aimer pour éviter le souverain malheur et parvenir au bonheur suprême?

M. de Fénélon dit encore que, pour arriver au parfait détachement, il faut consentir à tout perdre, jusqu'à ses vertus; c'est-à-dire, tout sentiment de complaisance dans les vertus qu'on croit avoir, tout acte de propriété de ses vertus; en sorte qu'on les attribueroit plus à ses efforts et à son travail qu'à la bonté et à la grace de Dieu; c'est-à-dire qu'il faut perdre tout desir empressé de ces dons sublimes et extroardinaires, qui ne font pas la vraie sainteté et qui peuvent en être l'écueil; tout sentiment, en

un mot, qui, quoique bon en lui-même, conduiroit à nous faire oublier notre misere, et nous empêcheroit de veiller sur nous, et de tout craindre de notre foiblesse.

La preuve que ce vertueux prélat entend comme nous l'expliquons cette perte en Dieu de nos vertus, c'est qu'il nous rappelle souvent à notre petitesse ; c'est qu'il nous exhorte sans cesse à l'humilité; c'est qu'il ne veut que nous détournions les yeux de ce que nous faisons de bien, que pour nous armer contre les ruses, les pieges et les retours si ordinaires et si dangereux de l'orgueil et de l'amour-propre.

Ce qu'il dit aussi de la sainte indifférence ne peut s'entendre que de la soumission dans les épreuves, de la modération dans les desirs qui tiennent à la cupidité et aux choses du temps présent, de la patience dans la privation des consolations sensibles, et nullement d'une espece d'apathie pour tout ce qui mene à Dieu, comme sont les vertus réelles et solides, et pour tout ce qui peut nous en éloigner, comme les vices et tout ce qui nous y porte.

L'oraison de silence, dont parle M. de Cambrai en quelques endroits de ses œuvres spirituelles, n'est pas une quiétude oisive, comme on affecte de le lui reprocher ; il ne recommande rien tant que de

la rendre pratique; il veut qu'on ne sorte jamais de la priere sans avoir fait un retour sérieux sur soi-même, sans avoir pris la ferme résolution de se corriger.

Mais il est des moments où l'on a beaucoup de peine à fixer son imagination; où, pour suivre la méthode qu'on s'est prescrite, il faut, en quelque sorte, lutter contre son attrait; où l'on ne peut, sans une contention qui fatigue la tête et éteint le sentiment, s'appliquer à la vérité qu'on s'étoit proposé de méditer. Vous ne pouvez alors, dit à-peu-près M. de Fénélon, vous ne pouvez parler à Dieu; priez-le de vous parler; écoutez-le en silence; ne le rompez que pour vous humilier; ne vous troublez pas, ne vous livrez pas à une anxiété qui vous éloigneroit de Dieu : taisez-vous, faites taire vos passions; recourez de temps en temps à ces cris qui partent du fond du cœur, à ces oraisons jaculatoires qui pénetrent jusqu'au ciel; et, quelque mécontent que vous soyez de vous-même, assurez-vous qu'une oraison où vous vous serez humilié constamment devant Dieu, où vous aurez vu toute votre misere sans vous y complaire, mais aussi sans vous décourager, où vous aurez imploré, au moins par intervalles, les secours d'en haut, est peut-être plus utile, peut-être mieux faite que celle qui ne vous auroit

donné aucune peine, qui vous auroit donné beaucoup de consolation.

Telle est en général la doctrine de M. de Cambrai. Nous l'avouons cependant encore; il se sert quelquefois de certaines expressions qui, quoiqu'employées par des mystiques estimés, demandent à être ramenées à un sens catholique; et c'est ce que nous avons cru indispensable de faire dans cette courte préface.

Oserons-nous le dire? Quelques uns des auteurs qui ont écrit sur la spiritualité ont trop donné tantôt à l'imagination, tantôt à la métaphysique. De là ces exagérations ou ces subtilités, ces raffinements, dont, quelque nuisibles qu'ils fussent, les meilleurs esprits, les cœurs les plus droits n'ont pas toujours sû se défendre.

Tant il est dangereux de mêler les conceptions et le langage humain à la doctrine toute pure, toute simple, toute divine de J. C.! tant il est important, quand on entreprend de diriger les autres dans les voies du salut, de mettre dans ses maximes cette simplicité, cette clarté qui regne dans l'évangile! Les leçons, quoique sublimes, y sont à la portée de tous les esprits; l'amour le plus parfait y est recommandé : mais, bien loin de l'établir sur les ruines de la crainte et de l'espérance, bien loin de reléguer en

quelque sorte ces deux vertus au rang des imperfections, on en montre par-tout l'excellence, on exhorte les fideles à ne les jamais perdre de vue, du moins à y revenir souvent et à les regarder comme des moyens nécessaires dans cette vie pour arriver à la charité et pour la conserver.

M. de Fénélon ne donna jamais dans les excès révoltants de Molinos et des autres quiétistes. Mais encore une fois, si ses intentions étoient pures, ses expressions ne furent pas toujours exactes, comme il en convient lui-même, après la condamnation de son livre des Maximes des Saints. Depuis il ne lui échappa rien ni pour soutenir ni pour justifier les propositions que l'église avoit réprouvées. Tout parut assoupi, tout parut rendre justice à M. de Cambrai; et on n'en parla que pour le plaindre de la vivacité qu'on avoit mise à le poursuivre, que pour admirer sa franche et courageuse docilité.

Je sais que quelques écrivains modernes se sont efforcés de répandre des nuages sur une vertu toujours ferme et vraie, puisqu'elle a résité et aux douceurs de la prospérité et aux tempêtes des tribulations. A les en croire cependant, Fénélon étoit, selon les uns, un hypocrite, et, selon les autres, un intrigant. On a fouillé dans tout ce que l'envie, la prévention ou l'esprit de parti ont écrit contre lui;

et, de ce chaos ténébreux et mensonger, on a cru pouvoir faire sortir la lumiere et la vérité. Ce que Bossuet n'osa jamais, ce qu'il ne voulut jamais, dans cette multitude de productions polémiques qui sortirent de sa plume féconde et vigoureuse, des auteurs, que je me garde de qualifier, l'entreprennent, et semblent vouloir ternir une réputation de probité, de bonne foi, de candeur, que ses ennemis les plus redoutables n'entreprirent point d'attaquer. Auroient-ils le malheur de ne pas croire à la vertu? Ils méritent alors d'être plaints; mais ils ne méritent pas qu'on leur réponde. La seule précaution qu'il nous a semblé nécessaire de prendre pour garantir de la séduction, c'est de faire imprimer dans le VIme volume beaucoup de lettres qui n'avoient point paru. Elles sont adressées à ce que M. de Fénélon aimoit le plus. Il y parle avec une confiance, une vérité, une raison, un ton de piété et de conviction qui le peignent tout entier, qui le montrent tel que le virent ses contemporains, tel que le voit encore presque toute l'Europe, à qui son nom, ainsi que ses ouvrages, ne rappelle que des vertus douces, mais solides et exactes.

LETTRES

SUR

L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

LETTRES

SUR

L'AUTORITE DE L'EGLISE.

LETTRE I.

A Cambrai, 11 septembre 1708.

Je suis fort aise, monsieur, d'apprendre par vous-même avec quelle application vous avez cherché la vérité, malgré vos anciennes préventions. Cette droiture vous attirera de grandes bénédictions. Rien n'est si important que la simplicité et la sincere défiance de son propre esprit. Si chacun étoit occupé de la priere, du recueillement, de la charité, du mépris de soi-même et du renoncement à une vaine réputation d'esprit et de science, toutes les disputes seroient bientôt appaisées. Jésus-Christ disoit aux Juifs: « Com-« ment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la « gloire les uns des autres, et qui ne cherchez point « la gloire qui vient de Dieu seul? Il ajoute: Si quel-« qu'un veut faire la volonté de celui qui m'a en-« voyé, il connoîtra, sur la doctrine, si elle est de « Dieu ou si je parle de moi-même ». Ainsi ceux qui éblouissent, qui séduisent, qui s'égarent eux-mêmes, ne tombent dans ce malheur que faute de chercher

la volonté de Dieu avec un cœur humble et soumis à l'église ; l'hérésie ne les séduit qu'à cause qu'elle les trouve vains, curieux, présomptueux, dissipés. Il n'y a que le défaut de recueillement et d'abnégation de soi-même qui prépare des hommes contentieux pour former les partis des novateurs et les hérésies. C'est sur ce fondement que saint Cyprien dit: « Que personne ne croie que les bons peuvent se « retirer de l'église. Le vent n'enleve point le bon « grain, et la tempête n'arrache point un arbre soli- « dement enraciné : c'est la paille légere que le vent « emporte...... C'est ainsi que les fideles sont éprou- « vés et que les infideles sont découverts : c'est ainsi « qu'avant même le jour du jugement il se fait ici « une séparation des justes d'avec les injustes, et que « le bon grain est séparé d'avec la paille ». C'est ce que l'expérience montre sensiblement. Quels hommes font les schismes et les hérésies? Ce sont des hommes savants, curieux, critiques, pleins de leurs talents, animés par un zele âpre et pharisaïque pour la réforme, dédaigneux, indociles et impérieux : ils peuvent avoir une régularité de mœurs, un courage roide et hautain, un zele amer contre les abus, une application sans relâche à l'étude et à la discipline ; mais vous n'y trouverez ni douceur, ni support du prochain, ni patience, ni humilité, ni vraie oraison. « Ô Pere, Sei-

« gneur du ciel et de la terre, s'écrie Jésus-Christ, je « vous rends gloire de ce que vous avez caché ces « choses aux sages et aux prudents, et que vous les « avez révélées aux petits ». Il dit encore : « S'il y a « un enfant de paix, c'est sur lui que votre paix repo- « sera ».

Je suis, monsieur, très sincèrement tout à vous,

F. Arch. D. de Cambrai.

LETTRE II.

Il est vrai, monsieur, que j'allai à Bruxelles l'automne derniere ; mais ce voyage fut si imprévu et si précipité que je n'aurois pu vous en avertir à temps. Dieu sait quelle joie j'aurois eue de vous voir et de vous entretenir. Je ne connois point assez les éditions de saint François de Sales, pour pouvoir dire quelle est la meilleure ; il y en a un grand nombre : il faudroit se donner la patience de les comparer toutes en détail, et de choisir sur chaque morceau celle qui se trouveroit la plus ample et la plus exacte. Vous savez qu'il y a dans l'ancienne édition de Lyon un dix-huitieme entretien qui n'est pas ailleurs. Je suis ravi de voir que vous aimiez tant ce bon saint. Si les protestants le lisoient, il leur ôteroit peu-à-peu leurs préventions contre l'église romaine ; sans raisonner, il instruit plus

que tous les savants qui raisonnent. On goûte en lui la *bénignité* du Sauveur, *la douceur et la modestie de Jésus-Christ*. Il fait sentir que l'église qui porte de tels saints n'est pas stérile; et qu'elle est encore, selon la promesse, pleine de l'esprit des premiers siecles.

L'estime et l'amitié que j'ai pour vous, monsieur, m'engagent à demander souvent deux choses à Dieu; souffrez que je vous le dise ici. La premiere est qu'il vous fasse la grace de rendre à la véritable église visible ce qui lui est dû. Ce n'est pas assez de l'aimer, de l'estimer dans votre cœur, de ne lui point imputer les excès que d'autres lui imputent, et de trouver de la consolation à participer à son culte quand vous le pouvez: il n'a jamais été permis de sortir de son sein si elle n'est pas idolâtre, et il n'est pas permis de retarder à y rentrer si cette idolâtrie est imaginaire. L'esprit du Sauveur est un esprit de paix, d'amour et d'union; il a voulu que les siens fussent consommés dans l'unité: il ne s'est pas contenté d'une unité intérieure et invisible, il a voulu une unité intérieure et extérieure tout ensemble; en sorte que ce fût à ce signe visible et éclatant qu'on reconnût ses vrais *disciples*. Ainsi malheur à ceux qui se *séparent*, ou qui demeurent séparés de la tige qui porte la seve dans toutes les branches. Malheur à ceux qui partagent en deux ou qui laissent dans la division ce que Jésus-

Christ a voulu faire un. Remarquez, s'il vous plaît, que les plus grands saints et les écrivains de la vie intérieure, qui ont eu les plus touchantes marques de l'esprit de grace, étoient, comme saint François de Sales, dans la communion romaine, et prêts à mourir plutôt que d'en sortir. Les ames humbles et pacifiques, qui ne vivent que de recueillement et d'amour, sont toujours petites à leurs propres yeux, et ennemies de la contradiction ; elles sont bien éloignées de s'élever contre le corps des pasteurs, de décider, de condamner, de dire des injures, comme Luther et Calvin en ont dit d'innombrables. Leur style n'a rien d'âcre ni de piquant ni de dédaigneux. Ils n'entreprennent point une réforme seche, critique et hautaine, qui aille à rompre l'unité et à soutenir que l'époux a répudié l'épouse. S'ils voient quelque abus ou quelque superstition dans les particuliers, ils en gémissent avec douceur: et le gémissement de la colombe est toujours discret et modeste; elle ne gémit que par un amour tendre et paisible. Alors de telles ames gémissent en secret avec l'épouse, loin de pousser des cris scandaleux contre elle. Elles n'élevent jamais leur voix dans des disputes présomptueuses, elles ne disent point que l'église s'est trompée pendant divers siecles sur le sens de l'écriture, et qu'elles ne craignent point de se tromper en expliquant le

texte sacré contre la décision de cette ancienne église: au contraire, ces ames sont dociles et toujours prêtes à croire qu'elles se trompent; leur cœur n'est qu'*amour et obéissance*. Les dons intérieurs, loin de leur inspirer une élévation superbe et un sentiment d'indépendance, ne vont qu'à les anéantir, qu'à les rendre plus souples et plus défiantes d'elles-mêmes, qu'à leur faire mieux sentir leurs ténebres et leur impuissance, enfin qu'à les désapproprier davantage de leurs pensées. Ô combien ont-elles horreur *du zele amer* et de tous *les combats de paroles!* Au lieu de la dispute, elles emploient l'insinuation, la patience et l'édification; au lieu de parler de Dieu aux hommes, elles parlent des hommes à Dieu afin qu'il les touche, qu'il les persuade et qu'il fasse en eux ce que nul autre n'a pu faire. L'oraison supprime toutes les disputes. Dans la véritable oraison personne n'abonde en son sens, chacun fait taire sa propre raison. C'est l'esprit d'oraison qui est l'ame de tout le corps des fideles; c'est cet esprit unique et commun qui réuniroit bientôt à l'église mere toutes les sectes, si chacun, au lieu de disputer, se livroit au recueillement. D'un côté, voyez la pure spiritualité de saint François de Sales; de l'autre, voyez ses principes sur l'église dans ses controverses: c'est le même saint qui parle avec l'onction du même esprit de vérité dans ces deux

sortes d'écrits. Tels sont ces aimables saints qui ont été nourris et perfectionnés dans le sein de l'église mere. Ne voulez-vous pas être de leur communion, et aimer comme eux la mere qu'ils ont si tendrement aimée ? Il faut devenir comme eux simple et petit enfant pour sucer le lait de ses mamelles; le lait qui coule, c'est l'esprit d'amour et d'oraison; l'esprit d'oraison et l'esprit d'unité sont la même chose. Cherchez tant qu'il vous plaira hors de cette sainte unité, vous n'y trouverez guere que des cœurs hautains, contentieux et desséchés ; vous y trouverez des docteurs secs et éblouis de leur science, qui languissent sur des questions sans fin, et qui s'évaporent dans leurs propres pensées ; vous y trouverez des pratiques exactes et séveres en certains points de discipline ; vous y trouverez l'horreur de certains vices grossiers; vous y trouverez une attention curieuse au sermon, et un chant de psaumes qui excite l'imagination, avec des prieres où les paroles arrangées et multipliées frappent les auditeurs : mais vous n'y trouverez point cette oraison toute intérieure qui a fait chez nous tant de grands saints. Il est vrai que vous remarquerez chez nous beaucoup de docteurs vuides de Dieu et pleins d'eux-mêmes, beaucoup d'ignorance et même de superstition dans les peuples ; mais la vraie église n'est pas exempte de scandales. Il faut laisser

croître le mauvais grain avec le bon *jusqu'à la moisson,* de peur qu'une réforme téméraire n'arrache le bon grain avec le mauvais, et qu'elle ne ravage au lieu de réformer. La vraie église est celle qui nourrit le pur grain mêlé avec l'ivraie, et qui tolere l'ivraie dans l'espérance que le Seigneur en séparera un jour lui-même le pur grain. Encore une fois, monsieur, ce n'est que dans l'église catholique que vous trouverez cette oraison que vous aimez tant, et qui vous donne un si grand attrait d'amour pour Dieu. Ailleurs on parle, on chante, on loue Dieu, on raisonne, on dispute, on exhorte, on fait des réglements : dans l'ancienne église, on se tait, on se rapetisse, on rentre dans l'enfance par simplicité, on se compte pour rien, on s'anéantit, on est l'holocauste d'amour. Le nombre de ces ames, dont le monde n'est pas digne, est petit, il est vrai ; mais enfin il n'est que là. Comparez ces saints avec les réformateurs, et avouez la différence : il n'y a que l'unité qui porte de tels fruits.

La seconde chose que je vous souhaite, c'est que vous marchiez dans la voie de pure foi, pour éviter toute illusion. Prenez garde que la plupart des ames qui s'imaginent marcher par cette voie, n'y marchent point ; on tient infiniment plus qu'il ne paroît aux expériences intérieures qu'on fait. Si on n'est en garde

contre soi-même, on tend toujours insensiblement à chercher un appui et une certitude intérieure dans ses goûts, dans ses sentiments les plus vifs, et dans toutes les choses qui ont saisi l'imagination. On regarde son propre goût comme un attrait de grace, ses propres vues comme des lumieres surnaturelles, et ses propres desirs comme des volontés de Dieu. On s'imagine que tout ce qu'on éprouve en soi est passif et imprimé de Dieu : par là on se fait insensiblement à soi-même une direction intérieure fondée sur l'inspiration immédiate. Il n'y a plus ni autorité ni loi extérieure qui arrête et qui puisse contrebalancer cette inspiration. Voilà le danger du fanatisme, pour les ames qui se croient désappropriées et transformées sans l'être : si elles l'étoient, leur véritable désappropriation les éloigneroit infiniment de cette illusion par laquelle elles s'approprient leur lumiere et s'en font un appui pour être indépendantes. Ô que les profondes ténebres de la pure foi sont bien différentes de cette fausse voie ! On ne voit rien de particulier, et on ne cherche à rien voir : on se contente de croire comme les plus petits d'entre le peuple; on ne sait qu'obéir, que se laisser contredire et corriger, que se défier de soi, que sentir sans cesse son impuissance totale; on n'a aucun besoin de chercher curieusement dans l'avenir pour se consoler du pré-

sent, ni de se flatter de prédictions. Quand on a le cœur pleinement content de la seule volonté de Dieu en chaque moment de la vie, on n'a besoin de rechercher aucun soutien dans ces vues de l'avenir; on mérite d'y être trompé, dès qu'on les cherche par une inquiétude secrete, dans l'état présent où la seule volonté de Dieu ne suffit pas à un cœur malade: mais cette vue de foi, si nue, est le plus long et le plus grand de tous les martyres; il faut s'y laisser dépouiller de tout ce qui console et qui soulage la nature. Il est facile de parler affectueusement de cet état; mais il est terrible de le porter jusqu'à la mort. En cet état si on faisoit des miracles, on les feroit sans s'y arrêter; on les feroit par pure fidélité, comme on pratique les vertus les plus journalieres, comptant pour rien ce qu'on a fait et passant outre pour continuer à être fidele. En cet état l'homme reçoit ses bonnes pensées comme d'emprunt, de même qu'un pauvre se couvriroit d'un manteau prêté charitablement. Cet homme n'est pourtant ni inconstant ni irrésolu : mais sa fermeté ne vient d'aucune confiance en sa propre lumiere; au contraire, c'est par défiance de sa propre lumiere et par simple docilité qu'il est tranquille dans la main de Dieu. Sa voie est toute fondée sur la désappropriation de ses propres vues, qui seroient toujours incertaines: ainsi ce n'est point par

une décision fondée sur les forces de son esprit qu'il se détermine avec tant de paix et de constance, mais par simple fidélité à la lumiere du moment présent, et par le retranchement de toutes les recherches inquietes de l'amour propre. En cet état, loin de se passer de l'autorité de l'église, on sent de plus en plus le besoin d'être porté sans cesse entre ses bras, comme un petit enfant : on n'est jamais surpris de voir qu'on s'est trompé; on le confesse de bon cœur : on quitte sans peine une pensée qu'on avoit sans appropriation : on jette sans regret une feuille d'arbre qu'on a cueillie sans y être attaché; mais on ne jetteroit pas de même un diamant faux qu'on auroit acheté comme étant d'un grand prix. Quand on a besoin de juger, on tâche de le faire avec conseil et sur toutes les lumieres tant naturelles que surnaturelles qu'on a alors. Quand on a fait devant Dieu le moins mal qu'on a pu, on est encore tout prêt à se laisser montrer par autrui qu'on s'est trompé et qu'on a manqué à toutes les regles. Si on est dans cette docilité, pour toutes les choses communes de la vie, à l'égard de toute personne qui nous reprend, à combien plus forte raison doit-on être, par cette désappropriation intérieure, dans une docilité sans réserve et dans une absolue soumission d'esprit à l'égard de cette église visible, qui aura, par les promesses, l'autorité de Jésus-Christ jusqu'à la fin des

siecles! Tels sont les petits enfants, les enfants bien aimés. L'onction leur enseigne tout, parcequ'elle leur enseigne au-dessus de tout à sentir leur ignorance et leur impuissance, à écouter l'église et à ne se point écouter eux-mêmes, à croire ce qu'elle enseigne et non ce qu'ils ont pensé. Cette profonde leçon, que l'onction intérieure leur donne, comprend toutes les autres; elle contient toute vérité et les préserve de toute erreur. *Dieu cache* ses vérités *aux sages et aux prudents,* c'est-à-dire, à ces docteurs superbes qui veulent juger l'église, au lieu de se laisser juger par elle. En même temps il révele *aux petits* ses miséricordes, parcequ'il se complaît dans leur petitesse: ils sont bienheureux, parcequ'ils sont pauvres d'esprit et qu'ils se sont désappropriés de leurs propres lumieres et de leurs propres volontés, comme un homme riche doit se désapproprier de ses trésors, quand il se donne à Dieu dans un désert. Ô qu'il seroit beau de voir tous *les biens en commun* pour l'esprit comme pour le corps, et que chacun ne regardât pas plus sa pensée, son opinion, sa science, ses lumieres, ses vertus et ses plus grands sentiments comme son bien particulier, que de bons religieux regardent comme propres les biens de la communauté dont ils usent pour leurs besoins! C'est ainsi que les saints dans le ciel ont tout en Dieu, sans avoir jamais rien à eux.

C'est un bien infini et commun dont le flux et reflux fait l'abondance et le rassasiement de tous les bienheureux; ils reçoivent chacun selon sa mesure; ils renvoient tout. Dieu est lui seul *toutes choses en tous*, et rien n'est à aucun de ceux qu'il comble de biens; ils sont tous dénués dans cette possession de l'infini. Leur béatitude vient de leur pauvreté; l'une et l'autre est parfaite. Si les hommes entroient ici bas dans cette pauvreté d'esprit et dans cette communauté des dons les plus spirituels, on verroit tomber toutes les disputes et tous les schismes; on ne réformeroit l'église qu'à force de se réformer soi-même; il n'y auroit plus de savants présomptueux et jaloux de leur science; on *ne penseroit*, on *ne goûteroit*, on ne voudroit tous ensemble qu'une même chose; un seul esprit, qui seroit celui d'amour et de vérité, seroit l'ame de tous les membres du corps de l'église, et les réuniroit intimement; on se déféreroit, on se supporteroit réciproquement; on n'entendroit plus ces froides paroles *de tien et de mien;* nous serions tous pauvres et riches tout ensemble dans l'unité, pauvres sans murmure et sans jalousie, riches sans envie et sans distinction; nous serions les enfants *doux et humbles de cœur*, qui trouveroient *le repos de leurs ames;* ce seroit un petit commencement de la nouvelle créature et du paradis réservé au siecle futur. Prions,

monsieur, pour un si grand bien ; je le souhaite pour vous et pour votre ami que vous m'avez nommé ; et serai toute ma vie du fond du cœur tout à vous.

LETTRE III.

Je vous conjure, monsieur, d'avoir la bonté de mander les choses suivantes à M***.

Ses amis font un grand pas, dont je le félicite, et je remercie Dieu. Par exemple, je suis charmé de lire ces paroles : *(Dieu a promis, à la vérité, qu'il ne souffriroit jamais le corps des pasteurs en général d'établir des erreurs damnables par une loi publique et un décret uniforme.)* *(Nous ne doutons nullement que Dieu ne veille toujours sur l'église, de maniere qu'il ne sera jamais permis à la hiérarchie de rien imposer aux fideles nuisiblement au salut.)* *(La synagogue n'avoit jamais rien établi par un décret uniforme et universel contraire à la loi divine.)* *(Ce n'est pas que nous voulions dire avec les donatistes et les puritains, que l'église est invisible et qu'elle ne consiste que des seuls justes élus. Nullement. Il y aura toujours sans doute une église visible sur la terre, gouvernée par les légitimes successeurs des apôtres, et qui ont seuls le droit du sacerdoce.)* Quiconque pense ainsi, *n'est pas loin du royaume de Dieu*, qui est l'église catholique ; cette

église ne demande que ce qui lui est accordé dans ces paroles. Voilà une église qui, selon les promesses, sera toujours visible et *gouvernée par les légitimes successeurs des apôtres.* Voilà une succession non interrompue. Ces successeurs des apôtres ont eux *seuls le droit du sacerdoce;* tout autre ministre est un usurpateur du ministere. *Dieu a promis* que cette église visible, ou ce *corps des pasteurs,* n'établira *jamais des erreurs damnables par une loi publique..... et qu'il ne sera jamais permis à la hiérarchie de rien imposer aux fideles nuisiblement au salut.* Qu'y a-t-il de plus consolant, de plus aimable et de plus décisif que cet aveu? Que peut-on craindre dans le sein de cette véritable mere qui enfante des saints à Jésus-Christ son époux, depuis tant de siecles sans interruption, puisqu'il est promis qu'elle ne décidera jamais rien *nuisiblement au salut* de ses enfants? Il n'y a plus qu'à l'écouter, qu'à la croire, qu'à vivre, et qu'à mourir entre ses bras.

II. Les événements répondent aux promesses. Cette église n'a jamais décidé contre les vérités du culte le plus pur et le plus parfait; elle les a même autorisées dans les écrits de divers saints. Il est vrai qu'elle a condamné dans les derniers temps plusieurs livres qui traitent de la vie intérieure; mais on doit croire, sans hésiter, qu'elle les a bien condamnés.

Leurs principes peuvent être excessifs et mener à l'illusion; ceux mêmes qui ont été peut-être écrits avec la plus grande pureté d'intention et la plus sincere horreur de tout excès, sont sans doute dangereux par leurs expressions, et induisent même en erreur, faute d'être assez mesurés, puisque l'église les juge tels. Elle ne condamne point le culte parfait; elle ne décide point *nuisiblement au salut;* sa décision ne peut rejetter la vérité. Donc il n'y a qu'à accepter sa décision avec la plus humble docilité. On ne voit que trop d'écrivains mystiques qui vont trop loin dans leurs expressions, et dont le langage, pris à la lettre, blesse la foi; il y en a même qui suivent leur imagination et leurs fausses expériences pour se croire affranchis des regles générales: on voit en eux l'illusion et le fanatisme. L'église a raison d'être alarmée; il y a peu de mystiques qui suivent la voie de la pure foi, sans s'arrêter à aucune lumiere ni sentiments extraordinaires pour mourir sans cesse à eux-mêmes dans la simplicité évangélique: ceux qui sont séduits par l'amour-propre sont utilement réprimés par la condamnation de l'église; et ceux qui ne veulent point être attachés à leur propre sens, font un excellent usage de l'humiliation que l'église leur donne. D'ailleurs cette sainte mere ne condamne nullement ce qui est réellement pur, parfait et éloigné de l'illusion.

III. Le schisme ou séparation est, selon le consentement unanime des peres, le crime le plus énorme. L'époux sacré ne veut qu'une seule épouse. De quel droit en a-t-on fait plusieurs? Il a demandé à son pere que cette épouse fût toujours *une, et consommée en unité.* En vain, pour excuser le schisme, on accuse cette église d'être adultere et idolâtre : cette accusation est fausse. L'église n'établira jamais *des erreurs damnables;* elle ne décidera jamais *nuisiblement au salut.* Se séparer d'une mere si innocente, à laquelle *seule* appartient *le droit du sacerdoce*, c'est imiter la révolte impie de Coré, de Dathan et d'Abiron. Saint Paul dit aux fideles avec douleur : *J'apprends qu'il y a des schismes ou divisions parmi vous.* Il dit ailleurs: *Qu'il n'y ait point de schismes entre vous.* Il dit encore ces paroles : *Afin qu'il n'y ait point de schismes dans le corps et que tous les membres conspirent mutuellement pour s'entr'aider les uns les autres..... or vous êtes le corps de Jésus-Christ, et chacun de vous est un de ses membres.* C'est donc déchirer le corps de Jésus-Christ que de diviser son église. D'un autre côté, saint Jude assure que ceux qui imitent *la révolte* de Coré, c'est-à-dire les schismatiques, *se paissent eux-mêmes, sont des nuées sans eau que les vents emportent çà et là, et des arbres d'automne, sans fruit, doublement morts et déracinés.... ceux-là,* dit-il, SE

SÉPARENT EUX-MÊMES. En effet, toutes les sectes séparées de l'ancienne église sont des rameaux qui, étant coupés et ne recevant plus la nourriture du tronc vivant, tombent, se dessechent et meurent aussitôt. On n'y trouve plus l'esprit de recueillement, de priere et d'humilité; tout y est régularité extérieure, critique sévere, et hauteur pharisaïque. A quoi a servi la prétendue réforme des protestants? Elle n'a produit que scandale, que trouble, qu'incertitude, que disputes, qu'indifférence de religion, sous prétexte de tolérance mutuelle, et enfin qu'irréligion presque dans tout le nord. *Voilà les nuées sans eau, et les arbres déracinés.*

LV. J'avoue que ceux qui ont fait le schisme par orgueil étoient plus coupables que ceux qui ne font que le continuer par les préjugés de l'éducation et par l'entraînement de l'habitude; mais on ne sauroit trop considérer quel est le principe fondamental de tous les protestants. Ils ne se sont séparés de l'ancienne église qu'en préférant leur propre pensée sur le texte sacré à l'autorité de toute l'église visible. S'ils n'eussent point embrassé ce principe d'indocilité et d'indépendance, ils n'auroient jamais pu faire leur séparation: ainsi il est essentiel au schisme que chaque schismatique décide ainsi dans son cœur: « Je me sépare de « l'ancienne église pour m'attacher à la nouvelle, non

« parceque j'attribue à la nouvelle la promesse d'in-
« faillibilité que je ne veux point attribuer à l'an-
« cienne, mais parceque je crois qu'aucune église n'a
« cette promesse d'infaillibilité, et que c'est moi qui
« dois discerner le sens des livres divins pour y for-
« mer moi-même ma foi en les examinant. Les pas-
« teurs peuvent m'aider à entendre ce texte; mais ils
« peuvent aussi me tromper, comme l'ancienne église
« m'a trompé en se trompant elle-même. Je dois les
« écouter avec déférence et respect; mais enfin ils ne
« sont point infaillibles, et la finale décision doit, in-
« dépendamment d'eux, venir de l'esprit de Dieu,
« qui me fera entendre le texte des écritures ». Voilà
précisément ce qui distingue le protestant séparé de
l'ancienne église d'avec le catholique qui demeure
dans son sein. Le catholique forme sa foi par pure
autorité; le protestant forme la sienne par pur exa-
men : l'un ne fait qu'écouter et croire ce que l'auto-
rité décide; l'autre examine et décide lui-même in-
dépendamment de toute autorité. Il ne pourroit ja-
mais se séparer, s'il ne supposoit pas qu'il juge mieux
que l'église. Le schisme est donc fondé sur ce juge-
ment téméraire et présomptueux : « J'entends mieux
« le texte sacré que l'ancienne église, et je ne la quitte
« que pour interpréter les saintes écritures, indépen-
« damment de son autorité : il faut préférer la parole

« de Dieu à toute autorité humaine ». Ainsi, à proprement parler, chaque protestant fait lui-même son schisme personnel : il ne rejette point l'autorité de l'ancienne église, pour se soumettre aveuglément à l'autorité de la nouvelle; mais il se rend juge entre ces deux églises opposées, et il conclut après un examen d'entiere indépendance pour la nouvelle contre l'ancienne : c'est lui qui, tenant le texte sacré en main, décide, fixe lui-même sa croyance, choisit une église, et fait par sa décision son schisme contre celle qu'il rejette. Encore une fois, il faut bien se garder de croire qu'il accorde l'autorité infaillible à la nouvelle église en la refusant à l'ancienne; c'est ce qui seroit le comble de l'extravagance et du délire. Il exclut également toute autorité infaillible de ces deux églises, et il se détermine uniquement par sa propre décision sur les écritures. Si ce particulier vit dans la naissance du schisme, il est lui-même un de ceux qui prononcent le jugement de condamnation contre l'ancienne église, qui la répudient et qui décident pour commencer la séparation. Si au contraire il ne vient au monde qu'après que le schisme est déja formé par ses ancêtres, il marche sur leurs traces, et il continue le schisme sur le même principe fondamental, par lequel ses ancêtres l'ont commencé. Cet homme dit dans son cœur : « Je vois clairement que mes ancêtres ont mieux

« entendu l'écriture que l'ancienne église : je vois
« qu'ils ont eu raison de s'en séparer. J'adhere à leur
« séparation, comme juste : je la ratifie, je la confir-
« me, je la continue, je la renouvelle autant qu'il est
« en moi. Si je voyois qu'ils se fussent trompés et que
« leur séparation fût injuste, je me garderois bien de
« confirmer leur erreur, leur révolte sacrilege, leur
« schisme impie ». Ainsi supposé que l'ancienne église
ait pour ministres *les légitimes successeurs des apôtres*,
qui ont seuls *le droit du sacerdoce*, et que cette église
n'établisse jamais *des erreurs damnables*, qu'en un mot
elle n'impose rien aux fideles *nuisiblement au salut*,
il est clair comme le jour, que la séparation a été in-
juste, impie et sacrilege. En vérité, un chrétien qui
veut aimer Dieu et être fidele à la vérité, peut-il en
conscience adhérer à ce schisme, le ratifier, le con-
firmer, le continuer et le renouveller en sa personne?
Quand on apperçoit le plus grand des maux commis
par ses ancêtres, ne doit-on pas le révoquer et le ré-
parer aussitôt? Si on y est obligé pour le plus vil inté-
rêt, à combien plus forte raison y est-on obligé, quand
il s'agit du corps de Jésus-Christ déchiré, de son épouse
rejettée, de la maison de Dieu mise en ruine, et du sa-
cré ministere usurpé sur les *légitimes successeurs des
apôtres, qui ont seuls le droit du sacerdoce!* Quelle
excuse peut-on alléguer pour une ratification si im-

pie, si ce n'est que l'ancienne église a établi *des erreurs damnables*, et qu'elle a *imposé aux fideles nuisiblement au salut?* Or est-il que, de l'aveu des personnes pieuses et éclairées dont il s'agit ici, elle ne l'a jamais fait? Donc ces personnes ne peuvent jamais en conscience confirmer, ratifier, continuer et renouveller en leurs personnes par aucun acte le schisme de leurs ancêtres. Ce schisme est en soi injuste, impie et sacrilege : ils ne pourroient le ratifier par leurs actes, sans autoriser une calomnie atroce contre la vraie église, qui est leur mere et la seule légitime épouse du fils de Dieu. Que doivent-ils donc faire? Dès qu'ils apperçoivent qu'ils mangent l'agneau paschal hors du lieu saint, ils doivent se hâter de retourner sur la sainte montagne, dans le centre de l'unité, pour s'y nourrir du pain descendu du ciel. Dès qu'ils reconnoissent qu'ils sont hors de l'arche, ils doivent y rentrer pour se sauver du déluge. C'est ainsi que les peres parlent unanimement; c'est ratifier, confirmer, renouveller, perpétuer le schisme, que de ne le pas finir pour soi.

V. Il est vrai qu'un homme né dans un pays d'où la vraie église est proscrite par un schisme public, a de grandes précautions à garder, quoiqu'il soit pleinement catholique. On le voit par l'exemple des chrétiens de l'ancienne église, qui se cachoient avec des

soins infinis, et qui cachoient même leur doctrine pour ne donner aucun avantage aux païens. On le voit aussi par l'exemple des missionnaires qui se travestissent en laïques, pour cacher leur caractere et leur religion en Angleterre. Mais voici, ce me semble, à quoi on peut réduire ces ménagements.

1°. Un catholique ne peut jamais en conscience faire aucun acte de communion avec une société schismatique, puisqu'elle a rompu elle-même tout lien de communion avec cette ancienne église qui est *gouvernée par les légitimes successeurs des apôtres*, lesquels ont *seuls le droit du sacerdoce :* ce seroit reconnoître *le droit du sacerdoce* et la légitime administration des sacrements dans une société qui les a usurpés par le schisme; ce seroit ratifier le schisme, le continuer personnellement, et faire des actes schismatiques contre sa conscience pour tromper les hommes. Il est clair que ces actes sont les actes propres du schisme et même de l'hérésie, puisque c'est reconnoître pour sa propre mere une fausse église qui n'a point *le droit du sacerdoce,* ni par conséquent le ministere pour les sacrements; c'est même reconnoître les sacrements de cette église comme véritables, quoiqu'on ne les croie pas tels, puisqu'ils ne contiennent point ce qui est contenu dans les sacrements de la vraie église, laquelle ne décide rien *nuisiblement au salut*. Par exemple,

supposé que l'eucharistie de l'église catholique contienne véritablement le corps et le sang du Sauveur, la cene des calvinistes, qui ne peut contenir qu'une figure avec une vertu, ne peut point être une véritable et légitime eucharistie. Quiconque y participe, fait un acte du schisme et de l'hérésie de cette secte.

2°. J'avoue qu'on peut quelquefois pour de bonnes raisons aller aux sermons des faux pasteurs d'une société hérétique. C'est ainsi que nos missionnaires mêmes y vont ou y envoient des émissaires de confiance, pour savoir ce que ces faux pasteurs enseignent et qui mérite d'être réfuté; mais on ne doit jamais, sans de très fortes raisons, s'exposer à la séduction de ces discours *qui gagnent comme la gangrene.* On peut encore moins y aller pour faire accroire aux hérétiques qu'on n'est pas moins qu'eux dans leur schisme et dans leur hérésie : ce seroit joindre la fraude et la lâcheté aux actes propres de l'hérésie et du schisme.

3°. Il n'est ni nécessaire ni prudent de faire dans de telles circonstances aucun acte public de la religion catholique. Les anciens fideles se gardoient bien d'en faire d'ordinaire aux yeux des païens. Nos missionnaires n'en font aucun en Angleterre, pour n'exciter point mal-à-propos une persécution. On peut et on doit imiter ces ménagements.

4°. On doit néanmoins faire les actes de la reli-

gion catholique dans les églises de la communion romaine, autant qu'on le peut sans s'exposer à de grands inconvénients. Il n'est point permis de passer sa vie sans pasteurs, sans sacrements, sans subordination à une église visible, à moins qu'on ne se trouve dans une situation toute singuliere. Il faudroit même, dans une si extraordinaire extrémité, être uni de cœur et de desir sincere aux pasteurs, aux sacrements et à l'église qu'on croit la véritable.

5°. On peut faire ces actes en secret, pour remplir son devoir et pour édifier les personnes de confiance, quoiqu'on prenne des précautions infinies pour les cacher à tous les autres.

6°. Il pourroit se faire qu'une personne très catholique auroit de pressantes raisons de s'abstenir très long-temps de la consolation et de la nourriture que le reste des fideles doit tirer de la fréquentation des sacrements; mais on ne doit pas supposer facilement une si extraordinaire nécessité; il faut craindre de s'y tromper, et se ramener soi-même, autant que l'on peut, aux regles communes. Il ne faut se dispenser d'aucune des fonctions de l'unité parfaite, que pour l'avancement de cette unité même, et avec un vrai desir de la montrer dès qu'on le pourra. Jamais cette disposition ne fut tant à desirer qu'en notre siecle, où la tolérance et l'indifférence de religion font que

tant de personnes vivent sans aucune dépendance d'aucune église fixe, se contentant de je ne sais quelle vague persuasion des points fondamentaux de la religion chrétienne.

7°. Enfin les personnes qui ne feront aucun acte de communion romaine ne doivent nullement être surprises de se voir fort suspectes aux missionnaires zélés de cette communion. Il est naturel queces missionnaires soient effarouchés et en défiance contre une religion si vague et si ambiguë : il est naturel qu'ils craignent ou l'hypocrisie et la dissimulation, ou l'illusion et le fanatisme avec l'indépendance dans un genre de vie si extraordinaire et si éloigné des regles générales. Les meilleures personnes qui paroîtront dans une telle neutralité entre les diverses communions, doivent se faire justice et se mettre en la place de ces missionnaires; ils ne peuvent point s'empêcher d'être surpris et scandalisés. Les saints peres ne l'auroient pas été moins qu'eux. Quand ils feront des recherches, quand ils s'alarmeront, quand ils voudront réduire ces personnes à une conduite commune et réguliere, ils ne feront que leur devoir : on ne doit nullement les accuser de gêner et de troubler leurs consciences, ni de vexer les ames attachées à la perfection intérieure. La perfection intérieure n'empêche point la dépendance d'un ministere extérieur et

visible. Le moyen de les appaiser et d'obtenir d'eux une suffisante liberté, est de leur parler avec ingénuité, humilité et confiance; c'est de leur représenter les vrais besoins tant du dedans que du dehors; c'est de leur montrer combien on auroit horreur d'en abuser; c'est de les convaincre par la pratique combien on aime l'autorité de l'église. Par ces voies douces on leur persuadera peu-à-peu qu'on n'est ni dans l'illusion, ni dans l'indépendance, ni dans l'indifférence entre toutes les églises visibles.

LETTRE IV.

Il n'y a qu'une seule vraie religion et qu'une seule église épouse de Jésus-Christ; il n'en a voulu qu'une; les hommes ne sont pas en droit d'en faire plusieurs. La religion n'est pas l'ouvrage du raisonnement des hommes; c'est à eux à la recevoir telle qu'elle leur a été donnée d'en haut. Un homme peut raisonner avec un autre homme; mais avec Dieu il n'y a qu'à prier, qu'à s'humilier, qu'à écouter, qu'à se taire, qu'à suivre aveuglément. Ce sacrifice de notre raison est le seul usage que nous puissions faire de notre raison même, qui est foible et bornée. Il faut que tout cede quand la raison suprême décide. Encore une fois, Jésus-Christ n'a voulu qu'une seule église et qu'une

seule religion : il n'y a donc plus qu'à comparer ensemble l'église nouvelle avec l'ancienne, et celle qui livre l'homme à son orgueil, en le faisant juge, quoiqu'il soit visiblement incapable de juger, avec celle qui use de l'autorité qui lui est promise par son époux, pour fixer les esprits incertains, pour guider les ignorants, pour humilier les superbes, et pour les réunir tous.

Je reviens au besoin de prier : c'est la priere qui finiroit toutes les disputes. Heureux les hommes que la vanité ne rend point jaloux de leur liberté, qui sont sincèrement neutres entre leur pensée et celle d'autrui, qui se défient de la leur, et qui sont souvent recueillis en silence devant Dieu, pour écouter l'esprit de grace ! Dès qu'on a eu au-dedans de soi cet esprit humble et pacifique, on est bien avancé : on sent d'abord, sans controverse, que c'est dans le sein de l'église catholique qu'on devient petit, et qu'on apprend à mourir à soi, pour vivre dans la dépendance.

LETTRE V.

Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous fasse sentir combien les hommes les plus éclairés ont besoin d'humilier leur esprit sous une autorité visible. Les

mysteres nous sont proposés pour domter notre raison et pour la sacrifier à la suprême raison de Dieu. La religion n'est qu'humilité; on n'est digne de la trouver, on ne la pratique même qu'autant qu'on s'abaisse intérieurement, qu'on reconnoît sa foiblesse, et qu'on croit sans comprendre. Quand on entre dans le détail des points contestés, on voit d'abord que nos freres, séparés de nous, ont voulu justifier leur séparation en nous imputant des erreurs et des idolâtries dont nous sommes infiniment éloignés. Ce détail démontre l'injustice du schisme et la nécessité de se réunir. Mais de plus, il faut toujours revenir au point principal; c'est celui d'une autorité visible qui parle et qui décide, pour soumettre, pour réunir et pour fixer tous les esprits dans une même explication des saintes écritures : autrement ce livre divin, qui nous a été donné pour nous humilier, ne serviroit qu'à nourrir notre vaine curiosité, notre présomption, la jalousie de nos opinions et l'ardeur des disputes scandaleuses. Il n'y auroit qu'un seul texte des saintes écritures; mais il y auroit autant de manieres de les expliquer, autant de religions, que de têtes. Que diroit-on d'une république qui auroit des loix écrites, mais où tous les particuliers seroient libres de s'élever au-dessus des décisions des magistrats sur la police? Chacun, le livre des loix en main, voudroit

corriger les jugements des magistrats, et on disputeroit au lieu d'obéir; et, pendant la dispute, le livre des loix, loin de réunir et de soumettre les esprits, seroit lui-même le jouet des vaines subtilités de tous les citoyens. Une telle république seroit dans l'état le plus ridicule et le plus déplorable. Mais comment peut-on croire que Jésus-Christ, ce divin législateur de l'église, l'ait abandonnée à ce désordre, que le moins prudent de tous les hommes n'auroit pas manqué de prévoir et de prévenir? Il faut donc une autorité qui vive, qui parle, qui décide le texte sacré, et qui soumette tous ceux qui veulent l'expliquer à leur mode : quand on est présomptueux, on supporte impatiemment le joug de cette autorité; mais dès qu'on le secoue, on tombe dans la licence monstrueuse des opinions, dans la multitude honteuse des religions opposées, et enfin dans cette indifférence entre les sectes, qui dégénere en irréligion dans les nations du nord.

LETTRE VI.

On ne peut être plus touché, monsieur, que je le suis, de la derniere lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : vous ne sauriez désavouer que Dieu frappe à la porte de votre cœur. Il vous fait sentir qu'il ne doit jamais y avoir qu'une seule église,

qu'elle a les promesses de son époux, qu'en vertu de ces promesses elle noùs enseigne toute vérité nécessaire au salut, et qu'elle nous préserve de toute erreur qui nous excluroit du royaume céleste. Il n'y a plus qu'à écouter, qu'à suivre cette église par-tout où elle sera, sans craindre de s'égarer. C'est en nous écoutant nous-mêmes par curiosité, par présomption, par goût de critique et d'indépendance, que nous tombons dans l'illusion. La séparation est contre l'ordre établi par Jésus-Christ. Voyez les sociétés séparées; elles se vantoient de se séparer pour réformer le culte, et pour purifier la religion. Qu'ont-elles fait après tant de disputes scandaleuses et de guerres sanglantes? Elles ont réduit presque tout le nord à l'incertitude, à l'indifférence, et enfin à l'irréligion. Les branches séparées se sechent et tombent: la tige que l'on croyoit morte reverdit; elle porte des fruits abondants.

Si vous voulez une sérieuse réforme, ne la commencez point au dehors comme les protestants, par une critique âcre et hautaine; tournez-la contre vous-même; humiliez-vous profondément; défiez-vous de vos foibles lumieres; travaillez à mourir à vos goûts naturels; n'écoutez point les délicatesses de votre amour propre; rabaissez votre cœur noble, fier et élevé; ne comptez point sur votre courage. Voulez-

vous trouver Dieu ? rentrez souvent au-dedans de vous en silence pour l'y écouter : faites taire votre imagination pour vous occuper de la présence de Dieu, pour lui demander l'accomplissement de vos devoirs et la correction de vos défauts. Ô l'heureuse et solide réforme ! plus vous vous réformerez ainsi, moins vous voudrez réformer l'église. Si le véritable esprit de priere entre dans votre cœur, et parvient à le posséder, vous trouverez le trésor enfoui dans la terre, vous goûterez la manne cachée, vous ne craindrez plus que de n'être pas pauvre avec votre époux, vous serez incapable de craindre jamais de manquer des vrais biens avec lui, vous sentirez sa toute-puissance, son amour infini sans cesse occupé de vos besoins. Si vous ne voulez pas m'en croire, essayez-le ; vous le verrez. Ne manquez point à Dieu, il ne vous manquera jamais. Je prie le maître d'agir et au dedans et au dehors, pour vous procurer tout dans les bornes du nécessaire. Vous ne serez jamais si riche que quand vous renoncerez aux richesses superflues pour votre salut. Vous ne serez point tant honorée que quand vous aurez fait ce sacrifice. Vous n'aurez que la gloire à craindre en cet état.

LETTRE VII.

Je ne m'étonne nullement de l'état violent où vous vous trouvez. Le regne de Dieu, dit le Saint Esprit, souffre violence. On ne renaît point sans douleur. Vous auriez tort, si vous ne sentiez pas une extrême peine à quitter tout ce qui vous étoit le plus cher, et à vous renoncer vous-même. On ne meurt pas sans le sentir ; mais celui qui vous afflige sera lui-même votre consolateur. La vérité vous délivrera : alors vous serez véritablement libre ; vous goûterez la consolation de sacrifier à Dieu vos anciens préjugés.

Il est vrai que la religion catholique vous donnera contre votre amour-propre des leçons d'humilité dont vous aurez un peu à souffrir, parceque la religion où vous avez été nourrie flattoit votre présomption naturelle, et vous rendoit juge de la parole de Dieu même. Mais vous sentirez la vérité de ces paroles de Jésus-Christ : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames.* Vous trouverez un repos intérieur à vous rabaisser et à vous corriger, que vous n'avez jamais trouvé à vous croire et à vous enorgueillir. Le grand point est de vous accoutumer à vous recueillir, à chercher le royaume de Dieu qui est au dedans de vous,

et à vous taire pour écouter l'esprit de grace. Il vous montrera les défauts à corriger, et les vertus à acquérir par le principe de l'amour de Dieu.

LETTRE VIII.

J'ENTRE de tout mon cœur, M. dans toutes vos peines; elles doivent être très grandes. Que ne voudrois-je point faire et souffrir pour vous les épargner! Mais Dieu ne nous a mis en ce monde que pour y souffrir et pour y mériter le royaume du ciel par notre patience. Heureux ceux que le monde croit malheureux, et qui n'ont point de part à ses vaines joies! Heureux ceux auxquels il est donné d'être attachés à la croix du fils de Dieu! Cette doctrine est insupportable à l'amour propre; mais on ne peut en douter sans ébranler la foi chrétienne, et elle devient douce par l'onction de l'amour de Dieu. J'avoue qu'il est facile de parler des croix et difficile de les porter avec un courage humble et désintéressé; mais que puis-je faire, sinon vous dire les vérités de l'évangile, comme je voudrois qu'on me les dît dans une épreuve aussi violente que la vôtre? Voici les principales réflexions que je vous prie de faire.

1°. Jésus-Christ parle ainsi: *Si quelqu'un n'écoute pas l'église, qu'il soit pour vous comme un païen et*

comme un publicain. Remarquez qu'il ne dit pas : si quelqu'un n'écoute pas l'église de son pays ou celle d'entre les diverses églises à laquelle il se trouve attaché par sa naissance et par ses préjugés. Il ne suppose point plusieurs églises, entre lesquelles chacun soit libre de choisir à sa mode : il n'en suppose qu'une seule, qu'il veut être à jamais son unique épouse; elle doit être tout ensemble unique, universelle et subsistante dans tous les siecles; elle doit parler à toutes les nations qui sont sous le ciel, et faire entendre sa voix d'un bout de l'univers à l'autre.

Ce n'est point une église invisible et composée des seuls élus, que chacun mette où il lui plaît, suivant les préjugés, et que personne ne puisse montrer au doigt : c'est la cité élevée sur le sommet de la montagne, que tous les peuples voient de loin; chacun sait le lieu où il peut la trouver, la voir et la consulter : elle répond, elle décide; on l'écoute, on la croit. Malheur à quiconque refuse de lui obéir ! Il doit être retranché de la société des enfants de Dieu, comme un païen et comme un publicain.

2°. Un pere terrestre, quoique très imparfait, ne peut souffrir qu'aucun de ses enfants divise sa famille, sous prétexte de la réformer selon ses idées. Croyez-vous que notre pere céleste qui aime tant l'union, et qui veut que ce soit à cette marque qu'on reconnoisse

ses enfants, souffre sans indignation que quelqu'un d'entre eux soit assez présomptueux et assez dénaturé pour diviser sa famille, qu'il a voulu par le mérite de son propre sang consommer à jamais dans l'unité? L'époux ne veut qu'une seule épouse; il a horreur de la pluralité. Le schisme qui fait plusieurs églises, malgré Jésus-Christ qui n'en veut qu'une seule, est donc le plus grand de tous les crimes: c'est celui de Coré, de Dathan et d'Abiron, qui voulurent partager le sacré ministere. La terre doit engloutir et le feu du ciel consumer ceux qui déchirent l'épouse unique pour en faire plusieurs.

3°. En vain nos freres séparés soutiendront que l'ancienne église étoit tombée en ruine et en désolation par son idolâtrie, en sorte qu'il a fallu en former une autre à sa place. Si l'église visible avoit pu être un seul jour trompeuse et idolâtre, Jésus-Christ se seroit bien gardé de dire absolument et sans restriction, pour toutes les nations et pour tous les siecles: *Si quelqu'un n'écoute pas l'église.* Il auroit induit par là ses enfants en erreur. Il n'eût pas manqué de dire tout au contraire. Si quelqu'un écoute l'église pendant les siecles d'erreur et d'idolâtrie où elle tombera, qu'il soit pour vous comme un païen et comme un publicain. Cette défense expresse d'écouter l'église devroit, selon le plan de nos freres séparés,

avoir été faite pour presque tous les siecles, puisque de leur propre aveu le monde a été pendant presque tous les siecles, depuis les apôtres jusques à la prétendue réforme des protestants, sans avoir aucune autre église que celle qui enseignoit, qui administroit les sacrements, qui disoit la messe, qui honoroit les images et qui prioit les saints, comme nous le faisons. Loin de dire, Gardez-vous bien d'écouter l'église dans ces siecles d'aveuglement, Jésus-Christ dit au contraire pour tous les jours sans exception, jusqu'à celui où il reviendra juger le monde : *Si quelqu'un n'écoute pas l'église, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain*. Il assure ailleurs que cette église, loin de tomber en idolâtrie et de rendre par là le schisme nécessaire, *sera fondée sur la pierre, en sorte que les portes de l'enfer*, c'est-à-dire les conseils de l'erreur, *ne prévaudront point contre elle*. C'est promettre précisément que ce que nos freres prétendent être arrivé, n'arrivera jamais. Jésus-Christ dit encore en quittant son église naissante pour monter au ciel : *Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Pere, du Fils et du Saint-Esprit; et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siecles*. C'est au corps des pasteurs qu'il s'adresse, pour leur confier le ministere de l'instruction et de l'administration des sacrements. Il parle d'une

église visible, qui a un corps de pasteurs, avec des peuples conduits par eux. Il s'agit d'une église qu'on voit, qu'on entend, qu'on croit, qui enseigne, qui décide, qui baptise.

4°. Enfin l'événement s'accorde parfaitement avec la promesse de Jésus-Christ: il avoit prédit que l'ivraie se mêleroit avec le bon grain dans le champ du souverain pere de famille: c'est ce qui est arrivé. Il s'est glissé dans l'église des relâchements et des abus dont elle gémit, et qu'elle travaille à réformer. Mais la réforme ne doit jamais se faire par la séparation; au contraire, Notre Seigneur crie: *Laissez ces deux especes de grain,* savoir, le pur froment et l'ivraie, *croître ensemble jusqu'à la moisson,* qui est la consommation des siecles, *de peur qu'en arrachant le mauvais grain vous ne déraciniez aussi le bon.* C'est avec cette patience, ce ménagement, ce zele pour conserver l'unité, qu'il faut travailler de concert à une douce et pacifique réforme.

Pour la chûte de l'église dans l'idolâtrie, Jésus-Christ a répondu qu'elle n'arriveroit jamais; aussi n'est-elle jamais arrivée. L'église n'a jamais adoré du pain; elle n'adore que le corps de Jésus-Christ, sur sa parole expresse, prise simplement à la lettre; elle ne connoît aucun autre médiateur que Jésus-Christ; elle prie seulement nos freres du ciel, comme nos

freres de la terre, de prier pour nous par notre commun et unique médiateur Jésus-Christ; elle n'honore les images que comme de simples peintures par rapport aux mysteres qu'elles nous représentent. Il est donc clair comme le jour que nos freres séparés ont calomnié l'église pour justifier leur séparation, en l'accusant d'impiété et d'idolâtrie. Si elle n'est ni idolâtre ni impie, le schisme qu'ils ont fait avec tant d'animosité et de scandale est le crime de Coré, de Dathan et d'Abiron, puisqu'ils refusent d'écouter l'église avec laquelle Jésus-Christ enseigne tous les jours: chacun d'eux doit être regardé comme un païen et comme un publicain.

5°. Ne dites point que vous n'avez pas fait le schisme, que vous le trouvez fait, que vous êtes bien fâchée que vos ancêtres l'aient fait, et que vous ne sauriez le défaire. Ne le faites point pour votre personne; c'est tout ce que je vous demande au nom de Jésus-Christ. Ne ratifiez point, ne confirmez point, ne continuez point par votre choix un schisme si injuste et si contraire à la regle de Jésus-Christ.

6°. Si vous voulez voir quelles sont les suites du schisme, jettez les yeux sur les églises de nos freres qui se sont séparés de nous avec tant de hauteur et d'insulte, se vantant d'être les réformateurs du christianisme. Qu'ont-ils réformé? Pendant que l'église

romaine, malgré les foiblesses inséparables de l'humanité, a travaillé depuis plus d'un siecle à une sérieuse réforme du clergé et des peuples, les églises protestantes, semblables à des branches arrachées de leur tige, n'ont fait que se dessécher visiblement. Qu'en reste-t-il dans tout le nord, sinon une multitude monstrueuse de sectes opposées? Que voit-on de tous côtés? Une curiosité effrénée, une présomption que rien n'arrête, une incertitude qui ébranle tous les fondements du christianisme même, une tolérance qui tombe, sous prétexte de paix, dans l'indifférence de religion et dans l'irréligion la plus incurable.

7°. Nous ne sommes point parfaits, je l'avoue, et je vous en avertis par avance; mais nous gémissons de ne l'être pas. Vous verrez parmi nous des scandales; mais nous les condamnons, et nous desirons de les corriger. Il y en a eu jusques dans la plus pure antiquité : faut-il s'étonner qu'il en paroisse encore dans ces derniers siecles? Mais, si vous trouvez dans notre très nombreuse église beaucoup de chrétiens qui n'en ont que le nom, et qui la déshonorent, vous y trouverez pour votre consolation des ames recueillies, simples, mortes à elles-mêmes, qui sont détachées, non seulement des vices grossiers, mais encore des plus subtiles imperfections, qui vivent de

foi et d'oraison, dont toute la conversation est déja au ciel, qui usent du monde comme n'en usant point, et qui sont jalouses contre leur amour propre, pour donner tout à l'amour de Dieu. Si vous ne voulez pas me croire, essayez-le avec confiance en Dieu. Venez, goûtez et voyez combien le Seigneur est doux!

8°. J'avoue que vous avez un très rigoureux sacrifice à faire; mais écoutez Jésus-Christ: *Celui*, dit-il, *qui aime son pere et sa mere plus que moi, n'est pas digne de moi.* Voudriez-vous vous rendre indigne de Jésus-Christ pour contenter votre famille? Voudriez-vous faire comme ce jeune homme qui, après avoir cru en Jésus-Christ et avoir été aimé de lui, l'abandonna, triste et découragé, parceque Jésus-Christ lui proposa de renoncer à ses richesses? La chair et le sang ne révelent point ce sacrifice; il n'y a que la grace qui puisse l'inspirer. Écoutez encore la vérité même: *Celui qui hait son ame,* c'est-à-dire sa vie, *pour ce monde, la sauve pour l'éternité.* Voudriez-vous préférer une vie si courte, si fragile, si épineuse, au royaume de Dieu qui est déja si proche de vous? Les martyrs ont souffert la mort pour la vérité; refuserez-vous de souffrir pour elle les douces croix d'une vie frugale et retirée? Les tourments des martyrs n'étoient-ils pas plus terribles que les peines qui sont

attachées à la vertu et que l'espérance du ciel adoucit? Après tout, que sacrifierez-vous à Dieu? Les délicatesses d'une vie molle, les vanités mondaines, les ragoûts de l'amour propre, qui se tournent en peines et en remords. Abandonnez-vous sans ressource à Dieu, et il ne vous abandonnera jamais. Cherchez par préférence son royaume, et les secours temporels vous viendront comme par surcroît. Souvenez-vous qu'un pain descendu du ciel a nourri pendant quarante ans au désert le peuple de Dieu. Les oiseaux du ciel ne sement ni ne moissonnent; Dieu en a soin. Vous oubliera-t-il? *Quand même,* dit Dieu, *une mere oublieroit son fils unique, le fruit de ses entrailles*, *pour moi je ne vous oublierai jamais.* Vous avez des parents et des amis qui vous procureront un asyle; vous avez assez de courage pour vous contenter de peu; vous n'aurez que la gloire à craindre dans un si courageux sacrifice. Enfin souvenez-vous que nous avons été *enrichis*, comme dit l'apôtre, *de la pauvreté de Jésus-Christ.* Oserai-je ajouter que, s'il m'étoit permis, je donnerois tout ce que j'ai, et qui n'est pas plus à moi qu'à vous, pour assurer en vous l'ouvrage de celui à qui tout appartient?

Je suis, M. avec un zele et un respect à toute épreuve,

Votre, &c.

PROFESSION DE FOI,

SIGNÉE PAR M***.

A qui les cinq lettres précédentes avoient été adressées.

I. Je déclare qu'après avoir prié, lu et examiné, je me suis déterminée à vivre et à mourir dans le sein de l'église catholique, apostolique et romaine, où nous avons toujours cru que nos ancêtres faisoient leur salut avant la séparation qui a été faite sous le nom de réforme. C'est une église visible qui comprend, outre les élus qui sont inconnus ici bas, tous ceux qui font profession du christianisme dans cette société. Elle est l'église de tous les temps, depuis les apôtres jusqu'à nous : c'est elle qui nous a conservé le sacré dépôt des écritures et le baptême : c'est elle qui a sa succession non interrompue des pasteurs depuis Jésus-Christ jusqu'à notre temps : c'est elle qui est répandue dans toutes les nations connues de la terre. J'embrasse toute sa doctrine, et je m'attache à son culte.

II. Je crois que cette église est l'unique épouse du fils de Dieu. Autant que l'évangile m'apprend à me défier de moi-même, à être humble, docile, soumise aux pasteurs, parceque *celui qui les écoute, écoute* Jésus-Christ même, autant suis-je assurée par les pro-

messes que cette église ne se trompera jamais. Quiconque refuse de l'écouter et de la croire, doit être regardé *comme un païen et comme un publicain.* Elle est fondée *sur la pierre, et les portes de l'enfer,* qui sont les conseils de l'erreur, *ne prévaudront jamais contre elle.* Jésus-Christ sera avec le corps visible de ses pasteurs, *enseignant* la doctrine qu'ils enseignent, et *baptisant,* c'est-à-dire, administrant les sacrements qu'ils administrent, tous les jours sans aucune interruption *jusqu'à la consommation du siecle.* Voilà ce qui me persuade que cette église, qui est la seule qu'on trouve dans tous les siecles, a conservé, malgré les *portes de l'enfer,* une doctrine saine et un culte pur, puisque Jésus-Christ ne cessera jamais un seul jour d'enseigner et de baptiser avec elle.

III. De là je conclus que cette église n'a jamais pu *tomber en ruine et en désolation* par l'idolâtrie, puisque, si cette ruine étoit arrivée, les promesses de la vérité même se trouveroient fausses, *les portes de l'enfer auroient prévalu*, et Jésus-Christ n'auroit point continué d'enseigner et de baptiser avec une église idolâtre.

IV. Je crois qu'il ne peut arriver aucun cas où il soit permis de se séparer de cette église. La preuve en est claire comme le jour, dès qu'on a compris l'étendue des promesses. Jésus-Christ ne veut avoir

qu'une seule épouse toujours fidele et toujours indivisible. De quel droit ferions-nous plusieurs églises, nous qui savons qu'il n'en a voulu qu'une seule, et qu'il a demandé à son pere qu'elle fût *une et consommée en unité* comme il l'est avec son pere même? N'est-ce pas une témérité sacrilege que d'entreprendre de diviser l'épouse que l'époux a voulu rendre indivisible? Peut-on, pour justifier la séparation, accuser cette église d'idolâtrie, elle dont il est dit par le Saint-Esprit même que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle;* que Jésus-Christ sera *tous les jours,* sans aucune interruption, *enseignant et baptisant avec elle jusqu'à la consommation du siecle;* que *quiconque ne l'écoutera point avec docilité, doit être regardé comme un païen et comme un publicain,* c'est-à-dire, comme un impie et comme un idolâtre, comme un homme indigne de la société des enfants de Dieu; que cette église est la *colonne et l'appui de la vérité;* qu'enfin *elle n'a ni ride ni tache?* Une église superstitieuse et idolâtre pourroit-elle être *sans ride et sans tache* aux yeux de son époux? Il est donc vrai, par les promesses, que l'église ne peut jamais tomber ni dans l'idolâtrie ni dans l'erreur contre la foi; et par conséquent il ne peut jamais arriver aucune cause légitime de nous séparer d'elle.

V. Je crois qu'il n'appartient point à chaque par-

ticulier d'expliquer le texte sacré de l'écriture, selon son propre sens, indépendamment de l'église. Comme c'est elle à qui Dieu a confié ce texte pour nous le distribuer selon nos dispositions, c'est aussi à elle à nous en apprendre le vrai sens. La même autorité qui nous assure que ces livres sont divins, nous assure aussi de l'interprétation qu'on doit leur donner; autrement chacun feroit dire à l'écriture tout ce qu'il s'imagineroit y trouver par ses préventions; et les hommes, avec un seul livre divin, feroient autant de religions qu'ils inventeroient de vaines subtilités pour l'expliquer. Tel est le malheureux fruit de la réforme prétendue. Je ne sais combien de sectes trouvent les doctrines les plus opposées dans les mêmes passages. La vraie religion ne peut être trouvée et mise en pratique que par une humble défiance de nos foibles lumieres. Qu'y a-t-il de plus orgueilleux que de fonder le choix de sa religion sur ce qu'on présume d'entendre mieux l'écriture que cette église de qui on la tient? Qu'y a-t-il de plus superbe que de vouloir juger de l'église par son propre sens sur le texte de l'écriture, au lieu que nous devons juger du sens de l'écriture par l'autorité de cette église qui nous la donne et qui nous l'explique?

VI. Je crois que Jésus-Christ n'a point laissé son église dépourvue de ce qui est nécessaire pour garder

quelque subordination dans toute société réglée, je veux dire un chef visible qui soit le premier de tous les pasteurs, qui préside parmi eux, et qui soit le centre de l'unité catholique, en sorte que tous les membres demeurent unis et subordonnés à ce chef: c'est le successeur de saint Pierre, remplissant sa chaire à Rome, que je reconnois pour être ce pasteur principal, suivant cette parole de Jésus-Christ: *Tu es Pierre, et c'est sur cette pierre que j'édifierai mon église.* Je sais que toute la sainte antiquité a regardé ces paroles non comme bornées à la personne de saint Pierre qui devoit mourir bientôt, mais comme étendues à ses successeurs qui doivent perpétuer cet ordre si nécessaire, et servir de pierre fondamentale pour l'unité jusqu'à la fin des siecles.

VII. Je crois que quand on apperçoit des abus, des superstitions et des scandales dans cette église, on doit se souvenir que cette église naissante même n'étoit pas exempte de cet inconvénient; que les sectes qui ont prétendu établir la réforme, souffrent tous les jours l'ignorance, les abus grossiers, les vices contagieux, et qu'elles tolerent les erreurs les plus énormes sur la religion. Il faut, selon la parole de Jésus-Christ, laisser croître le mauvais grain avec le bon, de peur qu'on n'arrache le bon et le mauvais; il faut souffrir l'un pour conserver l'autre *jusqu'à la*

moisson. Souvent une critique âpre et hautaine, un zele amer, une prévention contre l'église, nous grossit les objet. Il falloit demeurer en esprit de paix et de charité dans le sein de l'ancienne église pour lui aider à faire une réforme modérée. Quand on se sépare d'elle, on veut la combattre et non la réformer. La réforme la plus pressée est celle de corriger la présomption des réformateurs qui veulent être les juges de l'église et de l'écriture par leur propre sens pour corriger tout à leur mode. Pour moi, je ne veux me mêler que de la réforme de ma personne pour m'humilier et pour me corriger de mes défauts. Je laisse à l'église le soin de réformer les abus dont je ne suis pas responsable; je comprends même qu'elle ne peut le faire que peu à peu, et qu'elle est toujours à recommencer.

VIII. Je ne saurois craindre aucun reproche de Jésus-Christ au jour de son jugement pour avoir pris avec une religieuse simplicité, selon la tradition de l'église, les paroles par lesquelles le Sauveur a institué l'eucharistie. Que Luther fasse dire à Jésus-Christ, *ceci est du pain où mon corps se trouve caché;* que Calvin lui fasse dire, *ceci est la propre substance de mon corps, qu'on recevra, quoiqu'elle n'y soit point et que ce ne soit que du pain;* que Zuingle lui fasse dire, *ceci n'est point mon corps, et ce n'en est que*

la figure; pour moi je ne veux rien faire dire à Jésus-Christ, et je me borne à croire que *ceci*, c'est-à-dire, ce qui étoit du pain, n'est plus ce qu'il étoit, et que la parole toute-puissante du fils de Dieu, qui fait ce qu'elle dit, a changé la substance de ce pain en celle du corps de Jésus-Christ, rompu sur la croix, et de son sang répandu pour notre salut. Les dons de l'amour de Dieu sont réels. Comme le fils a pris par son incarnation une chair réelle et non en figure, de même il nous a donné réellement et non en simple figure cette même chair dans l'eucharistie. La loi nouvelle réalise les dons qui n'étoient qu'en figure dans l'ancienne loi. C'est ainsi que l'eucharistie est plus précieuse et plus salutaire même que ce pain miraculeux qu'on nomme *la manne.*

IX. Luther peut donner une contorsion aux paroles de Jésus-Christ pour lui faire dire, *ceci contiendra mon corps au seul moment où vous le mangerez;* pour moi je ne veux point restreindre les paroles générales et absolues du Sauveur. Il a dit, sans restriction, *ceci est mon corps;* qu'on le mange ou qu'on ne le mange point, sa parole demeure vraie à la lettre. Qu'y a-t-il de plus odieux que d'attaquer l'ancienne église, de lui faire un crime d'avoir pris religieusement et à la lettre les paroles de Jésus-Christ dans l'institution de ce sacrement?

X. L'église naissante, qui accomplissoit les prophéties pour la gloire et pour le regne de Jésus-Christ, donnoit l'eucharistie aux petits enfants sous la seule espece du vin ; elle la donnoit souvent aux absents pendant les persécutions, et aux mourants, sous la seule espece du pain. Faut-il s'en étonner? Les protestants, qui n'admettent dans l'eucharistie que du pain figure du corps, et que du vin figure du sang de Jésus-Christ, peuvent souffrir avec impatience qu'on ne leur laisse que l'une des deux figures, et qu'on les prive de l'autre; c'est retrancher la moitié des figures et du sacrement qu'elles composent. Mais cette sainte antiquité, qui avoit, comme les catholiques de nos jours, des idées de réalité sur ce mystere, ne craignoit point de donner indifféremment l'eucharistie sous les deux especes, ou sous l'une des deux seulement. Jésus-Christ *ressuscité d'entre les morts ne meurt plus*, dit l'apôtre; son corps immortel ne peut plus être séparé de son sang. La séparation des deux especes n'est faite que pour représenter dans le sacrifice la séparation violente qui fut faite de cette chair et de ce sang pour nous sur la croix. D'ailleurs, nous savons que la chair, maintenant inséparable du sang, est avec lui sous l'espece du pain, et que le sang, inséparable de la chair, est avec elle sous l'espece du vin. Pouvons-nous craindre d'être privés de quelque fruit du sacre-

ment, quand nous recevons sous une seule espece Jésus-Christ tout entier, lui qui est l'unique source de toutes les graces? Que craignons-nous, puisque nous imitons l'église naissante qui accomplissoit si glorieusement les promesses de son époux?

XI. Je crois que l'oblation et la manducation de Jésus-Christ dans l'eucharistie est un vrai, propre et propitiatoire sacrifice. J'entends l'apôtre qui dit: *Nous avons un autel, duquel n'ont pas le pouvoir de manger ceux qui servent encore au tabernacle judaïque.* Voilà un autel et une victime qu'on mange sous la loi nouvelle. Il est vrai que c'est précisément la même victime qui a été immolée sur la croix; il est vrai que c'est la même unique oblation par laquelle la victime se présente à jamais à son pere en notre faveur, soit qu'elle le fasse elle seule dans le sanctuaire céleste, soit qu'elle le fasse ici bas par les mains des prêtres: mais l'eucharistie y ajoute la manducation réelle de la victime, ce qui est d'un prix infini en soi. C'est ce que l'église a toujours nommé le sacrifice de l'autel.

XII. Jésus-Christ a donné à ses ministres la puissance *de lier et de délier* les pécheurs, en sorte que tous les péchés qu'ils remettront ici bas seront remis au ciel, et que tous ceux qu'ils retiendront seront retenus. Cette rémission n'est pas moins nécessaire pour les péchés secrets que pour les péchés publics:

les premiers sont souvent encore plus énormes. Les ministres de Jésus-Christ peuvent-ils juger s'il faut les remettre ou les retenir, si le pécheur ne les déclare pas ou en public, ou du moins en secret? La confession secrete n'est donc qu'un adoucissement par rapport à la nécessité de soumettre les péchés au jugement des ministres de Jésus-Christ. De là vient que cette regle a toujours été conservée par l'église avec tant de fruits: plus elle est humiliante, plus elle est salutaire. Eh! de quoi avons-nous besoin dans la pénitence, sinon de confondre notre orgueil, qui est la source de tous nos péchés? Qu'y a-t-il de plus efficace que ce remede pour nous corriger? Peut-on croire que Jésus-Christ nous a laissé manquer d'un remede si nécessaire, et que les hommes l'ont suppléé par leur industrie? Peut-on s'imaginer qu'une discipline si capable de révolter l'orgueil et d'irriter l'amour propre, ne soit qu'une invention humaine?

XIII. Je n'ai aucune peine à admettre avec l'église sept sacrements. Je comprends qu'un sacrement est un signe ou cérémonie instituée par l'autorité divine, et à laquelle quelque grace a été attachée. Pourquoi refuserois-je de croire sur une autorité si décisive, 1°. que nous sommes purifiés du péché originel dans le baptême, et que d'enfants corrompus du vieil homme nous devenons les enfants de l'homme nouveau

qui est Jésus-Christ? 2°. que nous sommes affermis en lui par la confirmation, pour ne rougir point de son évangile, et pour porter patiemment la croix du nom chrétien? 3°. que la rémission de nos péchés nous est donnée au nom de Jésus-Christ quand nous les confessons en esprit de pénitence? 4°. que Jésus-Christ dans l'eucharistie est le pain descendu du ciel pour donner la vie au monde? 5°. que l'extrême-onction, comme saint Jacques l'enseigne, efface les péchés et fortifie contre les tentations du dernier combat? 6°. qu'il y a, comme saint Paul le dit à Timothée, une grace attachée au ministere qui est confié aux pasteurs par l'imposition des mains? 7°. que l'assistance et la bénédiction de l'église répand une grace dans le mariage pour unir en Jésus-Christ les deux époux malgré *les tribulations de la chair,* et pour préparer une postérité chrétienne?

XIV. Je vois par l'histoire des Machabées que la priere pour les morts étoit en usage solemnel dans la synagogue long-temps avant Jésus-Christ : je vois qu'elle a été continuéepar l'église chrétienne dès ses commencements les plus purs. Cette priere ne peut pas être faite en vain ni d'une façon aveugle. L'église, en demandant le soulagement des fideles, suppose visiblement qu'ils sont dans quelque peine dont ils peuvent être soulagés par son intercession. C'est, dit saint

Augustin, qu'il y a des chrétiens qui n'ont pas vécu assez mal pour être exclus du royaume du ciel, ni assez bien pour y entrer d'abord, parceque *rien n'y entre avec la moindre tache :* ils ont besoin d'expier certains péchés qui ne vont point *à la mort.* Ce pénible retardement de leur bonheur est un purgatoire où ils passent *comme par le feu.* L'église a toujours cru que ses prieres pouvoient contribuer à leur soulagement et à l'avancement de leur repos. Peut-on refuser à l'épouse du fils de Dieu de s'unir à elle dans une si pieuse demande?

XV. L'église nous invite à prier nos freres qui sont déja au ciel comme ceux qui sont encore sur la terre, afin qu'ils prient pour nous par Jésus-Christ notre commun et unique médiateur. Dieu lui-même, qui pouvoit accorder immédiatement leur pardon aux ennemis de Job sur leur demande immédiate, les assujettit à le demander par l'entremise de Job qu'ils avoient condamné. C'est ainsi que Dieu nous accorde en faveur des prieres pures des saints qui sont ses amis, ce qu'il ne nous accorderoit peut-être pas sur nos seules prieres moins dignes de lui. Si nous ne blessons point notre unique médiateur en demandant les prieres des hommes pécheurs et exposés aux tentations du pélerinage, à combien plus forte raison devons-nous unir nos prieres à celles de l'é-

glise pour obtenir les suffrages de la mere de Dieu, et des autres saints qui voient Dieu face à face, et qui sont impeccables à jamais dans son sein.

XVI. L'église dès les premiers temps a honoré les tombeaux des martyrs où elle alloit chanter leur victoire, et offrir le sang de l'agneau pour lequel ils avoient répandu le leur : elle conservoit précieusement leurs reliques; et les reliques faisoient une infinité de miracles, comme nous l'apprenons des anciens peres. Peut-on craindre la superstition en imitant par un culte si pur l'antiquité la plus éclairée?

XVII. L'écriture a dit, il est vrai, *Vous ne ferez point d'images taillées;* mais elle ajoute aussitôt, *pour les servir;* c'est-à-dire, pour les adorer. D'ailleurs, il y avoit des images dans le temple et jusques sur l'arche. A Dieu ne plaise que nous adorions les images comme des divinités! Nous ne les servons pas; au contraire, nous nous en servons. Elles ne sont que de simples représentations des visions miraculeuses de l'écriture, des actions de Jésus-Christ et des saints. Si elles sont gâtées ou indécentes, nous les brisons sans scrupule. Les images instruisent les ignorants, et touchent les personnes les mieux instruites; elles mettent les mysteres du salut comme devant nos yeux. Pourquoi refuserions-nous de nous unir à l'église dans une pratique si ancienne, si pure, si exempte d'idolâtrie, si

dégagée des superstitions populaires qu'on tâche d'en écarter, enfin si propre à nourrir la piété des fideles?

XVIII. L'église a établi par ses canons des pénitences longues et rigoureuses pour la réparation des divers péchés. Ne peut-elle pas, quand elle juge à propos, dispenser ses enfants d'une partie de cette rigueur, quand elle les trouve humbles, dociles et touchés du desir d'une sincere conversion? C'est ce qu'on nomme *indulgence.* L'église ne peut-elle pas user de cette condescendance, sans flatter la mollesse des pécheurs impénitents, et sans les dispenser de la pénitence évangélique? Ne doit-on pas même croire que quand l'épouse prie l'époux céleste pour ceux qui n'ont pas accompli dans leur sincere conversion toutes les œuvres de la pénitence convenable, une intercession si pure doit sans doute opérer beaucoup en faveur de ces ames? De tels suffrages sont précieux; les abus qu'on peut faire en ce genre malgré l'église, ne diminuent point cette vérité.

XIX. Je renonce à toute société qui est séparée de cette église dans laquelle je veux vivre et mourir: je me sépare de tous ceux qui rejettent sa doctrine et son culte : je prie Dieu qu'il les éclaire et qu'il les touche, afin qu'il ne se fasse d'eux et de nous *qu'un seul troupeau sous un seul pasteur.* Est-il permis à un fils de diviser toute la famille et d'en soulever une

partie contre l'intention du pere commun qui a voulu les tenir inséparablement unis? Que si cette division d'une simple famille est si criminelle, à combien plus forte raison les novateurs sont-ils coupables, quand ils divisent, malgré le pere céleste, l'église qui est sa famille, en séduisant les peuples, et en leur promettant qu'ils entendront mieux l'écriture que le corps des pasteurs auxquels les promesses ont été faites.

XX. Je promets de suivre avec une vraie soumission de cœur toutes les décisions que cette église a faites et qu'elle pourra faire pour la conservation du dépôt de la foi. Ainsi Dieu me soit en aide et ses saints évangiles.

LETTRE
A M. L'ÉVÊQUE D'ARRAS,
SUR
LA LECTURE DE L'ÉCRITURE SAINTE
EN LANGUE VULGAIRE.

MONSEIGNEUR,

PUISQUE vous souhaitez que je vous dise ma pensée sur la lecture du texte sacré pour les laïques, je vais le faire avec toute la vénération et toute la déférence que vous méritez.

I. Je crois qu'on s'est donné en nos jours une peine inutile pour prouver ce qui est incontestable, savoir, que les laïques lisoient les saintes écritures dans les premiers siecles de l'église. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'ouvrir les livres de saint Chrysostome; il dit, par exemple, dans sa préface sur l'épître aux Romains, qu'il *ressent une vive douleur* de ce que beaucoup de fideles n'entendent pas saint Paul *comme il le faudroit*, et de ce que l'ignorance de quelques-uns va *jusqu'à ne savoir pas le nombre de ses épîtres* : il ajoute que ce désordre vient *de ce qu'ils ne veulent pas avoir assidument ses écrits dans leurs mains:* il ajoute

que l'ignorance des saintes écritures est *la source de la contagion des hérésies et de la négligence dans les mœurs. Ceux,* dit-il, *qui ne tournent pas les yeux vers les rayons des écritures, tombent nécessairement dans des erreurs et dans des fautes fréquentes.* Tout ce discours regarde les laïques qui écoutoient les sermons de ce pere. Saint Jérôme parlant à Lœta sur l'éducation de sa petite fille, dit que quand cette enfant *commencera à être un peu plus grande,* il faut que ses parents ne la trouvent que dans le *sanctuaire des écritures, consultant les prophetes et les apôtres sur ses noces spirituelles.* Il ajoute : *Qu'elle vous rapporte tous les jours son ouvrage réglé, qui sera un recueil des fleurs de l'écriture; qu'elle apprenne le nombre des versets grecs, et qu'ensuite elle s'instruise sur l'édition latine.* Il veut que cette jeune fille *aime les livres sacrés au lieu des pierreries et des étoffes de soie..... qu'elle apprenne les psaumes..... qu'elle s'instruise dans les proverbes de Salomon sur la regle de la vie; qu'elle s'accoutume dans l'ecclésiaste à fouler aux pieds les choses mondaines; que dans le livre de Job elle suive les exemples de courage et de patience; qu'elle passe aux évangiles pour ne les laisser jamais sortir de ses mains; qu'elle se remplisse avec une ardente soif des actes des apôtres et de leurs épîtres.... qu'elle apprenne par cœur les prophetes, les sept premiers livres de l'écriture, ceux des

rois et des paralipomenes avec ceux d'Esdras et d'Esther; qu'elle n'apprenne qu'à la fin et sans péril le cantique des cantiques, de peur que si elle le lisoit au commencement, elle ne fût blessée, ne comprenant pas sous ces paroles charnelles le cantique des noces spirituelles de l'époux sacré. Il est visible que saint Jérôme ne prétend point violer par ce plan d'éducation la discipline de l'église de son temps, et qu'au contraire il ne faisoit que suivre dans ce plan l'usage universel pour l'éducation des filles chrétiennes. Que si ce pere vouloit qu'une très jeune fille apprît ainsi toutes les saintes écritures, et les sût presque toutes par cœur, que ne doit-on pas conclure pour tous les hommes d'un âge mûr, et pour toutes les femmes d'une piété et d'une discrétion déja éprouvée? D'ailleurs en ces temps-là les saintes écritures, et même toute la liturgie, étoient en langue vulgaire : tout l'Occident entendoit le latin dans lequel il avoit l'ancienne version de la bible que saint Augustin nomme *la vieille Italique :* l'Occident avoit aussi la liturgie dans la même langue qui étoit celle de tout le peuple. Pour l'Orient, c'étoit la même chose; tous les peuples y parloient le grec, ils entendoient la version des septante et la liturgie grecque, comme nos peuples entendroient une version françoise. Ainsi sans entrer dans aucune question de critique, il est plus clair que le jour que

tout le peuple avoit dans sa langue naturelle la bible et la liturgie qu'on faisoit lire aux enfants pour les bien élever; que les saints pasteurs leur expliquoient de suite dans leurs sermons les livres entiers de l'écriture; que ce texte étoit très familier aux peuples; qu'on les exhortoit à le lire continuellement; qu'on les blâmoit d'en négliger la lecture; enfin qu'on regardoit cette négligence comme la source des hérésies et du relâchement des mœurs. Voilà ce qu'on n'avoit aucun besoin de prouver, parcequ'il est clair dans les monuments de l'antiquité.

II. D'un autre côté, monseigneur, on ne sauroit nier que l'église qui usoit d'une si grande économie pour ne découvrir que peu-à-peu le secret des mysteres de la foi, de la forme des sacrements, &c. aux catéchumenes, n'usât aussi par le même esprit d'une économie proportionnée aux besoins pour faire lire l'écriture aux néophytes, ou aux jeunes personnes qui étoient encore tendres dans la foi. Les Juifs avoient donné l'exemple d'une si nécessaire méthode, lorsqu'ils ne permettoient la lecture du commencement de la génese, de certains endroits d'Ézéchiel et du cantique des cantiques, que quand on étoit parvenu à un âge mûr. Nous venons de voir que saint Jérôme gardoit aussi une méthode ou économie pour donner à la jeune Lœta d'abord certains livres, et ensuite

quelques autres, et que le cantique des cantiques devoit être donné le dernier, parceque *les paroles charnelles* sous lesquelles le mystere des noces sacrées de l'ame avec l'époux étoit caché, auroient pu blesser son cœur, si on les lui eût confiées avant qu'elle eût fait un certain progrès dans la simplicité de la foi et dans les vertus intérieures. Ainsi d'un côté l'écriture étoit donnée à tous les fideles : de l'autre, elle n'étoit néanmoins donnée à chacun qu'à proportion de son besoin et de son progrès.

III. Ce seroit même un préjugé dangereux et trop approchant de celui des protestants, que celui de penser que les chrétiens ne peuvent pas être solidement instruits de toutes les vérités, quand ils ne lisent point les saintes écritures. Saint Irénée étoit bien éloigné de ce sentiment, quand il disoit : [1] *Quoi donc! si les apôtres ne nous eussent pas même laissé des écritures, n'auroit-il pas fallu suivre l'ordre de la tradition qu'ils ont mis en dépôt dans les mains de ceux auxquels ils confierent les églises? Beaucoup de nations barbares qui ont reçu la foi en Jésus-Christ ont suivi cet ordre, conservant, sans caractere ni encre, les vérités du salut écrites dans leurs cœurs par le Saint-Esprit, gardant avec soin l'ancienne tradition, et croyant, par Jésus-Christ fils de Dieu, en un seul Dieu créateur du ciel et*

(1) Adversus Hær. l. 3. c. 4.

de la terre et de tout ce qui y est contenu.... Ces hommes qui ont embrassé cette foi sans aucune écriture, sont barbares par rapport à notre langage; mais quant à la doctrine, aux coutumes et aux mœurs, par rapport à la foi, ils sont parfaitement sages et agréables à Dieu, vivant en toute justice, chasteté et sagesse. Que si quelqu'un parlant leur langue naturelle leur proposoit les dogmes inventés par les hérétiques, aussitôt ils boucheroient leurs oreilles et s'enfuiroient bien loin, ne pouvant pas même se résoudre à écouter un discours plein de blasphêmes. Ainsi étant soutenus par cette vieille tradition des apôtres, ils ne peuvent même admettre dans leur simple pensée la moindre image de ces prodiges d'erreurs. On voit par ces paroles d'un si grand docteur de l'église presque contemporain des apôtres, qu'il y avoit de son temps, chez les peuples barbares, des fideles innombrables qui étoient très spirituels, très parfaits, et *riches*, comme parle saint Paul, *en toute parole et en toute science,* quoiqu'ils ne lussent jamais les livres sacrés. Cette vérité ne diminue en rien le prix du sacré dépôt des saintes lettres, et ne doit en rien ralentir le zele des chrétiens pour s'en nourrir avec une humble dépendance de l'église : mais enfin le fait est constant par un témoignage si clair et si décisif. La tradition suffisoit à ces fideles innombrables pour former leur foi et leurs mœurs de la maniere la

plus parfaite et la plus sublime. L'église, qui nous donne les écritures, leur donnoit sans écritures, par sa parole vivante, toutes les mêmes instructions que nous puisons dans le texte sacré. La parole non écrite, qui est dans la bouche de l'épouse du fils de Dieu, suppléoit au défaut de la parole écrite et donnoit le même aliment intérieur : en cet état ces fideles étoient si *éclairés* qu'au premier discours contagieux ils auroient bouché leurs oreilles; tant ils étoient affermis dans la simplicité de la foi, et de la docilité pour l'église ; tant cette heureuse simplicité leur donnoit de discernement et de délicatesse contre la séduction la plus subtile des novateurs. On se tromperoit donc beaucoup, selon saint Irénée, si on croyoit que l'église ne peut pas élever ses enfants à la plus haute perfection, tant pour la foi que pour les vertus, sans leur faire lire les saintes écritures. Ce que saint Irénée nous apprend de ces fideles de son temps, saint Augustin nous le répete pour les solitaires du sien.[1] *Un homme*, dit-il, *étant soutenu par la foi, par l'espérance, et par la charité, n'a pas besoin des écritures, si ce n'est pour instruire les autres. C'est ainsi que beaucoup de solitaires vivent avec ces trois vertus, même dans les déserts, sans avoir les livres sacrés.*

Voilà les solitaires mêmes qui, dans leurs déserts,

(1) De doct. christ. l. 2, c. 36.

étoient nourris de Dieu par l'oraison sans écritures, et qui parvenoient à la plus haute contemplation sans ce secours. Nous voyons même qu'un de ces solitaires vendit jusqu'au livre sacré où il avoit appris à tout vendre pour se livrer à l'esprit de pauvreté évangélique. Après de si fréquents exemples, peut-on douter que les fideles ne puissent atteindre à la perfection sans lire l'écriture, lorsque l'église, qui les instruit par l'esprit de son époux, leur devient une écriture vivante et distribuée en la maniere la plus proportionnée à leurs besoins? C'est dans cet esprit que saint Augustin disoit aux fideles : « Appliquez-vous à vous instruire « des saintes écritures; nous sommes vos livres: » *Intenti estote ad scripturas; codices vestri sumus*[1].

C'est lire les écritures que d'écouter les pasteurs qui les expliquent, et qui en distribuent aux peuples les endroits proportionnés à leurs besoins : les pasteurs sont des écritures vivantes. Un particulier ne pourroit point en cet état murmurer comme s'il lui manquoit quelque chose, sans regarder la tradition de l'église comme insuffisante, et sans se flatter de trouver, par sa propre recherche, dans le texte de l'écriture, ce qu'il supposeroit que l'église ne lui donneroit pas avec assez de pureté, ou d'onction, ou d'étendue. Ainsi toutes les fois que l'église jugera à

(1) Serm. 227.

propos de priver ses enfants de cette lecture, pour leur en donner l'équivalent par des instructions plus accommodées à leurs vrais besoins, ils doivent s'humilier, et croire, sur la parole de cette sainte mere, qu'ils ne perdent rien, se contenter du lait comme du pain, et se borner à recevoir avec docilité ce que l'esprit qui a fait les écritures leur donne des vérités mêmes des saintes écritures, sans leur en confier le texte, de peur qu'ils ne l'expliquent mal. Toute curiosité, tout empressement, toute présomption, de quelque beau prétexte d'amour de la parole de Dieu qu'on veuille les colorer, ne peut être, en ce cas, qu'une tentation d'orgueil et d'indépendance.

IV. Pendant que l'écriture étoit lue de la sorte par une si grande multitude de fideles, plusieurs choses empêchoient que la plupart d'entre eux n'en abusassent.

1°. Les pasteurs expliquoient sans cesse le texte sacré, pour inculquer le sens de la tradition, et pour empêcher qu'aucun particulier osât jamais ni interpréter ce texte selon son propre sens, ni le séparer d'avec l'interprétation sobre et tempérée à laquelle l'église le fixoit. 2°. L'usage étoit de consulter d'abord les pasteurs sur les moindres difficultés qui regardoient le sens de quelque endroit obscur de ce texte. 3°. Dès que quelqu'un étoit suspect de nouveauté sur

l'interprétation de quelque texte, les évêques, qui s'assembloient si fréquemment, levoient la difficulté. Enfin on consultoit, sur-tout en Occident, le siege apostolique, pour n'y souffrir aucune dissention. Ainsi la simplicité de la foi, la docilité des esprits, la grande autorité des pasteurs et l'instruction continuelle qu'ils donnoient aux peuples sur le texte sacré, empêchoient alors les principaux abus qu'on pourroit craindre; encore ne laissoit-on pas de voir quelquefois des particuliers qui détournoient ce texte à des sens nouveaux, et qui causoient de très dangereuses contestations. Saint Pierre nous assure qu'il y a dans les épîtres de saint Paul des endroits obscurs et difficiles que des esprits inconstants *tordent pour leur perte.*

Origene paroît avoir abusé du sens allégorique pour faire de ses pensées autant de mysteres divins, comme parle saint Jérôme. D'un autre côté, les demi-pélagiens se plaignoient mal-à-propos que saint Augustin expliquoit l'épître aux Romains selon un sens nouveau et inoui dans la tradition. Mais enfin la licence des esprits, dans l'interprétation du texte sacré, n'étoit parvenue à rien d'approchant de la témérité des critiques qui osent tous les jours ébranler tous les fondements.

V. Il semble que les vaudois et les albigeois ont obligé l'église à user de son droit rigoureux, pour ne

permettre la lecture du texte sacré qu'aux personnes qu'elle jugeoit assez bien préparées pour le lire avec fruit. Je ne prétends pas dire que cette réserve n'a commencé qu'au temps de ces hérétiques : il faudroit faire une exacte recherche pour pouvoir fixer le commencement de cette discipline. Mais enfin je vois qu'en ce temps-là l'église sentit, par une triste expérience, que le pain même quotidien ne devoit pas être abandonné aux enfants ; qu'ils avoient besoin que les pasteurs le leur rompissent ; et que ce même pain qui nourrit les ames humbles et dociles, empoisonne les esprits indociles et présomptueux. Les vaudois, ou pauvres de Lyon, prétendoient entendre mieux l'écriture que tous les pasteurs, et ils vouloient les redresser : les albigeois apprenoient aussi aux peuples à examiner par eux-mêmes le texte sacré indépendamment de l'explication des pasteurs, qu'ils accusoient d'ignorance et de mauvaise foi. C'est contre ces sortes de novateurs que le pape Innocent III écrivoit ainsi aux fideles du diocese de Metz : *Notre vénérable frere l'évêque de Metz nous a appris par ses lettres que dans son diocese et dans sa ville une multitude considérable de laïques et de femmes, étant excités par le desir de lire les écritures, s'étoient fait traduire en françois les évangiles, les épîtres de saint Paul, les psaumes, les morales de Job et plusieurs autres livres...*

quelques prêtres des paroisses ayant voulu les reprendre là-dessus, ils leur ont résisté en face, prétendant tirer de l'écriture des raisons pour prouver qu'on ne devoit point troubler ce qu'ils font. Quelques uns d'entre eux méprisent avec dégoût la simplicité de leurs prêtres; et quand ceux-ci leur proposent la parole du salut, ils disent, dans leurs secrets murmures, qu'ils savent bien mieux que les prêtres expliquer cette parole, et qu'elle est bien mieux dans leurs libelles. Or quoique le desir d'entendre les divines écritures et d'exhorter les peuples selon la doctrine de ces saints livres ne soit point blâmable, mais plutôt à louer, ceux-ci paroissent néanmoins repréhensibles en ce qu'ils font des assemblées secretes, qu'ils y usurpent le ministere de la prédication, qu'ils y éludent la simplicité des prêtres, &c. Le pape ajoute: *Les mysteres secrets de la foi ne doivent point être exposés indifféremment à tout le monde; puisqu'ils ne peuvent pas être compris par tous les hommes, et qu'on les doit seulement exposer à ceux qui peuvent les recevoir avec fidélité: c'est pourquoi l'apôtre dit aux plus simples: Je vous ai donné le lait à boire, et non la nourriture solide, comme à de petits enfants en Jésus-Christ; car l'aliment solide est pour les grands, comme le même apôtre le disoit ailleurs: Nous annonçons la sagesse parmi les parfaits; mais parmi vous j'ai jugé que je ne savois rien que Jésus-*

Christ, et Jésus-Christ crucifié : car la profondeur des divines écritures est si grande, que non seulement les simples qui n'ont pas étudié, mais encore les sages et les savants, sont incapables de la pénétrer pour en acquérir la pleine intelligence.

L'indocilité et l'esprit de révolte qui a éclaté dans les laïques, a montré combien il étoit dangereux de laisser lire le texte sacré aux peuples dans des temps où les pasteurs n'avoient plus ni l'ancienne autorité, ni l'ancienne vigilance pour interpréter l'écriture, et où les peuples s'accoutumoient à mépriser leur simplicité : on reconnut même par expérience que le fanatisme de ces laïques étoit contagieux, et qu'ils séduisoient facilement la multitude en lui promettant de lui montrer par l'écriture combien les pasteurs étoient ignorants, trompeurs et indignes de leur ministere. Wiclef, Luther, Calvin et toutes les sectes du seizieme siecle qui ont entraîné les peuples, abusoient de ces paroles, *scrutamini scripturas*, approfondissez les écritures : ils ont achevé de mettre l'église dans la nécessité de réduire les peuples à ne lire les écritures qu'avec une permission expresse des pasteurs.

VI. Gerson ne peut point être accusé de favoriser trop les maximes des ultramontains ; cet auteur a néanmoins parlé ainsi : *C'est de cette source empes-*

tée que sortent et croissent tous les jours les erreurs des béguards ; des pauvres de Lyon, et de tous leurs semblables, dont il y a beaucoup de laïques qui font une traduction de la bible dans leur langue vulgaire, au grand préjudice et scandale de la vérité catholique. C'est ce qu'on a proposé de retrancher par le projet de réformation[1]. Il dit ailleurs qu'*il faut empêcher la traduction des livres sacrés en langue vulgaire, principalement de notre bible, excepté les moralités et les histoires*[2]. Il ajoute ailleurs que *c'est une chose trop périlleuse que de donner aux hommes simples qui ne sont pas savants les livres de la sainte écriture traduits en françois, parcequ'ils peuvent, en les expliquant mal, tomber d'abord dans des erreurs ; ils doivent écouter cette parole dans la bouche des prédicateurs, autrement on prêcheroit en vain*[3]. Cet auteur se fonde sur la réflexion suivante : *Comme on peut tirer quelque bien d'une bonne et fidele version de la bible en françois, si le lecteur l'entend avec sobriété; au contraire, il arrivera des erreurs et des maux innombrables si elle est mal traduite ou expliquée avec présomption, en rejettant les sens et les explications des saints docteurs*[4]. En effet, nous avons vu que c'est par les versions de la bi-

(1) Trac. contra hæres. de comm. laïc. sub utraque specie.
(2) In 2. lect. *Pœnitemini*, 9. consid.
(3) 1. serm. de Nativ. Dom.
(4) Serm. contra adulat. 5. consider.

ble et par l'interprétation arbitraire, que les protestants ont voulu renverser l'ancienne église : tous les peuples étoient entraînés par cette promesse flatteuse, qu'ils verroient clairement la vérité dans le texte des écritures.

VII. C'est par la crainte de ces inconvénients, que la faculté de théologie de Paris censura, l'an 1527, quelques propositions d'Érasme, qui disoit *que si son sentiment étoit suivi, les laboureurs, les maçons et tous les autres artisans liroient la sainte écriture, et qu'elle seroit traduite en toute sorte de langues.* La faculté assuroit au contraire *que les vaudois, les albigeois, les turlupins nous ont appris quel danger il y a d'en permettre indifféremment la lecture en langue vulgaire,* &c. *qu'encore qu'elle fût utile à quelques uns, on ne devoit pourtant pas la permettre sans choix à tout le monde.* La faculté ajoutoit à l'égard des laïques, *que l'église ne les empêche point de lire quelquefois quelques livres de l'écriture qui pourront servir à l'édification des mœurs, avec une explication qui soit à leur portée.* Enfin elle remarque *que le saint siege a défendu, il y a déja longtemps, aux laïques de lire ces livres,* &c.

VIII. Le clergé de France parut suivre les mêmes maximes lorsqu'il écrivit au pape Alexandre VII, l'an 1661, contre la traduction du missel, faite en françois par le sieur Voisin. *Nous avons été attentifs,* disent les évêques, *à cette nouveauté, et nous l'avons entiè-*

rement désapprouvée, comme contraire à la coutume de l'église, et comme très pernicieuse aux ames. A ce propos, le clergé rapporte et approuve la censure que la faculté de Paris avoit faite autrefois des propositions d'Érasme : il remarque que les vaudois, ou pauvres de Lyon, sont ceux qui ont abusé de la lecture familiere du texte sacré ; que c'est ce qui a produit dans la suite les sectes des protestants ; et que cette nouveauté avoit même auparavant *ouvert le chemin à l'erreur des Bohémiens*, comme la faculté de Paris l'avoit dit dans sa censure. Enfin le clergé cite Vincent de Lerins, qui assure que *l'écriture sainte étoit nommée le livre des hérétiques*, à cause des subtilités par lesquelles ils en tournoient les textes contre l'autorité de l'église. Le pape Alexandre VII, ayant reçu cette lettre du clergé, répondit en condamnant *la témérité de ceux qui avoient osé traduire dans la langue vulgaire, savoir, la françoise, le missel romain pour le divulguer et le faire passer dans les mains des personnes de tout état et de tout sexe.*

IX. Je conclus de tout ceci que l'église, sans changer de maximes fondamentales, s'est crue obligée de changer un peu sa conduite sur la lecture du texte sacré. Comme les pasteurs ont eu moins d'autorité et d'application à expliquer les écritures, et que les peuples ont été plus indociles, plus présomp-

tueux, plus enclins à prêter l'oreille aux séducteurs, elle a cru devoir permettre avec moins de facilité et plus de précaution, ce qu'elle permettoit plus généralement dans des temps plus heureux. C'est ainsi que nous voyons que la même église permettoit aux simples fideles d'emporter l'eucharistie dans leurs maisons ou dans leurs voyages, parcequ'elle se tenoit pleinement assurée de leur pureté, de leur retenue et de leur zele, au lieu que maintenant elle ne leur donne la communion que dans l'église avec beaucoup de précaution ; ce n'est pas l'église qui change, c'est le peuple fidele, qui a changé et qui rend nécessaire ce changement de discipline extérieure. Au reste, dans les premiers siecles, l'église ne permettoit la lecture du texte sacré qu'avec dépendance de la direction des pasteurs qui y préparoient les particuliers, et qui ne les y admettoient qu'à mesure qu'ils les y trouvoient suffisamment préparés; encore même, comme nous l'avons vu dans saint Jérôme, chacun ne lisoit certains livres qu'après les autres, et quand les pasteurs jugeoient que le temps en étoit venu. Ce qui a été pratiqué dans les derniers temps ne va que du plus au moins; c'est la même économie de l'église, la même méthode, la même dépendance : on a seulement augmenté la réserve et la précaution à mesure que l'indisposition des peuples a augmenté.

X. Pour nos Pays-bas, on peut assurer que la crainte et l'improbation des versions de la bible en langue vulgaire, et de la lecture qu'en feroient indifféremment les laïques, y ont été encore plus grandes qu'ailleurs. Les maux que les hérétiques du pays y firent du temps de la duchesse de Parme, le voisinage de la Hollande, et la grande soumission que le pays a conservée pour le saint siege, ont été cause de ce redoublement de précaution. C'est pourquoi le concile de la province de Cambray, tenu à Mons l'an 1586, parle ainsi : *Qu'il ne soit point libre à tout homme du peuple de lire les livres sacrés de l'écriture en langue vulgaire contre la quatrieme regle de l'indice sur les livres défendus; si ce n'est avec la permission des évêques ou de leurs délégués.* Le synode diocésain de Guillaume de Bergues défend aux libraires *de vendre la version de la bible ou de quelqu'une de ses parties en langue vulgaire, à moins que les achèteurs ne leur produisent une permission par écrit pour cette lecture, qui soit donnée par l'archevêque ou par ses grands vicaires.* C'est conformément à ces regles que feu Mgr. de Brias mon prédécesseur immédiat fit, l'an 1690, une ordonnance pour appaiser quelques troubles survenus à Mons sur cette matiere de la lecture de l'écriture en langue vulgaire, où il parle ainsi : *Nous conjurons aussi, de toute l'étendue de notre cœur, tou-*

tes les personnes que Dieu a commises à notre conduite, d'écouter avec beaucoup d'attention et de piété la parole de Dieu qu'on leur annonce, soit par les catéchismes, soit par les prédications, où souvent elles peuvent puiser les lumieres nécessaires pour leur conduite, d'une maniere plus proportionnée à leur foiblesse, que par la lecture qu'elles pourroient faire elles-mêmes de l'écriture sainte, qui ne doit être mise indifféremment entre les mains de toutes sortes de personnes. C'est pourquoi l'église, comme une mere sage et charitable, s'est réservé avec beaucoup de raison le pouvoir d'en permettre la lecture ou de l'interdire; et il n'y a rien de si ridicule que l'insolence de ceux qui la veulent faire passer pour une mere cruelle, parcequ'elle refuse quelquefois à ses enfants la viande qu'ils ne peuvent digérer. Nous estimons être obligés d'user de la même précaution à l'égard des ames dont nous devons répondre un jour devant Dieu; et, insistant à l'usage si louablement établi et si constamment observé dans ce diocese, conformément au chapitre quatrieme du premier titre du synode provincial de l'an 1586, *nous recommandons aux curés de faire comprendre à leurs paroissiens que pour recueillir quelque fruit de la lecture de l'écriture sainte, il est très important que ceux qui la voudroient lire en langue vulgaire en obtiennent auparavant la permission de nous, de nos vicaires généraux,*

ou de nos doyens de chrétienté que nous députons particulièrement à cet effet, de crainte que, se fiant à leurs propres lumieres, ils ne veuillent contempler des mysteres dont l'éclat leur seroit insupportable. Nous voulons aussi que cette permission ne soit accordée qu'aux personnes qui la pourroient lire avec édification, prenant sur-tout égard à ce que les traductions aient les approbations requises. Nous défendons cependant aux personnes de l'un et de l'autre sexe d'expliquer ou d'interpréter par elles-mêmes les écritures saintes dans leurs écoles, étant plus à propos d'y faire la lecture de quelques livres spirituels, que le siecle d'à présent a produits avec tant de fruit, et qui contiennent en substance les mêmes vérités, sans que l'entendement des personnes foibles en puisse être aucunement blessé.

XI. Ce pays est demeuré dans la maxime que Rome a cru être obligée de suivre dans ces derniers temps, pour empêcher la contagion des nouveautés par le retranchement des versions en langue vulgaire. Cette maxime est expliquée dans la quatrieme regle de l'indice des livres défendus : *Comme il est manifeste par l'expérience*, dit cette regle, *que si on laisse sans choix la lecture de la bible en langue vulgaire, il en arrivera par la témérité des hommes plus de mal que d'utilité, il dépendra de la discrétion de l'évêque ou de l'inquisiteur de pouvoir accorder sur l'avis du curé ou du confesseur*

la lecture d'une version de la bible en langue vulgaire, qui soit faite par des auteurs catholiques, pour ceux qu'ils connoîtront en état de tirer de cette lecture, non quelque dommage, mais une augmentation de foi et de piété; il faut qu'ils aient cette permission par écrit. Voilà les paroles de la quatrieme des dix regles de l'indice, qui ont été faites en conséquence des ordres donnés par le concile de Trente, session 25, pour l'indice des livres défendus. C'est ce qui a fait dire à Sylvius, célebre théologien, qui est né dans le diocese de Cambray, et qui a enseigné dans celui d'Arras à Douay, que *tous les hommes savants séculiers et réguliers ne peuvent point sans la permission de l'évêque ou des autres à qui il appartient de la donner, lire la bible en langue vulgaire.* Pour prouver cette décision, il allegue la quatrieme regle de l'indice des livres défendus que je viens de rapporter; il soutient que *les prêtres qu'on ne destine ou qu'on ne prépare point aux fonctions de curés ou de prédicateurs, ne sont communément dans aucune nécessité de lire la bible en langue vulgaire, et que la regle de l'indice qui défend cette lecture les comprend;* il conclut qu'*on doit à plus forte raison, porter le même jugement sur les laïques qui savent le latin.* Cet auteur rapporte encore un décret de Clément VIII sur la quatrieme regle de l'indice, qui défend de lire, *sans permission, la bible en langue vul-*

gaire, ou des parties tant du nouveau que de l'ancien testament, ou même des sommaires et des abrégés de la bible, quoiqu'ils soient historiques, et en quelque langue vulgaire qu'ils soient écrits. Ainsi quoique la faculté de Louvain ait eu soin autrefois de faire une version de la bible en langue vulgaire, pour l'opposer à celles des protestants qui étoient répandues par-tout, l'esprit de l'église de Flandres étoit que les versions les plus approuvées ne fussent jamais lues sans permission.

XII. Je conclus de tout ceci, monseigneur, que l'église en paroissant un peu changer sa discipline extérieure, n'a jamais changé en rien ses véritables maximes : elle en a toujours eu deux très constantes; la premiere est de donner le texte sacré à tous ceux d'entre ses enfants qu'elle trouve bien préparés à le lire avec fruit; la deuxieme *est de ne jetter point les perles devant les pourceaux,* et de ne donner point ce texte aux hommes qui ne le liroient que pour leur perte. Dans les anciens temps, où le commun des fideles étoit simple, docile, attaché aux instructions des pasteurs, on leur confioit le texte sacré, parcequ'on les voyoit solidement instruits et préparés pour le lire avec fruit. Dans ces derniers temps, où on les a vus présomptueux, critiques, indociles, cherchant dans les écritures à se scandaliser contre elles, pour

se jetter dans l'irréligion, ou tournant l'écriture contre les pasteurs, pour secouer le joug de l'église, on a été contraint de leur défendre une lecture si salutaire en elle-même, mais si dangereuse dans l'usage que beaucoup de laïques en faisoient. Ma pensée est qu'il ne faut jamais séparer ces deux maximes de l'église; l'une est de ne donner l'écriture qu'à ceux qui sont déja bien préparés pour la lire avec fruit; l'autre est de travailler sans relâche à les y préparer. Si vous vous contentez de supposer que tous les fideles y sont préparés sans les y préparer effectivement, vous nourrissez la curiosité, la présomption, la critique téméraire, et vous lui donnez pour aliment l'écriture même : c'est ce qu'on ne voit que trop en nos jours. Si au contraire vous supposez toujours que les fideles ne sont pas encore assez préparés à cette lecture, sans travailler jamais sérieusement à les y préparer, vous les privez de la consolation et du fruit que les premiers chrétiens tiroient sans cesse des saints livres. Ma conclusion est qu'il faut travailler sans relâche à préparer les fideles à cette lecture; qu'on ne doit compter au nombre de ceux qui sont véritablement instruits et solidement affermis en Jésus-Christ, que ceux qu'on a mis en état de digérer ce pain des forts; et qu'il faut, selon la décision des directeurs expérimentés, leur donner peu à peu ces divers livres de l'écriture, sui-

vant qu'ils sont capables de les porter, leur disant sur les autres, *Non potestis portare modò, poteritis autem postea.*

XIII. J'ai connu autrefois une personne qui avoit beaucoup d'esprit avec une grande réputation dans le monde, et qui, après avoir vécu sans aucun vice grossier dans un grand oubli de Dieu, cherchoit à se consoler dans ses infirmités par la religion; cette personne m'a avoué plusieurs fois que la lecture du texte sacré, loin de lui être utile, lui causoit du trouble et du scandale. C'étoit sans doute son esprit hautain, présomptueux et rempli de certains préjugés, qui l'indisposoit à une si salutaire lecture : mais enfin beaucoup d'autres se trouveront malheureusement dans la même indisposition. J'ai vu des gens tentés de croire qu'on les amusoit par des contes d'enfants, quand on leur faisoit lire les endroits de l'écriture où il est dit que le serpent parla à Eve pour la séduire; qu'une ânesse parla au prophete Balaam; et que Nabuchodonosor paissoit l'herbe comme les bêtes. Saint Augustin a bien senti que beaucoup de lecteurs seroient d'abord surpris de la multitude des femmes que les patriarches avoient, et il a cru avoir besoin de montrer en détail ce qui pouvoit les justifier là-dessus. Tout le monde sait combien ce pere s'est appliqué à prouver que Jacob n'avoit pas menti,

et qu'il n'avoit pas trompé son pere pour frustrer son frere aîné de la principale bénédiction. J'ai vu un homme d'esprit qui étoit indigné de voir le peuple qui se vantoit d'être conduit par la main de Dieu, sortir de l'Égypte, après y avoir enlevé les richesses des Égyptiens, se révolter dans le désert contre Moïse, adorer un veau d'or, et enfin n'employer cette mission céleste qu'à s'emparer des terres des peuples voisins, et qu'à les massacrer pour occuper leur place, sans être moins corrompus qu'eux. Il falloit que je réfutasse en détail toutes ces objections, pour réprimer cet esprit critique. J'en ai vu d'autres qui étoient scandalisés de David, parcequ'il recommanda, disoient-ils, en mourant, à son fils, de faire la vengeance qu'il n'avoit pas faite durant sa vie. Il faut avouer que le commun des hommes, dont l'esprit n'est pas assez subjugué par l'autorité des saints livres, est surpris de voir les prophetes commettre je ne sais combien d'actions qui paroissent indécentes et insensées.

Il est vrai que ces choses extraordinaires sont mystérieuses et extraordinairement inspirées; il est vrai qu'elles nous enseignent des vérités très profondes: mais le commun des hommes, sans humilité et sans vertu acquise, est-il capable de porter ces exemples? n'est-il pas à craindre que chacun d'eux en abuse? Quand on n'est pas accoutumé à ces profonds mys-

teres, n'est-on pas étonné de voir Abraham qui veut égorger son fils unique, quoique Dieu le lui ait donné par miracle, en lui promettant que la postérité de cet enfant sera la bénédiction de l'univers? On est surpris de voir Jacob qui, étant conduit par sa mere inspirée, paroît faire le personnage d'un imposteur. On ne l'est pas moins de voir Osée chercher par l'ordre de Dieu la femme qu'il prend. Les hommes indociles et corrompus s'étonnent de ce qu'on leur propose pour modele de patience Job qui maudit le jour de sa naissance, qui se vante de n'avoir jamais mérité la peine qu'il souffre, et qui paroît, dans l'excès de sa peine, murmurer contre Dieu même, après avoir rejetté la consolation que ses amis veulent lui donner en l'exhortant à se reconnoître pécheur. Rien n'est plus difficile que d'expliquer comment estce que Judith, que le Saint-Esprit nous fait admirer, a pu aller trouver Holoferne. Elle l'excite au mal, disent les libertins, elle le trompe, elle l'assassine. Il n'y a dans tout le cantique des cantiques aucun mot ni de Dieu, ni de la vertu; la lettre n'y présente qu'un amour sensuel qui peut faire les plus dangereuses impressions, à moins qu'on n'ait le cœur bien purifié. Il est vrai que ceux qui ont les *yeux illuminés de la foi* et le goût du saint amour y trouvent une allégorie admirable, qui exprime l'union des ames pures avec

Dieu : mais il y a peu de personnes assez renouvellées en Jésus-Christ pour entrer pleinement dans ce mystere des noces sacrées de l'épouse avec l'époux. Si on ne s'arrêtoit qu'à la seule lettre de l'ecclésiaste, on seroit tenté de croire que c'est le raisonnement d'un impie, qui compte que tout est vanité sous le soleil, parceque l'homme meurt tout entier comme les bêtes. Les livres des Machabées nous montrent un peuple qui secoue le joug des rois de Syrie, et qui prend les armes pour pouvoir exercer librement sa religion, plutôt que de souffrir patiemment le martyre comme les premiers chrétiens l'ont souffert sans se révolter jamais contre les empereurs. Un grand nombre d'anciens sont tombés dans l'erreur des millénaires, en lisant le regne de mille ans dans l'apocalypse : et saint Augustin avoue qu'il a été lui-même dans le faux préjugé des millénaires modérés. Tous ceux qui ont été prévenus des imaginations des protestants, peuvent être tentés de croire que Rome est encore à présent la Babylone qui fait adorer les idoles, parcequ'elle fait honorer les images, et invoquer les saints, et qu'elle *est enivrée du sang des martyrs,* parcequ'elle persécute les réformés. J'ai vu des gens qui étoient frappés de la pourpre ou écarlate qui paroît avec faste dans cette Babylone; on a bien de la peine à leur faire entendre que saint Jean a peint la Rome païenne qui

a persécuté les chrétiens pendant trois cents ans. Tous ceux qui sont prévenus par de semblables préjugés croient voir dans l'épître aux Romains que Dieu hait et réprouve la plupart des hommes sans aucun démérite de leur part qui y détermine. Ces mêmes hommes à demi protestants ne sauroient lire *que Dieu donne le vouloir et le faire*, sans conclure aussitôt que Dieu le fait par une grace nécessitante. Ensuite ils cherchent je ne sais combien de vaines subtilités pour ne donner pas le nom de nécessitante à cette grace, qu'ils supposent que la volonté ne peut rejetter dès qu'elle se présente, parcequ'il est nécessaire de suivre cette inévitable et invincible délectation. Les sociniens, si nombreux et si dangereux en nos jours, se servent de l'évangile pour montrer que Jésus-Christ a déclaré qu'il n'a voulu être cru Dieu qu'au même sens impropre et allégorique où il est dit aux hommes, *vous êtes des dieux*, et que Jésus-Christ a dit en termes formels, *mon pere est plus grand que moi*. Les protestants prétendent démontrer par les épîtres aux Romains, aux Galates, et aux Hébreux, que la foi suffit sans les œuvres, quoique les œuvres suivent la foi. Ils prétendent montrer par l'épître aux Hébreux qu'il ne peut y avoir dans la loi nouvelle qu'une seule hostie, qu'un seul sacrifice, et qu'une seule offrande qui n'a plus besoin d'être réitérée, parcequ'elle n'est

point comme celle des victimes des Juifs. Saint Jean semble aux protestants autoriser dans ses épîtres l'impeccabilité de ceux qui sont la *semence de Dieu.* D'autres y croient voir le fanatisme, quand il dit *que l'onction enseigne tout.* Ils disent que saint Paul confirme cette maxime, en disant que *l'homme spirituel juge de tout, et n'est jugé de personne.* D'ailleurs ceux qui ont quelque pente vers l'incrédulité ne manquent pas de chicaner sur l'apparente contradiction qu'on trouve dans les différentes éditions de l'écriture pour la chronologie. Ils s'embarrassent de même sur la généalogie de Jésus-Christ, qu'un évangéliste nous donne bien différente de celle qui nous est donnée par un autre. Ils sont scandalisés de ce que Jésus-Christ dit, *Je ne monte point à cette fête,* et de ce que bientôt après il y monte en se cachant: ils disent qu'il a peur, qu'il se trouble, qu'il prie son pere de l'exempter de sa passion; et qu'enfin sur la croix il se plaint d'être abandonné par lui. Ils ajoutent que les disciples de Jésus-Christ ne peuvent s'accorder entre eux; que saint Paul reprend saint Pierre en face, et qu'il ne peut compatir avec saint Barnabé. Il faut avouer que si un livre de piété, tel que l'imitation de Jésus-Christ, ou le combat spirituel, ou la guide des pécheurs, contenoit la centieme partie des difficultés qu'on trouve dans l'écriture, vous croiriez en devoir

défendre la lecture dans votre diocese. L'excellence de ce livre ne vous empêcheroit point de conclure qu'il ne faudroit pas le donner indifféremment à tous les esprits profanes et curieux, parceque cette nourriture, quoique merveilleuse, seroit trop forte pour eux, et qu'ils seroient trop foibles pour la digérer. L'écriture est comme Jésus-Christ, qui *a été établi pour la chûte et pour la résurrection de la multitude:* elle est comme lui *en butte à la contradiction de plusieurs en Israël.* La même parole est un pain qui nourrit les uns, et un glaive qui perce les autres : elle est odeur de vie pour ceux qui vivent de la foi, et qui meurent sincèrement à eux-mêmes; elle est odeur de mort pour ceux qui sont aliénés de la vie de Dieu, et qui vivent renfermés en eux-mêmes avec orgueil. Le meilleur aliment se tourne en poison dans les estomacs corrompus. Quiconque cherche le scandale jusques dans la parole de Dieu, mérite de l'y trouver pour sa perte. Dieu a tellement tempéré la lumiere et les ombres dans sa parole, que ceux qui sont humbles et dociles n'y trouvent que vérité et consolation, et que ceux qui sont indociles et présomptueux n'y trouvent qu'erreur et incrédulité. Toutes les difficultés dont je viens de rassembler des exemples, s'évanouissent sans peine dès qu'on a l'esprit guéri de la présomption. Alors, suivant la regle de saint Augus-

tin, [1] *on passe sur tout ce que l'on n'entend pas,* et on s'édifie de tout ce qu'on entend. On n'a aucune peine à croire que la parole de Dieu a une profondeur mystérieuse, qui est impénétrable à notre foible esprit; alors on écoute avec docilité tout ce qu'on apprend des pasteurs pour justifier ces endroits difficiles; alors on tourne toute son attention vers les principes qui servent de clef; alors on se défie de soi, et on craint sans cesse de donner trop d'essor à sa curiosité et à son raisonnement; alors on se laisse juger par cette parole sans la vouloir juger; alors on ne lit aucun endroit de l'écriture que par le conseil des pasteurs ou directeurs expérimentés, et on ne les lit que dans l'esprit de l'église même; alors on prie encore plus qu'on ne lit, on ne lit qu'en esprit de priere, et on compte que c'est la priere qui nous ouvre les écritures; alors, comme Cassien l'assure, l'ame étant appauvrie de cette pauvreté [2] *qui est la premiere des béatitudes,* elle pénetre le sens de cette parole sacrée, *moins par la lecture du texte que par son expérience,* alors *les écritures s'ouvrent plus clairement, et ses veines* nous en communiquent *la moëlle*, parceque nous devenons *comme les auteurs* de ce texte, et que nous entrons dans l'esprit de celui qui l'a composé.

XIV. Ces difficultés ont fait dire à saint Augustin

(1) Epist. ad Hier. (2) Coll. 10, c. 11.

que *rien n'est mieux appellé la mort de l'ame que l'attachement servile à la lettre* de ce texte[1]. Il y ajoute que si les hommes qui ont fait de certaines actions sont loués dans l'écriture, et si *ces actions sont contraires aux coutumes des gens de bien qui gardent les commandements de Dieu depuis l'avénement de Jésus-Christ, il faut entendre ces choses dans un sens figuré, et n'appliquer point ces choses aux mœurs présentes : car beaucoup de choses qui se faisoient officieusement en ces temps-là, ne pourroient plus maintenant se faire que par une passion criminelle*[2]. Ce pere avoue néanmoins que le *sens figuré qu'un prophete a eu principalement en vue, en sorte que sa narration du passé est une figure de l'avenir, ne doit point être proposé aux esprits contentieux et infideles*[3]. Il soutient seulement que l'écriture *ayant tant d'issues ouvertes à ceux qui cherchent avec piété, pour ne critiquer pas témérairement une si grande autorité*, les marcionites, les manichéens et les autres hérétiques, sont *inspirés par le démon*, pour chercher de vains prétextes de scandale et de calomnie dans ces choses, qu'ils ne sont pas capables de pénétrer. La regle que ce pere donne dans la lecture de ce texte est bien remarquable : *Quelque doute*, dit-il, *qu'il s'éleve dans le cœur d'un homme*

---

(1) Doct. chr. l. 3, ch. 5. (2) Ibid. c. 22.

(3) Contra advers. leg. et prophet. l. 1, c. 13.

en écoutant les écritures de Dieu, qu'il ne se retire point de Jésus-Christ; qu'il comprenne qu'il n'a rien compris jusqu'à ce que Jésus-Christ lui soit révélé dans ces paroles; qu'il ne présume point de les avoir comprises avant qu'il soit parvenu à y trouver Jésus-Christ (1). Sans doute une telle pénétration des sens mystérieux surpasse la portée de nos chrétiens grossiers et indociles. Aussi ce pere dit-il dans le même sermon : *Dieu présente de grands spectacles au cœur chrétien; et rien ne peut être plus délicieux, si toutefois on a le palais de la foi qui goûte le miel de Dieu.* Mais tout dépend de la préparation des cœurs, et cette profondeur impénétrable du texte sacré n'a plus rien de caché à l'ame simple et humble. *Celui dont le cœur est plein de charité,* dit ce pere, *comprend sans aucune erreur et sans aucun travail l'abondance pleine de divinité et la très vaste doctrine des écritures.* En voici la raison simple et décisive : *C'est que celui-là possede et ce qui est clair et ce qui est caché dans ce divin texte, qui possede la charité dans ses mœurs* (2). Ce pere veut encore que le fidele en lisant l'écriture *laisse l'honneur* à ce texte, et ne se *réserve que le respect et la crainte,* quand il n'en peut pas pénétrer le sens (3). Or comme cette disposition est très rare, il arrive rarement que les hommes soient disposés à lire

(1) In psal. 96. (2) Serm. 350 de charitate. (3) D. Genes. ad Litt. c. 20.

ce texte avec fruit. *Toutes les divines écritures*, dit ce pere, *sont salutaires à ceux qui les entendent bien; mais elles sont périlleuses à ceux qui veulent les tordre, pour les accommoder à la dépravation de leurs cœurs, au lieu qu'ils devroient redresser leurs cœurs suivant la droiture de ce texte*[1]. Le grand principe de ce pere qu'il établit dans son livre *de utilit. credendi*, est de renverser l'ordre flatteur pour l'amour propre que les manichéens proposoient, qui étoit de savoir avant que de croire. Ce pere vouloit au contraire qu'on commençât par croire humblement, en se soumettant à une autorité, pour parvenir ensuite à savoir. Ainsi il vouloit qu'on ne lût l'écriture qu'avec cet esprit de docilité sans réserve. Il faut encore observer que ce pere veut que l'intelligence des écritures aille par degrés, à proportion de la simplicité, de l'humilité, de la mort de soi-même où chacun est parvenu: *In tantum vident*, dit-il, *in quantum moriuntur huic saeculo; in quantum autem huic vivunt, non vident*[2]. Suivant ce saint docteur, le plus savant de tous les théologiens qui croit entendre les écritures sans y voir par-tout *la charité*, n'a encore rien entendu, *nondum intellexit*[3]. Au contraire, dit-il, comme nous l'avons déja vu, *un homme soutenu par la foi, par l'espérance et par la charité, n'a pas besoin des écritu-*

(1) Serm. 1. in psal. 48. (2) De doct. christ. l. 2, c. 7, n. 2. (3) Ibid. l. 2, c. 36.

res, si ce n'est pour instruire les autres. C'est ainsi que beaucoup de solitaires vivent avec ces trois vertus, même dans les déserts, sans avoir les livres sacrés. Il ne faut pas s'en étonner; en voici la raison que ce pere nous donne. *Quoique les saints hommes chargés du ministere, ou même les saints anges, travaillent à instruire, personne n'apprend bien ce qu'il doit savoir pour vivre avec Dieu, si Dieu ne le rend docile à Dieu même.... Ainsi les secours de l'instruction sont utiles à l'ame étant donnés par l'homme, quand Dieu opere pour les rendre utiles*(2).

XV. On dira peut-être, monseigneur, que les livres de l'écriture sont les mêmes aujourd'hui que dans les premiers siecles; que les évêques ont par leur ministere la même autorité, et que les fideles doivent être nourris du même pain. Il est vrai que les livres de l'écriture sont les mêmes; mais tout le reste n'est plus au même état; les hommes qui portent le nom de chrétiens, n'ont plus la même simplicité, la même docilité la même préparation d'esprit et de cœur. Il faut regarder la plupart de nos fideles comme des gens qui ne sont chrétiens que par leur baptême reçu dans leur enfance sans connoissance ni engagement volontaire; ils n'osent en rétracter les promesses, de peur que leur impiété ne

(1) Ibid. c. 39.

(2) De doct. christ. l. 4, c. 16, n. 33.

leur attire l'horreur du public. Ils sont même trop inappliqués et trop indifférents sur la religion, pour vouloir se donner la peine de la contredire. Ils seroient néanmoins fort aises de trouver sans peine sous leur main dans les livres qu'on nomme divins, de quoi secouer le joug et flatter leurs passions. A peine peut-on regarder de tels hommes comme des catéchumenes. Les catéchumenes qui se préparoient autrefois au martyre en même temps qu'au baptême, étoient infiniment supérieurs à ces chrétiens qui n'en portent le nom que pour le profaner. D'un autre côté, les pasteurs ont perdu cette grande autorité que les anciens pasteurs savoient employer avec tant de douceur et de force; maintenant les laïques sont toujours tout prêts à plaider contre leurs pasteurs devant les juges séculiers, même sur la discipline ecclésiastique. Il ne faut pas que les évêques se flattent sur cette autorité: elle est si affoiblie, qu'à peine en reste-t-il des traces dans l'esprit des peuples. On est accoutumé à nous regarder comme des hommes riches et d'un rang distingué, qui donnent des bénédictions, des dispenses et des indulgences; mais l'autorité qui vient de la confiance, de la vénération, de la docilité et de la persuasion des peuples, est presque effacée. On nous regarde comme des seigneurs qui dominent et qui établissent au dehors une police vigoureuse;

mais on ne nous aime point comme des peres tendres et compatissants qui se font tout à tous. Ce n'est point à nous qu'on va demander conseil, consolation, direction de conscience. Ainsi cette autorité paternelle qui seroit si nécessaire pour modérer les esprits par une humble docilité dans la lecture des saints livres, nous manque entièrement. En notre temps chacun est son casuiste, chacun est son docteur, chacun décide, chacun prend parti pour les novateurs, sous de beaux prétextes, contre l'autorité de l'église; on chicane sur les paroles, sans lesquelles les sens ne sont plus que de vains fantômes: les critiques sont au comble de la témérité; ils dessechent le cœur; ils élevent les esprits au-dessus de leur portée; ils apprennent à mépriser la piété simple et intérieure; ils ne tendent qu'à faire des philosophes sur le christianisme, et non pas des chrétiens. Leur piété est plutôt une étude seche et présomptueuse, qu'une vie de recueillement et d'humilité. Je croirois que ces hommes renverseroient bientôt l'église si les promesses ne me rassuroient pas. Les voilà arrivés ces temps où les hommes ne pourront plus *souffrir la saine doctrine*, et où ils auront une *démangeaison d'oreilles* pour écouter les novateurs. J'en conclus qu'il seroit très dangereux, dans de telles circonstances, de livrer le texte sacré indifféremment à la téméraire critique

de tous les peuples. Il faut songer à rétablir l'autorité douce et paternelle ; il faut instruire les chrétiens sur l'écriture avant que de la leur faire lire ; il faut les y préparer peu-à-peu, en sorte que, quand ils la liront, ils soient déja accoutumés à l'entendre, et soient remplis de son esprit avant que d'en voir la lettre : il ne faut en permettre la lecture qu'aux ames simples, dociles, humbles, qui y chercheront non à contenter leur curiosité, non à disputer, non à décider ou à critiquer, mais à se nourrir en silence. Enfin il ne faut donner l'écriture qu'à ceux qui, ne la recevant que des mains de l'église, ne veulent y chercher que le sens de l'église même.

Je suis avec un vrai respect, &c.

LETTRE

SUR

LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Je ne suis nullement surpris, monsieur, d'apprendre par la lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire, que plusieurs personnes sont mal édifiées de vous voir communier presque tous les jours; ces personnes ne jugent de vos communions que sur certains préjugés qu'elles tirent de l'ancienne discipline sur la pénitence. Mais il ne s'agit point ici de l'exemple des hommes coupables de péchés mortels, qui étoient dans la nécessité de faire pénitence avant que de communier : le cas dont il s'agit est celui d'un fidele dont la conscience est pure, qui vit régulièrement, qui est sincere et docile à un directeur expérimenté et ennemi du relâchement. Ce fidele est foible; mais il se défie de sa foiblesse, et a recours à l'aliment céleste pour se fortifier. Il est imparfait; mais il en gémit et travaille pour se corriger de ses imperfections. Je dis qu'un bon directeur, auquel il obéit avec simplicité, peut et doit le faire communier presque tous les jours. Voici mes raisons :

I. Les peres nous enseignent que l'eucharistie est

le pain quotidien que nous demandons dans l'oraison dominicale. Jésus-Christ se donne sous l'apparence du pain, qui est l'aliment le plus familier de l'homme, pour nous familiariser avec son corps ressuscité et glorieux.

Ainsi, l'institution du sacrement expliquée par la tradition nous invite à une communion quotidienne.

Les peres mêmes ont expliqué de l'eucharistie la parabole [1] où Jésus-Christ représente un roi qui ayant préparé un festin, et sachant les vaines excuses des invités, envoie d'abord dans les places et dans les rues, ensuite jusques dans les chemins et le long des haies, pour y chercher des hommes qu'on force d'entrer, afin que sa maison soit remplie.

La pratique suivit d'abord l'esprit de l'institution du sacrement. [2] Les premiers fideles *persévéroient dans la communion de la fraction du pain... ceux qui croyoient... vivoient tous unis, et ils alloient assidument tous les jours en union d'esprit au temple, rompant le pain, tantôt dans une maison, et tantôt dans une autre.* La tradition nous apprend que cette communion de la fraction du pain étoit la participation à l'eucharistie; ainsi il résulte de cette tradition sur ces paroles, que les fideles qui vivoient chrétienne-

(1) Luc 14, v. 23. (2) Act. 2, v. 11.

ment, étoient tous... assidument tous les jours nourris du pain sacré, *tantôt dans une maison, et tantôt dans une autre.*

Saint Paul confirme cette vérité : [1] *Quand vous êtes,* dit-il, *assemblés, ce n'est plus manger la cene du Seigneur.* Vous voyez que l'assemblée étoit faite pour la cene, et que cet apôtre, en reprochant aux Corinthiens qu'on ne reconnoît plus *la cene du Seigneur* au milieu des indécences qu'ils y commettoient, fait entendre que l'assemblée n'avoit plus ce qu'elle devoit avoir, parceque chacun faisoit indécemment la manducation de la cene. Suivant l'institution expliquée par l'apôtre, on s'assembloit pour manger *la cene du Seigneur.* Ces deux choses étoient unies.

Il y avoit trois choses qu'on ne séparoit point dans ces premiers temps, savoir, la synaxe ou l'assemblée, le repas mystique, et le repas suivant de charité, qu'on nommoit *Agape.* Tous s'assembloient, tous communioient, tous mangeoient ensemble après la communion. Les critiques veulent remonter à l'antiquité; la voilà. Qu'y a-t-il dans le christianisme de plus pur et de plus ancien que les actes des apôtres et que les épîtres de saint Paul?

On se récrie que ces premiers chrétiens étoient des saints. J'en conviens. Le terme de saints signifie

(1) 1 Cor. 11, v. 20.

des hommes séparés des pécheurs : en ce sens, tous les justes sont saints, puisqu'ils sont séparés par la grace sanctifiante de tous les ennemis de Dieu. Mais sans vouloir égaler les chrétiens de ces derniers siecles à ceux de l'église naissante, je ne puis m'empêcher de remarquer que les apôtres qui donnent aux fideles de leur temps le nom de saints, les reprennent en même temps sur beaucoup de défauts, comme la jalousie, les partialités, les dissentions. On voit des ouvriers évangéliques, comme Démas, abandonner le travail du ministere par l'amour du siecle. On n'a qu'à lire saint Cyprien, pour reconnoître que les fideles tombés dans un grand relâchement et dans beaucoup de désordres grossiers, avoient besoin que les persécutions réveillassent leur foi. [1] *Une longue paix*, dit ce pere, *avoit corrompu la discipline de la tradition; la correction céleste a relevé la foi abattue, et pour ainsi dire endormie.... Chacun s'appliquoit à augmenter son patrimoine, et oubliant ce que les fideles avoient fait du temps des apôtres et qu'ils devroient faire en tout temps, ne s'attachoient qu'à entasser des richesses par une avidité insatiable. Il n'y avoit plus de zele de religion dans les pasteurs, ni de foi saine dans les ministres de l'autel, ni de compassion pour les bonnes œuvres, ni de discipline pour les bonnes mœurs. Les hom-*

(1) De lapsis, paulò post initium.

mes paroissoient avoir changé leur barbe, et les femmes se fardoient. On déguisoit l'ouvrage de Dieu : on peignoit les cheveux. On usoit d'artifice pour tromper les simples : on surprenoit ses freres par des tours de mauvaise foi. On se marioit avec des infideles, et on prostituoit aux idolâtres les membres de Jésus-Christ. On faisoit des serments téméraires et des parjures : on méprisoit par arrogance les supérieurs : on se déchiroit mutuellement par une médisance empoisonnée. Ils sont dans des animosités implacables. Un grand nombre d'évêques qui auroient dû soutenir les peuples par leurs exemples et par leurs exhortations, ont méprisé le ministere que Dieu leur confie; ils se sont chargés des emplois mondains; ils ont abandonné leurs chaires et leurs troupeaux, pour errer dans les pays étrangers, et pour y trafiquer dans les foires comme des marchands. On n'a point secouru dans l'église les freres manquant de pain, parcequ'on vouloit amasser des trésors. On cherchoit des chicanes et des fraudes pour usurper les terres d'autrui; on s'enrichissoit par des usures énormes.... Aux premieres menaces de l'ennemi, le plus grand nombre des freres a trahi sa foi. Ils n'ont point été entraînés par le torrent de la persécution; mais ils se sont renversés eux-mêmes par une chûte volontaire. On n'a qu'à lire ce que saint Augustin dit aux catéchumenes afin de les préparer, pour voir au nombre des chré-

tiens un grand nombre d'hommes très relâchés.

Il va jusqu'à dire qu'il faut être bon pour pouvoir découvrir les bons chrétiens au-dedans de l'église [1]. Enfin il n'est pas permis d'oublier que les fideles de Corinthe montroient des imperfections grossieres jusques dans le festin sacré. De là vient que saint Paul se récrie : [2] *Ce n'est plus manger la cene du Seigneur... Méprisez-vous l'église de Dieu?... Vous en louerai-je? Non, je ne vous en loue point... C'est pourquoi plusieurs parmi vous sont malades, languissent et s'endorment.* Les justes des premiers siecles, et même ceux qui étoient conduits par les apôtres, n'étoient donc pas exempts d'imperfections. Ils étoient néanmoins *tous assidument tous les jours... rompant le pain,* &c. Nos justes de ces derniers temps peuvent donc à leur exemple être assidus *tous les jours* à rompre le pain, pourvu qu'ils soient humbles et dociles pour travailler à se corriger de leurs imperfections.

II. Les canons qu'on a attribués aux apôtres sont sans doute d'une grande antiquité, et contiennent la discipline commune des premiers temps. Le neuvieme canon veut que si un clerc, *après avoir fait l'oblation* avec les autres, *ne communie pas, il en dise la raison, afin qu'on l'excuse si elle est bonne; et que s'il*

---

(1) De Catec. rudibus.

(2) 1. Cor. 11. v. 20. 22. 30.

ne la dit pas, il soit exclus de la communion, comme ayant scandalisé le peuple.

Ainsi c'étoit dans ces premiers temps un scandale, qu'un clerc offrît sans communier; et c'est ce qui étoit puni par une privation du sacrement.

Le dixieme canon dit que *tous les fideles qui entrent dans l'église, qui écoutent les écritures, qui ne continuent pas à demeurer pour l'oraison, et qui ne communient pas, soient privés de la communion*, c'est-à-dire, excommuniés, *parcequ'ils causent du trouble*, ou scandale, *dans l'église.*

Ainsi, vous le voyez, le scandale de voir un clerc ou un fidele assister à l'oblation sans y participer, étoit si grand, qu'on excommunioit l'un et l'autre. On peut juger par-là combien il étoit rare et extraordinaire que quelque fidele assistât aux divins mysteres sans communier, et qu'en ce cas il devoit lever le scandale, en expliquant les raisons qui l'éloignoient de la communion.

III. Si on veut suivre l'antiquité, on doit au moins écouter saint Justin, martyr, et presque contemporain des apôtres. *Après que celui qui préside*, dit-il, (1) *a achevé l'action de graces, et que tout le peuple s'est uni à lui avec joie pour confirmer par ses prieres tout ce qui a été fait, ceux qui sont nommés par nous dia-*

(1) Apol. 2.

cres et ministres, distribuent à chacun de ceux qui sont présents, le pain, le vin et l'eau, qui ont servi de matiere à l'action de graces, afin que chacun y participe. Nous donnons à cet aliment le nom d'eucharistie, et il n'est permis à aucun autre d'y participer.... Nous ne prenons point ceci comme un pain, comme un breuvage ordinaire.

Mais, comme Jésus Notre Seigneur, devenu chair par la parole de Dieu, a pris pour l'amour de nous la chair et le sang de l'humanité, *de même nous avons appris que cet aliment sur lequel se font les actions de graces par les prieres du verbe, pour nourrir par voie de changement notre sang et notre chair, est la chair et le sang de ce Jésus incarné... Le jour qu'on nomme du soleil, tous ceux qui sont dans les villes ou à la campagne, s'assemblent dans un même lieu... Nous nous levons tous en commun pour prier. Les prieres étant finies, on offre le pain, le vin et l'eau... La distribution et la communication des choses qui ont servi de matiere à l'action de graces se font à chacun de ceux qui sont présents, puis on les envoie aux absents par les diacres.*

Il est essentiel d'observer que, suivant cette fidele description, non seulement on distribuoit l'eucharistie *à un chacun* des fideles qui étoient *présents;* mais encore on *l'envoyoit aux absents par les diacres.* Tant

on étoit alors éloigné de croire qu'aucun des fideles présents dût en être privé, ni même que les absents qui n'avoient pas été libres de venir, dussent souffrir au jour d'assemblée une si rude et si dangereuse privation. Il est vrai que saint Justin ne marque *pour l'ordinaire* le jour d'assemblée qu'au *jour du soleil*, c'est-à-dire le dimanche. Mais outre qu'en ces temps-là les chrétiens, souvent persécutés, n'étoient pas libres de s'assembler tous les jours; de plus, nous verrons tout-à-l'heure dans Tertullien, qu'après avoir reçu l'eucharistie des mains des ministres au jour d'assemblée, chacun, gardant chez soi le pain sacré, faisoit à jeun sa communion secrete.

IV. Tertullien expliquant ces paroles, *donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, dit qu'il s'agit *du corps de Jésus-Christ qui est reconnu dans le pain*, *et* qu'ainsi en *demandant le pain quotidien, nous demandons à être perpétuellement avec Jésus-Christ, et à n'être jamais séparés de son corps*[1]. Voilà la demande, pour chaque jour, de l'eucharistie, qui est le pain de ce jour-là.

D'ailleurs Tertullien avertissant sa femme de ne se marier pas avec un païen en cas qu'il vînt à mourir, lui disoit : [2] *Plus vous prendrez de soin pour vous cacher, plus vous serez suspecte et en danger d'être*

---

(1) De orat. dom. c. 6.

(2) Tertull. L. II. ad uxor. c. 5.

surprise par la curiosité païenne. Serez-vous cachée *quand vous ferez le signe* de la croix *sur votre lit, sur votre corps?... Quand vous vous leverez la nuit pour prier, ne paroîtrez-vous point faire quelque action magique? Votre époux ne saura-t-il point ce que vous mangez en secret avant tout aliment? et s'il sait que c'est du pain, ne croira-t-il pas que c'est celui dont on parle?* Vous voyez qu'il ne s'agit pas d'une action rare que cette femme pût facilement cacher à un mari païen, mais, au contraire, d'une communion à-peu-près fréquente comme l'action de faire le signe de la croix en se couchant, ou de se lever la nuit pour prier. Il s'agit du pain que cette femme devoit prendre chaque jour, avant tous les autres, qu'elle ne manquoit aucun jour de prendre. Telle étoit la communion secrete et domestique, lors même qu'on n'étoit pas libre d'aller en un lieu d'assemblée. [1] Ce pere ajoute que, quand une femme chrétienne n'a point épousé un païen, elle participe *aux sacrifices sans scrupule*, et qu'elle a *une exactitude quotidienne sans empêchement. (Diligentia quotidiana.)* Le terme *quotidienne* tombe sur la participation *aux sacrifices.* Voilà une communion quotidienne que ce pere suppose même dans une femme très éloignée de la perfection, puisqu'il suppose qu'elle a fait la faute de se remarier avec un idolâtre.

(1) Ibid. cap. 9.

Ailleurs il suppose que chacun communioit *aux jours de station.* [1] *Nous recevons le sacrement de l'eucharistie, même au temps du repas, lequel est ordonné à tous par le Seigneur; et nous ne le recevons dans nos assemblées mêmes qui se font avant le jour, que de la main de ceux qui président.* Vous voyez que la communion étoit générale, comme les repas nommés *Agapes,* qui étoient pour tous les fideles, excepté ceux qui faisoient pénitence.

V. Saint Cyprien n'a pas manqué de suivre la tradition de Tertullien. [2] *Nous demandons,* dit-il, *que ce pain nous soit donné tous les jours, de peur que nous qui sommes en Jésus-Christ, et qui recevons tous les jours l'eucharistie comme l'aliment de salut, ne soyons séparés de ce corps par l'obstacle de quelque délit plus grief, qui, nous tenant tous privés et exclus de la communion, nous prive du pain céleste.... Quand Jésus-Christ dit donc que celui qui mangera de son pain vivra éternellement, il est manifeste que, comme ceux qui atteignent à son corps, et qui reçoivent l'eucharistie par le droit de communion, sont vivants, il faut craindre et prier, de peur que quelqu'un étant privé et séparé du corps de Jésus-Christ, ne demeure loin du salut. Jésus-Christ menaçant par ces paroles,*

---

(1) De corona militis, c. 3.

(2) S. Cyprian. De oratione dominica, circa medium.

Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Voilà pourquoi nous demandons qu'on nous donne tous les jours notre pain, c'est-à-dire Jésus-Christ.

1°. Les paroles sont formelles et ne laissent rien à desirer: *Nous demandons... et recevons tous les jours l'eucharistie.* La réception étoit quotidienne comme la demande. Ceux qui n'étoient pas dignes de communier à cause de quelque péché mortel dont ils se sentoient coupables, n'auroient pas osé demander le pain quotidien avec les justes dans les célébrations des mysteres.

2°. Nul fidele n'étoit privé de la communion au jour d'assemblée, à moins qu'il ne fût tombé *dans quelque délit plus grief. (Intercedente aliquo graviore delicto.)* Sans doute les fautes vénielles que la simple récitation de l'oraison dominicale peut effacer, selon saint Augustin, ces fautes légeres que les apôtres mêmes, instruits par Jésus-Christ, confessoient tous les jours en récitant cette oraison, ne sauroient jamais être confondues avec un *délit plus grief*, qui excluoit de la communion. Le terme comparatif de *plus grief* désigne avec évidence des péchés *plus griefs* que ces fautes vénielles et quotidiennes sans lesquelles les parfaits mêmes ne demeurent pas long-temps dans cette vie de fragilité et de tentation.

3°. Saint Cyprien assure que tous ceux qui ne sont pas coupables *d'un délit grief.... reçoivent l'eucharistie par le droit de communion*, acquis à tout fidele exempt de ce délit.

4°. Ce pere regarde la privation de la communion quotidienne comme une rigoureuse punition et comme un grand péril, parceque celui qui est privé de l'eucharistie est *séparé du corps de Jésus-Christ, et demeure loin du salut*, suivant ces paroles menaçantes: *Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme... vous n'aurez point la vie en vous.*

5°. Il ne s'agit point du cas extraordinaire d'une violente persécution, où l'église permettoit à chacun d'emporter avec des corbeilles l'eucharistie dans sa maison, et où elle vouloit que chacun fût muni du sang de Jésus-Christ, pour avoir la force de répandre le sien dans le martyre. Il s'agit de la regle générale, pour les temps même les plus paisibles, où tous les fideles qui n'avoient commis *aucun délit plus grief... reçoivent l'eucharistie... par le droit de communion.*

VI. L'église d'Orient pensoit comme celle d'Afrique. [1] *Je vois*, dit saint Chrysostome, *beaucoup de fideles qui participent au corps de Jésus-Christ d'une façon indiscrete et téméraire, plutôt par coutume et pour satisfaire à la formalité que par réflexion et avec*

(1) In ep. ad Eph. c. 1, hom. 3.

les sentiments qu'ils devroient avoir. Je communierai, dit un fidele, si le temps de carême arrive, ou bien si l'épiphanie vient. Cet homme communie en quelque état qu'il soit. Ce n'est pourtant ni l'épiphanie ni le carême qui rend les fideles dignes d'approcher de ce sacrement, mais la sincérité et la pureté de conscience. Avec cette pureté, approchez-vous-en toujours; et sans elle jamais.

Remarquez que ce pere n'admet aucun milieu entre ces deux termes *toujours* et *jamais*. Si votre conscience est impure, ne vous approchez *jamais* de l'eucharistie. Si, au contraire, votre conscience est purifiée, *approchez-vous-en toujours*. Il n'y met aucun milieu ni restriction. Mais continuons à l'écouter.

Je remarque, dit-il encore, *beaucoup d'irrégularité en ce point. Dans les autres temps vous n'approchez point de la sainte table, quoiqu'il arrive souvent que vous soyez purs; mais à pâques vous communiez, quoique vous soyez tombés dans le péché. Ô habitude! ô présomption! En vain on offre le sacrifice quotidien, en vain nous sommes à l'autel, puisque personne n'y participe. Je parle ainsi, non seulement afin que vous y participiez, mais encore afin que vous vous en rendiez dignes. Vous n'êtes pas dignes, dites-vous, du sacrifice de la communion. Vous ne l'êtes donc pas aussi de la priere. Vous entendez le ministre qui est debout*

et qui crie, Vous tous qui êtes en pénitence, retirez-vous d'ici.

Tous ceux qui ne communient pas sont en pénitence. Si vous êtes du nombre de ceux qui sont en pénitence, vous ne devez pas communier; car quiconque ne communie pas, est en pénitence. Pourquoi donc le ministre crie-t-il, Vous qui ne pouvez pas prier, retirez-vous d'ici? Quoi donc! vous demeurez impudemment! Mais vous n'êtes pas, dites-vous, du nombre des pénitents. Quoi! vous êtes du nombre de ceux qui peuvent communier, et vous ne vous en souciez pas! Vous croyez que ce n'est rien. Mais pensez-y, je vous en conjure. C'est la table du roi céleste; les anges la servent; le roi même y est présent: et vous vous y tenez debout en bâillant! Vos habits sont sales, et vous ne vous en mettez point en peine! Mais ils sont propres, dites-vous; hé bien! mettez-vous donc à cette table, et communiez. Le roi vient chaque jour pour voir ceux qui sont à table, et pour leur parler à tous; et maintenant il vous dit dans votre conscience: Pourquoi êtes-vous là debout, sans avoir la robe nuptiale? Il ne dit point: pourquoi êtes-vous à ma table? Mais avant que vous vous y mettiez et que vous entriez, il dit qu'un tel en est indigne. Car il ne dit pas: pourquoi vous êtes-vous mis à table? mais il dit: pourquoi êtes-vous entrés? Voilà donc ce qu'il dit maintenant à nous

tous, si nous sommes présents avec indécence et sans pudeur. Car quiconque ne participe point aux mysteres y assiste avec impudence et témérité. C'est pourquoi on fait sortir les premiers ceux qui sont pécheurs, de même que, quand un maître est à table, il ne faut pas qu'aucun de ses domestiques qui l'ait offensé soit présent, et qu'on le fait retirer bien loin. Ainsi quand on offre ici le sacrifice, quand on sacrifie Jésus-Christ, qui est la victime du Seigneur, quand vous entendez ces paroles, Prions tous en commun, *quand vous voyez tirer les rideaux qui sont devant les portes, alors croyez que le ciel est transporté sur la terre et que les anges descendent. De même donc qu'aucun de ceux qui ne sont pas initiés aux mysteres ne doit y assister, il faut en exclure aussi tous ceux qui sont initiés, mais pécheurs. Dites-moi, qu'est-ce que vous penseriez si quelqu'un, étant invité à un festin, lavoit ses mains, se mettoit à table, se préparoit au repas, et ensuite ne mangeoit point? N'offenseroit-il pas celui qui l'auroit invité? N'auroit-il pas mieux valu qu'il eût été absent? Quoi! vous avez assisté au festin, vous avez chanté l'hymne, vous vous êtes mis au rang des dignes en ne vous retirant pas avec les indignes : pourquoi êtes-vous demeuré sans communier? Je suis indigne, me répondra quelqu'un. Hé bien, vous êtes donc indigne aussi de la société des prieres.*

Je n'ai garde d'entrer ici dans la question qu'on peut faire à l'égard des pécheurs qui n'étoient coupables que de péchés secrets, quoiqu'ils fussent mortels. Nous n'avons besoin de prendre ici le terme de pénitence que dans un sens général, sans le déterminer ni à la pénitence publique ni à la secrete. Il nous suffit de voir que saint Chrysostome n'admet aucun milieu entre l'état des pénitents qui ont perdu la justice, et celui des justes qui communient en chaque jour d'assemblée. En vain certains hommes, se croyant purifiés et justes, ne font point pénitence comme les pécheurs, et néanmoins s'abstiennent de communier ne se croyant pas assez parfaits : ce milieu est très dangereux pour l'homme qui veut y demeurer, et il est injurieux au sacrement. En vain certaines personnes croient honorer le sacrement en se privant par respect de le recevoir souvent : saint Chrysostome les réfute et les condamne par ces paroles : *Vous dites que vos habits sont propres. Hé bien, mettez-vous donc à cette table et communiez.... Quiconque ne participe point aux mysteres, y assiste impudemment et avec témérité.... Tous ceux qui ne communient pas, sont en pénitence... Mais vous n'êtes pas, dites-vous, du nombre des pénitents. Quoi! vous êtes du nombre de ceux qui peuvent communier, et vous ne vous en souciez pas!..... Dites-moi, qu'est-ce que vous penseriez si*

quelqu'un, étant invité à un festin, lavoit ses mains, se mettoit à table, se préparoit au repas, et ensuite ne mangeoit point? N'offenseroit-il pas celui qui l'auroit invité? N'auroit-il pas mieux valu qu'il eût été absent? Quoi! vous avez assisté au festin, vous avez chanté l'hymne, vous vous êtes mis au rang des dignes en ne vous retirant pas avec les indignes: pourquoi êtes-vous demeuré sans communier? En un mot, selon ce pere, il faut, ou faire pénitence avec les pécheurs, ou communier avec les justes. Loin d'honorer le sacrement en se privant de le recevoir, on offense Jésus-Christ, qui nous invite à son festin, en n'y mangeant pas. La vraie maniere d'honorer le pain quotidien est de le manger dignement chaque jour. Mais écoutons encore ce pere.

(1) *Beaucoup de fideles,* dit-il, rapportant les paroles de l'apôtre, *sont foibles et languissants; beaucoup d'entr'eux s'endorment. Et comment,* direz-vous, *ces maux nous arrivent-ils, puisque nous ne recevons ce sacrement qu'une fois l'année? Et c'est ce qui trouble tout; car vous vous imaginez que le mérite consiste, non dans la pureté de conscience, mais dans le plus long intervalle de temps d'une communion à l'autre. Vous regardez comme le plus grand respect et le plus grand honneur pour le sacrement, de ne vous appro-*

---

(1) Hom. 6 in cap. 2 epist. 1 ad Timot.

cher pas souvent de cette table céleste. Ignorez-vous que vous vous livrez au supplice éternel en communiant indignement, quand même vous ne le feriez qu'une seule fois, et qu'au contraire vous faites votre salut en communiant dignement, quoique vos communions soient fréquentes? La témérité ne consiste pas à approcher trop souvent de la table du Seigneur, mais à en approcher indignement, quand même ce ne seroit qu'une seule fois dans tout le cours de la vie... Pourquoi donc mesurons-nous la communion par la loi du temps? C'est la pureté de conscience qui fait qu'il est temps d'en approcher. Ce mystere n'a rien de plus à Pâques que dans les autres temps où l'on l'accomplit sans cesse. Il est toujours le même; c'est toujours la même grace du Saint-Esprit. La Pâque continue toute l'année. Vous qui êtes initiés, vous connoissez parfaitement ce que je dis. Soit au vendredi, soit au samedi, soit au dimanche, soit aux fêtes des martyrs, c'est toujours la même victime et le même sacrifice... Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun temps.

Il n'y a rien de plus précis pour la fréquente communion que ces paroles : 1°. *Les fideles se trompoient en regardant comme le plus grand respect et le plus grand honneur pour le sacrement, de n'approcher pas souvent de cette table céleste.* 2°. *C'est la pureté de con-*

science qui fait qu'il est temps d'en approcher. A l'égard de ceux qui sont en cet état, *la Pâque continue toute l'année.* Le vendredi, le samedi, le dimanche, où l'on communioit d'ordinaire en Orient, donne la même victime, que la grande fête de Pâques. 3°. C'est la communion rare qui *trouble tout.* 4°. *Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun temps.* 5°. C'est le long intervalle entre les communions qui est cause que *beaucoup* de fideles *sont foibles et languissants, et qu'ils s'endorment.*

VII. Saint Hilaire parle précisément le même langage que les autres peres. [1] *Donnez-nous,* dit-il, *notre pain quotidien: car qu'est-ce que Dieu veut aussi fortement qu'il desire que Jésus-Christ habite en nous chaque jour, lui qui est le pain de vie, le pain descendu du ciel? Or comme cette demande est quotidienne, nous demandons aussi qu'il nous soit donné tous les jours.* Ces paroles du saint docteur, citées par le quatrieme concile de Tolede, ne laissent rien à desirer.

VIII. Saint Ambroise confirme ainsi cette doctrine universelle: [2] *Si c'est le pain quotidien, pourquoi ne le mangez-vous qu'au bout d'un an, comme les Grecs en Orient ont coutume de faire? Recevez-le tous les jours, afin que tous les jours il vous soit utile. Vivez en sorte que vous méritiez de le recevoir tous les*

(1) Frag. 7 ex opere incerto. (2) De Sac. lib. 5, cap. 4.

jours. Celui qui ne mérite pas de le recevoir tous les jours, ne mérite pas de le recevoir au bout de l'an. Le saint homme Job n'offroit-il pas tous les jours un sacrifice pour ses enfants, de peur qu'ils ne péchassent par leurs pensées ou par leurs paroles? Mais ne savez-vous pas que toutes les fois que le sacrifice est offert, la mort, la résurrection, l'ascension du Seigneur, et la rémission des péchés sont représentées? Et cependant vous ne recevez pas tous les jours ce pain de vie! Celui qui a reçu une blessure, ne cherche pas le remede! Le péché qui nous captive est notre plaie : notre remede est dans le céleste et vénérable sacrement.

1°. Quand ce pere parle des Grecs, il veut sans doute parler de cette négligence et de cette indévotion où beaucoup de Grecs étoient tombés, et que nous avons vu que saint Chrysostome leur reproche si fortement.

2°. Ce pere ne connoît point d'autre maniere d'honorer le pain quotidien, que celle de le manger tous les jours. Il faut vivre en sorte qu'on mérite de n'en être jamais privé un seul jour. Il est donc vrai que les fideles peuvent avec la grace parvenir à un état de pureté de conscience où ils peuvent communier tous les jours.

3°. Ce pain céleste est notre remede contre le péché. Il est vrai qu'il n'est pas, comme le sacrement

de pénitence, le remede d'expiation pour les péchés mortels; mais il est à leur égard un remede préservatif. De plus, on ne sauroit douter qu'il ne serve à effacer les péchés véniels par le feu de l'amour divin qu'il allume dans les cœurs.

IX. [1] *Vous demandez,* dit saint Jérôme à Licinius, *s'il faut jeûner le samedi, et s'il faut recevoir tous les jours l'eucharistie, comme on assure que les églises de Rome et d'Espagne le pratiquent.* Ce pere répond sur l'article du jeûne, que les usages d'une église ne doivent pas faire condamner les usages d'une autre, quoiqu'ils soient différents; que *chaque province peut abonder en son sens, et regarder comme des loix apostoliques les regles reçues des anciens.*

Mais pour l'article de l'eucharistie, voici la réponse décisive du saint docteur : *Recevez toujours aussi l'eucharistie sans nous condamner, et pourvu que votre conscience ne vous donne aucun remords; écoutez cette parole du psalmiste : Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.*

1°. Vous voyez que la communion quotidienne de tous les fideles qui n'étoient pas dans l'état de pénitence étoit l'usage de Rome et des églises d'Espagne, quoiqu'en Orient on ne célébrât les mysteres qu'en certains jours de la semaine. 2°. Saint Jérôme

(1) Epist. 27.

décide à Licinius qu'il peut pratiquer cette communion de tous les jours. 3°. Il veut que Licinius communie tous les jours, sans condamner les églises où l'on ne communioit que certains jours de la semaine. 4°. Il ne veut qu'il communie tous les jours, que quand il n'a aucun remords de conscience.

X. [1] *Les uns,* dit saint Augustin, *reçoivent tous les jours dans la communion le corps et le sang du Seigneur, les autres le reçoivent en certains jours. Il y a des lieux où l'on ne passe aucun jour sans l'offrir; en d'autres, on ne l'offre que le samedi et le dimanche seulement. Si on remarque d'autres pareilles diversités, il faut conclure qu'on est libre pour l'observation de ces sortes de coutumes. Il n'y a point de meilleure discipline pour un prudent et grave chrétien, que celle de suivre ce qu'il voit pratiquer dans l'église où il se rencontre.*

1°. Vous voyez qu'il ne s'agit ici que des différentes coutumes des églises, dont les unes s'assembloient, offroient le sacrifice et communioient *tous les jours,* et les autres le faisoient un peu moins souvent. *La meilleure discipline,* suivant ce pere, est qu'un chrétien communie *tous les jours*, ou un peu moins souvent, pour se conformer à l'usage de l'église où il se trouve.

---

(1) Epist. 54 ad Januar.

2°. Remarquez que, selon ce pere, offrir et manger alloient d'un pas égal. Ceux qui *ne passent aucun jour sans offrir* le sacrifice, sont les mêmes qui *reçoivent tous les jours dans la communion le corps et le sang du Seigneur.* Ceux qui ne communioient qu'en certains jours de la semaine, n'offroient le sacrifice qu'en ces jours-là.

Mais enfin le peuple communioit aussi souvent que l'on disoit la *messe.* Reprenons la suite des paroles de saint Augustin : *Quelqu'un dira qu'il ne faut pas communier tous les jours. Vous demandez pourquoi? Parce,* dira-t-il, *qu'il faut choisir les jours où l'on vit avec plus de pureté et de continence, afin d'approcher d'une maniere plus digne de ce grand sacrement; car celui qui le reçoit d'une façon indigne, mange et boit son jugement. Un autre dit au contraire : Si la plaie du péché commis est si grande, et si la maladie est tellement violente qu'il faille retarder un tel remede, c'est par l'autorité de l'évêque que chacun doit être privé de l'autel pour faire pénitence, et pour y être ensuite réconcilié; car c'est communier indignement, que de communier dans le temps où l'on doit faire pénitence. Ceci néanmoins ne doit pas être entendu en sorte que chacun par son propre jugement s'exclue ou s'approche, comme il lui plaît, de la communion. Au reste, si les péchés ne sont pas tellement grands, qu'on juge que le*

coupable doive être excommunié, il ne doit point se priver du remede quotidien du corps du Seigneur. Quelqu'un décidera peut-être pour le mieux la question entre ces deux hommes, en les avertissant de persévérer principalement dans la paix de Jésus-Christ, que chacun fasse ce qu'il croit pieusement, selon sa persuasion, qu'il doit faire. Ni l'un ni l'autre ne manque de respect pour le corps et pour le sang du Seigneur; au contraire, ils s'empressent tous deux à l'envi à honorer un sacrement si salutaire : l'un par respect n'ose le recevoir tous les jours; l'autre par respect n'ose manquer aucun jour à le recevoir.

1°. Il ne faut jamais oublier qu'il s'agit ici, non de communier tous les jours, ou de communier rarement; mais de communier tous les jours, ou de communier un peu moins souvent, quoique la communion soit fréquente. Saint Augustin approuve ces deux divers usages de diverses églises.

2°. Ces deux divers usages se réunissent dans le point principal, savoir, celui que tous les justes communient toutes les fois qu'ils s'assemblent pour célébrer le sacrifice.

3°. Selon saint Augustin, de même que selon saint Cyprien, saint Chrysostome et saint Jérôme, on ne doit se priver de la communion au jour de la célébration des mysteres, que quand on se sent coupable

d'un péché mortel. Ce que saint Cyprien exprime par *quelque délit plus grief*, ce que saint Chrysostome exprime par l'état d'un homme *qui ne participe point aux mysteres à cause qu'il est en pénitence*, ce que saint Jérôme exprime par *un remords de conscience*, *(pungente conscientiâ)*, saint Augustin l'exprime en disant qu'il s'agit *de péchés tellement grands, qu'on juge que le coupable doive être excommunié*, s'il ne se soumet pas humblement à la pénitence.

4°. A l'égard des péchés véniels et quotidiens, que la simple récitation de l'oraison dominicale, faite avec une véritable piété, efface, suivant saint Augustin, ils ont dans la communion quotidienne leur *remede quotidien*, par la ferveur de l'amour que le don céleste allume dans les cœurs. Ainsi les infirmités quotidiennes, loin de nous empêcher de communier tous les jours, sont au contraire précisément ce qui doit nous exciter à recourir à ce remede quotidien. C'est mal honorer le remede, que de n'oser s'en servir, et de le laisser inutile dans notre pressant besoin.

5°. On peut bien, selon l'usage de diverses églises, et par respect, n'oser recevoir tous les jours l'eucharistie, parcequ'il y a des jours où l'on se sent trop distrait par les affaires, ou trop dissipé par un commerce inévitable au-dehors. En ce cas, on peut *choisir les jours où l'on vit avec plus de pureté et de conti-*

nence : mais ce choix se réduit à certains jours de la semaine, et l'on doit sans cesse travailler à rendre la communion la plus fréquente que l'on peut selon son état. Loin de mettre son repos à communier par respect rarement, il faut, au contraire, selon la maxime de saint Chrysostome, que *l'unique douleur* du fidele soit de retarder sa communion par quelque imperfection particuliere.

6°. Quoique saint Augustin approuve cet usage de quelques églises, il n'approuve pas moins l'autre, savoir, celui que tous les justes d'une église communient régulièrement tous les jours.

7°. Le saint docteur ne veut pas que chaque particulier se condamne lui-même à la pénitence pour s'exclure de la communion quotidienne. Il veut que chacun se laisse juger par *l'évêque,* et que ce soit par son autorité que chacun soit *privé de l'autel :* autrement les personnes les plus humbles et les plus pénitentes, qui en sont les plus dignes, ne communieroient jamais, parcequ'elles ne se jugeroient jamais dignes de la communion.

8°. Excepté le cas des péchés tellement grands que le coupable doive être excommunié s'il refuse de faire pénitence, le fidele a le droit de communion ; et le pasteur n'a pas celui de l'en priver.

Le même pere dit aux nouveaux baptisés : [1] *Vous devez savoir ce que vous avez reçu, ce que vous recevrez, ce que vous devez recevoir tous les jours. Ce pain que vous voyez sur l'autel, et qui est sanctifié par la parole de Dieu, est le corps de Jésus-Christ.* Voilà la communion de *tous les jours*, qui, selon l'instruction de ce pere, doit être donnée à tous les néophytes, qui ne sont que les commençants dans la discipline chrétienne, et les derniers des fideles.

D'ailleurs, tout le monde sait que ce pere étoit persuadé que ces paroles [2] *(Si vous ne mangez,* &c. . . *vous n'aurez point la vie en vous)* doivent être prises dans la rigueur de la lettre pour l'eucharistie; en sorte qu'on ne peut vivre spirituellement qu'autant qu'on se nourrit par la communion. C'est pourquoi ce pere parle ainsi sur ces mots *(Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien)... Cette demande du pain quotidien a un double sens; l'un pour la nécessité de la nourriture du corps, l'autre pour la nécessité de l'aliment spirituel... Les fideles connoissent l'aliment spirituel, que vous saurez aussi (vous compétents) quand vous le recevrez de l'autel de Dieu; ce sera du pain, et même quotidien, nécessaire pour cette vie.... L'eucharistie est donc notre pain quotidien.* Remarquez qu'il

(1) Serm. 227 ad infantes.

(2) Serm. aliàs 9 de diversis.

s'agit également de deux pains nécessaires à la vie, l'un du corps, et l'autre de l'ame. Ces deux pains sont quotidiens, parcequ'il faut sans cesse soutenir l'homme fragile et défaillant. Il faut chaque jour le renouveller, et réparer ses pertes, encore plus pour l'esprit que pour la chair. Ainsi il est nécessaire, même comme quotidien, pour empêcher la langueur et le péril de l'ame. De là vient que ce pere veut que les *compétents*, immédiatement après leur baptême, communient tous les jours.

Enfin le saint docteur raisonne ainsi : [1] *Mes freres, que personne ne croie devoir mépriser le conseil de faire une salutaire pénitence, à cause qu'il voit beaucoup de fideles approcher du sacrement de l'autel, et qu'il n'ignore pas être coupables de tels crimes.* (Ce sont les péchés mortels et scandaleux.) *Beaucoup sont corrigés, comme Pierre. Beaucoup sont soufferts, comme Judas. Beaucoup sont inconnus jusqu'à ce que le Seigneur vienne.... Mais pour nous, il ne nous est permis de priver personne de la communion, (quoique cette privation ne soit encore que pour la guérison et non pour la mort) à moins qu'un homme de son propre mouvement ne se déclare coupable, ou qu'il ne soit accusé et convaincu dans quelque jugement, soit sécu-*

(1) Serm. 351 de pœnit. n° 10.

lier, soit ecclésiastique. Ainsi, la discipline d'Afrique, semblable à celle de Rome, étoit de donner tous les jours la communion à tous ceux qui s'y présentoient, à moins qu'ils ne se déclarassent coupables de péchés mortels, ou qu'ils n'en fussent convaincus dans un jugement public.

XI. Ces passages formels des saints peres sont très conformes à la pratique générale de l'ancienne église pour l'eucharistie. Nous avons déja vu que ce sacrement est un pain et un pain quotidien. La nourriture d'hier ne suffit pas pour aujourd'hui. Comme le besoin se renouvelle sans cesse, il faut aussi que l'aliment soit souvent renouvellé. L'aliment de l'ame étoit anciennement donné tous les jours avec l'aliment du corps : l'eucharistie et le repas nommé *Agape* étoient ensemble. De plus, on donnoit toujours l'eucharistie en donnant le baptême. Ainsi, dès qu'un homme étoit régénéré, il étoit nourri du pain quotidien [1]. On donnoit même le vin sacré aux petits enfants à la mamelle; et quoique la communion se fît alors sous les deux especes toutes les fois qu'on le pouvoit, on séparoit néanmoins les deux especes en faveur de ces petits enfants qui ne pouvoient pas prendre celle du pain, et on leur donnoit l'aliment céleste, quoiqu'ils

(1) S. Cypr. sermone de lapsis.

n'eussent encore aucune connoissance. On donnoit aussi, comme je l'ai déja remarqué, l'espece du pain sacré dans des corbeilles aux fideles pour l'emporter chez eux au temps de persécution, où ils ne pouvoient pas s'assembler librement. Ils avoient un coffre où ils cachoient ce précieux trésor : chacun, tant hommes que femmes, se donnoit à soi-même chaque jour cette communion domestique, en attendant qu'on pût sans danger s'assembler dans quelque lieu destiné à célébrer les mysteres. Quand on les célébroit, les diacres alloient, après la communion de toute l'assemblée, la porter aux absents, comme saint Justin vient de nous l'apprendre. Ainsi, vous le voyez, l'absence même, quand elle n'étoit point volontaire, n'étoit point une raison de priver, en aucun jour d'assemblée, aucun fidele de la communion. Plutôt que de laisser quelque temps les fideles privés de la communion, on leur confioit à pleines corbeilles le pain sacré. On craignoit moins les irrévérences auxquelles cette discipline exposoit, que l'inconvénient de les priver de la communion quotidienne. Enfin, nous voyons par l'exemple célebre de la communion de Sérapion, qu'on donnoit à un jeune garçon laïque l'eucharistie à porter à un malade, plutôt que d'exposer ce malade au péril de mourir sans avoir reçu ce sacrement. Plus

cette discipline, très différente de celle de ces derniers siecles, nous étonne, plus nous devons reconnoître que l'ancienne église vouloit que les justes fissent un usage beaucoup plus familier de l'eucharistie, que celui qu'on en fait parmi nous, et qu'elle passoit pardessus beaucoup de dangers et d'inconvénients, pour faciliter aux justes la communion. Il est vrai qu'en ce temps-là beaucoup de chrétiens étoient de grands saints; mais tous ne l'étoient pas également : les justes mêmes avoient leurs imperfections, comme nous l'avons observé; et les abus se glissoient jusques dans la communion même, comme nous l'apprenons de l'apôtre.

XII. Cette discipline de l'antiquité est confirmée par l'autorité du concile de Trente[1]. L'église nous y enseigne qu'un fidele *qui se sent coupable d'un péché mortel, quoiqu'il croie être contrit, ne doit point communier sans s'être auparavant confessé.*

Remarquez qu'il n'exclut de la communion que ceux qui se sentent coupables de quelque péché mortel.

Le concile ajoute que les chrétiens doivent *croire et révérer ce sacrement avec une foi si ferme, avec tant de ferveur et de piété, qu'ils puissent recevoir fréquem-*

[1] Sess. 13, cap. 7 et 8.

ment ce pain qui est au-dessus de toute substance, afin qu'il soit véritablement la vie de leur ame, et la perpétuelle santé de leur esprit, et afin que la force qu'ils en tireront les fasse passer des tentations de ce pélerinage au repos de la céleste patrie.

Enfin on ne sauroit faire trop d'attention à ces paroles : (1) *Le sacré concile souhaiteroit que les fideles qui assistent à chaque messe y communiassent, non seulement en esprit et par affection, mais encore par la réception sacramentelle de l'eucharistie, afin qu'ils reçussent un fruit plus abondant de ce saint sacrifice.*

Voilà l'église qui est la même dans tous les temps. Rien ne la vieillit, rien n'altere sa pureté. Le même esprit qui l'animoit du temps de saint Justin et des autres peres, la fait encore parler dans ces derniers jours. Elle invite tous ses enfants à une communion fréquente. Elle souhaiteroit qu'ils n'assistassent jamais à aucune messe sans y communier. Et en effet, l'eucharistie étant instituée pour tenir la place des anciens sacrifices qu'on nommoit *pacifiques*, où la victime étoit offerte et mangée par les assistants, on fait une espece de violence au sacrifice de Jésus-Christ quand on s'unit au prêtre pour l'offrir, sans vouloir s'y unir aussi pour la manducation. Ce qui arrête le concile et

(1) Sess. 22, c. 6.

qui le tient en crainte, c'est un chrétien à qui sa conscience reproche *un péché mortel*[1] (*sibi conscius mortalis peccati.*)

XIII. Il est inutile de nous objecter qu'on voit communier souvent des personnes très indignes de la communion. Nous répondons avec saint Augustin : Les uns *sont corrigés comme Pierre*, et les autres *soufferts comme Judas*. J'avoue qu'il y a beaucoup de chrétiens qui n'en portent le nom que pour le profaner et pour l'avilir. Ils sont beaucoup au-dessous des catéchumenes et des pénitents de l'antiquité. Il faudroit les faire sortir quand on célebre les mysteres; mais, pour les en exclure, il faut, selon saint Augustin, ou leur propre confession ou un jugement public. Il y a beaucoup de personnes même qui, observant une certaine régularité de vie, n'ont point les véritables sentiments de la vie chrétienne : quand on approfondit leur état, on ne voit point qu'on puisse les mettre au rang des justes qui doivent communier. Mais nous ne parlons nullement de ceux-là : ici il s'agit des ames pures, humbles, dociles et recueillies, qui sentent leurs imperfections, et qui veulent s'en corriger par la nourriture céleste. Pourquoi se scandalise-t-on de les voir communier souvent? Elles sont imparfaites,

(1) Sess. 15, c. 7.

me dira-t-on. Hé! c'est pour devenir parfaites qu'elles communient. Saint Ambroise ne dit-il pas que *le péché est notre plaie*, et que *notre remede est dans le céleste et vénérable sacrement?* Saint Augustin ne dit-il pas que si les péchés d'un fidele ne sont pas *tellement grands* qu'il doive être *excommunié* en cas qu'il refuse de faire pénitence, *il ne doit pas se priver du remede quotidien du corps du Seigneur?* On n'est point étonné de voir les bons prêtres dire la messe tous les jours; ils ont néanmoins leurs imperfections. Pourquoi donc se scandaliser quand on voit de bons laïques qui, pour mieux vaincre leurs imperfections et pour mieux surmonter les tentations du siecle corrompu, veulent se nourrir tous les jours de Jésus-Christ? Si on attendoit pour communier tous les jours qu'on fût exempt d'imperfection, on attendroit sans fin. *Dieu a voulu*, comme saint Augustin le dit, *que nous soyons réduits à vivre humblement sous le joug de la confession quotidienne de nos péchés.* Saint Jean dit, sans excepter personne: *Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous....* [1] *Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous faisons Dieu menteur, et la vérité n'est point en nous.* Un autre apôtre

(1) 1 Joan. c. 1.

nous crie : [1] *Nous faisons tous beaucoup de fautes.*

Il faut donc s'accoutumer à voir des fideles qui commettent des péchés véniels, malgré leur desir sincere de n'en commettre aucun, et qui néanmoins communient avec fruit tous les jours. Il ne faut pas tellement être choqué de leurs imperfections que Dieu leur laisse pour les humilier, qu'on ne fasse aussi attention aux fautes plus grossieres et plus dangereuses dont ce *remede quotidien* les préserve. Encore une fois, nous voyons que les chrétiens des premiers siecles, qui communioient tous les jours, étoient encore dans des imperfections notables. Veut-on condamner leurs communions quotidiennes, et corriger l'église primitive qui les autorisoit sans ignorer ces imperfections notoires? De plus, nous ne voyons pas que ces anciens fideles se confessassent régulièrement de ces fautes quotidiennes, au lieu que les justes de notre temps s'en confessent souvent pour se purifier avant la communion. Enfin, les chrétiens de l'antiquité communioient dans leurs maisons et de leurs propres mains pendant les persécutions, plutôt que de ne communier pas tous les jours. Ces derniers temps ne sont pas moins périlleux. La persécution est d'autant plus dangereuse, qu'elle est déguisée sous une

(1) Jac. c. 2.

apparence de paix, et que le tentateur nous séduit par le venin de l'orgueil et de la mollesse. L'impiété raffinée, l'illusion flatteuse, l'hypocrisie qui gagne comme la gangrene, sont plus redoutables que les glaives et les tourments. Jamais le remede quotidien ne fut si nécessaire.

Combien voit-on de fideles scrupuleux qui, faute de cet aliment, ne font que languir! Ils se consument en réflexions et en efforts stériles. Ils craignent, ils tremblent. Ils sont toujours en doute, et cherchent en vain une certitude qu'ils ne peuvent trouver en cette vie. L'onction n'est point en eux. Ils veulent vivre pour Jésus-Christ, sans vivre de lui. Ils sont desséchés, languissants, épuisés, et ils tombent en défaillance. Ils sont auprès de la fontaine d'eau vive, et se laissent mourir de soif. Ils veulent tout faire au-dehors, et n'osent se nourrir au-dedans. Ils veulent porter le pesant fardeau de la loi, sans en puiser l'esprit et la consolation dans l'oraison et dans la communion fréquente.

XIV. J'avoue qu'un sage et pieux directeur peut priver un fidele de la communion pour un temps court, soit pour éprouver sa docilité et son humilité, quand il a quelque sujet d'en douter, soit pour le préserver des pieges de quelque illusion, et de quelque

attachement secret à lui-même. Mais ces épreuves ne doivent être faites que dans un vrai besoin, et doivent durer peu; il faut recourir au plutôt à la nourriture de l'ame. On nous objecte que chacun doit faire pénitence. Mais distinguons la pénitence des justes d'avec celle des hommes coupables de péchés mortels. La pénitence est nécessaire aux justes mêmes, il est vrai; mais cette pénitence s'accorde très bien avec la communion. Les prêtres font pénitence en disant la messe tous les jours. Les plus grands saints, en communiant de même, sont dans une pénitence continuelle. Les saints de l'antiquité faisoient pénitence, et pratiquoient la communion quotidienne.

Ne soyez donc pas troublé, monsieur, par les raisonnements qu'on vous fait sur la discipline de l'ancienne église. Laissez parler tous ceux qui méprisent toutes les dévotions de notre temps, et qui ne veulent suivre que les premiers siecles. Vous venez de les voir d'accord avec le concile de Trente. Le concile devroit suffire pour décider, puisque l'église est toujours la même, selon les promesses; mais enfin je vous mets l'antiquité devant les yeux. Communiez donc comme les apôtres ont fait communier les premiers fideles, et comme les peres ont fait communier les chrétiens des siecles suivants. Laissez raisonner ceux

qui veulent tout réformer, et mangez le pain quotidien, afin que vivant de Jésus-Christ vous viviez pour lui. Laissez-vous juger, non par des réformateurs toujours prêts à se scandaliser et à critiquer tout, mais par vos pasteurs, ou par un directeur modéré et expérimenté, qui vous conduise selon l'esprit de l'église.

Je suis, &c.

SERMONS

SUR DIVERS SUJETS.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.

Levez-vous, soyez éclairée, o Jérusalem, car votre lumiere vient, et la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. Au 60e chapitre d'Isaïe.

Béni soit Dieu, mes freres, puisqu'il met aujourd'hui sa parole dans ma bouche pour louer l'œuvre qu'il accomplit par cette maison ! Je souhaitois il y a long-temps, je l'avoue, d'épancher mon cœur devant ces autels, et de dire à la louange de la grace tout ce qu'elle opere dans ces hommes apostoliques pour illuminer l'orient. C'est donc dans un transport de joie que je parle aujourd'hui de la vocation des gentils, dans cette maison d'où sortent les hommes par qui les restes de la gentilité entendent l'heureuse nouvelle.

A peine Jésus, l'attente et le desiré des nations, est né; et voici les mages, dignes prémices des gentils, qui, conduits par l'étoile, viennent le reconnoître. Bientôt les nations ébranlées viendront en foule après eux; les idoles seront brisées, et la connoissance

du vrai Dieu sera abondante comme les eaux de la mer qui couvrent la terre. Je vois les peuples, je vois les princes qui adorent dans la suite des siecles celui que les mages viennent adorer aujourd'hui. Nations de l'orient, vous y viendrez à votre tour ; une lumiere, dont celle de l'étoile n'est qu'une ombre, frappera vos yeux, et dissipera vos ténebres. Venez, hâtez-vous de venir à la maison du Dieu de Jacob. Ô église ! ô Jérusalem ! réjouissez-vous, poussez des cris de joie. Vous qui étiez stérile dans ces régions, vous qui n'enfantiez pas, vous aurez dans cette extrémité de l'univers des enfants innombrables. Que votre fécondité vous étonne : levez les yeux tout autour, et voyez : rassasiez vos yeux de votre gloire ; que votre cœur admire et s'épanche : la multitude des peuples se tourne vers vous, les isles viennent, la force des nations vous est donnée : de nouveaux mages qui ont vu l'étoile du Christ en Orient, viennent du fond des Indes pour le chercher. Levez-vous, ô Jérusalem ! *Surge, illuminare,* &c.

Mais je sens mon cœur ému au-dedans de moi-même, et partagé entre la joie et la douleur. Le ministere de ces hommes apostoliques et la vocation de ces peuples est le triomphe de la religion : mais c'est peut-être aussi l'effet d'une secrete réprobation qui pend sur nos têtes. Sera-ce sur nos ruines que ces

peuples s'éleveront, comme les gentils s'éleverent sur celles des Juifs à la naissance de l'église ? Voici une œuvre que Dieu fait pour glorifier son évangile : mais n'est-ce point aussi pour le transférer ? Il faudroit n'aimer point le Seigneur Jésus, pour n'aimer pas son ouvrage ; mais il faudroit s'oublier soi-même, pour n'en trembler pas. Réjouissons-nous donc au Seigneur, mes freres, au Seigneur qui donne gloire à son nom ; mais réjouissons-nous avec tremblement. Voilà les deux pensées qui rempliront ce discours.

Esprit promis par la vérité même à tous ceux qui vous cherchent, que mon cœur ne respire que pour vous attirer au dedans de lui ; que ma bouche demeure muette, plutôt que de s'ouvrir, si ce n'est à votre parole. Que mes yeux se ferment à toute autre lumiere qu'à celle que vous versez d'en haut. Ô Esprit Saint, soyez vous-même tout en tous : dans ceux qui m'écoutent, l'intelligence, la sagesse, le sentiment ; en moi, la force, l'onction, la lumiere. Marie, priez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

QUELLE est, mes freres, cette Jérusalem dont le prophete parle, cette cité pacifique dont les portes ne se ferment ni jour ni nuit, qui suce le lait des nations, dont les rois de la terre sont les nourriciers et viennent adorer les sacrés vestiges ? Elle est si puissante,

que tout royaume qui ne lui sera pas soumis périra; et si heureuse, qu'elle n'aura plus d'autre soleil que Dieu, qui fera luire sur elle un jour éternel. Qui ne voit que ce ne peut être cette Jérusalem rebâtie par les Juifs ramenés de Babylone, ville foible, malheureuse, souvent en guerre, toujours en servitude sous les Perses, les Grecs, les Romains, enfin sous ces derniers réduite en cendres, avec une dispersion universelle de ses enfants qui dure encore depuis seize siecles? C'est donc manifestement hors du peuple juif qu'il faut chercher l'accomplissement des promesses dont il est déchu.

Il n'y a plus d'autre Jérusalem que celle d'en haut, qui est notre mere, selon saint Paul : elle vient du ciel, et elle enfante sur la terre.

Qu'il est beau, mes freres, de voir comment les promesses se sont accomplies en elle! Tel étoit le caractere du messie, qu'il devoit, non pas subjuguer par les armes, comme les Juifs charnels le prétendoient grossièrement, mais, ce qui est infiniment plus noble et plus digne de la magnificence des promesses, attirer par sa puissance sur les cœurs, sous son regne d'amour et de vérité, toutes les nations idolâtres.

Jésus-Christ naît, et la face du monde se renouvelle. La loi de Moïse, ses miracles, ceux des pro-

phetes, n'avoient pu servir de digue contre le torrent de l'idolâtrie et conserver le culte du vrai Dieu chez un seul peuple resserré dans un coin du monde : mais celui qui vient d'en haut est au-dessus de tout; à Jésus est réservé de posséder toutes les nations en héritage. Il les possede, vous le voyez. Depuis qu'il a été élevé sur la croix, il a attiré tout à lui. Dès l'origine du christianisme, saint Irénée et Tertullien ont montré que l'église étoit déja plus étendue que cet empire même qui se vantoit d'être lui seul tout l'univers. Les régions sauvages et inaccessibles du nord, que le soleil éclaire à peine, ont vu la lumiere céleste. Les plages brûlantes d'Afrique ont été inondées des torrents de la grace. Les empereurs mêmes sont devenus les adorateurs du nom qu'ils blasphémoient, et les nourriciers de l'église dont ils versoient le sang. Mais la vertu de l'évangile ne doit pas s'éteindre après ces premiers efforts, le temps ne peut rien contre elle; Jésus-Christ, qui en est la source, est de tous les temps; il étoit hier, il est aujourd'hui, et il sera aux siecles des siecles. Aussi vois-je cette fécondité qui se renouvelle toujours; la vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle.

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain. Dieu les a mulitipliés et tenus en réserve sous un ciel glacé pour punir Rome païenne

et enivrée du sang des martyrs : il leur lâche la bride, et le monde en est inondé. Mais en renversant cet empire ils se soumettent à celui du Sauveur, tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes sans le savoir : ils sont menés comme par la main au-devant de l'évangile ; et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchoient pas.

Combien voyons-nous encore de peuples que l'église a enfantés à Jésus-Christ depuis le huitieme siecle, dans ces temps même les plus malheureux où ses enfants, révoltés contre elle, n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle a été stérile et répudiée par son époux ! Vers le dixieme siecle, dans ce siecle dont on exagere trop les malheurs, accourent en foule à l'église les uns sur les autres, l'Allemand, de loup ravissant devenu agneau, le Polonois, le Poméranien, le Bohémien, le Hongrois conduit aux pieds des apôtres par son premier roi saint Étienne. Non, non, vous le voyez, la source des célestes bénédictions ne tarit point. Alors l'époux donna de nouveaux enfants à l'épouse, pour la justifier, et pour montrer qu'elle ne cesse point d'être son unique et sa bien aimée.

Mais que vois-je depuis deux siecles ? Des régions immenses qui s'ouvrent tout-à-coup ; un nouveau

monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins : ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mene. La foi plantée dans l'Amérique, parmi tant d'orages, ne cesse pas d'y porter des fruits.

Que reste-t-il, peuples des extrémités de l'orient? Votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide, que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrêta bien loin au-deçà de vous: mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne, où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le midi, que l'orient, que les isles inconnues les attendent et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la

paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire : Ô Sion, ton Dieu régnera sur toi ! Les voici ces nouveaux conquérants, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste.

Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité ; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent au travers de toutes les mers avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte ! Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumiere sur vos têtes !

A qui doit-on, mes freres, cette gloire et cette bénédiction de nos jours ? A la compagnie de Jésus, qui, dès sa naissance, ouvrit, par le secours des Portugais, un nouveau chemin à l'évangile dans les Indes. N'est-ce pas elle qui a allumé les premieres étincelles du feu de l'apostolat dans le sein de ces hommes livrés à la grace ? Il ne sera jamais effacé de la mémoire des justes le nom de cet enfant d'Ignace, qui, de la

même main dont il avoit rejetté l'emploi de la confiance la plus éclatante, forma une petite société de prêtres, germes bénis de cette communauté.

Ô ciel, conservez à jamais la source d'une grace si abondante, et faites que ces deux corps portent ensemble le nom du Seigneur Jésus à tous les peuples qui l'ignorent.

Parmi ces différents royaumes où la grace prend diverses formes selon la diversité des naturels, des mœurs et des gouvernements, j'en apperçois un qui est le canal de l'évangile pour les autres. C'est à Siam que se rassemblent ces hommes de Dieu; c'est là que se forme un clergé composé de tant de langues et de peuples sur qui doit découler la parole de vie; c'est là que commencent à s'élever jusques dans les nues des temples qui retentiront des divins cantiques.

Grand roi dont la main les éleve, que tardez-vous à faire au vrai Dieu, de votre cœur même, le plus agréable et le plus auguste de tous les temples? Pénétrants et attentifs observateurs, qui nous montrez un goût si exquis; fideles ministres qu'il a envoyés du lieu ou le soleil se leve jusqu'à celui où il se couche, pour voir Louis; rapportez-lui ce que vos yeux ont vu : ce royaume fermé, non, comme la Chine, par une simple muraille, mais par une chaîne de places fortifiées qui en rendent les frontieres inaccessi-

bles; cette majesté douce et pacifique qui regne au-dedans; mais sur-tout cette piété qui cherche bien plus à faire régner Dieu que l'homme. Sache par nos histoires la postérité la plus reculée que l'Indien est venu mettre aux pieds de Louis les richesses de l'aurore en reconnoissance de l'évangile reçu par ses soins. Encore n'est-ce pas assez de nos histoires; fasse le ciel qu'un jour, parmi ces peuples, les peres attendris disent à leurs enfants pour les instruire : Autrefois, dans un siecle favorisé de Dieu, un roi nommé Louis, jaloux d'étendre les conquêtes de Jésus-Christ bien loin au-delà des siennes, fit passer de nouveaux apôtres aux Indes; c'est par-là que nous sommes chrétiens; et nos ancêtres accoururent d'un bout de l'univers à l'autre pour voir la sagesse, la gloire et la piété qui étoient dans cet homme mortel.

Sous sa protection, que la distance des lieux ne peut affoiblir; ou plutôt, (car à Dieu ne plaise que nous mettions notre espérance ailleurs qu'en la croix!) ou plutôt, par la vertu toute-puissante du nom de Jésus-Christ, évêques, prêtres, allez annoncer l'évangile à toute créature. J'entends la voix de Pierre qui vous envoie et qui vous anime. Il vit, il parle dans son successeur; son zele et son autorité ne cessent de confirmer ses freres. C'est de la chaire principale, c'est du centre de l'unité chrétienne que sortent les

rayons de la foi la plus pure et la plus féconde, pour percer les ténebres de la gentilité. Allez donc, anges prompts et légers; que sous vos pas les montagnes descendent, que les vallées se comblent, que toute chair voie le salut de Dieu.

Frappe, cruel Japon; le sang de ces hommes apostoliques ne cherche qu'à couler de leurs veines, pour te laver dans celui du Sauveur que tu ne connois pas. Empire de la Chine, tu ne pourras fermer tes portes. Déja un saint pontife, marchant sur les traces de François Xavier, a béni cette terre par ses derniers soupirs. Nous l'avons vu cet homme simple et magnanime, qui revenoit tranquillement de faire le tour entier du globe terrestre. Nous avons vu cette vieillesse prématurée et si touchante, ce corps vénérable, courbé non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences et de ses travaux; et il sembloit nous dire à nous tous au milieu desquels il passoit sa vie, à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de Jésus-Christ qui étoit en lui; il sembloit nous dire : Maintenant me voilà, je sais que vous ne verrez plus ma face. Nous l'avons vu qui venoit de mesurer la terre entiere : mais son cœur, plus grand que le monde, étoit encore dans ces régions si éloignées. L'esprit l'appelloit à la Chine;

et l'évangile, qu'il devoit à ce vaste empire, étoit comme un feu dévorant au fond de ses entrailles, qu'il ne pouvoit plus retenir.

Allez donc, saint vieillard, traversez encore une fois l'océan étonné et soumis; allez au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise; il vous sera donné d'y entrer, parceque vous avez espéré contre l'espérance même. La tempête qui devoit causer le naufrage vous jettera sur le rivage desiré. Pendant huit mois votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. Ô mort précipitée! ô vie précieuse, qui devoit durer plus long-temps! ô douces espérances tristement enlevées! Mais adorons Dieu, taisons-nous.

Voilà, mes freres, ce que Dieu a fait en nos jours pour faire taire les bouches profanes et impies. Quel autre que Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, auroit osé promettre qu'après son supplice tous les peuples viendroient à lui et croiroient en son nom? Environ dix-sept siecles après sa mort sa parole est encore vivante et féconde dans toutes les extrémités de la terre. Par l'accomplissement d'une promesse inouie et si étendue, Jésus-Christ montre qu'il tient dans ses mains immortelles les cœurs de toutes les nations et de tous les siecles.

Par là nous montrons encore la vraie église à nos

freres errants, comme saint Augustin la montroit aux sectes de son siecle. Qu'il est beau, mes freres, qu'il est consolant de parler le même langage, et de donner précisément les mêmes marques de l'église que ce pere donnoit il y a treize cents ans! C'est cette ville située sur le sommet de la montagne, qui est vue de loin par tous les peuples de la terre; c'est ce royaume de Jésus-Christ, qui possede toutes les nations; c'est cette société la plus répandue, qui seule a la gloire d'annoncer Jésus-Christ aux peuples idolâtres; c'est cette église, qui non seulement doit être toujours visible, mais toujours la plus visible et la plus éclatante : car il faut que la plus grande autorité extérieure et vivante qui soit parmi les chrétiens, mene sûrement et sans discussion les simples à la vérité : autrement la providence se manqueroit à elle-même; elle rendroit la religion impraticable aux simples; elle jetteroit les ignorants dans l'abîme des discussions et des incertitudes des philosophes; elle n'auroit donné le texte des écritures manifestement sujet à tant d'interprétations différentes, que pour nourrir l'orgueil et la division. Que deviendroient les ames dociles pour autrui, et défiantes d'elles-mêmes, qui auroient horreur de préférer leur propre sens à celui de l'assemblée la plus digne d'être crue qu'il y ait sur la terre? Que deviendroient les humbles, qui crain-

droient avec raison bien davantage de se tromper eux-mêmes, que d'être trompés par l'église? C'est par cette raison que Dieu, outre la succession non interrompue des pasteurs, naturellement si propre à faire passer la vérité de main en main dans la suite de tous les siecles, a mis cette fécondité si étendue et si singuliere dans la vraie église, pour la distinguer de toutes les sociétés retranchées, qui languissent obscures, stériles et resserrées dans un coin du monde. Comment osent-elles dire, ces sectes nouvelles, que l'idolâtrie régnoit par-tout avant leur réforme? Toutes les nations ayant été données par le pere au fils, Jésus-Christ a-t-il laissé perdre son héritage? Quelle main plus puissante que la sienne le lui a ravi? Quoi donc! sa lumiere étoit-elle éteinte dans l'univers? Peut-être croyez-vous, mes freres, que c'est moi: non, c'est saint Augustin qui parle ainsi aux donatistes, aux manichéens, et, en changeant seulement les noms, à nos protestants.

Cette étendue de l'église, cette fécondité de notre mere dans toutes les parties du monde, ce zele apostolique qui reluit dans nos seuls pasteurs, et que ceux des nouvelles sectes n'ont pas même entrepris d'imiter, embarrassent les plus célebres défenseurs du schisme. Je l'ai lu dans leurs derniers livres, ils n'ont pu le dissimuler. J'ai vu même les personnes les plus

sensées et les plus droites de ce parti avouer que cet éclat, malgré toutes les subtilités dont on tâche de l'obscurcir, les frappe jusqu'au cœur et les attire à nous.

Qu'elle est donc grande cette œuvre qui console l'église, qui la multiplie, qui répare ses pertes, qui accomplit si glorieusement les promesses, qui rend Dieu sensible aux hommes, qui montre Jésus-Christ toujours vivant et régnant dans les cœurs par la foi, selon sa parole, au milieu même de ses ennemis; qui répand en tous lieux son église, afin que tous les peuples puissent l'écouter; qui met en elle ce signe éclatant que tout œil peut voir, et auquel les simples sont assurés sans discussion que la vérité de la doctrine est attachée! Qu'elle est grande cette œuvre! Mais où sont les ouvriers capables de la soutenir? mais où sont les mains propres à recueillir ces riches moissons dont les campagnes de l'orient sont déja blanchies? Jamais la France, il est vrai, n'a eu de plus pressants besoins pour elle qu'aujourd'hui. Pasteurs, rassemblez vos conseils et vos forces pour achever d'abattre ce grand arbre, dont les branches orgueilleuses montoient jusqu'au ciel, et qui est déja ébranlé jusqu'à ses plus profondes racines. Ne laissez aucune étincelle cachée du feu de l'hérésie prêt à s'éteindre; ranimez votre discipline; hâtez-vous de déraciner par

la vigueur de vos canons le scandale et les abus; faites goûter à vos enfants les chastes délices des saintes lettres; formez des hommes qui soutiennent la majesté de l'évangile, et dont les levres gardent la science. Ô mere, faites sucer à vos enfants les deux mamelles de la science et de la charité. Que par vous la vérité luise encore sur la terre. Montrez que ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a prononcé cet oracle pour tous les temps sans restriction : *Qui vous écoute, m'écoute.* Mais que les besoins du dedans ne fassent pas abandonner ni oublier ceux du dehors. Église de France, ne perdez pas votre couronne. D'une main, allaitez dans votre sein vos propres enfants; étendez l'autre sur cette extrémité de la terre où tant de nouveaux nés, encore tendres en Jésus-Christ, poussent de foibles cris vers vous, et attendent que vous ayez pour eux des entrailles de mere.

Ô vous qui avez dit à Dieu, *vous êtes mon sort et mon héritage,* ministres du Seigneur, qui êtes aussi son héritage et sa portion, foulez aux pieds la chair et le sang. Dites à vos parents : Je vous ignore. Ne connoissez que Dieu, n'écoutez que lui. Que ceux qui sont déja attachés ici dans un travail réglé, y persévèrent; car les dons sont divers, et il suffit que chacun suive le sien : mais qu'ils donnent du moins leurs vœux et leurs prieres à l'œuvre naissante de la

foi. Que chacun de ceux qui sont libres se dise à soi-même : Malheur à moi si je n'évangélise! Hélas! peut-être que tous les royaumes de l'orient ensemble n'ont pas autant de prêtres qu'une paroisse d'une seule ville. Paris, tu t'enrichis de la pauvreté des nations, ou plutôt, par de malheureux enchantements, tu perds pour toi-même ce que tu enleves aux autres : tu prives le champ du Seigneur de sa culture ; les ronces et les épines le couvrent : tu prives les ouvriers de la récompense due au travail. Que ne puis-je aujourd'hui, mes freres, m'écrier, comme Moïse aux portes du camp d'Israël : *Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi!* Dieu m'en est témoin, Dieu devant qui je parle, Dieu à la face duquel je sers chaque jour, Dieu qui lit dans les cœurs, et qui sonde les reins. Seigneur, vous le savez que c'est avec confusion et douleur qu'admirant votre œuvre, je ne me sens ni les forces ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de le faire! Heureux moi-même, malgré ma foiblesse et mon indignité, si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de quelque saint prêtre cette flamme céleste dont un pécheur comme moi ne mérite pas de brûler!

Par ces hommes chargés des richesses de l'évangile, la grace croît, et le nombre des croyants se multiplie de jour en jour ; l'église refleurit, et son ancienne

beauté se renouvelle. Là on court pour baiser les pieds d'un prêtre quand il passe; là on recueille avec soin, avec un cœur affamé et avide, jusqu'aux moindres parcelles de la parole de Dieu qui sort de sa bouche. Là on attend avec impatience, pendant toute la semaine, le jour du Seigneur, où tous les freres dans un saint repos se donnent tendrement le baiser de paix, n'étant tous ensemble qu'un cœur et qu'une ame. Là on soupire après la joie des assemblées, après les chants des louanges de Dieu, après le sacré festin de l'agneau. Là on croit voir encore les travaux, les voyages, les dangers des apôtres, avec la ferveur des églises naissantes. Heureuses parmi ces églises celles que le feu de la persécution éprouve pour les rendre plus pures! Heureuses ces églises dont nous ne pouvons nous empêcher de regarder la gloire d'un œil jaloux! On y voit des catéchumenes qui desirent de se plonger, non seulement dans les eaux salutaires, mais dans les flammes du Saint Esprit et dans le sang de l'agneau, pour y blanchir leurs robes; des catéchumenes qui attendent le martyre avec le baptême. Quand aurons-nous de tels chrétiens, dont les délices soient de se nourrir des paroles de la foi, de goûter les vertus du siecle futur, et de s'entretenir de leur bienheureuse espérance? Là, ce qui est regardé ici comme excessif, comme impraticable, ce qu'on ne

peut croire possible sur la foi des histoires des premiers temps, est la pratique actuelle de ces églises. Là, être chrétien, et ne plus tenir à la terre, est la même chose. Là, on n'ose montrer à ces fideles enflammés nos tiedes chrétiens d'Europe, de peur que cet exemple contagieux ne leur apprenne à aimer la vie et à ouvrir leurs cœurs aux joies empoisonnées du siecle. L'évangile dans son intégrité fait encore sur eux toute son impression naturelle. Il forme des pauvres bienheureux, des affligés qui trouvent la joie dans les larmes, et des riches qui craignent d'avoir leur consolation en ce monde; tout milieu entre le siecle et Jésus-Christ est ignoré; ils ne savent que prier, se cacher, souffrir, espérer. Ô aimable simplicité! ô foi vierge! ô joie pure des enfants de Dieu! ô beauté des anciens jours que Dieu ramene sur la terre, et dont il ne reste plus parmi nous qu'un triste et honteux souvenir! Hélas! malheur à nous! Parce que nous avons péché, notre gloire nous a quittés, elle s'envole au-delà des mers, un nouveau peuple nous l'enleve. Voilà, mes freres, ce qui doit nous faire trembler.

SECOND POINT.

Si Dieu, terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes, n'a pas même épargné les branches naturelles de l'olivier franc, comment oserions-nous es-

pérer qu'il nous épargnera, nous, mes freres, branches sauvages et entées, nous branches mortes et incapables de fructifier? Dieu frappe sans pitié son ancien peuple, ce peuple héritier des promesses, ce peuple race bénite d'Abraham, dont Dieu s'est déclaré le Dieu à jamais. Il le frappe d'aveuglement, il le rejette de devant sa face, il le disperse comme la cendre au vent; il n'est plus son peuple, et Dieu n'est plus son Dieu; et il ne sert plus, ce peuple réprouvé, qu'à montrer à tous les autres peuples qui sont sous le ciel, la malédiction et la vengeance divine qui distille sur lui goutte à goutte, et qui y demeurera jusqu'à la fin.

Comment est-ce que la nation juive est déchue de l'alliance de ses peres et de la consolation d'Israël? Le voici, mes freres. Elle s'est endurcie au milieu des graces, elle a résisté au Saint-Esprit, elle a méconnu l'envoyé de Dieu. Pleine des desirs du siecle, elle a rejetté une rédemption qui, loin de flatter son orgueil et ses passions charnelles, devoit au contraire la délivrer de son orgueil et de ses passions. Voilà ce qui a fermé les cœurs à la vérité, voilà ce qui a éteint la foi, voilà ce qui a fait que la lumiere luisant au milieu des ténebres, les ténebres ne l'ont point comprise. La réprobation de ce peuple a-t-elle anéanti les promesses? A Dieu ne plaise! La main du tout-puissant

se plaît à montrer qu'elle est jalouse de ne devoir ses œuvres qu'à elle-même; elle rejette ce qui est, pour appeller ce qui n'est pas. Le peuple qui n'étoit pas même peuple, c'est-à-dire, les nations dispersées, qui n'avoient jamais fait un corps ni d'état ni de religion, ces nations qui vivoient enfoncées dans une brutale idolâtrie, s'assemblent, et sont tout-à-coup un peuple bien aimé. Cependant les Juifs privés de la science de Dieu jusqu'alors héréditaire parmi eux, enrichissent de leurs dépouilles toutes les nations. Ainsi Dieu transporte le don de la foi selon son bon plaisir et selon le profond mystere de sa volonté.

Ce qui a fait la réprobation des Juifs, (prononçons ici, mes freres, notre jugement, pour prévenir celui de Dieu) ce qui a fait leur réprobation, ne doit-il pas faire la nôtre? Ce peuple, quand Dieu l'a foudroyé, étoit-il plus attaché à la terre que nous, plus enfoncé dans la chair, plus enivré de ses passions mondaines, plus aveuglé par sa présomption, plus rempli de lui-même, plus vuide de l'amour de Dieu? Non, non, mes freres; ses iniquités n'étoient point encore montées jusqu'à la mesure des nôtres. Le crime de crucifier de nouveau Jésus-Christ, mais Jésus-Christ connu, mais Jésus-Christ goûté, mais Jésus-Christ régnant parmi nous; le crime de fouler aux pieds volontairement notre unique hostie de propi-

tiation et le sang de l'alliance, n'est-il pas plus énorme et plus irrémissible que celui de répandre ce sang, comme les Juifs sans le connoître?

Ce peuple est-il le seul que Dieu a frappé? Hâtons-nous de descendre aux exemples de la loi nouvelle; ils sont encore plus effrayants. Jettez, mes freres, des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où la foi s'est levée sur nos têtes, comme le soleil. Que sont-elles devenues ces fameuses églises d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople, qui en avoient d'innombrables sous elles? C'est là que pendant tant de siecles les conciles assemblés ont étouffé les plus noires erreurs, et prononcé ces oracles qui vivront éternellement; c'est là que régnoit avec majesté la sainte discipline, modele après lequel nous soupirons en vain. Cette terre étoit arrosée du sang des martyrs; elle exhaloit le parfum des vierges; le désert même fleurissoit par ses solitaires : mais tout est ravagé sur ces montagnes découlantes de lait et de miel, où paissoient sans crainte les troupeaux d'Israël. Là maintenant sont les cavernes inaccessibles des serpents et des basilics.

Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées d'évêques étoient aussi nombreuses que les conciles universels, et où la loi de Dieu attendoit son explication de la bouche d'Augustin? Je ne vois plus

qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre sur la terre dans le siecle passé ! L'Angleterre rompant le sacré lien de l'unité, qui peut seul retenir les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-bas, l'Allemagne, le Danemarck, la Suede, sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés, et qui ne tiennent plus à l'ancienne tige.

L'église, il est vrai, répare ces pertes : de nouveaux enfants qui lui naissent au-delà des mers, essuient ses larmes pour ceux qu'elle a perdus. Mais l'église a des promesses d'éternité; et nous, qu'avons-nous, mes freres, sinon des menaces qui nous montrent à chaque pas l'abîme ouvert sous nos pieds? Le fleuve de la grace ne tarit jamais, il est vrai; mais souvent pour arroser de nouvelles terres il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal que des sables arides. La foi ne s'éteindra point, je l'avoue; mais elle n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire; elle laisse derriere elle une affreuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle porte ses rayons à des yeux plus purs.

Que feroit plus long-temps la foi chez des peuples corrompus jusqu'à la racine, qui ne portent le nom

de fideles que pour le flétrir et le profaner? Lâches et indignes chrétiens, par vous le christianisme est avili et méconnu ; par vous le nom de Dieu est blasphémé chez les gentils; vous n'êtes plus qu'une pierre de scandale à la porte de la maison de Dieu, pour faire tomber ceux qui y viennent chercher Jésus-Christ.

Mais qui pourra remédier aux maux de nos églises, et relever la vérité qui est foulée aux pieds dans les places publiques? L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre : toutes les conditions sont confondues; le faste s'appelle politesse, la plus folle vanité une bienséance; les insensés entraînent les sages et les rendent semblables à eux; la mode, si ruineuse par son inconstance et par ses excès capricieux, est une loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les autres; le dernier devoir est celui de payer ses dettes. Les prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs montent jusqu'au ciel. Ainsi la justice fait taire la charité, mais la justice elle-même n'est plus écoutée. Plutôt que de modérer les dépenses superflues, on refuse cruellement le nécessaire à ses créanciers. La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de nos peres, leur ingénuité, leur pudeur, passent pour des vertus rigides et austeres d'un temps trop

grossier. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli pour la volupté et endurci contre la vertu et contre l'honneur. On invente chaque jour à l'infini de nouvelles nécessités pour autoriser les passions les plus odieuses. Ce qui étoit d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées, il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus médiocres. Détestable raffinement de nos jours! monstre de nos mœurs! La misere et le luxe augmentent comme de concert; on est prodigue de son bien, et avide de celui d'autrui; le premier pas de la fortune est de se ruiner. Qui pourroit supporter les folles hauteurs que l'orgueil affecte, et les bassesses infâmes que l'intérêt fait faire? On ne connoît plus d'autre prudence que la dissimulation, plus de regle des amitiés que l'intérêt, plus de bienfaits qui puissent attacher à une personne dès qu'on la trouve ou inutile ou ennuyeuse. Les hommes, gâtés jusques dans la moelle des os par les ébranlements et les enchantements des plaisirs violents et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. Est-ce donc là être chrétien? Allons, allons dans d'autres terres, où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ. Ô évangile!

est-ce là ce que vous enseignez? Ô foi chrétienne! vengez-vous; laissez une éternelle nuit sur la face de cette terre couverte d'un déluge d'iniquité.

Mais encore une fois, voyons nos ressources sans nous flatter. Quelle autorité pourra redresser des mœurs si dépravées? Une sagesse vaine et intempérante, une curiosité superbe et effrénée emporte les esprits. Le nord ne cesse d'enfanter de nouveaux monstres d'erreur : parmi ces ruïnes de l'ancienne foi, tout tombe, tout tombe comme par morceaux; le reste des nations chrétiennes en sent le contre-coup; on voit les mysteres de Jésus-Christ ébranlés jusqu'aux fondements. Des hommes profanes et téméraires ont franchi les bornes et ont appris à douter de tout. C'est ce que nous entendons tous les jours; un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connoissent, ils blasphêment enfin ce qu'ils ignorent : prodige réservé à nos jours. L'instruction augmente, et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, deviendroit stérile, si l'impiété l'osoit. Mais elle tremble sous Louis, et, comme Salomon, il la dissipe de son regard. Cependant, de tous les vices, on ne craint plus que le scandale; que dis-je? le scandale même est au comble : car l'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette; elle sait se glisser

dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ, comme les pharisiens. En même temps l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit de tempérer la religion au gré de ses desirs, déshonore et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de son propre conseil; chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience. Plus d'autorité dans les pasteurs, plus d'uniformité de discipline. Le déréglement ne se contente plus d'être toléré, il veut être la regle même, et appelle excès tout ce qui s'y oppose. La chaste colombe, dont le partage ici bas est de gémir, redouble ses gémissements. Le péché abonde, la charité se refroidit, les ténebres s'épaississent, le mystere d'iniquité se forme; dans ces jours d'aveuglement et de péché, les élus même seroient séduits, s'ils pouvoient l'être. Le flambeau de l'évangile, qui doit faire le tour de l'univers, acheve sa course. Ô Dieu! que vois-je? où sommes-nous? Le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu.

Ames recueillies, ames ferventes, hâtez-vous de retenir la foi prête à nous échapper. Vous savez que dix justes auroient sauvé la ville abominable de So-

dome que le feu du ciel consuma. C'est à vous à gémir sans cesse aux pieds des autels pour ceux qui ne gémissent pas de leurs miseres. Opposez-vous, soyez le bouclier d'Israël contre les traits de la colere du Seigneur; faites violence à Dieu, il le veut : d'une main innocente arrêtez le glaive déja levé.

Seigneur, qui dites dans vos écritures, *Quand même une mere oublieroit son propre fils, le fruit de ses entrailles, et moi je ne vous oublierai jamais,* ne détournez point votre face de dessus nous. Que votre parole croisse dans ces royaumes où vous l'envoyez; mais n'oubliez pas les anciennes églises dont vous avez conduit si heureusement la main pour planter la foi chez ces nouveaux peuples. Souvenez-vous du siege de Pierre, fondement immobile de vos promesses. Souvenez-vous de l'église de France, mere de celle d'Orient, sur qui votre grace reluit. Souvenez-vous de cette maison, qui est la vôtre; des ouvriers qu'elle forme; de leurs larmes, de leurs prieres, de leurs travaux. Que vous dirai-je, Seigneur, pour nous-mêmes? Souvenez-vous de notre misere et de votre miséricorde. Souvenez-vous du sang de votre fils, qui coule sur nous, qui vous parle en notre faveur, et en qui seul nous nous confions. Bien loin de nous arracher, selon votre justice, ce peu de foi

qui nous reste encore ; augmentez-la, purifiez-la, rendez-la vive; qu'elle perce toutes nos ténebres; qu'elle étouffe toutes nos passions; qu'elle redresse tous nos jugements, afin qu'après avoir cru ici bas, nous puissions voir éternellement dans votre sein ce que nous aurons cru. *Amen.*

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION

DE LA SAINTE VIERGE.

Maria, de qua natus est Jesus qui vocatur Christus.

Marie, de laquelle est né Jésus qui est nommé le Christ. En saint Matthieu, chapitre premier.

Les hommes ne sauroient d'ordinaire expliquer de grandes choses qu'en beaucoup de paroles: à peine peuvent-ils, par de longues expressions, donner une haute idée de ce qu'ils s'efforcent de louer. Mais quand il plaît à l'Esprit de Dieu d'honorer quelqu'un d'une louange, il la rend courte, simple, majestueuse : aussi est-il digne de lui de parler peu et de dire beaucoup. Il sait renfermer en deux mots les plus grands éloges. Veut-il louer Marie et nous apprendre ce qu'il faut penser d'elle? il ne s'arrête point à toutes les circonstances que l'esprit humain ne manqueroit pas de rechercher pour en composer une foible louange; il va d'abord à ce qui fait toute sa grandeur. Par un seul trait, il nous dépeint tout ce que Dieu a versé de graces dans son cœur, tout ce qu'on peut s'imaginer de grand dans les mysteres qui se sont accomplis en elle, tout ce qu'il y a de plus ad-

mirable dans le cours de sa vie. Il n'a besoin, ce divin Esprit, que de nous dire simplement que Marie est la mere du fils de Dieu; cela suffit pour nous faire entendre tout ce qu'elle est digne d'être : *Maria, de qua natus est Jesus.*

Que ne suis-je, mes freres, tout animé de cet esprit qui aide notre foiblesse, comme dit saint Paul! Que ne puis-je, par des termes simples mais persuasifs, vous remplir de zele et d'admiration pour Marie! C'est aujourd'hui que nous célébrons son triomphe : jour où elle finit une si pure et si belle vie. C'est aujourd'hui que nous lui devons toutes nos louanges : jour où elle a commencé une autre vie si heureuse, si pleine de gloire : jour où le ciel, pour qui elle étoit faite, ravit enfin à la terre le plus précieux dépôt que le fils de Dieu y eût laissé : jour qui, étant le dernier de ceux qu'elle a paru au monde, doit être employé par nous à admirer toutes ses vertus rassemblées. Qu'il est beau, qu'il est naturel aujourd'hui, qu'il est convenable à l'édification du peuple fidele, de voir toute la suite de ses actions, avec la sainte mort qui les a couronnées! Considérons donc l'usage qu'elle a fait de la vie, l'usage qu'elle a fait de la mort. Apprenons par son exemple à nous détacher de la vie pour nous préparer à mourir. Apprenons par son exemple à regarder la mort comme

le terme de notre bienheureuse réunion avec Jésus-Christ. Voilà, mes freres, voilà tout ce que le christianisme exige de nous. Nous en trouvons dans Marie le parfait modele. Prions-la de nous obtenir les lumieres dont nous avons besoin pour méditer avec fruit ces deux vérités. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La sainte Vierge, pauvre selon sa condition, ennemie des plaisirs grossiers qui touchent les sens, obéissante, toujours humblement renfermée dans l'obscurité, accablée enfin de douleur par les tourments de son divin fils; sa vie n'a été qu'un long et douloureux sacrifice, qui n'a fini que par sa mort. C'est ainsi, mes freres, que Dieu détache du monde les ames dont le monde n'est pas digne, et qu'il réserve toutes pour lui. C'est ainsi que la providence conduit par un chemin de douleurs la mere même du fils de Dieu. Apprenez, chrétiens, apprenez par l'autorité de cet exemple ce qu'il faut qu'il vous en coûte pour être arrachés à la puissance des ténebres, comme parle saint Paul; pour être transférés dans le royaume du fils bien-aimé de Dieu, c'est-à-dire, pour n'être point aveuglés par l'amour des biens périssables, et pour vous rendre dignes des biens éternels.

Marie, fille de tant de rois, de tant de souverains

pontifes, de tant d'illustres patriarches, comme le remarque saint Grégoire de Nazianze dans le poëme qu'il a fait sur cette matiere; Marie, destinée à être la mere du roi des rois, naquit dans un état de pauvreté et de bassesse : elle étoit fille de David, comme saint Paul l'assure aux Hébreux; par conséquent elle auroit dû profiter de cette illustre naissance, elle auroit dû avoir part à la succession de la maison royale. Mais, depuis le retour de la captivité de Babylone, les terres de toutes les tribus étoient confondues; les partages faits par Josué ne subsistoient plus; toutes les fortunes étoient changées dans cette révolution. Joachim et Anne, princes par leur naissance, étoient par leur fortune de pauvres gens. Au lieu de demeurer du côté de Bethléem, où la sainte Vierge alla avec saint Joseph se faire enregistrer, parce, dit l'évangile, que c'étoit leur pays, et qu'ils étoient de la famille de David; au lieu, dis-je, de demeurer dans ces riches héritages de la tribu de Juda, ils demeuroient à Nazareth, petite ville de Galilée, dans le territoire de la tribu de Zabulon. Là ils vivoient comme étrangers, sans biens; excepté, dit saint Jean de Damas, quelques troupeaux et le profit de leur travail. Ainsi profondément humiliée dès sa naissance, Marie fut donnée pour épouse à un charpentier. Ne doutons point qu'en cet état elle n'ait été

occupée aux travaux qui nous paroissent les plus rudes et les plus bas. Représentons-nous, (car il est beau de se représenter ce détail, que Dieu même n'a pas dédaigné de voir avec complaisance,) représentons-nous donc cette auguste reine du ciel toute courbée sous la pesanteur des fardeaux qu'elle portoit; tantôt employant ses mains pures à cultiver la terre à la sueur de son visage; tantôt faisant elle-même les habits de toute la famille, selon la coutume des femmes juives; tantôt allant puiser de l'eau pour tous les besoins domestiques, selon l'exemple des plus illustres femmes des patriarches; tantôt apprêtant les doux repas que devoient faire avec elle son pere, sa mere et son chaste époux. Qu'il est beau de la voir ainsi, dans ces humbles fatigues, mortifier son corps innocent, pour faire rougir les femmes chrétiennes de tous les siecles, par un exemple qui confond si bien leur vanité et leur délicatesse! Mais cet époux à qui elle obéit si humblement n'est son époux que pour protéger et cacher tout ensemble sa virginité, que pour en rendre le sacrifice plus héroïque par une victoire continuelle au milieu de l'occasion même. Ici, mes freres, le mariage a des loix nouvelles. Ailleurs les maris, dit l'écriture, ne font plus qu'une seule chair: ici ils ne font plus qu'un seul esprit; leur société, leur union n'a rien qui ne soit élevé au-dessus des sens.

Marie, ce germe de bénédiction et de grace, cette semence précieuse d'Abraham, d'où devoit sortir le sauveur des nations, avoit été elle-même le fruit des prieres et des larmes de ses parents après une longue stérilité. La piété de Joachim et d'Anne rendit à Dieu ce qui venoit de lui, cette fille unique; ils la dévouerent au temple, et cette offrande n'étoit pas sans exemple parmi les Juifs. Marie, ainsi donnée à Dieu dès sa plus tendre enfance, ne crut pas être à elle-même. Si elle s'engagea dans la suite à un époux mortel, ce ne fut que pour mieux cacher une vertu jusqu'alors inconnue. Alors, vous le savez, mes freres, la stérilité des femmes étoit un opprobre parmi les Juifs. Leur gloire étoit de multiplier le peuple de Dieu; leur espérance étoit de voir sortir de leur race le fils de Dieu même. Marie, qui devoit en être la mere, mais qui ne le savoit pas, se propose avec joie la honte de la stérilité pour se conserver pure. Si bientôt un ange descend du ciel pour lui annoncer les desseins du Très-haut, la présence de cet esprit sous une figure humaine étonne cette vierge craintive. Cette heureuse nouvelle qu'elle va devenir mere d'un Dieu alarme sa pudeur. Ne croyez pas que cet honneur, qui mit à ses pieds toutes les grandeurs de l'univers, puisse changer ni la simplicité de sa vie, ni la pauvreté de son état, ni l'obscurité dont elle

goûte les douceurs. Elle accouche à Bethléem dans une étable, n'ayant pas de quoi se loger : mere pauvre d'un fils qui devoit enrichir le monde entier de sa pauvreté, selon l'expression de l'apôtre. Elle fuit avec lui en Égypte, pour dérober ce précieux enfant à la persécution de l'impie Hérode; et dans sa fuite il ne lui reste pour tout bien que son cher Jésus. Dieu la console et la rappelle. Voilà enfin son fils arrivé à cet âge où sa souveraine sagesse devoit éclater dans la région de l'ombre de la mort. Dès l'âge de douze ans il quitte sa mere pour les intérêts de son pere. Bientôt il ne reconnoît plus pour parents que ceux qui font la volonté de Dieu. Il déclare qu'heureuses sont non les entrailles qui l'ont porté, non les mamelles qui l'ont nourri; mais les ames qui l'écoutent, et qui gardent fidèlement la parole de Dieu. Il ne souffre plus qu'on admire les plus excellentes créatures que par rapport à lui. Par cette conduite si austere à la nature, il ne permet plus à sa mere même de s'attacher à lui que par les liens de la plus pure religion. Attentive à l'ordre des conseils de Dieu, comme l'évangile dit qu'elle fut dès la naissance de ce fils, elle l'écoute, elle l'observe, elle l'admire, elle ne songe qu'à s'instruire dans un humble silence. Nous ne voyons point qu'elle ait fait de miracles : et qu'il est beau à elle de s'en être abstenue ! Nous ne voyons

point qu'elle ait entrepris de communiquer aux autres la sagesse dont elle étoit pleine : que ce silence est grand, mes freres, et que Marie est admirable dans les endroits mêmes de sa vie les plus obscurs et les plus inconnus ! Qui auroit pu mieux qu'elle se signaler par l'instruction et par les miracles, elle qui avoit été la fidele dépositaire de tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, elle qui étoit devenue la mere de la sagesse souveraine et de la vérité éternelle ? Elle ne pense néanmoins qu'à obéir, à se taire et à se cacher. Après l'enfance de son fils, il n'est plus parlé d'elle qu'autant que la vie de Jésus-Christ y engage comme par hasard les évangélistes. En cela nous reconnoissons avec plaisir combien la conduite de Marie et le style de l'évangile viennent d'un même esprit de simplicité. Tout ce qui n'a pas un rapport nécessaire à Jésus-Christ est supprimé. Que de vertus aimables et d'exemples touchants sont dérobés à la vue des hommes par cette conduite ! Marie mene une vie commune et cachée ; les évangélistes nous le laissent entendre sans nous l'expliquer en détail : et en effet ce détail n'est pas nécessaire ; nous comprenons assez par son état, par ses sentiments, quelle devoit être sa vie, dure, laborieuse, soumise. Son obscurité nous instruit infiniment mieux que n'auroient pu faire les actions les

plus éclatantes. Nous avions déja assez d'exemples devant les yeux pour savoir agir et parler : mais il nous en falloit pour apprendre à nous taire, et à n'agir jamais sans nécessité. Trop attentifs aux choses extérieures, toujours poussés au-delà des bornes de notre état par notre vanité et par notre inquiétude, accoutumés aux occupations qui flattent les sens et qui dissipent l'esprit, parlant magnifiquement de la vertu et pratiquant mal ce que nous disons, n'avions-nous pas besoin, mes freres, d'être convaincus par cet exemple que la vertu la plus pure est celle d'une ame qui se retranche modestement dans ses devoirs, qui fuit l'éclat, et qui aime la simplicité ?

Dans cette vie humble et retirée, Marie s'unit à Dieu de plus en plus par la ferveur de sa priere ; elle prépare déja son cœur au sacrifice qu'elle doit faire de son fils, pour le bien du monde. Ce fils, qui entraîne les peuples dans les déserts par les charmes de sa doctrine, qui répand ses bienfaits par-tout où il passe, qui guérit toutes les langueurs, s'est fait lui-même notre remede pour nous guérir du péché, qui est le plus grand des maux ; il faut qu'il meure ce fils, ce cher fils ; il est notre victime ; et à la vue des tourments cruels qu'il va souffrir, un glaive de douleur déchirera le cœur de sa mere. Marie, immobile au pied de la croix, y contemple déja ce mystere d'i-

gnominie. Hélas ! l'eût-elle cru ? Marie, l'eussiez-vous pensé, qu'en donnant au monde celui qui en devoit être la joie et le bonheur, qui étoit l'attente de toutes les nations et de tous les siecles, il dût vous en coûter sitôt après tant de larmes et tant de douleurs ?

Si elle ne meurt pas d'accablement avec son fils qu'elle voit mourir, c'est qu'elle est réservée à une peine plus longue et plus rude. Que de douloureuses années passées depuis, privée de son bien-aimé; pauvre, errante dans sa vieillesse même; n'ayant d'autre ressource humaine que les soins de saint Jean qui la nourrissoit à Éphese, et exposée à toutes sortes de persécutions.

Telle fut la vie de la Vierge sainte, telle fut sa préparation à la mort. Tout servit à la détacher; Dieu rompit en elle tous les liens les plus innocents. La pauvreté, le travail, l'obscurité, le renoncement aux plaisirs sensibles, la douleur de perdre son fils, celle de lui survivre long-temps, furent son triste partage. Ce fut par cet exercice continuel des vertus les plus pénibles et les plus austeres, qu'elle arriva au dernier jour de son sacrifice : heureuse de ce que tous les moments de sa vie ont servi à lui accumuler pour celui de sa mort des trésors infinis de grace et de gloire ! Heureux nous-mêmes, et mille fois heureux

si nous savions faire pour notre salut ce qu'elle a fait pour l'accroissement de ses mérites !

Hélas ! à quelque âge, mes freres, en quelque état que la mort nous prenne, elle nous surprend, elle nous trouve toujours dans des desseins qui supposent une longue vie. La vie, donnée uniquement pour s'y préparer, se passe entiere dans un profond oubli du terme auquel elle doit aboutir. On vit comme si l'on devoit toujours vivre. L'on ne songe qu'à se flatter soi-même par toutes sortes de plaisirs, lorsque la mort arrête soudainement le cours de ces folles joies. L'homme sage à ses propres yeux, mais insensé à ceux de Dieu, se donne mille inquiétudes pour amasser des biens dont la mort le va dépouiller. Cet autre, emporté par son ambition, perd tellement de vue sa mort, qu'il court au travers des dangers au-devant de la mort même. Tout devroit nous avertir, et tout nous amuse. Nous voyons, comme dit saint Cyprien, tomber tout le genre humain en ruine à nos propres yeux. Depuis que nous sommes nés, il s'est fait comme cent mondes nouveaux sur les ruines de celui qui nous a vus naître. Nos plus proches parents, nos amis les plus chers, tout se précipite dans le tombeau, tout s'abîme dans l'éternité ? Nous sommes continuellement nous-mêmes entraînés par le torrent dans cet abîme, et nous n'y pensons pas.

La plus vive jeunesse, le plus robuste tempérament ne sont que des ressources trompeuses. Elles servent moins à éloigner de nous la mort, qu'à rendre sa surprise plus imprévue et plus funeste. Elle flétrit le soir, dit l'écriture, et foule aux pieds les plantes que nous avions vues fleurir le matin. Mais non seulement quand on est sain, quand on est jeune, on se promet tout; chose bien plus déplorable ! ni la vieillesse, ni l'infirmité ne nous disposent presque point à la mort. Ce malade la porte presque déja dans son sein, et cependant dès qu'il a le moindre intervalle, il espere qu'il échappera à la mort, ou du moins qu'elle le laissera encore languir long-temps. Ce vieillard tremblant, accablé sous le poids des années, chagrin de se voir inutile à tout, ramasse des exemples d'heureuse vieillesse pour se flatter : il regarde un âge plus avancé que le sien, espere d'y parvenir, y parvient effectivement, regarde encore au-delà, jusqu'à ce qu'enfin ses incommodités le lassent de vivre, sans qu'il puisse jamais se résoudre à mourir de bon cœur. Ainsi on s'avance toujours vers la fin de sa vie, sans pouvoir l'envisager de près; et l'unique prétexte de cette conduite si bizarre et si imprudente, est que la pensée de la mort afflige, consterne, et qu'il faut bien chercher ailleurs de quoi se consoler.

Quelle apparence, dit-on, de ne goûter aucun plaisir dans une vie d'ailleurs si traversée, que cette pensée affreuse ne vienne troubler par son amertume? Quoi! dit-on, si on y pensoit, auroit-on le courage de pourvoir à son établissement, à ses affaires, de goûter les douceurs de la société? Cette réflexion seule ne renverseroit-elle pas bientôt tout l'ordre du monde? Si donc on y pense, ce n'est que par hasard, superficiellement, et on se hâte de chercher quelque amusement qui nous dégage de cette réflexion importune.

Ô folie! nous savons que la mort s'avance, et nous nous confions à cette misérable ressource de fermer les yeux pour ne voir pas le coup qu'elle nous va donner. Nous ne pouvons pas ignorer que plus nous nous attacherons à la vie, plus la fin en sera amere. Nous savons qu'il est de foi que tous ceux qui ne vivront pas dans la vigilance chrétienne, seront surpris par une ruine prompte et inévitable. Le fils de Dieu se sert dans l'évangile des plus sensibles comparaisons pour nous effrayer. En ce point l'expérience et la foi sont d'accord; nous le savons, et rien ne peut guérir notre stupidité.

On réserve tout à faire pour sa conversion au moment de la mort: restitution du bien d'autrui, paiement des dettes, détachement d'un intérêt sordide,

réparation de scandales, pardon d'injures, rupture de mauvais commerce, éloignement des occasions, renoncement aux habitudes, précaution contre les rechûtes, confession qui répare tant d'autres confessions mal faites; tout cela est remis jusqu'à la derniere heure, jusqu'au dernier moment.

Considérez, chrétiens, et je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ, par tout ce qu'il y a de plus pressant dans l'intérêt de votre salut, d'y penser devant Dieu. Peut-être sera-ce la derniere fois; que dis-je? sans doute ce sera la derniere fois pour quelqu'un parmi tant d'auditeurs.

Qu'une crainte lâche ne vous empêche donc pas de penser souvent à la mort. Oui, chrétiens, pensez-y souvent. Cette pensée salutaire, bien loin de vous troubler, modérera toutes vos passions, et vous servira de conseil fidele dans tout le détail de votre conduite. Régelz vos affaires, appliquez-vous à vos besoins, conduisez vos familles, remplissez vos devoirs publics et domestiques avec l'équité, la modération et la bonne foi que doivent avoir des chrétiens qui n'ont pas oublié la nécessité de mourir; et cette pensée sera pour vous une source de lumiere, de consolation et de confiance.

Prenez garde, mes freres, que ce n'est pas la mort, mais la surprise qu'il faut craindre. Ne craignez pas,

dit saint Augustin, la mort dont votre crainte ne peut vous garantir; mais craignez ce qui ne peut jamais vous arriver si vous le craignez toujours.

Quelle est donc votre erreur, mon cher auditeur, si, renversant le véritable ordre des choses, vous craignez lâchement la mort jusqu'à n'oser penser à elle; si vous craignez si peu la surprise, que vous vivez dans l'oubli téméraire d'un si grand danger?

Si vous négligez une instruction si importante, si vous ne prévenez ce malheur, ce sera, (oui le fils de Dieu nous l'assure,) ce sera pendant la nuit la plus obscure, c'est-à-dire lorsque votre esprit sera le plus obscurci, pendant votre sommeil le plus profond, lorsque vous vous croirez le plus en sûreté, lorsque vous serez content, tranquille, assoupi dans votre péché et dans l'oubli de Dieu, que sa justice viendra à la hâte sans vous donner le temps de recourir à sa miséricorde. Hé! n'est-il pas honteux que nous ne puissions penser à la mort, nous qui non seulement avons tant d'intérêt de la prévoir, et de nous y préparer de loin, mais qui devons la regarder, avec la sainte Vierge, comme notre bienheureuse réunion avec Jésus-Christ? Un peu d'attention, mes freres, sur ce dernier point.

SECOND POINT.

La sainte vierge, dès le temps qu'elle conçut son divin fils, étoit pleine de graces: plénitude qui signifie que le Saint-Esprit avoit mis en elle toutes les vertus dans une haute perfection. Le Seigneur étoit avec elle; c'étoit lui qui la conduisoit et qui régloit tous ses sentiments. Tant de précieuses bénédictions du ciel la distinguoient des plus saintes femmes, et la rendirent digne du choix de Dieu même pour le plus grand de tous ses desseins. Cette vertu si pure reçut chaque jour quelque nouvel accroissement, chaque jour, jusqu'à celui de sa mort; plus ses épreuves furent grandes, plus ses victoires furent agréables aux yeux de Dieu; et la grace ne trouvant pas dans son cœur les obstacles qu'elle rencontre dans le nôtre, y fit un progrès sans interruption.

L'ame fidele ne peut regarder la vie présente que comme un court passage à une meilleure. Elle doit, dit saint Augustin, supporter patiemment les miseres de l'une, et soupirer avec ferveur après les délices de l'autre.

Si cette disposition doit être celle de toute ame chrétienne, quelle devoit être, mes freres, celle de cette Vierge épouse du Saint-Esprit, de cette créature si noble et si sainte, qui redoubloit sans cesse l'ardeur de sa charité par celle de ses gémissements et de ses

prieres? Saint Luc assure que les apôtres ayant perdu de vue Jésus-Christ qui montoit au ciel, ils se retirerent à Jérusalem, où ils persévéroient tous dans un même esprit en prieres avec Marie mere de Jésus-Christ. Prieres où Marie tâchoit de recouvrer par une vive foi ce que ses sens venoient de perdre : prieres où elle se consoloit par le doux souvenir de tout ce que son cher fils avoit fait de plus tendre pour elle : prieres où elle lui parloit, quoiqu'elle ne fût plus en état de le voir : prieres où elle lui expliquoit plus par ses larmes que par ses paroles, son amour, sa douleur, ses desirs de finir une absence si triste et si rude. Je desire de rompre mes liens, dit saint Paul ; il me tarde d'être délivré de la prison de ce corps mortel, pour entrer dans la parfaite liberté des enfants de Dieu, et pour m'unir à Jésus-Christ. Il est lui seul toute ma vie, et la mort est pour moi un gain inestimable. Hé ! n'est-ce pas, mes freres, ce que Marie disoit sans doute chaque jour à son bien-aimé ?

Oui, il me semble que je l'entends y ajouter dans l'amertume de son cœur, ces paroles touchantes : Hé! n'y a-t-il pas assez de temps que mon ame languit dans les liens qui la tiennent ici bas captive?

Hélas! que pouvoit être la terre pour elle? pour elle, dis-je, qui avoit déja au ciel l'objet de toute sa tendresse. Qu'est-ce qui eût été capable de la conso-

ler dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes? N'étoit-elle pas violemment retenue ici bas, pendant que son cœur s'élevoit vers son fils? Elle n'avoit plus rien en ce monde, Jésus l'avoit quittée. Ce n'étoient point les dangers dont elle étoit environnée, ni les persécutions que souffroit déja l'église naissante, qui la dégoûtoient de la vie; ce n'étoit point la gloire et le triomphe qui lui étoit préparé au ciel, qui lui faisoit desirer la mort: c'étoit uniquement Jésus-Christ, dont elle ne pouvoit sans douleur se voir séparée. Toute sa vie n'étoit, selon les termes de saint Augustin, qu'un desir perpétuel, qu'un long gémissement; et la seule volonté souveraine du fils pouvoit calmer les impatiences toutes saintes de la mere.

Ne pensez pas, mes freres, que ces grands sentiments ne conviennent qu'à la Vierge sainte; il ne faut qu'aimer Jésus-Christ pour desirer d'être éternellement avec lui; et si nous avions de la foi, (chose honteuse) il ne faudroit que nous aimer nous-mêmes, pour avoir impatience de jouir avec lui de sa gloire et de son royaume.

Il n'appartient, dit saint Cyprien, de craindre la mort qu'à ceux qui n'aiment point le Seigneur, et qui ne veulent point aller à lui; qu'à ceux qui manquent de foi et d'espérance, qu'à ceux qui ne sont point persuadés que nous régnerons avec lui.

En effet, mes freres, faisons-nous justice. En vérité, regarderions-nous le desir de la mort comme une spiritualité raffinée (car c'est le langage du monde), si nous regardions la mort comme notre foi nous oblige de la regarder? Telle est notre foiblesse, que nous comptons pour beaucoup dans la vie chrétienne de nous préparer et de nous résoudre à la mort lorsque nous ne pouvons plus l'éviter. Mais attendre la mort comme notre bienheureuse délivrance des dangers infinis de cette vie, mais regarder la mort comme l'accomplissement de nos espérances; c'est ce que le christianisme nous enseigne le plus clairement et le plus fortement, et c'est néanmoins ce que nous ignorons comme si nous n'avions jamais été chrétiens.

Que ceux qui ne connoissent et n'esperent rien au-delà de cette vie misérable, y soient attachés, c'est un effet naturel de leur amour propre. Mais que des chrétiens à qui Dieu a fait des promesses si grandes et si précieuses pour la vie future, comme parle saint Pierre; à qui sont ouvertes les voies à une vie nouvelle; mais que des chrétiens qui doivent regarder ce monde comme un lieu d'exil, de misere et de tentation, manquent de courage pour se détacher des amusements de leur pélerinage, et pour soupirer après les biens immenses de leur patrie, c'est une bassesse d'ame qui dément et qui déshonore leur foi. Quoi! des hom-

mes destinés à jouir avec Jésus-Christ d'une gloire et d'une félicité éternelle, ne se laisseront jamais toucher à tant de grandeurs qui leur sont préparées! Abrutis, stupides, ensevelis dans l'amour des choses sensibles, ils feront leur capital des biens grossiers, fragiles, imaginaires de cette vie; et le paradis ne sera que leur pis aller! Quoi! ce ne sera que dans l'extrémité d'une maladie incurable qu'ils voudront bien accepter, faute de mieux, le royaume du ciel, parcequ'ils sentiront alors que tout ce qui les amusoit sur la terre leur échappe pour jamais! Est-ce ainsi donc que nous demandons chaque jour à Dieu notre pere l'avénement de son regne, que nous craignons néanmoins, et que nous voulons toujours différer? Quelle mauvaise foi! quelle espece de division dans notre priere! Est-ce ainsi que nous préférons le ciel à la terre, l'éternité aux choses présentes, Jésus-Christ au monde? Est-ce ainsi que nous l'aimons ce Sauveur si aimable, nous qui voudrions vivre toujours d'une vie animale, et ne le voir jamais? Son royaume que nous devrions acheter par tant de soupirs, par tant de travaux et par tant de victoires, et que nous n'acheterions jamais trop cher, nous sera-t-il donné à si vil prix? Nous sera-t-il donné pour rien? malgré nous-mêmes? Faudra-t-il qu'il nous force à le recevoir, nous qui craignons d'en jouir trop tôt, et qui

voudrions n'en jouir jamais, pourvu qu'il nous laissât croupir dans cette boue dont nous sommes comme ensorcelés? Non, non, ce don céleste seroit prodigué et avili, si Dieu l'accordoit à des ames si indignes de le recevoir. Peut-il moins demander de nous, que de vouloir que nous desirions les biens inestimables qu'il nous veut donner, et pouvons-nous les desirer, sans comprendre que c'est la mort, comme dit saint Paul, qui nous revêtira de toutes choses?

Il faut donc que ce saint devoir prévale sincèrement sur toutes les passions qui nous attachent en cette vie; en un mot, cette vie n'étant faite que pour l'autre, nous devons être ici bas toujours comme en suspens aux approches de l'éternité, toujours dans l'espérance, et par conséquent toujours dans le desir qu'elle s'ouvre pour nous recevoir, comme ayant tous nos biens dans un autre lieu que celui où nous sommes. Cette disposition, dit saint Augustin, est si essentielle au christianisme, que sans elle tout le plan de la religion se trouve renversé. Donnez-moi, dit-il, un chrétien qui soit prêt à se contenter de jouir éternellement des plaisirs innocents de cette vie, pourvu que Dieu lui donne l'immortalité; quoiqu'il se propose de vivre dans une parfaite innocence, ce seul renoncement au royaume céleste le rend néanmoins criminel. Faut-il s'en étonner? Supposé la foi, peut-

il sans impiété et sans folie préférer la jouissance des créatures à celle de Dieu même ; la honte de s'oublier soi-même ici bas, à la gloire infinie de régner avec Jésus-Christ?

Aussi voyons-nous que les apôtres et les premiers chrétiens, prenant toutes ces vérités à la lettre, fondoient toute leur joie et toute leur consolation sur leur espérance. Ils se réjouissoient dans l'espérance de régner éternellement avec Jésus-Christ qui essuieroit leurs larmes. Ils vivoient, dit saint Paul, dans une humble et douce attente de leur espérance bienheureuse, et de l'avénement du grand Dieu de gloire.

Cet apôtre veut-il relever le courage des fideles, et leur montrer jusqu'où va le bonheur de leur condition; tantôt il leur dit : Nous serons élevés sur les nues au-devant de Jésus-Christ, alors nous serons à jamais avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres, en vous entretenant de ces aimables vérités. Tantôt il s'écrie : Si vous vivez de la vie ressuscitée de Jésus-Christ, ne cherchez plus que ce qui est au ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; n'aimez, ne goûtez plus que les biens d'en-haut; ne comptez plus pour rien ceux d'ici bas. Tantôt il leur promet que leur délivrance est prochaine : Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra; cependant il faut que tout juste vive de la foi.

Ainsi vous voyez, mes freres, que, bien loin de craindre la mort, ces chrétiens si dignes de l'éternité avoient besoin qu'on leur promît qu'ils ne seroient pas encore long-temps sur la terre éloignés du Sauveur. C'étoit donc cette douce espérance qui les rendoit patients dans les tribulations, intrépides dans les dangers, et qui leur faisoit chanter des cantiques de joie et d'actions de graces dans les plus horribles tourments.

Nous voyons par les saintes lettres, que, suivant les paroles du fils de Dieu, qui avoit mêlé à dessein dans ses prédictions la ruine prochaine de Jérusalem avec celle de l'univers, ces premiers fideles croyoient communément (et cette croyance les consoloit) que le monde finiroit bientôt. La briéveté de la vie, la mort prompte, le jugement du monde entier, où Jésus-Christ accomplira son regne et triomphera de tous ses ennemis; ces objets, dis-je, qui effraient nos lâches chrétiens qui n'ont pas le courage de les regarder fixement, étoient pour ceux-ci des objets de ferveur et de confiance. Nous apprenons même de saint Augustin, qu'il n'y avoit que leur soumission aux volontés de Dieu, leur desir de souffrir pour sa gloire et pour perpétuer l'église en multipliant les fideles, qui les empêchât de se procurer eux-mêmes la mort. Ils attendoient encore plus impatiemment le second

avénement du fils de Dieu, que les patriarches et les prophetes mêmes n'avoient attendu le premier. Bon Dieu! à quoi sommes-nous réduits? où est notre religion? et qu'est donc devenue cette foi que nous avons reçue comme une précieuse succession de ces premiers héros du christianisme? foi si vive, si courageuse en eux; foi si languissante, si étouffée en nous par un vil intérêt, par des plaisirs grossiers et honteux, par des honneurs vains et chimériques!

Mais, dira-t-on, la sainte Vierge, que vous proposez ici pour modele, étoit pleine de grace: ainsi, en souhaitant de mourir, elle soupiroit après un bonheur assuré. Marie étoit pleine de grace, il est vrai, et elle se confirmoit tous les jours; cependant au lieu de craindre comme nous la mort, elle ne craignoit que la vie: la vie, dis-je, dont elle faisoit un usage si innocent; la vie dont elle ménageoit tous les moments pour l'accroissement de ses mérites; elle en souhaitoit pourtant la fin.

Et nous qui sommes si vuides de grace, et si abusés des folies trompeuses du monde, si esclaves de la chair et du sang, si déraisonnables pour nos intérêts, si accoutumés au mensonge et à l'artifice, si indiscrets et si malins dans nos paroles, si vains et si déréglés dans notre conduite, si fragiles dans les tentations, si

téméraires dans les dangers, si inconstants et si infideles dans nos meilleures résolutions, nous ne craindrons pas d'abuser de la vie, nous oserons en souhaiter la durée; et nous craindrons au contraire la fin de ces épreuves continuelles où notre salut est si terriblement hasardé !

Mais, dira-t-on encore une fois, Marie n'avoit pas besoin de faire pénitence; la mort ne pouvoit que couronner toutes ses vertus; si nous étions aussi prêts à mourir qu'elle, nous voudrions comme elle mourir. Mais, dans la corruption où nous sommes, nous avons besoin de délai pour expier nos fautes; il n'appartient qu'aux innocents de se hâter de comparoître devant leur juge.

Voilà, mes freres, tout ce que les hommes aveuglés par l'amour de la vie peuvent dire de plus plausible pour se justifier. A cela je réponds deux choses.

1°. Vous n'êtes point, dites-vous, dans les dispositions de Marie. J'en conviens, mes freres, j'en conviens; et c'est cette opposition extrême entre son état et le vôtre, que je déplore. Vivez comme elle, et vous serez dignes comme elle d'espérer au bonheur d'une sainte mort. Si vous voulez cesser de craindre la mort, ôtez la cause funeste de cette crainte. Vivez comme ne comptant point sur la vie. Usez de ce monde comme

(c'est saint Paul qui vous parle) usez de ce monde comme n'en usant point; car ce monde qui vous enchante n'est qu'une figure qui passe, et qui passe dans le moment qu'on en croit jouir.

Mais ne vous trompez point vous-mêmes, et n'espérez pas tromper Dieu. N'alléguez point vos propres péchés pour vous autoriser dans votre attachement aux choses présentes. Quoi! parceque vous avez jusqu'ici abusé de la vie, vous prétendez que c'est une bonne raison de desirer encore de la prolonger! Tout au contraire, vous devez être ennuyés de vivre, puisque la vie vous expose chaque jour à perdre Dieu éternellement. Tandis que vous vivrez amusés par vos sens, enivrés des choses les plus frivoles, vous ne serez jamais prêts à mourir, et vous demanderez toujours à vivre, fondés sur des propos vagues de pénitence. Mais renversez cet ordre. Au lieu de faire dépendre vos dispositions pour la mort, de votre attachement à la vie, faites tout au contraire, comme il est juste, dépendre votre détachement de la vie d'un sincere desir de la mort. Dites désormais en vous-mêmes : C'est au-delà de cette vie que sont tous nos vrais biens. Hâtons-nous donc d'y parvenir. Soupirons, gémissons, comme dit saint Paul, de nous voir encore sujets malgré nous à la vanité et aux passions

du siecle. Le meilleur moyen de nous rendre dignes de la gloire d'une autre vie, c'est de mépriser et de sacrifier sans réserve tout ce qui nous amuse dans celle-ci.

2°. Remarquez, dit saint Augustin, combien vos projets de pénitence ont été jusqu'ici mal exécutés. Combien de fois environnés des douleurs de la mort, comme parle le roi prophete, avez-vous demandé à Dieu quelque temps et quelque terme, afin que l'avenir réparât le passé ! Mais ce temps demandé, et accordé uniquement pour repasser toutes vos années dans l'amertume de votre cœur, pour pleurer vos iniquités, à quoi ne l'avez-vous pas prodigué follement ! Bien loin de vous délivrer de vos chaînes, vous n'avez fait que les appesantir. Chaque jour n'a servi qu'à fortifier la tyrannie de vos habitudes criminelles, qu'à augmenter l'impénitence de votre cœur, qu'à abuser du temps, de la santé, des biens et de la grace même. Chaque jour a augmenté vos comptes, en sorte que vous êtes devenus insolvables.

Ici, chrétiens, j'interpelle votre conscience, je ne veux point d'autre juge que vous. Êtes-vous maintenant mieux préparés à comparoître devant Dieu que vous ne l'étiez autrefois? Si vous l'êtes, profitez de ce temps; demandez à Dieu que sa miséricorde, pour

prévenir votre inconstance, se hâte de vous enlever du milieu des iniquités. Si vous ne l'êtes pas, rendez-vous au moins, rendez-vous à une expérience si convaincante. Concluez, dit saint Augustin, qu'en demandant de vivre, vous demandez plutôt de continuer vos infidélités que d'en commencer la réparation. De bonne foi, concluez donc que c'est plutôt l'amour des plaisirs de la vie, que celui des austérités de la pénitence, qui vous éloigne de la mort; et si vous manquez de courage pour aller jusqu'où votre foi vous appelle, du moins soupirez, rougissez de votre foiblesse; du moins avouez avec confusion que vous n'avez pas les sentiments que votre religion vous inspire.

Plus vous craignez, mes freres, de quitter ce monde, plus il convient à votre salut que vous le quittiez promptement. Plus vous l'aimez, plus il vous est nuisible : car rien ne prouve tant que vos lâches dispositions combien la vie est un danger, combien la mort seroit une grace pour vous.

Ô aimable Sauveur, qui, après nous avoir appris à vivre, n'avez pas dédaigné de nous apprendre aussi à mourir, nous vous conjurons par les douleurs de votre mort de nous faire supporter la nôtre avec une humble patience, et de changer cette peine affreuse qui est imposée à tout le genre humain, en un sacri-

fice plein de joie et de zele. Oui, bon Jésus, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à vous. En vivant, hélas! nous n'y sommes qu'avec la triste crainte de n'y être plus un moment après. Mais en mourant, nous serons à vous pour jamais, et vous serez aussi tout à nous, pourvu que le dernier soupir de notre vie soit un soupir d'amour pour vous, et qu'ainsi la nature se perde dans la grace. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE D'UN MARTYR.

Ossa pullulent de loco suo : nam corroboraverunt Jacob, et redemerunt se in fide virtutis.

Que les os refleurissent en leur place : car ils ont fortifié Jacob, et ils se sont rachetés eux-mêmes par la vertu de leur foi. Au chapitre 49 de l'Ecclésiastique.

C'est ainsi que l'auteur de ce livre sacré, après avoir parlé de l'homme juste que le Seigneur a donné à la terre, loue douze prophetes qui ont instruit le peuple de Dieu. Que cette louange convient, mes freres, aux reliques des saints martyrs qui font la gloire de l'église! On ne trouve plus rien d'eux ici bas que des ossements desséchés; tristes victimes de la mort et de la corruption : mais ces ossements presque réduits en poudre se releveront au grand jour où Jésus-Christ les ranimera. Que dis-je? je les vois déja; ils sont hors des tombeaux, parcequ'ils ont fortifié Jacob, parcequ'ils ont soutenu l'église par leur invincible courage, parcequ'ils se sont rachetés eux-mêmes, et que la vertu de leur foi, qui étoit le don de Dieu, les a délivrés de la tentation.

Précieuses dépouilles du martyr que nous célébrons, vous sortez de ces lieux souterrains où la nouvelle Rome, mere des martyrs, porte dans ses entrailles ceux que l'ancienne Rome, idolâtre et envrée du sang des saints, a persécutés. Heureuse la France qui vous ouvre son sein avec cette pieuse pompe! heureux le jour qui éclaire cette fête! heureux nous-mêmes, mes freres, à qui Dieu donne de la pouvoir célébrer! Fleurissez, revêtez-vous de gloire, sacrés ossements, et répandez dans toute la maison de Dieu une odeur de martyre : *Ossa pullulent de loco suo.*

Ne tardons pas, mes freres, à expliquer le vrai esprit de cette fête. Voici deux biens qui nous sont présentés. D'un côté, l'exemple d'un martyr; de l'autre, ses reliques. Son martyre, c'est l'exemple qu'il faut imiter; le dépôt de ses reliques demande notre culte. Considérons donc dans les deux points de ce discours; premièrement, ce que c'est qu'un martyr; secondement, le culte qui est dû à son corps.

Ô Sauveur, qui l'avez formé ce martyr, qui du haut du ciel avez regardé son combat avec complaisance, qui êtes descendu dans la lice pour combattre et pour vaincre en lui, qui l'avez enfin couronné; venez en moi, donnez-moi une bouche enflammée et digne de louer celle du témoin qui vous a si glorieu-

sement confessé. Marie, mere du chef de tous les martyrs, intercédez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

QUAND on lit, mes freres, les magnifiques promesses faites à l'église, on y trouve des rois de la terre qui en seront les nourriciers, et qui viendront en silence baiser ses sacrés vestiges, on apperçoit la plénitude des nations qui doit venir à elle, et entrer en foule dans la porte de l'évangile. A ce spectacle disparoissent jusqu'aux moindres images de persécution. On est tenté de croire que Dieu, qui tient les cœurs des princes dans ses mains, et qui aime son église comme tout homme aime son propre corps, doit tenir en bride toutes les puissances humaines, pour conserver à ses enfants une éternelle paix. Mais autant, dit Dieu aux hommes, que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes voies et mes pensées sont au-dessus des vôtres. Voici donc ce qu'il a pensé, lui à qui seul appartient la sagesse. Il a trouvé dans ses profonds conseils qu'il est meilleur de permettre que les maux arrivent pour les changer en biens, que de ne les permettre jamais. Et en effet, qu'y a-t-il de plus divin que de commander au mal même, et de le rendre bon? Comment le fait-il, mes freres? dit saint Augustin. C'est qu'il donne à l'iniquité le cours qu'il lui plaît selon ses desseins. Il ne fait pas l'iniquité; mais en la

laissant échapper d'un côté plutôt que d'un autre, il la regle, il la domine, il la fait entrer dans l'ordre de sa providence. Ainsi il laisse la fureur s'allumer dans le cœur des princes païens : force leur est donnée contre les sacrifices, et ils affligent les saints du Très-haut. Mais ne craignez rien; la persécution ne peut être que bonne dans la main de Dieu. Le sang des martyrs sera une semence féconde pour multiplier les chrétiens. Le vaisseau sera agité par une cruelle tempête, mais les vagues ne pourront l'engloutir. L'église s'étendra sur les nations jusqu'aux extrémités de l'univers, pendant même qu'elle répandra tant de sang. Quand après trois cents ans de persécution elle aura lassé les persécuteurs, et montré qu'elle est indépendante de toutes les puissances humaines; alors elle daignera recevoir à ses pieds les Césars pour les soumettre à Jésus-Christ. Cependant ceux qui s'imaginent renverser le vrai Dieu, c'est par lui qu'ils sont soutenus. C'est lui qui se joue de tous leurs projets, et qui fait servir leur rebellion même à l'accomplissement des siens. Par la persécution, il prépare à la vraie religion des témoins, mais des témoins qui en scelleront la vérité de leur propre sang. Par la persécution, il prépare aux persécutés l'expiation de leurs fautes passées, car leur sang lave tout. Quelle autorité pour la religion, lorsque ceux qui l'ont embrassée ne

craignent point de mourir pour elle! Enfin le même coup qui brise la paille, comme remarque saint Augustin, sépare le pur grain que Dieu a choisi.

Dans ce dessein, Dieu les encourage par Jésus qui marche à la tête la croix en main. Le voilà ce modele de tous les martyrs; il boit le calice de sa passion, et il le boit jusqu'à la lie la plus amere, et il le présente ensuite à tous ceux dont il est suivi; ils le boiront à leur tour, mes freres, et le disciple ne sera point au-dessus du maître.

Il leur prédit avec sa mort, celle que Dieu leur a réservée. Ils vous feront, dit-il, toutes sortes de calomnies et d'outrages à cause de mon nom. Vous serez odieux à toute la terre; ils croiront faire un sacrifice à Dieu en vous égorgeant. Voici ce qu'il ajoute pour relever le courage des siens : Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps. Hé! que faut-il donc craindre, ô Sauveur? Quoi! les maîtres de l'univers, qui d'une seule parole ou d'un seul regard font trembler le reste des hommes; ces princes qui au-dehors par leurs armées, et au-dedans par leurs édits, portent par-tout à leur gré ou la mort ou la vie, ne méritent-ils pas d'être craints? Non, non : ils ne sont redoutables qu'autant qu'ils tiennent le glaive de Dieu contre les méchants; et c'est Dieu seul qu'il faut craindre en eux. Hors de là, leur puissance n'est

que foiblesse, leurs coups ne portent que sur le corps déja condamné à la corruption ; ils ne peuvent détruire que ce qui se détruit de soi-même; ils ne peuvent qu'écraser ce qui n'est que cendre; ils ne peuvent que prévenir de peu de jours une mort qui confondra bientôt la cendre des persécuteurs avec celle du persécuté. Quand ils ont tué le corps, qui de lui-même tomboit déja en ruine, leur force est épuisée, ils ne peuvent plus rien : car pour l'ame du juste persécuté, elle est dans la main de Dieu, asyle inaccessible à la fureur humaine; et le tourment de la mort ne la touche point. Ô qu'ils sont foibles ces hommes dont la puissance épouvante tout le genre humain, et qui en sont misérablement éblouis eux-mêmes! Gardez-vous bien, ô mes disciples, gardez-vous bien de les craindre jamais. Je vous montrerai celui qu'il faut craindre; réservez toute votre crainte pour celui qui peut non seulement briser comme eux ce corps de terre, mais encore donner à l'ame la mort éternelle. Que la juste crainte du Dieu tout-puissant étouffe en nous, mes freres, cette crainte lâche des hommes qui ne peuvent rien.

Vous comprenez maintenant, mes freres, pourquoi Dieu veut fonder son église sur la persécution. Par là, toute puissance humaine est confondue; la vérité est confirmée; et les enfants de Dieu sont pu-

rifiés. Les voilà donc qui seront menés à la boucherie, et leur sang ruisselera de tous côtés.

Représentons-nous, mes freres, comment ils vivoient dans le temps des persécutions. Leur vie étoit un perpétuel martyre. L'attente de la mort étoit la préparation à la mort même. Aucun jour d'assuré, aucun moment où l'on ne pût être trahi, accusé, traîné devant les juges, et mené au supplice. Tout à craindre des voisins, des amis, des proches. Le pere accuse sa fille, l'époux son épouse, le frere sa sœur; ainsi le glaive, selon la parole de Jésus-Christ, divise les familles.

La persécution un peu ralentie se rallume, tantôt par la politique des empereurs, tantôt par la rage du peuple capricieux auquel les chrétiens sont livrés. Ainsi quoique les édits n'ordonnent pas toujours la persécution, elle continue presque toujours par les emportements d'une populace insensée. Étrange effet d'une injustice aveugle! souvent une fausse clémence des empereurs défendoit de rechercher les chrétiens; mais elle ne défendoit pas de les punir sitôt qu'ils étoient découverts. Quel étoit donc ce crime qu'on craignoit de punir, et qu'on n'osoit épargner? Ainsi la persécution, comme certains feux mal éteints, se rallumoit de moments à autres. C'est ce qui paroît par je ne sais combien de familles chré-

tiennes, où l'on trouve de suite plusieurs générations de martyrs : nouveau genre de noblesse jusqu'alors inconnu au monde; noblesse acquise par l'opprobre du supplice, mais dont la foi montre le prix, et dont l'église chantera la gloire jusqu'à la fin des temps.

Dans les persécutions rien n'est à couvert. On traîne dans l'amphithéâtre de vénérables vieillards de près de cent ans, pour être dévorés par les bêtes et pour servir de spectacle au peuple.

Ô quelle indignité! les petits enfants par leur âge si tendre et si innocent ne trouvent aucune compassion. Les jeunes vierges même les plus nobles sont le jouet de la plus cruelle impudence, et on n'épargne pas même les femmes enceintes.

Mais est-ce ici une nécessité inévitable qui assujettit le peuple chrétien? Étoit-il impossible, mes freres, de se délivrer des tyrans? Il ne falloit qu'un mot pour appaiser les persécuteurs, et pour faire disparoître tous les tourments : que dis-je? il ne falloit pas même parler; il suffisoit en se taisant de donner les livres sacrés; il suffisoit d'ouvrir la main, et de laisser tomber un seul grain d'encens dans le feu allumé sur l'autel des faux dieux; il suffisoit de donner de l'argent pour avoir un libelle qui servoit de décharge vers les magistrats. Hélas! à quels lâches artifices n'auriez-vous pas eu recours pour vous garantir

du martyre, vous qui cherchez maintenant de honteuses subtilités et de maudits raffinements pour éluder la loi de Dieu, si peu qu'elle vous gêne!

Au reste, mes freres, ne croyez pas qu'on tente les confesseurs par les menaces, sans les tenter aussi par les promesses. Les empereurs, et ceux qui ont leur autorité, font reluire les espérances les plus magnifiques. Pourquoi, disoient-ils d'ordinaire aux accusés, voulez-vous vous perdre? N'avez-vous point de honte de vivre dans cette vile secte d'hommes désespérés? Adorez les dieux de l'empire, et vous serez comblés d'honneurs. Que n'auroient-ils point donné, ces empereurs, honteux d'être vaincus par l'évangile, pour vaincre certains martyrs célebres, pour leur faire trahir les mysteres qui leur avoient été confiés! Souvent un martyr étoit réduit à ne pouvoir mourir. La mort même, qui auroit fini ses maux, s'enfuyoit devant lui. On mêloit les plaisirs avec les tourments, pour amollir ceux qu'on ne pouvoit vaincre. Les exils, les rudes travaux, les longues prisons, les supplices lents, aussi bien que les plus cruels, et dont l'appareil étoit le plus terrible, étoient employés. Il sembloit que la rage de l'enfer animoit les hommes pour inventer de nouvelles douleurs, et des morts inconnues à la nature. Que disiez-vous alors, ô hommes dignes d'être éprouvés comme l'or dans

la fournaise ardente? que disiez-vous? Je suis chrétien; et encore? Je suis chrétien. C'étoit souvent leur unique réponse. On leur demandoit le nom de leurs pasteurs et des autres fideles. Nous n'avons garde, répondoient-ils, d'accuser ceux qui servent Dieu.

J'entends saint Polycarpe qui dit aux persécuteurs: Pourquoi abandonnerois-je un si bon maître que je sers depuis plus de quatre-vingts ans? J'entends la sentence prononcée à saint Cyprien : Que Cyprien ait la tête tranchée. Il répond, *Deo gratias,* et paie le bourreau. Bien plus, je vois de simples femmes, l'une qui emporte son fils mourant pour le mettre avec les autres sur le bûcher, de peur qu'il ne vive, et qu'il ne soit privé de la couronne; l'autre qui court hors de la ville d'Antioche avec ses petits enfants qu'elle mene par la main. Où allez-vous, lui dit-on, avec tant de hâte? Je cours, dit-elle, vers le fauxbourg, où j'apprends qu'on martyrise les chrétiens, de peur qu'on ne meure pour Jésus-Christ sans moi et sans les miens.

Mais admirez la patience des saints. Ce ne peut pas être la crainte qui les retient : car qui ne craint point la mort est au-dessus de tout. Ils ne craignent point de mourir, mais ils craignent qu'il ne leur échappe une seule parole d'aigreur ou d'impatience. Vrais disciples d'un maître qui a prié pour ses persécuteurs,

jamais ils ne disent un mot qui tende à la menace ou à la sédition. Nous ne vous craignons point, disoit Tertullien aux empereurs, et vous n'avez pas sujet de nous craindre. Nous remplissons vos villes et vos provinces; tout, excepté vos temples, où nous ne daignons entrer. Si nous vous quittions, votre empire seroit un désert. Les légions entieres des chrétiens se laissent exterminer sans se plaindre. L'armée de Julien est toute chrétienne, comme il parut après sa mort, lorsque Jovien fut couronné; elle peut tout, mais elle ne sait que souffrir, et elle obéit à un persécuteur apostat.

Voilà, mes freres, un portrait des martyrs. Tel fut celui que nous honorons. Qu'importe que la mémoire de sa sainte vie et de sa courageuse mort soit ensevelie dans les débris de tant de corps sacrés? Celui qui les ranimera au dernier jour, saura les distinguer et séparer toutes leurs cendres. Il n'a pas oublié ce que celui-ci a fait et souffert. Il a compté toutes ses douleurs, et maintenant il le couronne. Pour nous, mes freres, il nous suffit de savoir que c'est un de ces généreux fideles qui ont livré leur ame pour le nom du Seigneur Jésus-Christ. Fiole pleine du sang qu'il a répandu, et vous palmes qu'il a méritées par son martyre, vous serez à jamais, dans les assemblées des justes, la marque de sa gloire et du triomphe de la vérité.

Parlez-moi d'un docteur qui a éclairé toute l'église par la science des écritures; je demanderai : A-t-il été humble? Racontez-moi les austérités d'un anachorete qui a vécu dans les déserts comme un ange dans un corps mortel ; je demanderai encore : A-t-il persévéré? Mais quand on parle d'un martyr qui dans la vraie église a répandu son sang, il ne reste plus de demande à faire. Le martyre est l'abrégé de toutes les vertus : qui dit martyr, dit tout; et qui a donné sa vie, a consommé le sacrifice d'holocauste dont la bonne odeur monte jusqu'à Dieu.

Gardez-vous bien, mes freres, de regarder avec indifférence ce pieux spectacle. Rien ne doit tant consoler la foi, que la vue d'un martyr : mais rien ne doit tant faire frémir la chair et le sang, rien ne doit tant consterner la nature. Un martyr est un homme foible et sensible comme nous, dont le courage vient faire rougir notre lâcheté. Loin donc, loin du martyr et de ses reliques, celui qui aime encore la vie, et qui n'oseroit mourir pour la foi !

Je vous entends, mes freres. Vous dites : Il est plus facile de mourir que de vivre pour Jésus-Christ. Le combat du martyre est court, au lieu que la pénitence chrétienne est un combat dont les peines et les dangers se renouvellent tous les jours; un combat où l'on est sans cesse aux prises avec le monde et avec

soi-même. Vous vous trompez, mes freres. Ces martyrs qui viennent vous confondre, mouroient tous les jours par leur détachement et par leurs souffrances, avant que d'expirer dans les supplices. Ils n'étoient même préparés au martyre qu'autant qu'ils mouroient par avance à tout. Faut-il s'étonner, disoit Tertullien, s'ils sont prêts à quitter la terre, puisqu'ils ont déja rompu tous leurs liens? Il ne faut pas être surpris, disoit saint Cyprien, si ceux qui achetoient et qui goûtoient encore les douceurs de la vie pendant la paix, sont tombés pendant la persécution. Vous le voyez, mes freres, c'est en vain que vous voudriez mourir pour Jésus-Christ sans vivre pour lui : le sacrifice du martyre est le fruit d'une vie où l'on a déja sacrifié sans réserve ses passions.

Ô combien d'hommes s'imaginent, par une erreur grossiere, qu'ils sauroient mieux mourir que vivre pour Jésus-Christ! Ils feroient l'un aussi mal que l'autre. Ils sont lâches dans les petites tentations; ils sont mous dans les plaisirs : comment pourroient-ils être constants et invincibles dans les douleurs? Ils ne peuvent sacrifier à Dieu un plaisir honteux d'un moment, un vil intérêt qu'ils n'oseroient nommer, une ombre, une fumée de réputation qui s'évanouit; et ils lui donneroient leur sang, leur vie, et tout avec elle? Ô hommes lâches, taisez-vous; la foi ne peut atten-

dre rien de vous. Une froide raillerie vous fait rougir de l'évangile, et vous seriez victorieux des opprobres et des tourments? Non, non, taisez-vous, encore une fois; la foi ne peut attendre rien de vous qui soit digne d'elle. Vos mœurs et vos sentiments ne promettent que l'apostasie; et sans attendre la persécution, ne démentez-vous pas déja votre foi?

Et vous, ô chrétiens indignes de ce nom, qui dites que les martyrs étoient des hommes extraordinaires qu'on ne doit pas prétendre d'imiter, sachez qu'ils devoient à Jésus-Christ tout leur sang qu'ils lui ont donné; sachez que dans les mêmes circonstances vous n'en pourriez moins faire, sans renoncer à votre salut. C'est pourquoi l'apôtre disoit : Je ne préfere point ma vie à mon ame. Mais sans attendre les occasions du martyre, souvenez-vous que le même esprit qui a fait les martyrs doit vous animer dans les tentations les plus communes de la vie.

Est-il question d'étouffer un ressentiment, de sacrifier un intérêt injuste, de fouler aux pieds les grandeurs mondaines, d'abhorrer un plaisir impur, pour observer la loi de Dieu; ô martyr de la vérité et de la justice, armez-vous de courage. Plutôt répandre votre sang jusqu'à la derniere goutte, en combattant contre le péché.

Le péché de l'idolâtrie n'est pas le seul contre

lequel il faut combattre jusqu'à livrer sa vie. Tout ce que préfere la créature au créateur, est abomination. Tout ce qui nous tente contre la loi, est l'idole qu'il faut briser. Mourons, mes freres, mourons pour la loi de notre Dieu, et pour le testament de notre pere. Où êtes-vous, ô martyrs de la chasteté, ô martyrs de la charité, ô martyrs de la justice, ô martyrs de la pénitence, qui devez succéder aux martyrs de la foi? Revenez, je ne craindrai point de le dire, revenez, bienheureux temps des persécutions. Une longue paix a amolli les cœurs. Ô paix, ô longue paix, que vous êtes amere, vous dont la douceur a été si long-temps desirée! C'est vous qui ravagez l'église plus que la persécution des tyrans; c'est vous qui nous coûtez tant de relâchements et de scandales. Mais la persécution ébranleroit les foibles, il est vrai. N'importe: du moins elle réveilleroit la foi; le Seigneur éprouveroit ceux qui sont à lui; la tempête qui enleveroit la paille, laisseroit le pur grain; l'église seroit purgée des faux chrétiens; les ames fragiles s'humilieroient, et les forts seroient couronnés.

Ô Dieu, à quoi sommes-nous donc réduits? à vous demander que le glaive revienne sur nous. Frappez, Seigneur, et guérissez. Que votre sanctuaire soit désolé, pourvu que les cœurs, vrais sanctuaires, soient purs. Plutôt tout voir, Seigneur, que de voir

encore tout ce que nous voyons. Heureux vous et moi, mes freres, si nous pouvions être comme ce martyr ! Je vous ai montré ce que son exemple nous doit inspirer, hâtons-nous de voir encore le fruit qu'il faut tirer du culte de ses reliques.

SECOND POINT.

VOULEZ-VOUS savoir, mes freres, la date précieuse du culte des reliques des martyrs ? Il est aussi ancien que le martyre même. Nous en avons des preuves qui sont de quarante ans presque immédiatement après la mort des apôtres. Il n'y avoit rien que les tyrans ne fissent pour dissiper leurs cendres et pour les dérober à l'empressement des fideles; ils les faisoient jetter au vent ou dans la riviere. Les fideles s'exposoient souvent aux supplices pour les recueillir, et ils alloient quelquefois jusqu'aux extrémités de l'empire pour les acheter chèrement. C'étoit sur leurs monuments ou tombeaux que l'on célébroit les mysteres. De là s'est conservé l'usage de renfermer des reliques dans nos autels quand on les consacre. Et en effet qu'y a-t-il de plus convenable que d'offrir le sang de Jésus-Christ sur le corps de ses disciples qui ont répandu le leur pour lui ? Sans doute Jésus-Christ se plaît à mêler ainsi son sacrifice avec celui de ses martyrs, qui ne sont avec lui qu'une même victime. Au lieu qu'on prioit pour les autres morts,

ceux-ci étoient priés, comme le remarque saint Augustin. Saint Jérôme, parlant au nom de tous les chrétiens contre l'impie Vigilance, nous dépeint les honneurs qu'on rendoit alors aux reliques, si semblables à ceux qu'on leur rend en nos jours, qu'en les lisant on croit voir nos châsses et nos processions. Il n'est pas nécessaire de prouver ces faits; nous les tirons même de la bouche de nos freres errants. L'église, dès ces premiers jours si voisins des apôtres, regardoit les cendres des martyrs comme étant pleines de la vertu de Dieu. Étoit-ce trop donner aux martyrs? Non, non, mes freres; c'étoit donner tout à Dieu, qui veut être admirable dans ses saints, et les faire régner, même d'un regne temporel, dans son église avec son fils Jésus dont ils sont les membres, comme saint Jean nous l'a appris. Celui qui donna aux os d'un prophete la vertu de rappeller un mort à la vie; celui par qui le linge et la ceinture de Paul, l'ombre même de Pierre, guérissoient les malades, ne peut-il pas encore attacher sa vertu à ces membres déchirés et épars, sur lesquels reluit à jamais la grace du martyre? Ô hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous? Le bras du Tout-puissant est-il raccourci?

Raconterai-je, mes freres, les miracles faits à Milan en faveur des corps de saint Gervais et de saint Protais, rapportés par saint Ambroise et par saint Au-

gustin? Ajouterai-je ceux que les reliques de saint Étienne répandoient dans la côte d'Afrique, et que saint Augustin a décrits pour faire taire l'infidélité? Mais l'univers entier a retenti du bruit de ces merveilles, et c'est à force de les voir, que le monde entier a enfin ployé sous le joug de la religion. Ainsi après que les martyrs ont vaincu le monde par la constance de leur foi, ils l'ont encore vaincu pour lui inspirer la foi même, par la vertu miraculeuse que Dieu a attachée à leurs saintes reliques. Les martyrs qui ont haï leur chair pendant qu'elle étoit encore ici bas le corps du péché, aiment maintenant cette chair qui est devenue l'instrument de leur gloire. C'est elle qui a souffert, c'est elle qui portera à jamais dans le ciel les stigmates de Jésus-Christ; c'est elle qui paroîtra lavée et blanchie dans le sang de l'agneau: autant, autant donc qu'ils l'ont haïe et persécutée ici-bas, autant l'aiment-ils dans le ciel, autant desirent-ils de la glorifier.

Mais remarquez, mes freres, quelle est leur puissance. Il leur est donné de régner sur la terre avec le Sauveur. J'ai vu, dit saint Jean, des trônes, et ils s'y sont assis. Le jugement leur a été donné. Je les ai vues, ces ames de ceux qui ont été tués, décollés pour le témoignage de Jésus-Christ. Voilà, mes freres, un regne sensible sur la terre, sans attendre le dernier

jour; un regne qui viendra avec la paix, quand le dragon sera enchaîné; et ce regne temporel s'appelle la premiere résurrection. Ne le voyez-vous pas ce triomphe des martyrs réservé à la paix de l'église? C'est alors que, régnant avec Jésus-Christ, ils mettent sous leurs pieds tous ses ennemis, et répandent sur les fideles les bienfaits du pere céleste. Et en effet saint Augustin assure que les miracles des temps apostoliques se renouvelloient à la face de toutes les nations en faveur des corps des martyrs, dans le commencement de la paix de l'église, où les peuples barbares venoient comme au-devant de l'évangile. Voilà la douce vengeance que les saints martyrs avoient demandée de leur sang; voilà le regne sensible qui leur étoit promis. Ils avoient rendu témoignage à Dieu par leur propre sang; et Dieu à son tour leur rendoit témoignage par ses miracles. Ce témoignage réciproque étoit le triomphe de la vérité, c'étoit le regne des martyrs et de Jésus-Christ tout ensemble.

Faut-il donc s'étonner si les Basile, les Grégoire et les Chrysostome ont appellé les corps des martyrs des forteresses qui protégeoient les villes assez heureuses pour les posséder? Ô ville de Rome, s'écrie saint Chrysostome, c'est la présence de Paul qui fait que je vous aime. Quel présent ferez-vous au Sauveur, lorsqu'on verra l'apôtre sortir du sacré mo-

nument pour être enlevé dans les airs au-devant du Sauveur même! Mais maintenant qui me donnera la consolation d'aller me prosterner aux pieds de Paul, et de demeurer attaché auprès de son tombeau? Serai-je assez heureux pour voir les cendres de ce corps qui accomplit en lui ce qui manquoit aux souffrances de Jésus-Christ?

Ô ville de Paris, dirons-nous aujourd'hui, que tu es heureuse et enrichie par la présence de ce nouveau martyr! Qui me donnera de baiser ses sacrées dépouilles qu'il a laissées sur la terre, après l'avoir vaincue par la sublimité de sa foi?

Enfants de Dieu, écoutez les paroles que Dieu prononce par ma bouche, et votre ame vivra. Vous n'ignorez pas maintenant quelle est la puissance des saints martyrs dont Dieu veut glorifier la chair pour en tirer sa propre gloire. Vous avez entendu les paroles de l'écriture, et le pieux usage de l'église naissante. De plus, vous trouvez au-dedans de vous-mêmes le germe de piété qui porte naturellement l'église à un culte si édifiant. Ici la grace et la nature sont d'accord. La nature demande ce qui frappe les sens, pour affermir sa foi; et voici à quoi sert la présence des corps des martyrs. Ils réalisent tout ce que l'histoire ne fait que raconter; ils mettent devant nos yeux les choses mêmes que nous révérons.

Hélas! si les enfants qui n'ont pas dégénéré ne peuvent voir le tombeau de leur pere sans verser des larmes, sans être attendris, et sans rappeller les plus purs sentiments de vertu que le pere leur a laissés comme en héritage; nous, enfants de ces premiers chrétiens qui nous montrent la voie du ciel teinte de leur sang, pourrions-nous venir sur leurs cendres bénites et révérées de tous les siecles, sans verser des larmes, non sur eux, mais sur nous-mêmes, sans frapper nos lâches poitrines, sans ranimer notre foi et notre espérance par le souvenir de leurs combats et de leurs victoires?

Oh! si jamais ces spectacles capables de percer nos cœurs furent nécessaires, c'est maintenant; ils l'étoient bien moins dans les temps où c'étoit presque la même chose d'être fidele et d'être martyr. Maintenant que le sang chrétien refroidi dans nos veines a oublié de couler pour la cause de l'évangile, ne faut-il pas le réchauffer par la vue de celui des anciens martyrs? Mais voici d'autres fruits, mes freres, que nous pouvons tirer tous les jours du culte des corps des saints.

Ces corps, comme nous l'avons vu, ont été persécutés par le martyre même avant que de l'être par les tyrans. C'est le cilice, c'est le jeûne, c'est le travail des mains, et une longue suite de veilles, de sueurs,

de larmes, qui les a préparés à vaincre les chevalets, les croix, les chaudieres bouillantes, les roues armées de rasoirs. La vue de ces corps si mortifiés avant que de mourir ne pourra-t-elle point vous confondre, vous qui par une vie toute sensuelle vous préparez une mort lâche et impénitente? Souvenez-vous de la célebre Aglée, qui faisant partir de Rome Boniface son domestique pour aller en Asie chercher des corps des martyrs, lui dit : Sachez, ô Boniface, que les corps des fideles qui vont recueillir ceux des martyrs doivent être purs et sans taches. Ce ne seroit plus un honneur que vous viendriez ici rendre au martyr; ce seroit une insulte, une dérision sacrilege, un triomphe impie de la chair et du sang contre le martyr; tout au moins, ce seroit une superstition. Car qu'y a-t-il de plus superstitieux que d'honorer les martyrs, et d'attendre qu'ils nous seront propices, sans desirer de les imiter?

Les corps que la cruauté des tyrans et la corruption ont réduits en cendres, se ranimeront au jour de Jésus-Christ; et de là vient que ces corps si défigurés, qui nous saisiroient de frayeur et d'horreur s'ils avoient souffert tant de supplices pour quelques crimes, ou même s'ils étoient morts d'une mort naturelle après une vie commune, ne nous inspirent que tendresse, vénération, joie et confiance. C'est

que nous savons que celui pour qui ils sont morts tient dans ses mains les clefs du tombeau, et qu'il est lui-même la résurrection et la vie. Ainsi cette cendre, toute cendre qu'elle est, quoiqu'on n'y voie plus que de tristes débris foudroyés par la mort, exhale encore une odeur de vie, et nourrit dans nos cœurs une espérance pleine d'immortalité.

Voilà, disons-nous, ces membres qui paroissoient morts, mais qui sont encore vivants dans la main de Dieu. Voilà ces os brisés et humiliés, qui tressailliront de joie quand la trompette sonnera pour rassembler toute chair aux pieds de Jésus-Christ. Voilà ces pieds et ces mains qui ont été dans les chaînes; ces pieds qui n'ont point fui lorsqu'il a fallu confesser Jésus-Christ; ces mains pleines de bonnes œuvres. Voilà ces yeux qui ont regardé la terre entiere avec mépris, et qui n'ont daigné s'ouvrir à la vanité. Voilà ces oreilles qui ont moins écouté les menaces des tyrans, que les promesses de Jésus-Christ. La voilà cette bouche qui a béni les persécuteurs; qui, confessant Jésus-Christ, a fait taire l'iniquité païenne, et par qui Jésus-Christ même a parlé. Le voilà ce cœur plus grand que tout le monde, et qui n'a pu être rempli que par l'amour de Dieu.

Pourquoi donc, mes freres, craindre la mort en marchant sur les pas de celui qui est si heureux de

l'avoir soufferte? Ô hommes aveugles, vous regardez la mort comme si elle étoit éternelle! C'est la vie qui est éternelle, la mort n'est qu'un court sommeil. Bientôt il n'y aura plus de mort pour ceux qui n'auront pas craint de mourir. Trop heureux d'aller au-devant de la mort, et de mêler nos cendres avec celle du saint martyr de ces lieux! car jamais ce précieux dépôt ne nous sera ravi. De ces lieux, son corps, suivi des nôtres, s'élevera au milieu des nuées vers Jésus-Christ qui descendra à nous. Ô mort, ô impuissante mort! ta victoire est détruite, graces à Jésus-Christ. Ses vrais enfants ne te craignent plus.

Enfin, mes freres, ces corps des saints martyrs reçoivent parmi nous un culte qui est l'image de la gloire dont ils jouiront: foible image à la vérité, mais néanmoins digne de leur complaisance, et qui leur établit un regne sensible sur les cœurs, selon la promesse de Jésus-Christ. Ô cendres des martyrs, vous voilà donc déja glorifiées ici bas, en attendant une autre gloire que Dieu seul peut donner! Qui pourroit donc, mes freres, en considérant aujourd'hui cette pieuse pompe et cette douce joie de toute l'église, n'élever pas son cœur vers le triomphe de la céleste Jérusalem, où tous ceux qui suivant l'agneau sont venus de la grande tribulation, verront la main de Dieu qui essuiera leurs larmes, et chanteront éternellement le cantique de leur victoire?

Mais que vois-je, mes freres ? Quelle foule de chrétiens qui approchent du martyr, non pas avec un cœur plein du desir du martyre, mais avec une conscience aussi corrompue que celle des persécuteurs ! Ô chrétiens mes freres, voulez-vous encore affliger cette cendre, qui n'est pas insensible à ce que la foi souffre, et à l'opprobre que vous faites à l'évangile? N'entendez-vous pas cette voix secrete du martyr, qui vous dit intérieurement : Qu'êtes-vous venus faire ici? Osez-vous apporter une foi vaine et superstitieuse aux pieds de ces ossements? Ils sont inanimés, ils n'ont aucune vertu pour vous, ils n'ont plus aucun sentiment que pour vous abhorrer. Allez, allez loin de ces lieux où la foi seule doit entrer. Si vous cherchez des cendres, honorez celles des grands pécheurs que vous imitez ; honorez ces affreux cadavres que l'ambition, l'impureté, la vengeance et l'avarice ont agités pendant leur vie, et qui sont vos modeles; allez sur ces corps malheureux dévoués à l'étang de soufre et de feu dont la fumée monte jusqu'aux siecles des siecles, allez y recueillir jusqu'aux dernieres étincelles d'une flamme impure dont votre cœur cherche à s'embraser; allez dans cette poussiere des tombeaux des pécheurs, où leurs vices qui ont pénétré jusqu'à la moëlle de leurs os dorment avec eux : mais laissez reposer en paix, parmi les vœux des fideles et

des ames saintes, les cendres de celui qui n'est mort dans les tourments, que pour ne vivre pas comme vous vivez.

Ô vous qui nous entendez du haut de ce trône où vous êtes assis avec Jésus-Christ, bienheureux martyr, vous nous aimerez désormais, et vous nous avez même déja aimés, puisque vous n'avez pas dédaigné de nous confier ce précieux dépôt. Nous vous conjurons par vos chaînes, par vos tourments, par votre mort, enfin par vos cendres ici présentes, de demander à Dieu qu'il ressuscite notre foi : je dis, qu'il la ressuscite, car elle est morte, et tout s'éteint en nous pour la vie chrétienne. Elles seront, ces cendres, notre trésor et notre joie; il en sortira, par la grace de Jésus-Christ, un esprit de martyre qui nous endurcira contre nous-mêmes, contre le monde tyrannique, et contre tous les traits enflammés de Satan. Ainsi, ô homme de Dieu par qui la vertu de l'évangile se fait sentir, nous participerons à votre victoire et à votre couronne dans le regne de l'agneau vainqueur.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE S. BERNARD.

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.

La voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur.
En Saint Luc, chap. 3.

Le prophete Isaïe, élevé en esprit au-dessus de lui-même, avoit entendu une voix mystérieuse qui préparoit déja au désert le passage du peuple de Dieu pour son retour de la captivité de Babylone, deux cents ans avant qu'il s'accomplît : mais ce retour n'étoit qu'une figure de la vraie délivrance réservée au Sauveur ; et saint Jean étoit, comme nous l'apprenons de l'évangile, cette voix promise pour préparer les hommes à être délivrés par le fils de Dieu.

Aujourd'hui, mes freres, Bernard, marchant sur les traces de Jean, fait retentir le désert de ses cris, et il remplit la terre des fruits de la pénitence qu'il prêche. Il est, dans ce dernier âge du monde, la voix qui crie encore : Préparez la voie du Seigneur pour le second avénement de Jésus-Christ. *Vox clamantis in deserto : Parate viam domini.*

Par la vie solitaire de Bernard, le désert refleurit, et l'état monastique reprend son ancienne gloire. Par la vie apostolique de Bernard, le siecle est réformé, et l'église triomphe. La voilà donc cette voix qui du désert se fait entendre aux extrémités de la terre. Il est tout ensemble le patriarche des solitaires, et l'apôtre des nations. Ces deux réflexions, mes freres, feront tout le sujet de ce discours.

Ô Sauveur, qui lui donnâtes de faire votre œuvre, donnez-moi d'en parler. Que ces torrents de lumieres et de graces qui coulerent de sa bouche pour inonder les villes et les provinces, passent encore de ma bouche, quoique pécheur, jusqu'au fond des cœurs. Donnez, donnez, Seigneur, selon la mesure de notre foi; donnez pour la gloire de votre nom, et pour la nourriture de vos enfants.

Marie, qu'il a invoquée avec une si tendre confiance, nous vous invoquons avec lui. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

A quoi n'est-on pas exposé, mes freres, non seulement par la malice des hommes et par sa propre fragilité, mais encore par les dons de Dieu! Dès sa plus tendre enfance, Bernard est aux prises avec des compagnies impudentes, qui veulent lui arracher son innocence; avec sa propre beauté, qui est un scandale, selon le sage; enfin avec son esprit même, qui

le tente de vanité sur le succès de ses études. Ainsi tout se tourne en pieges. Nous abusons des bienfaits mêmes qui sortent des pures mains de Dieu, pour l'oublier, et pour nous complaire en nous-mêmes. Mais rien ne peut ravir à Jésus-Christ ce qu'il tient dans sa main, ce qu'il a choisi et scellé du sceau de sa dilection éternelle. L'homme, quand Dieu le mene par la main, passe sans hésiter au travers des ombres de la mort; il marche sur l'aspic et le basilic; il foule aux pieds le lion et le dragon : mille fleches à sa gauche, et dix mille à droite, tombent à ses pieds, et il demeure invulnérable. Déja une voix douce et intérieure qui fait tressaillir Bernard jusques dans la moëlle des os, l'appelle au désert. En vain ses proches et ses amis veulent l'arrêter, il les entraîne par la rapidité de sa fuite. Le plus jeune d'entre ses freres voyant tous les autres qui abandonnent l'héritage paternel, et qui s'enfuient tout nus pour porter la croix après Jésus-Christ, s'écrie : Quoi donc! mon frere, vous prenez le ciel, et vous ne me laissez que la terre! L'enfant suit la sainte troupe. Ainsi Bernard, à l'âge de vingt-trois ans, s'avance vers la solitude, et mene avec lui comme en triomphe la chair et le sang vaincus. Trente parents ou amis, dont il brise les liens, sont les hosties vivantes et de bonne odeur qu'il présente à Dieu.

Apprenez ici, mes freres, à espérer contre toute espérance, et à ne vous décourager jamais dans l'œuvre de la foi. Étienne, abbé de Cîteaux, succomboit dans l'attente de quelque secours. Ses disciples mouroient; l'austérité de sa maison épouvantoit ceux qui songeoient à s'y dévouer. Au moment où tout va périr, (car Dieu se plaît à attendre jusqu'à l'extrémité pour éprouver les siens) Dieu rétablit tout sur les ruines de toutes les ressources humaines. Accourez, Bernard, accourez; consolez le saint vieillard, et soutenez la maison de Dieu chancelante. Parmi les trente novices en voici un qui, étant le chef et le modele de tous les autres, se demande chaque jour à soi-même: Que suis-je venu faire ici? Il regrette le temps nécessaire au sommeil; les repas, après les plus longs jeûnes, sont pour lui des croix. Au bout d'un an, il ignore encore comment la maison où il est est faite; il ne distingue pas les aliments dont il est nourri; toute curiosité est éteinte, tout sentiment est étouffé; l'esprit d'oraison absorbe tout, et le travail même des mains ne peut le distraire.

Malgré sa jeunesse, il fut envoyé pour fonder une nouvelle colonie de solitaires dans l'affreuse vallée de Clairvaux, où il ne paroissoit d'autres vestiges d'hommes que ceux des voleurs. Là, souvent les freres furent réduits à se nourrir d'herbes et de feuilles.

Mais le nouvel abbé, devenu implacable contre la nature, est insensible à tous ses besoins, et d'autres desirs enflamment son cœur. Lorsque ses religieux, affligés par les tentations, viennent les apporter dans son sein pour se soulager et s'accuser d'être encore foibles, saint Bernard, au lieu de les consoler, gémit de trouver qu'ils sont encore hommes, eux qu'il veut déja voir transformés en anges. Cependant ils souffroient en paix l'âpreté de ses corrections. Cette humilité si douce et si tranquille ouvrit enfin ses yeux. C'est dans la fournaise de la tentation, disoit-il alors, que l'or se purifie; le vrai pere doit être le consolateur de ses enfants, et les réfugier sous ses ailes comme ses petits pendant la tempête. Mais la nature, toujours irréguliere, passoit de cet excès de sévérité dans un autre excès de découragement, et il alloit se condamner au silence, si une vision céleste ne l'eût instruit et rassuré dès ce moment. Ne craignez rien, disciples de Bernard; la grace est répandue d'en haut sur ses levres; une loi de clémence est imprimée sur sa langue, il ne sortira plus de sa bouche que sagesse et douceur.

Qu'il est beau, mes freres, d'entendre Guillaume de Saint-Thierry, historien de sa vie, nous raconter le premier voyage qu'il fit à Clairvaux! « Je crus d'abord, dit-il, voir les déserts d'Égypte peuplés de

« solitaires : une étroite et profonde vallée environ-
« née de hautes montagnes couvertes de sombres fo-
« rêts : des bâtiments pauvres comme des cabanes
« de bergers, et faits de la main même des solitaires :
« la vallée toute remplie d'hommes sans cesse en mou-
« vement, et néanmoins l'ordre et le silence régnant
« de toutes parts : nul autre bruit que celui des tra-
« vaux et des louanges de Jésus-Christ : les freres
« nourris d'un pain grossier et presque de terre, qu'ils
« gagnent à la sueur de leur front : des yeux baissés
« et presque éteints : des visages pâles et décharnés,
« mais sur lesquels reluit la sérénité de l'amour de
« Dieu : des corps exténués et abattus, qui ne sont
« animés que par la joie du Saint-Esprit, et par l'es-
« pérance céleste ». Bernard parut néanmoins, mes
freres, aux yeux de Guillaume étonné, le plus pré-
cieux ornement de sa solitude. Il vit dans un cilice,
et sous de vils habits, un jeune homme d'une beauté
délicate, mais presque effacée ; d'un naturel vif et
exquis, mais languissant, et poussé par austérité jus-
ques aux portes de la mort. Pour obéir à l'évêque de
Châlons qui avoit alors sur lui toute l'autorité de
l'ordre, il rétablissoit sa santé en se nourrissant de
lait et de légumes.

Ô vous que les moindres infirmités alarment, et
qui ne cessez d'écouter la nature lâche et avide de

soulagement; vous qui ne rougissez point de priver l'ame de ses vrais aliments, qui sont les jeûnes et la priere, pour donner au corps ce qui ne sert qu'à l'amollir et à le perdre; venez, et voyez ce que l'homme de Dieu ne donne qu'à regret au corps du péché, lors même qu'il est prêt à tomber en ruine.

En revenant de Liege, le pape Innocent II passa peu de temps après à Clairvaux, et admira le même spectacle. Ses yeux ne pouvoient se rassasier de voir ces anges de la terre. Il répandit des larmes de joie, et les évêques qui le suivoient ne purent s'empêcher de pleurer avec lui. Ô douces larmes! qui nous donnera maintenant de pleurer ainsi, pour essuyer ces autres larmes si ameres que nous arrachent tous les jours tant de miseres et tant de scandales? Ô bienheureuse joie de l'église, quand est-ce que Dieu vous ramenera sur la terre? Ô hommes immobiles, dont les yeux ne daignent pas même s'ouvrir pour jetter un regard sur ce que l'univers a le plus révéré! Ils sont dans cette assemblée comme n'y étant pas; la présence de Dieu les ravit aux autres et à eux-mêmes.

Pendant que Bernard plante et arrose, Dieu donne l'accroissement. Cultivé par des mains pures, le désert germe, fleurit et jette une odeur qui embaume toute l'église. Dans ce champ hérissé de ronces et de buissons sauvages, naissent les myrtes ; à la place

des épines croissent les lis. Jettez les yeux, mes freres, sur ce grand arbre planté à Clairvaux. Naguere ce n'étoit qu'une foible plante qui rampoit sur la terre, et dont tous les vents se jouoient : maintenant il porte ses branches jusques dans le ciel, et il les étend jusqu'aux extrémités de la terre. C'est qu'il est planté le long des eaux, et qu'un fleuve de grace baigne ses plus profondes racines. La postérité de Bernard est bénite comme celle d'Abraham. Comment, dit-il en lui-même, moi tronc stérile, ai-je donné la vie à tous ceux-ci? D'où me viennent tant d'enfants et tant d'héritiers de ma pauvreté et de ma solitude? De Flandres, d'Aquitaine, d'Italie, d'Allemagne, ils viennent en foule. Ô vents! portez-les sur vos ailes dans le sein de leur pere; et que tous les peuples de l'univers, rendant gloire à Dieu, admirent sa fécondité.

Voulez-vous voir, mes freres, la tige qui porte tant de fruits? voyez Bernard. Les lumieres qu'il verse sur les siens, il les puise non dans l'étude, mais dans la priere; et il est, dit-il lui-même, bien moins instruit par les raisonnements des livres, que par le silence de son désert. Ce n'est plus cet homme d'un zele sauvage et impatient contre les moindres imperfections : au contraire, c'est une mere tendre, qui se fait tout à tous, qui d'une main présente le pain solide

aux forts, et de l'autre tient dans son sein les petits suçant sa mamelle. Il ne peut sans pleurer voir expirer le moindre de ses enfants; et malgré leur multitude innombrable, il a assez de tendresse pour en faire sentir à tous. Ils sont la prunelle de ses yeux, qu'à peine ose-t-il toucher. Faut-il les corriger? aussitôt son cœur saigne. Remarquez la délicatesse d'une charité qui craint tout. Je suis, dit-il, mes chers enfants, pressé entre deux extrémités, de même que l'apôtre, et je ne sais que choisir. Serai-je content d'avoir déchargé ma conscience en vous disant la vérité, ou bien m'affligerai-je de vous l'avoir dite sans fruit? A Dieu ne plaise qu'une mere se console de la mort de son fils parcequ'elle n'a rien négligé pour sa guérison! On trouvoit qu'il supportoit trop les naturels incorrigibles : mais souvent la patience faisoit dans ces ames dures des changements qu'on n'auroit osé espérer. Apprenez donc, vous que Dieu éleve sur la tête des autres hommes pour les gouverner, apprenez à vous abaisser à leurs pieds, à souffrir, à vous taire, à attendre de Dieu ce que vous ne pouvez obtenir des hommes. L'humilité surmonte tout. Appercevoit-il que quelqu'un fût ému contre lui : *Je me soumettrai à vous,* lui disoit-il, *malgré vous, et malgré moi-même.* C'est à ce prix, mes freres, qu'on enleve les cœurs, et qu'on entraîne tout ce qui ré-

siste. Malheur, malheur à nous qui trouvons souvent l'œuvre de Dieu impossible, parceque nous la faisons sans foi et avec négligence ! Malheur à nous, qui nous plaignons des obstacles que notre hauteur même, notre indiscrétion ou notre lâcheté a formés !

Faut-il s'étonner, mes freres, si après tant de travaux et de douleurs, à l'âge de soixante et trois ans, la victime depuis si long-temps languissante acheve de se consumer ? *J'ai reçu,* écrivoit-il alors à Arnaud abbé de Bonneval, *votre lettre avec tendresse, mais non pas avec plaisir : car quel plaisir pourrois-je avoir dans une vie qui est un abîme d'amertumes ? Le sommeil m'a quitté, afin que la douleur ne me quitte plus.* Vous le voyez dans ces tendres et courageuses paroles, vous le voyez lui-même, qui jusques dans les bras de la mort, conserve encore ces tours vifs et ingénieux. Le voilà cet homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour sur les ruines du vieil homme prêt à expirer. A la nouvelle de sa défaillance, le silence du désert est troublé, tout est ému, tout gémit, tout pleure. Les évêques et les abbés accourent. *Me voici,* leur disoit Bernard, *entre le desir d'aller à Jésus-Christ et celui de ne me point séparer de vous ; mais le choix n'appartient qu'à Dieu.* Il est déja fait, mes freres, ce choix. Il ne tenoit plus à la terre ; il échappoit aux tendres embrassements des siens ; et parmi les soupirs

de sa sainte maison désolée, son ame s'envola dans la joie de son Dieu.

Ô pere! ô pere! disoient-ils frappant leur poitrine; ô pere! ô conducteur des enfants d'Israël! pourquoi nous délaisser? Hélas! la lampe ardente est éteinte dans la maison de Dieu. Malheur, malheur à nous; car nous avons péché, et Dieu nous frappe.

Ô enfants, écoutez la voix de votre pere. Ô filles de Bernard, ce n'est pas moi pécheur et indigne d'être écouté, c'est Bernard même qui vous parle du haut des cieux, où il regne avec Jésus-Christ. Là il regne avec lui; de là il descendra avec lui lorsque le fils de l'homme viendra juger la terre. Que lui répondrez-vous, quand il vous demandera ce feu divin que le souffle de sa bouche avoit allumé ici bas? Brûle-t-il encore vos cœurs?

Ô solitude, cher asyle des ames vierges! dérobe au monde trompeur et aux traits enflammés de Satan les filles de Bernard. Qu'elles ignorent le siecle contagieux, et qu'elles ne desirent rien tant que d'en être ignorées. Qu'elles sentent combien il est doux d'être oubliées par les enfants des hommes, quand on goûte les dons de l'époux sacré.

Ô réforme, ô réforme, qui as coûté à Bernard tant de veilles, de jeûnes, de larmes, de sueurs, de

prieres ardentes ! pourrions-nous croire que tu tomberois ? Non, non, que jamais cette pensée n'entre dans mon cœur. Périsse plutôt le malheureux jour qui éclaireroit une telle chûte ! Quoi ! Bernard verroit-il lui-même, du sanctuaire où il est couronné, sa maison ravagée, son ouvrage défiguré, et ses enfants en proie aux desirs du siecle ? Plutôt, que mes deux yeux se changent en fontaines de larmes ; plutôt, que l'église entiere gémisse nuit et jour, pour ne laisser pas tourner en opprobre ce qui fait sa gloire.

Ô épouses de l'agneau, vous consolez l'église des outrages que lui font ses propres enfants ; vous essuyez les larmes qu'elle répand sur le déluge d'iniquité qui couvre la face de la terre. Ne lui arrachez pas cette consolation ; n'ajoutez pas douleur sur douleur ; ne venez pas, avec des mains parricides, déchirer ses plaies où le sang ruissele déja : mais souvenez-vous que le sel de la terre est bientôt affadi et foulé aux pieds. Si peu que le cœur s'ouvre à la vanité et à la joie mondaine, il en est enivré. D'abord on dit que ce n'est rien, mais ce rien décide de tout. Un amusement dangereux sous le nom d'une consolation nécessaire ; une occupation qui paroît innocente, mais qui dissipe un esprit lassé du recueillement et ennuyé de ses exercices ; une amitié où l'on s'épanche vainement, et où le cœur déja amolli se fond

comme la cire; une liberté de juger, d'où naissent les murmures, qui ôte le goût de l'heureuse simplicité, et qui rend tout amer dans l'obéissance; enfin une réserve secrete et imperceptible qui partage le cœur, et qui irrite Dieu jaloux. Vierges, fuyez l'ancien serpent qui se glisse sous l'herbe et parmi les fleurs; Vierges, fuyez; toutes ses morsures sont venimeuses. Ô filles de Bernard, montrez-moi votre pere vivant en vous. Il ranima la discipline monastique presque éteinte en son temps : voudriez-vous la laisser périr dans le vôtre, où elle demande elle-même de conserver sa gloire par vous? Entraîné malgré lui au milieu du siecle par les princes et pour les intérêts de la religion, il conserva le recueillement, la simplicité, la ferveur : perdriez-vous toutes ces vertus dans le silence et dans la solitude?

Mais remarquez ce qui fit de lui un mur d'airain contre tous les traits lancés par l'ennemi. C'est que jamais il ne parla aux hommes dans sa solitude, que pour répandre les dons de Dieu. Vierges du Seigneur, ne vous laissez donc voir à ceux du dehors qu'en des occasions courtes et rares, pour les édifier, pour rentrer vous-mêmes aussitôt après, avec plus de goût, dans la vie cachée. Il ne se montroit que pour faire sentir Jésus-Christ par des bienfaits miraculeux : encore même craignoit-il ses propres miracles, et il n'o-

soit les faire à Clairvaux, de peur d'attirer dans sa solitude le concours des peuples. L'amour de son désert lui fit refuser l'évêché de Rheims et de Milan. Loin donc, filles de Bernard, loin ces songes flatteurs qui pourroient enchanter vos sens. Loin cette figure maudite qui passe; ce monde, fantôme de gloire qui va s'évanouir. Enfin si l'on a vu Bernard sortir plusieurs fois de Clairvaux, c'est par les ordres exprès du pape, et pour les plus pressants besoins de l'église. Alors c'étoit Jean sorti du désert pour rendre témoignage au Sauveur, et pour instruire sans crainte les rois. Il est temps, mes freres, de vous le faire voir dans ce travail apostolique.

SECOND POINT.

Dans le douzieme siecle de l'église, Dieu irrité contre les hommes avoit frappé de sa verge de fer les pasteurs de son peuple. Le troupeau languissoit loin des pâturages à la merci des loups dévorants. L'antipape Anaclet allume un feu qui court de royaume en royaume, et rien ne peut l'éteindre. Innocent II, choisi pour ses vertus, succombe et se sauve à Pise. Les nations flottantes ne savent où est le vrai pasteur. L'église de France, assemblée à Étampes, ne voit que Bernard qui en puisse décider, et elle attend que Dieu parlera par sa bouche. En effet, éclairée par lui, elle tend les bras et ouvre son sein au vrai pon-

tife fugitif. Aussitôt je vois Bernard ranimer par la vigueur de ses conseils le pape et les cardinaux; ramener à l'unité, par ses douces insinuations, le roi d'Angleterre; arrêter par l'autorité de sa vertu l'empereur Clotaire qui veut profiter du trouble pour renouveller sa prétention des investitures; engager même ce prince à amener Innocent à Rome, pour détrôner le superbe Anaclet; faire tenir un concile à Pise, où tout l'Occident, d'une seule voix, excommunia l'antipape; enfin vaincre la ville de Milan obstinée dans le schisme, en déployant sur elle par ses miracles toute la vertu du Très-haut. Ainsi parle, ainsi agit l'homme de Dieu, quand Dieu l'envoie.

Et toi, fier duc d'Aquitaine, qui soutiens encore de tes puissantes mains le schisme penchant à sa ruine, tu seras toi-même, comme un nouveau Saul, abattu et prosterné pour être converti. Tu frémis, tu ne respires contre les saints que sang et que carnage. En vain tu fuis la conférence de l'homme de Dieu ; en vain tu persécutes les pasteurs; tu tomberas. Arrête, voici Bernard qui vient à toi avec l'eucharistie dans ses mains. Je vois son visage enflammé, j'entends sa voix terrible. Écoutons, mes freres, ce qu'il lui dit.

« Toute l'église vous a conjuré, et vous avez re-
« jetté ses larmes. Voici le fils de la Vierge, chef de
« l'église que vous outragez. Le voici votre juge, de-

« vant qui tout fléchit le genou, dans le ciel, sur
« la terre et jusqu'aux enfers. Le voici votre juge, qui
« tient votre ame dans ses mains : le mépriserez-vous
« aussi »? A ce coup foudroyant, le persécuteur tombe
aux pieds de Bernard, et l'on ne peut le relever; ce
lion rugissant devient un agneau.

Hâtons-nous, mes freres, de suivre notre saint. Bernard, comme un éclair, perce de l'orient jusqu'à l'occident. Le voilà déja jusqu'aux extrémités de l'Italie. En passant à Rome, il a donné le coup mortel au schisme naissant. Les justes y sont consolés, les égarés reviennent sur leurs pas, l'édifice d'orgueil et de confusion est sapé par les fondements. Roger, roi de Sicile, par lequel le schisme respire encore, veut faire conférer à Salerne Bernard avec Pierre de Pise, profond jurisconsulte et grand orateur, attaché au parti d'Anaclet. Discours insinuants et persuasifs de la sagesse humaine, vous ne pouvez rien contre la vérité de Dieu. Le prince endurci comme Pharaon sera vaincu dans une bataille, selon la prédiction de Bernard; et Pierre de Pise, frappé par la voix de l'homme de Dieu, viendra humble et tremblant aux pieds du vrai pasteur qu'il a méconnu.

C'en est fait, mes freres, c'en est fait; les dernieres étincelles d'une flamme qui avoit volé dans toute l'Europe, s'éteignent : tout est fait un seul pasteur,

un seul troupeau; et Bernard, qui avoit travaillé sept ans à la réunion, partit de Rome cinq jours après qu'elle fut consommée, pour rentrer dans sa solitude.

Elle ne put, mes freres, le posséder long-temps; car puissance lui fut donnée sur les cœurs pour devenir l'ange de paix. Joignez-vous à moi pour le considérer, tantôt annonçant à Louis le Gros, avec toute l'autorité d'un prophete, la destinée de sa famille et de sa couronne, pour réconcilier avec lui les évêques; tantôt mettant ses religieux en prieres, et entrant dans le camp de Louis le Jeune, pour faire tomber de ses mains le glaive déja tourné contre Thibaut comte de Champagne; tantôt ne promettant à la reine qu'elle auroit un fils, qu'à condition qu'elle feroit conclure une paix; enfin sauvant la ville de Metz de l'embrasement d'une guerre qui alloit la réduire en cendres.

Mais que dirai-je de cette croisade qu'il publia pour secourir les chrétiens d'orient, et dont la fin fut si malheureuse : entreprise néanmoins autorisée par les ordres du pape, par le desir des princes, et par tant de signes miraculeux? Ô Dieu, terrible dans vos conseils sur les enfants des hommes! il est donc vrai qu'après leur avoir inspiré un dessein, vous les rejettez de devant votre face; soit qu'ils se rendent eux-mêmes

dans la suite indignes d'être les instruments de votre providence, ou que vous ne leur ayez mis vous-même dans le cœur cette entreprise, que pour les faire passer par une confusion salutaire! Quoi qu'il en soit, mes freres, au moment où la France consternée apprit la défaite entiere des croisés, Bernard dit ces paroles : *J'aime mieux que le murmure des hommes se tourne contre moi que contre Dieu.* Ensuite tenant dans ses mains un enfant aveugle qu'on lui présentoit : *Ô Dieu,* s'écria-t-il, *s'il est vrai que votre esprit m'ait inspiré de prêcher la croisade, montrez-le en éclairant cet enfant aveugle.* A peine le saint eut prié, que l'enfant s'écria : *Je vois.*

Mais quelle victoire de l'église se présente à moi? Où sont-ils ces vains philosophes, curieux des secrets d'une sagesse toute terrestre? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie cette sagesse présomptueuse? Taisez-vous, Abailard; votre subtilité sera confondue. Gilbert de la Porrée, qui faites gémir toute l'église par vos profanes nouveautés, revenez à la saine doctrine qui est annoncée depuis les anciens jours. Ô Henri, par vous les saints du Seigneur sont méprisés, et les cérémonies les plus vénérables sont tournées en dérision. Mais Bernard marche vers Toulouse où l'erreur domine. Pourquoi fuyez-vous, ô Henri, vous qui promettiez à votre secte les armes lumineuses de l'évan-

gile? Le mensonge en qui vous espériez, vous abandonne à votre foiblesse; vous ne pouvez soutenir la vue de Bernard, de qui sortent les rayons les plus perçants de la vérité.

Ici, mes freres, les miracles déja innombrables se multiplient pour venger la vérité méprisée, et pour abattre toute tête superbe qui s'éleve contre la science de Dieu. Seigneur Jésus, vous avez dit que vos disciples, en votre nom, surpasseroient toutes vos œuvres: mais ce que vous avez donné à vos apôtres pour planter la foi, vous le renouvellez encore à la face de tant de nations, pour faire refleurir cette foi presque déracinée. Que vois-je, que vois-je, mes freres? Je me crois transporté dans la cité sainte. Je crois voir la Palestine que le Seigneur visite encore. Une vertu bienfaisante sort de Bernard; elle coule sans peine comme de sa source, et elle semble même lui échapper. Il guérit toutes les langueurs; la fievre lui obéit, et tous les maux s'enfuient. Les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les paralytiques emportent leurs lits, la santé est rendue aux mourants. Il ouvre l'avenir, et il y lit comme dans un livre. A Sarlat, pour montrer qu'il a enseigné la vérité, il promet que les pains qu'il a bénis guériront tous les malades qui en mangeront. *Oui, ceux qui*

auront la foi, reprit d'abord l'évêque de Chartres, craignant que Bernard ne promît trop. *Non, non,* continua Bernard, *l'œuvre de Dieu est indépendante de la foi. Qu'ils croient, ou qu'ils ne croient pas, ils seront guéris également.* En effet, la foule des malades, sans aucune exception, sentit la main de Dieu.

A Constance, en un seul jour, onze aveugles, dix estropiés et dix-huit boiteux sont guéris. A Metz, un seigneur puissant et impie résistant à sa voix: *Vous ne daignez pas,* lui dit-il, *écouter mes paroles, un sourd les entendra.* Il met ses doigts dans les oreilles du sourd, et il le guérit. Dans une ville d'Allemagne, il apperçoit une femme aveugle et mendiante: *Vous demandez,* lui dit-il, *de l'argent, et Dieu vous donne la vue.* Il la toucha, et en ouvrant les yeux elle admira la grace de Dieu avec la lumiere du jour. A Francfort, l'empereur l'emporte lui-même sur ses épaules, de peur qu'il ne soit étouffé par les peuples sur lesquels il répand la santé. Il n'ose retourner dans les lieux où sa main et sa voix ont fait tant de prodiges. Tantôt il monte dans une barque; tantôt d'une fenêtre il envoie la vertu de Dieu sur les malades. Dans les places publiques, dès qu'il parle les larmes coulent, et les pécheurs frappent leur poitrine. Heureux qui peut toucher ses vêtements! heureux qui peut du

moins baiser les vestiges de ses pas imprimés sur le sable! Ne faut-il pas, s'écrient les peuples, que nous écoutions l'homme que Dieu a exaucé?

J'avoue, mes freres, et je le sens avec joie, que je succombe sous le poids des merveilles qui me restent à expliquer. Doux et tendres écrits, tirés et tissus du Saint-Esprit même; précieux monuments dont il a enrichi l'église, rien ne pourra vous effacer; et la suite des siecles, loin de vous obscurcir, tirera de vous la lumiere. Vous vivrez à jamais, et Bernard vivra aussi en vous. Par vous nous avons la consolation de le voir, de l'entendre, de le consulter et de recueillir ses oracles. Par vous, ô grand saint, a retenti toute l'église entiere de cette trompette mystérieuse qui évangélisoit au milieu de Sion, et qui annonçoit à Juda ses iniquités. Là les princes et les pasteurs du peuple, les chefs des ordres, les solitaires et les hommes du siecle, tous sont jugés. Il tonne, il foudroie, et les cedres du Liban sont brisés par les paroles tranchantes qui sortent de sa bouche. Faut-il, hélas! faut-il que vous soyez encore, à notre confusion, une sentence d'anathême contre notre siecle, aussi bien que contre celui dont, comme un nouveau Jérémie, vous déploriez les maux! Mais avec tant de force, comment est-ce que tant de douceur peut se faire sentir? Ici coule

l'onction descendue des vives sources des prophetes et des apôtres pour inonder la maison de Dieu : ici je sens ces doux parfums de l'épouse qui distille l'ambre, et qui languit d'amour dans le sein de l'époux, enivrée de ses délices.

Ô ames qui brûlez du feu de Jésus, venez, hâtez-vous d'apprendre dans son explication des cantiques les consolations, les épreuves et le martyre des épouses que Dieu jaloux veut purifier. D'où vient qu'à la fin des siecles, qui semblent réservés à la malédiction, Dieu montre encore un homme qui auroit fait la gloire et la joie des premiers temps? C'est que l'église, selon la promesse de son époux, a une immortelle beauté, et qu'elle est toujours féconde malgré sa vieillesse. Ne falloit-il pas, dans ces temps de confusion et de péché, un renouvellement de lumieres? Mais, hélas! ces jours de péché ne sont pas finis. Que voyons-nous dans les nôtres, mes freres? Ce que nous serions trop heureux de ne voir jamais : vanité des vanités, et encore vanité, avec travail et affliction d'esprit sous le soleil. A la vue de tant de maux, je loue la condition des morts, et je plains les vivants. A quoi sommes-nous réservés? Tandis qu'au dehors tant de sectes superbes et monstrueuses que le Nord enfanta dans le siecle passé, se jouent du texte sacré

des écritures pour autoriser toutes les visions de leur cœur ; tandis qu'elles tournent leur bouche vers le ciel pour blasphémer contre l'église ; les enfants de l'église même déchirent ses entrailles, et la couvrent d'opprobres. On est réduit à compter comme des miracles de grace, quelques chrétiens sauvés du déluge de la corruption, et que l'ambition ne rend pas frénétiques. La multitude adore des divinités de chair et de sang, dont elle espere ce qu'on nomme fortune. L'avarice, qui est une idolâtrie, selon saint Paul, tient le cœur asservi. On n'adore plus, comme saint Chrysostome le remarque, des idoles d'or et d'argent ; mais l'or et l'argent mêmes sont adorés, et c'est en eux que l'on espere. Bien loin, bien loin de vendre tout, ajoute ce pere, comme les premiers chrétiens, on achete sans fin : que dis-je, on achete ? on acquiert aux dépens d'autrui, on usurpe par artifice et par autorité. Bien loin de soulager les pauvres, on en fait de nouveaux. Des créanciers sans nombre languissent et sont ruinés faute d'avoir leur bien. Voyez-vous les chrétiens qui se mordent, qui se déchirent, qui aiguisent leurs langues envenimées, et qui arment leurs mains pour les tremper dans le sang de leurs freres ? Les voyez-vous eux-mêmes rongés par les noires fureurs de l'envie et de la vengeance ? Les voyez-vous

noyés sans pudeur dans les sales plaisirs, et abrutis par des passions monstrueuses? Dieu se retire; et dans sa colere il les livre aux desirs de leur cœur. Ils croient tout voir, ils croient tout entendre, et ils ne voient ni n'entendent rien. Ils marchent à tâtons sur le bord de l'abîme; l'esprit d'ivresse et de vertige les assoupit; ils mourront sans savoir ce qu'ils sont, ni qui les a faits.

Où est-il donc, mes freres, ce bienheureux temps des persécutions, où Tertullien disoit aux persécuteurs : Entrez dans les prisons, et si vous trouvez dans les fers quelqu'un qui soit accusé d'autre crime que de la confession du Seigneur Jésus, assurez-vous qu'il n'est pas chrétien : car le vrai chrétien est celui qui, marchant dans la voie droite de l'évangile, n'est accusé que pour la foi. Oserions-nous maintenant faire ce défi aux nations païennes, et nous surpassent-elles en crimes? Hélas! les chrétiens sont maintenant accusés de tous les excès : que dis-je, accusés? ils s'accusent eux-mêmes, ou plutôt ils se vantent de tous les maux. Leur front ne sait plus rougir. Le vice triomphe dans les places publiques; et la vertu honteuse va se cacher. Ce n'est plus pour éviter les louanges qu'elle se cache, c'est pour se dérober à l'insulte, à la dérision. Je vois un autre vice encore plus af-

freux que ce vice brutal et impudent : c'est un vice hypocrite, qui veut faire le mal avec regle, et qui prend un air de sagesse pour autoriser la folie. Il appelle le mal bien, et le bien mal. Il s'érige en réformateur, et rit de la simplicité des enfants de Dieu. Il ne rejette pas l'évangile : mais, sous prétexte d'éviter le zele indiscret, il énerve l'évangile et anéantit la croix. Voilà l'iniquité qui croît sans mesure, et qui montera bientôt jusqu'à son comble. Quels discours viennent chaque jour frapper mes oreilles et déchirer mon cœur! J'entends, j'entends qu'on se moque de la piété. La vérité souffre violence. Les foibles rougissent de l'évangile, comme du temps du paganisme. On insulte aux ames touchées, et on leur demande, comme à David : Où est votre Dieu?

Qui êtes-vous, ô hommes profanes qui riez ainsi lorsque vous voyez un pécheur renouvellé en Jésus-Christ, qui va contre le torrent de toutes ses passions? Quoi donc! vous ne sauriez souffrir qu'on se déclare hautement pour le Dieu qui nous a créés! Selon vous, c'est une foiblesse que de craindre sa justice éternelle et toute-puissante, et que de n'être pas ingrat à ses bontés. Selon vous, c'est une folie que de vivre selon la foi, dans l'espérance d'une vie éternellement bienheureuse. Qui êtes-vous donc, ô

hommes qui vous jouez ainsi de la religion aussi bien que des hommes qui la veulent suivre? Êtes-vous d'une autre religion? n'en croyez-vous aucune? Allez donc hors de nos églises, loin de nos mysteres, vivre sans espérance, sans sauveur, sans Dieu; allez où votre désespoir impie et brutal vous va précipiter. Mais, hélas! qui pourroit le croire? vous êtes chrétiens, et vous avez promis de renoncer au monde et à ses pompes, de porter la croix avec Jésus-Christ, et de mépriser tout ce qui se voit, pour aspirer à ce qu'on ne voit pas. Encore une fois, vous l'avez promis, vous n'oseriez nier votre promesse, vous n'oseriez renoncer au salut, vous tremblez quand la mort prochaine vous montre l'abîme qui s'ouvre à vos pieds. Malheureux! insensés! vous voulez qu'on vous croie sages, et vous traitez de fous ceux qui, espérant des biens auxquels vous ne prétendez pas renoncer, travaillent à s'en rendre dignes! Ô renversement du sens humain! ô folie monstrueuse! Ô démons, vous les possédez : ce n'est pas eux qui parlent; c'est vous qui blasphémez en eux. Il faudroit, mes freres, un autre Bernard pour ramener la vérité et la justice parmi les hommes : encore ne sais-je si cette impiété inconnue à son siecle, et si enracinée dans le nôtre, ne résisteroit pas à sa parole et à ses mira-

cles. Ne vous parle-t-il pas tous les jours par ses écrits et par les histoires du temps qui attestent tout ce qu'il a fait? Écoutons-le, mes freres.

Du moins, du moins en ce jour gardez-vous d'endurcir vos cœurs, ô mes enfants, (c'est ainsi qu'il vous parle, et qu'il a droit de vous parler, lui qui a renouvellé votre nation dans la grace de l'évangile;) ô mes enfants, faudra-t-il donc que je m'éleve contre vous au jugement de Dieu? La lumiere que vos peres ont vue, et qui de génération en génération a rejailli jusques sur vous, ne servira-t-elle qu'à éclairer vos iniquités? Que n'ai-je point souffert pour vous présenter tous ensemble comme une seule vierge sans tache à l'époux sacré? Mais que vois-je au milieu de vous, ô mes enfants? Je vous ai offert la bénédiction, et vous l'avez rejettée : la malédiction viendra, elle viendra, et vous en serez inondés; elle distillera sur vos têtes goutte à goutte jusqu'à la fin. Non, je ne serai plus votre pere, j'endurcirai mon cœur et mes entrailles pour vous rejetter à jamais ; je vous méconnoîtrai, je rougirai de vous au temps de Jésus-Christ, je demanderai vengeance de mes paroles, ou plutôt de la sienne tant de fois méprisée.

Homme de Dieu, donné à la France et à toute l'église, que vos mains paternelles ne se lassent ja-

mais de s'élever vers Dieu en notre faveur. Que nous restera-t-il, si le cœur même de notre pere est irrité, et si l'instrument des miséricordes appelle contre nous les vengeances? Ô pere! voyez notre désolation, voyez, et hâtez-vous; voyez, et fléchissez notre souverain juge; afin que, quand vous viendrez avec lui dans la gloire, vous puissiez nous présenter aux pieds de son trône comme vos enfants; que vous soyez suivi d'une troupe sainte qui marche les palmes à la main, et que nous recevions avec vous la couronne qui ne flétrit jamais. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINTE THÉRESE.

De excelso misit ignem in ossibus meis, et erudivit me.

Il a envoyé le feu d'en haut jusques dans mes os, et il m'a instruite.
En Jérémie, chapitre premier.

C'EST ainsi, mes freres, que parle Jérémie au nom de Jérusalem, pour exprimer tout ce que cette cité, devenue infidele, ressent quand Dieu la frappe pour la convertir. Il dépeint un feu dévorant, mais un feu envoyé d'en haut, et que la main de Dieu même allume de veine en veine pour pénétrer jusqu'à la moëlle des os; c'est par ce feu que Jérusalem doit être instruite et purifiée. Le voilà ce feu qui brûle sans consumer, et qui, loin de détruire l'ame, la renouvelle. Le voilà ce feu de douleur et d'amour tout ensemble; c'est lui que Jésus est venu apporter sur la terre : et que veut-il, sinon embraser tout l'univers? Thérese, vous le sentez, il brûle votre cœur, et votre cœur lui-même devient une fournaise ardente. *De excelso misit ignem in ossibus meis.*

Considérons, mes freres, dans ce discours, ce que

le feu de l'amour divin a fait dans le cœur de Thérese, et ce que le cœur enflammé de Thérese a fait ensuite dans toute l'église. Au-dedans, ce feu consume toute affection terrestre; au-dehors, il éclaire, il échauffe, il anime. Venez donc, vous tous, accourez à ce spectacle de la foi; venez, et voyez d'abord le martyre intérieur de Thérese; puis admirez tout ce qu'elle fait dès qu'elle est morte à elle-même. Ainsi vous apprendrez par son exemple, et à mourir à vous-mêmes par le recueillement, et à vous sacrifier courageusement à Dieu dans l'action. Voilà tout le sujet de ce discours.

Ô Sauveur qui l'avez instruite en la brûlant de votre amour, brûlez nos cœurs, et nous serons instruits comme elle. Envoyez le feu de votre Esprit, et tout sera créé encore une fois, et vous renouvellerez la face de la terre. Que, de mes entrailles, la céleste flamme s'épanche sur ma langue, et de ma langue jusqu'au fond des cœurs. Marie, c'est la gloire de votre Fils que nous demandons, intercédez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Ce que Dieu prend plaisir à faire lui-même dans les ames qu'il a scellées de son sceau éternel, il prend aussi plaisir à le contempler, et il jouit de la beauté de son ouvrage. Il regarde avec complaisance sa

grace, qui, comme dit saint Pierre, prend toutes les formes suivant les cœurs où il la fait couler. Elle n'a pas moins de variété que la nature, dans tout ce qu'elle fait. Où trouverez-vous sur la terre deux hommes qui se ressemblent entièrement? Les justes ne sont pas moins différents entre eux, que les visages des hommes; et Dieu tire de ses trésors de miséricorde de quoi former chaque jour l'homme intérieur avec des traits nouveaux. Oh! si nous pouvions voir cette variété des dons! Nous les verrons un jour dans le sein du pere qui en est la source. Cependant pour nous cacher nous-mêmes à nous-mêmes, Dieu enveloppe son ouvrage dans la nuit de la foi : mais cet ouvrage de la grace ne s'avance pas toujours régulièrement comme celui de la nature. Il s'en faut bien, mes freres; ce n'est pas moi, c'est Thérese qui fait cette belle remarque: il s'en faut bien que les ames ne croissent comme les corps. L'enfant n'est jamais un moment sans croître jusqu'à ce qu'il ait l'âge et la taille de l'homme parfait; mais l'ame, encore tendre et naissante dans la piété, interrompt souvent son progrès; c'est non seulement par la diminution de tous les desirs du vieil homme, mais souvent par l'anéantissement du péché même, que Dieu lui fait trouver dans l'humilité un plus solide accroissement.

Celle qui parle ainsi l'avoit senti, mes freres. Vous

l'allez voir pendant vingt ans qui tombe et se releve; qui tombe encore, et se releve enfin pour ne plus tomber. Vous allez voir un mélange incompréhensible de foiblesse et de grace, d'infidélité et d'attraits à la plus haute perfection. Dès sa plus tendre enfance, elle avoit goûté le don céleste, la bonne parole et la vertu du siecle futur. Il me semble que je l'entends lisant avec son jeune frere l'histoire des martyrs. A la vue de l'éternité où ils sont couronnés, elle s'écrie : Quoi ! toujours, toujours ! L'esprit du martyre souffle sur elle; elle veut s'échapper pour aller chez les Maures répandre son sang. Ô Thérese ! vous êtes réservée pour d'autres tourments, et l'amour sera plus fort que la mort même pour vous martyriser.

Retenue par ses parents, elle bâtissoit de ses propres mains, avec ce jeune frere, de petits hermitages. Ainsi cette douce image de la vie angélique des anachoretes dans le désert la consoloit d'avoir perdu la gloire du martyre; et les jeux mêmes de son enfance faisoient déja sentir en elle les prémices du Saint-Esprit. Qui ne croiroit, mes freres, qu'une ame si prévenue sera préservée de la contagion ? Non, non, elle ne le fut pas; et c'est ici que commence le secret de Dieu. La mere de Thérese, quoique modeste, lisoit les aventures fabuleuses, où l'a-

mour profane, revêtu de ce que la générosité et la politesse mondaine ont d'éblouissant, fait oublier qu'il est ce vice détestable qui doit alarmer la pudeur. Le poison que la mere tenoit inconsidérément dans ses mains, entra jusques dans le cœur de la fille; et les enchantements du mensonge lui firent perdre le pur goût de la vérité. Ô vous, qui voulez vous tromper vous-mêmes par des lectures contagieuses, apprenez par ce triste exemple que plus le mal est déguisé sous un voile qui en ôte l'horreur, plus il est à craindre. Fuyez, fuyez ce serpent qui se glisse sous l'herbe et parmi les fleurs.

A cette mere indiscrete succéda bientôt une parente vaine, qui acheva de gâter son cœur. La vanité, hélas! quel ravage ne fit-elle pas sur toutes les vertus que la grace du baptême venoit de faire naître! Est-ce donc là cette fille si enflammée de l'amour du martyre, et dont tout le sang, jusqu'à la derniere goutte, cherchoit à couler pour la foi? maintenant la voilà pleine d'elle-même et des desirs du siecle. Ô Dieu patient! ô Dieu qui nous aimez, quoique nous rejettions votre amour, et lorsqu'ennemis de nous-mêmes aussi-bien que de notre bien, nous languissons loin de vous dans les liens du péché! ô Dieu! vous l'attendiez cette ame infidele; et, par une insensible miséricorde, vous l'ameniez, les yeux fermés,

comme par la main, chez un oncle plein de votre esprit. D'abord elle ne s'y engagea que par complaisance; car alors, éblouie par l'espérance d'un époux mortel, elle marchoit d'un pas présomptueux sur un sentier bordé de précipices. Là, elle prit, sans savoir ce qu'elle faisoit, vous seul le saviez, Seigneur, vous qui le lui faisiez faire; elle prit les épîtres de saint Jérôme; elle lut, et sentit la vérité; elle l'aima, elle ne s'aima plus elle-même, et des torrents de larmes ameres coulerent de ses yeux.

Qu'est-ce qui vous trouble, Thérese? de quoi pleurez-vous? Hélas! je pleure de n'avoir pas pleuré assez tôt, je m'afflige de ces déplorables plaisirs qui ont enivré mon cœur. Les ris du siecle me semblent une folie, et je dis à la joie : Pourquoi m'avez-vous trompée?

Pour se punir d'avoir trop aimé le monde, elle se condamne à ne le voir jamais. En un moment tous ses liens se brisent, et elle se jette dans un cloître. *Alors*, dit-elle, *je sentis tous mes os qui alloient se détacher les uns des autres, et j'étois comme une personne qui rend l'esprit. C'est que dans ce combat la nature étoit encore forte et mon amour foible.* N'importe; elle demeura immobile dans la maison de Dieu, et elle y prit l'habit. Tandis que tous les assistants admiroient sa joie et son courage, elle sentoit son ame

nager dans l'amertume. *Apprenez donc*, continue-t-elle, *par mon exemple, à n'écouter jamais les craintes de la nature lâche, et à ne vous défier pas des bontés de Dieu quand il vous inspire quelque haut dessein.*

Ce sacrifice si douloureux fut béni d'en haut, et la manne céleste coula sur elle dans le désert. A peine lisoit-elle deux lignes pour se nourrir de la parole céleste de la foi, que l'esprit, se saisissant d'elle, livroit ses sens et les puissances de son ame pour l'enlever hors de sa lecture.

Elle voyoit d'une vue fixe Jésus seul et Jésus crucifié. Sa mémoire se perdoit dans ce grand objet, son entendement ne pouvoit agir, et ne faisoit que s'étonner en présence de Dieu, abîme d'amour et de lumiere; elle ne pouvoit ni rappeller ses idées, ni raisonner sur les mysteres; nulle image sensible ne se présentoit ordinairement à elle, seulement elle aimoit, elle admiroit en silence: elle étoit suspendue, dit-elle, et comme hors d'elle-même.

Ô hommes dédaigneux et incrédules, qui osez tout mesurer à vos courtes spéculations; ô vous qui corrompez les vérités mêmes que Dieu nous fait connoître, et qui blasphémez les mysteres intérieurs que vous ignorez; taisez-vous, esprits impies et superbes; apprenez ici que nul ne peut sonder les profon-

deurs de l'esprit de Dieu, si ce n'est l'esprit de Dieu même.

A cette oraison éminente furent ajoutées les plus rudes croix. Plusieurs maladies mortelles vinrent fondre sur ce corps exténué; elle ressemble à l'homme de douleurs, et elle est écrasée comme lui dans l'infirmité. Pendant une paralysie de trois ans, où l'on croit à toute heure qu'elle va expirer, elle lit le commentaire de saint Grégoire sur le livre de Job, dont elle représente la patience, et dont elle souffre toutes les peines.

A ce coup, ne croiriez-vous pas que le vieil homme va succomber, et que la grace s'affermit déja sur les ruines de la nature? Tremblez, ames foibles; tremblez encore une fois, mes freres. Thérese ne s'éleve si haut, que pour faire une plus grande chûte; et cet aigle qui fendoit les airs pour s'élever jusqu'aux nues, et dont le vol étoit si rapide, s'appesantit peu-à-peu vers la terre. D'abord ce n'est qu'une conversation innocente; mais la plus innocente conversation cesse de l'être dès qu'elle dissipe et qu'elle amollit; et une vierge, épouse du Sauveur, ne doit penser qu'à ce qui peut plaire à l'époux, pour être sainte de corps et d'esprit. Ô insensible engagement dans une vie lâche, qu'on craint toujours trop tard, combien êtes-vous plus à craindre que les vices les plus grossiers! Thérese,

qui dans sa ferveur ne pouvoit se résoudre à craindre, tombe dans un relâchement où elle n'ose plus espérer. Jusqu'à quand, ô vierge d'Israël, serez-vous errante et vagabonde loin de l'époux? Vous le fuyez, mais il vous poursuit par une secrete miséricorde. Vous voudriez pouvoir l'oublier; mais, avouez-le, il vous est dur de résister à sa patience et à son amour. Hélas! s'écrie-t-elle, mon plus cruel tourment étoit de sentir la grace de Dieu malgré mon infidélité, et de voir qu'au lieu de me rebuter, il m'attiroit encore pour confondre mon ingratitude. Je ne pouvois être en paix sans me recueillir, et j'avois honte de me recueillir, à cause du superflu et des amusements auxquels je tenois encore. Le voilà, mes freres, ce feu jaloux et vengeur que Dieu allume quelquefois dès cette vie; ce purgatoire intérieur de l'ame, qui la ronge, qui la persécute, et qui lui fait ressentir une ardeur si cuisante jusqu'à ce qu'il ait consumé tout ce qui est terrestre. L'ame, dit-elle, est dans ce feu, sans savoir quelle en est l'origine, ni qui l'allume, ni par où en sortir, ni comment l'éteindre, et c'est comme une espece d'enfer.

En cet état, elle se croit indigne de prier; et quoiqu'elle conseille l'oraison à son pere, elle n'ose plus y puiser elle-même la joie de son Dieu. Jusques-là, dans toutes ses fragilités, elle avoit dit au fond de

son cœur : Béni soit Dieu, qui n'a ôté de moi ni sa miséricorde, ni mon oraison! Mais à ce coup l'esprit qui gémit dans les enfants de Dieu par des gémissements ineffables, s'éteint en elle. Le voilà tombé cet astre qui brilloit au plus haut des cieux. Un an entier se passe, sans qu'elle se rapproche de Dieu. Ô époux des ames, voici ce que vous avez dit par la bouche d'un de vos prophetes, et je ne puis le répéter sans tressaillir de joie : L'épouse qui, parmi les hommes, a abandonné son époux, reverra-t-elle encore son époux revenir à elle? Non, non, elle lui est infidele, son cœur est corrompu. Et néanmoins, ajoutez-vous, Seigneur : Ô vierge d'Israël, ô mon épouse, quoique tu aies livré ton cœur aux créatures, quoique tu sois ingrate et infidele, quoique je sois jaloux, reviens, et je te recevrai.

Thérese lut les confessions de saint Augustin, où Dieu a donné, pour la suite de tous les siecles, une source inépuisable de consolations aux ames les plus pécheresses. Accourez-y avec Thérese, vous tous qui sentez aujourd'hui la plaie de votre cœur. Augustin, tiré des profondeurs de l'abîme, ne peut néanmoins entièrement appaiser la crainte de Thérese. L'exemple d'aucun saint, disoit-elle, ne doit me rassurer; car je ne puis en trouver aucun dont les infidélités aient été aussi fréquentes que les miennes. Le voilà,

mes freres, le fruit de ses chûtes qui nous ont tant de fois étonnés. Vous le comprenez maintenant le conseil de Dieu, qui creuse dans le cœur de Thérese cet abîme d'humiliation, pour y poser l'inébranlable fondement d'un édifice qui s'élevera jusqu'au ciel au milieu des extases, où il ouvrira son sein à Thérese; et où il se plaira aussi à lui découvrir la place qu'elle a méritée dans le gouffre de soufre et de feu.

Dix-huit ans s'étoient passés au milieu de sa solitude dans ce feu dévorant de la peine intérieure qui purifie l'ame en la détournant sans cesse contre elle-même. Mon cœur, dit-elle, étoit sans cesse déchiré. Aux craintes du dedans se joignirent les combats du dehors; les dons intérieurs augmenterent en elle. De cette oraison simple où elle étoit déja, Dieu l'enleve jusques dans la plus haute contemplation; elle entre dans l'union où se commence le mariage virginal de l'époux avec l'épouse; elle est toute à lui, il est tout à elle. Révélations, esprit de prophétie, visions sans aucune image sensible; ravissements, tourments délicieux, comme elle le dit elle-même, qui lui font jetter des cris mêlés de douleur et de joie, où l'esprit est enivré, et où le corps succombe, où Dieu lui-même est si présent, que l'ame épuisée et dévorée tombe en défaillance, ne pouvant sentir de près tant de majesté; en un mot, tous les dons surnaturels découlent

sur elle. Ses directeurs d'abord se trompent. Voulant juger de ses forces pour la pratique des vertus par le degré de son oraison, et par le reste de foiblesse et d'imperfection que Dieu laissoit en elle pour l'humilier, ils concluent qu'elle est dans une illusion dangereuse, et ils veulent l'exorciser. Hélas ! quel trouble pour une ame appellée à la plus simple obéissance, et menée, comme Thérese, par la voie de la crainte, lorsqu'elle sent son intérieur bouleversé par ses guides! J'étois, dit-elle, comme au milieu d'une riviere, prête à me noyer, sans espérance de secours. Elle ne sait plus ce qu'elle est ni ce qu'elle fait quand elle prie. Ce qui faisoit sa consolation depuis tant d'années, fait sa peine la plus amere. Pour obéir, elle s'arrache à son attrait; mais elle y retombe, sans pouvoir ni en sortir, ni se rassurer. Dans ce doute, elle sent les horreurs du désespoir, tout disparoît, tout l'effraie, tout lui est enlevé. Son Dieu même, en qui elle se reposoit si doucement, est devenu un songe pour elle. Dans sa douleur, elle s'écrie, comme Magdelene: *Ils me l'ont enlevé, et je ne sais où ils l'ont mis.*

Ô vous, oints du Seigneur, ne cessez donc jamais d'apprendre, par la pratique de l'oraison, les plus profondes et les plus mystérieuses opérations de la grace, puisque vous en êtes les dispensateurs. Que n'en coûte-t-il pas aux ames que vous conduisez, lors-

que la sécheresse de vos études curieuses et votre éloignement des voies intérieures vous font condamner tout ce qui n'entre point dans votre expérience ! Heureuses les ames qui trouvent l'homme de Dieu, comme Thérese trouva enfin les saints François de Borgia et Pierre d'Alcantara, qui lui applanirent la voie par où elle marchoit ! Jusqu'alors, dit-elle, j'avois plus de honte de déclarer mes révélations, que je n'en aurois eu de confesser les plus grands péchés. Et nous aussi, mes freres, aurons-nous honte de parler de ces révélations, dans un siecle où l'incrédulité prend le nom de sagesse? Rougirons-nous de dire à la louange de la grace ce qu'elle a fait dans le cœur de Thérese? Non, non, tais-toi, ô siecle, où ceux mêmes qui croient toutes les vérités de la religion, se piquent de rejetter sans examen, comme fables, toutes les merveilles que Dieu opere dans ses saints. Je sais qu'il faut éprouver les esprits, pour voir s'ils sont de Dieu. A Dieu ne plaise que j'autorise une vaine crédulité pour de creuses visions ! mais à Dieu ne plaise que j'hésite dans la foi quand Dieu se veut faire sentir ! Celui qui répandoit d'en haut, comme par torrents, les dons miraculeux sur les premiers fideles, n'a-t-il pas promis de répandre son esprit sur toute chair? n'a-t-il pas dit : *Sur mes serviteurs et sur mes servantes ?* Quoique les derniers temps ne soient

pas aussi dignes que les premiers de ces célestes communications, faudra-t-il les croire impossibles? La source en est-elle tarie? Le ciel est-il fermé pour nous? N'est-ce pas même l'indignité de ces derniers temps qui rend ces graces plus nécessaires, pour allumer la foi et la charité presque éteintes?

N'est-ce pas après ces siecles d'obscurcissement, que Dieu, pour ne se laisser jamais lui-même sans témoignage, doit ramener enfin sur la terre les merveilles des anciens jours? Hé! où en est-on, si on n'ose plus dans l'assemblée des enfants de Dieu publier les dons de leur pere? Pourquoi ce ris dédaigneux, hommes de peu de foi, quand on vous raconte ce que la main de Dieu a fait? Malheur à cette sagesse charnelle qui nous empêche de goûter ce qui est de l'Esprit Saint! Mais que dis-je? Notre raison est aussi foible que notre foi même. N'y a-t-il donc qu'à refuser de croire, pour s'ériger en esprit fort? N'est-on pas aussi foible et aussi aveugle en ne pouvant croire ce qui est, qu'en supposant ce qui n'est pas? Le seul mot de miracle et de révélation vous choque, ô foibles esprits qui ne savez pas encore combien Dieu est grand, et combien il aime à se communiquer aux simples avec simplicité! devenez simples, devenez petits, devenez enfants; abaissez, abaissez-vous, ames hautaines, si vous voulez entrer au royaume de

Dieu. Cependant taisez-vous; et loin de douter des graces que Thérese a reçues en nos jours, pensez sérieusement à faire qu'elles rejaillissent jusques sur vous.

Si votre fragilité vous décourage, si vous êtes tentés de désespoir à cause de l'abus de tant de graces méprisées; jettez les yeux sur cet exemple consolant, sur Thérese tant de fois infidele, et qui tant de fois a contristé le Saint-Esprit. Si votre cœur est partagé entre Dieu et le monde, regardez encore Thérese, qui sentit si long-temps en elle le même partage. Qui cherchez-vous dans ce partage de vos affections? Vous craignez, avouez-le de bonne foi, une vie triste et malheureuse en vous donnant sans réserve à Dieu. Ô hommes tardifs et pesants de cœur pour croire les mysteres de Dieu! hé! ne voyez-vous pas, et ne sentez-vous pas que c'est ce partage même, cette réserve des joies mondaines, qui vous ôte la paix, et qui commence dès cette vie votre éternel malheur?

Ainsi vous prenez pour remede le poison même. Malheureux, et dignes de l'être, vous ne goûtez librement ni les plaisirs de la terre, ni les consolations d'en-haut. Rebutés de Dieu et du monde, et déchirés tout ensemble par vos passions et par vos remords; portant en esclaves le joug rigoureux de la loi divine, sans l'adoucissement de l'amour; en proie à la tyrannie

du siecle et à la crainte des jugements éternels de Dieu : lâches, vous soupirez dans votre esclavage, et vous craindriez de le rompre! vous savez où est la source du vrai bonheur, et vous n'osez vous y plonger! Ah! insensés! que faites-vous? quel jugement pend sur votre tête? Qui me donnera des paroles pour l'exprimer? Il me semble que j'entends celles de Thérese qui vous parle, et qui vous dit encore ce qu'elle disoit après que Dieu lui eut montré les peines éternelles: Que ne pouvez-vous, s'écrioit-elle, verser des ruisseaux de larmes, et pousser des cris jusqu'aux extrémités de la terre, pour faire entendre au monde son aveuglement!

Elle avoit passé, mes freres, environ vingt ans dans ce partage et dans ce trouble où vous vivez; jamais personne ne sut mieux qu'elle ce qu'il en coûte pour vouloir être encore à soi et aux créatures, quand Dieu nous veut sans réserve à lui. Ici je ne parle point pour Dieu, écoutez-moi, je ne parle que pour vous-mêmes, et pour vous-mêmes, non par rapport à la vie future, mais par rapport à la présente. Voulez-vous être heureux, et l'être dès-à-présent? Ne ménagez rien, ne craignez pas de trop donner en donnant tout; jettez-vous, les yeux fermés, entre les bras du pere des miséricordes et du Dieu de toute consolation : plus vous ferez pour Dieu, plus il fera pour vous.

Oh! si vous compreniez combien il est doux de le goûter, quand on ne veut plus goûter que lui seul, vous jouiriez du centuple promis dès cette vie; votre paix couleroit comme un fleuve, et votre justice seroit profonde comme les abîmes de la mer. Thérese, qui avoit été si long-temps malheureuse comme vous tandis qu'elle vouloit encore quelque bonheur sensible ici-bas, commence à être dans la paix et dans la liberté, dès qu'elle acheve de se perdre en Dieu. Hâtons-nous, mes freres, hâtons-nous de la considérer dans ce second état de vie, où étant morte à elle-même intérieurement, elle fait au-dehors de si grandes œuvres.

SECOND POINT.

Pour bien comprendre la différence de ces deux états, dont l'un est un état de peine intérieure qui purifie Thérese, et l'autre, un état de paix où elle est intimement unie avec Dieu; rappellez, mes freres, ce qu'elle dit de ce feu qui ronge l'ame infidele: «On « ne sait ni qui l'allume, ni par où en sortir, ni com- « ment l'éteindre; et c'est une espece d'enfer». Puis ajoutez ce qu'elle ajoute: «Il y a un autre feu si doux, « qu'on craint toujours qu'il ne s'éteigne. Les larmes, « loin de l'éteindre, ne servent qu'à l'allumer de plus « en plus. Le premier feu est un amour naissant et « mêlé de crainte, qui applique l'ame à elle-même

« malgré elle-même; il force l'ame à se voir toujours
« dans toute sa laideur; il fait qu'elle retombe tou-
« jours sur elle-même, qu'elle devient son propre
« supplice, et qu'à force de se voir elle s'arrache en-
« fin à toute complaisance propre. Le second feu est
« le pur amour, dont la flamme éclaire et anime sans
« consumer. Le pur amour, au contraire de l'autre,
« pousse sans cesse l'ame hors d'elle-même dans le
« sein de Dieu. L'amante, sentant son cœur blessé par
« ce trait de feu, court dans toutes les places publi-
« ques, où elle dit à tous ceux qu'elle trouve, *N'avez-
« vous point vu mon époux?* Elle sent au fond de ses
« entrailles cette flamme que sentoit Jérémie; elle
« ne peut ni la supporter, ni la renfermer au-dedans
« d'elle-même; il faut qu'elle s'exhale et qu'elle écla-
« te: et c'est alors qu'elle conçoit les plus hauts des-
« seins. »

Dieu met au cœur de Thérese le desir de la réforme de son ordre selon la regle primitive, sans mitigation, et selon les statuts du cardinal Hugues de Sainte-Sabine, confirmés par le pape Innocent IV. La réforme d'un ordre ancien, combien, mes freres, est-elle plus difficile que la fondation même d'un ordre nouveau! Il n'est pas question de semer, d'arroser, de faire croître les jeunes plantes encore tendres; il s'agit de plier les tiges dures et tortueuses des grands

arbres. Elle soutient tout-à-la-fois les contradictions et des supérieures de l'ordre, et de ses propres directeurs, et des évêques, et des magistrats de toutes les villes. Quelle est donc cette fille que rien ne peut décourager? C'est, dit-elle, une pauvre carmélite chargée de patentes, et pleine de bons desirs. Sans appui, sans maison, sans argent, elle passe de tous côtés pour une insensée. En effet, elle doit paroître telle aux yeux des sages de la terre, et il n'y a que l'inspiration qui la puisse justifier. Mais le monde, vous le savez, mes freres, ne peut ni recevoir ni reconnoître l'esprit dont elle est animée. Cet esprit qui la pousse, tend également à établir l'œuvre par elle, et à se servir de l'œuvre pour la crucifier. D'abord rien ne lui paroît difficile; et Dieu lui fait sentir une telle certitude pour le succès, qu'elle espere contre toute espérance, et qu'elle commence par des engagements. Mais à peine est-elle engagée, que Dieu se retire. Le ciel si pur et si serein pour elle s'obscurcit tout-à-coup; elle ne voit plus autour d'elle que nuages, qu'éclairs, que renversements causés par l'orage. Mais immobile comme la montagne sainte de Sion, elle oppose un front tranquille à tous les coups de la tempête. La voyez-vous, mes freres, qui marche de ville en ville, dans une rude voiture, presque toujours accablée de maladies, dans les rigueurs des saisons,

et parmi des accidents périlleux? On ne peut lire l'histoire de ses fondations, qu'elle a écrite si naïvement et avec tant de vivacité, sans se représenter les travaux, les fatigues et les dangers des apôtres pour planter la foi.

Entrant dans les villes, après tant de peines, semblable au fils de l'homme, elle n'y trouve pas où reposer sa tête. N'importe, elle se couche sur la paille, couverte de son manteau; elle espere en silence, et son espérance n'est jamais confondue. Quand Dieu ouvre les cœurs des habitants des villes pour lui donner quelques secours, elle dit à ses filles : On nous ravit la pauvreté qui étoit notre trésor. Hélas! lui répondent ses filles, étonnées de cette diminution de pauvreté qui leur paroît déja une abondance, nous ne sommes plus pauvres!

A ce propos, mes freres, écoutez-la elle-même qui se rend avec simplicité un grand témoignage: « Dieu m'est témoin, dit-elle, que je n'ai jamais re-« fusé aucune fille, faute de biens : le grand nombre « de pauvres que j'ai reçues en est la preuve; les pau-« vres même qui s'y présentoient me donnoient plus « de joie que les riches. Si nous avons eu ce désinté-« ressement quand nous n'avions ni maisons ni ar-« gent, que devons-nous faire maintenant que nous « avons de quoi vivre! Ô mes filles, dit-elle enfin,

« c'est par tant de pauvreté et de travaux que nous « avons procuré ce repos dont vous jouissez. »

Ces travaux furent sans relâche pendant le reste de sa vie. Trente-deux monasteres dans les principales villes d'Espagne ont été l'ouvrage de ses mains, qu'elle a eu la joie de voir avant de mourir; et le roi Philippe II, admirant ses vertus, recevoit avec respect les lettres qu'elle lui écrivoit pour l'engager à protéger son ordre.

Voilà, mes freres, ce que la sagesse mondaine, à qui l'esprit évangélique paroît une folie, n'auroit osé penser. Voilà ce que les richesses mêmes des grands de la terre n'auroient pu faire. Thérese marchant de ville en ville, la croix en main pour toute possession et pour tout appui, l'a accompli aux yeux de ces faux sages, pour les confondre par ses bienheureuses folies.

Mais étoient-ce là des communautés formées à la hâte, et composées sans choix? Non, non, c'étoient les anges de la terre, qui ne tenoient rien d'ici-bas; des vierges de corps et d'esprit, qui suivoient l'agneau par-tout où il va, jusques dans les plus âpres sentiers de la pénitence. Leur ferveur ajouta même plusieurs pratiques à la sévérité de leur regle. Les dons surnaturels étoient fréquents dans toutes ses maisons; croyez Thérese même qui nous l'assure. Quoiqu'elle fût si expérimentée dans la perfection, et si jalouse

de celle de ses filles, on la voit, dans ses écrits, toujours étonnée de leurs oraisons et de leurs vertus.

Ici les hommes, sans rougir, marchent humblement sur les traces des filles. Je les vois, les Antoine de Jésus, les Jean de la Croix, ces hommes dont le ciel avoit enrichi l'Espagne au siecle passé; je les vois devenir enfants aux pieds de Thérese leur mere. C'est elle qui les conduit comme par la main pour la réforme de leur ordre, et ils recueillent dans leur sein enflammé les paroles de sagesse qui découlent de sa bouche. D'une source si pure, les ruisseaux de grace s'épanchent dans toute l'église; de l'Espagne ils vont inonder les autres royaumes. Ô église de France, dès le commencement de ce siecle, on vous voit soupirer après cette nouvelle bénédiction, et vous en voyez, comme anges du Seigneur, traverser les Pyrénées pour nous apporter ce trésor! Heureux ceux à qui nous devons les filles de Thérese! Heureuses tant de villes où la puissante main de Dieu les a multipliées! Soyez à jamais, ô filles d'une telle mere, la bonne odeur de Jésus-Christ, et la consolation de toute l'église. Et vous, ô grand monastere, féconde tige, qui avez poussé tant de rejettons pour orner notre terre, et pour y faire fleurir toutes les vertus, soyez d'âge en âge, de siecle en siecle, la gloire d'Israël et la joie des enfants de Dieu. Que les temps qui ruinent les plus

solides ouvrages, ne fassent que vous rendre plus vénérables; que vous portiez dans votre sein, comme dans un asyle sacré, les ames tendres qui viennent s'y réfugier, et que vous couvriez encore de votre ombre tout ce qui espere en Dieu autour de vous. Que vos oraisons nourries encore par le jeûne, pour parler comme Tertullien, soient comme un encens qui monte sans cesse jusqu'au trône de la grace. Que la mortification de tous les sens facilite ici le recueillement; ou plutôt que le recueillement et la sévere jalousie de l'ame contre elle-même pour se réserver toute à l'époux, fasse la vraie mortification.

Peuple fidele qui m'écoutez, ce n'est plus moi qui dois vous parler de Thérese; il faut que je me taise, et que ses œuvres seules la louent. Jugez d'elle par ce qu'elle a fait, et que Dieu met aujourd'hui au milieu de vous. Les voilà les filles de Thérese, elles gémissent pour tous les pécheurs qui ne gémissent pas, et ce sont elles qui arrêtent la vengeance prête à éclater. Elles n'ont plus d'yeux pour le monde, et le monde n'en a plus pour elles. Leurs bouches ne s'ouvrent plus qu'aux sacrés cantiques; et hors des heures des louanges, toute chair est ici en silence devant le Seigneur. Les corps tendres et délicats y portent jusques dans l'extrême vieillesse, avec le cilice, le poids du travail.

Ici ma foi est consolée; ici on voit une noble simplicité, une pauvreté libérale, une pénitence gaie et adoucie par l'onction de l'amour de Dieu. Seigneur, qui avez assemblé vos épouses sur la montagne, pour faire couler au milieu d'elles un fleuve de paix, tenez-les recueillies sous l'ombre de vos ailes; montrez au monde vaincu celles qui l'ont foulé aux pieds. Hélas! ne frappez point la terre, tandis que vous y trouverez encore ce précieux reste de votre élection.

Mais plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais ces livres si simples, si vifs, si naturels, qu'en les lisant on oublie qu'on lit, et qu'on s'imagine entendre Thérese elle-même! Oh! qu'ils sont doux ces tendres et sages écrits, où mon ame a goûté la manne cachée! Quelle naïveté, mes freres, quand elle raconte les faits! Ce n'est pas une histoire, c'est un tableau. Quelle force pour exprimer ses divers états! Je suis ravi de voir que les paroles lui manquent, comme à saint Paul, pour dire tout ce qu'elle sent. Quelle foi vive! Les cieux lui sont ouverts, rien ne l'étonne, et elle parle aussi familièrement des plus hautes révélations, que des choses les plus communes. Assujettie par l'obéissance, elle parle sans cesse d'elle, et des sublimes dons qu'elle a reçus, sans affectation, sans complaisance, sans réflexions sur elle-même : grande ame qui se contente pour rien, et qui, ne voyant plus

que Dieu seul en tous, se livre sans crainte elle-même à l'instruction d'autrui. Ô livres si chers à tous ceux qui servent Dieu dans l'oraison, et si magnifiquement loués par la bouche de toute l'église, que ne puis-je vous dérober à tant d'yeux profanes? Loin, loin, esprits superbes et curieux, qui ne lisez ces livres que pour tenter Dieu, et pour vous scandaliser de ses graces! Où êtes-vous, ames simples et recueillies, à qui ils appartiennent? Mais que vois-je, que vois-je de tous côtés, mes freres, sinon des chrétiens aliénés de la voie de Dieu? L'esprit de priere n'est plus sur la terre. Où est-ce que nous le trouverons? Sera-ce dans ces hommes si pleins d'eux-mêmes et du monde, qu'ils sont toujours vuides de Dieu? Quel est donc, mes freres, le grand péché qui est la source de tous les autres, et qui couvre la face de la terre d'un déluge de maux? Vous me direz, c'est l'impureté, c'est l'avarice, c'est l'ambition. Non, non, mes freres; c'est la dissipation seule qui produit ces crimes et tous les autres. Il n'y a plus d'homme sur la terre, qui pense, retiré en lui-même au fond de son cœur. Non, non, il n'y en a plus. Tous pensent selon que la vanité égare leurs pensées; tous pensent hors d'eux-mêmes, et le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Quelques uns s'appliquent à régler leurs mœurs; mais c'est commencer l'ouvrage par le dehors; mais c'est

couper les branches du vice, et laisser la tige qui repousse toujours. Voulez-vous couper la racine? rentrez au-dedans de vous-mêmes, réglez vos pensées et vos affections, bientôt vos mœurs se régleront comme d'elles-mêmes. Attaquez cette dissipation qui ne sauroit être innocente, puisqu'elle ouvre votre cœur, comme une place démantelée, à toutes les attaques de l'ennemi.

Ne me dites pas : Je récite des prieres. Est-ce le sacrifice de votre cœur, ou celui de vos levres que Dieu demande? Ô juifs, qui portez indignement le nom de chrétiens! si la priere intérieure ne se joint aux paroles que vous prononcez, votre priere est superstitieuse, et vous n'êtes point adorateurs en esprit et en vérité. Vous ne priez pas, mais vous récitez des prieres, comme dit saint Augustin : voulez-vous que Dieu vous écoute, si vous ne vous écoutez pas vous-mêmes?

Oserez-vous alléguer vos occupations pour vous dispenser de prier? Malheureux, qui oubliez ainsi l'unique nécessaire pour courir après des fantômes, les faux biens que vous cherchez s'enfuient, la mort s'avance. Direz-vous donc aussi au Dieu vivant, dans les mains de qui vous allez tomber : Je n'ai pu penser ni à votre gloire ni à mon salut, parceque je leur ai préféré les songes inquiets de ma vie? Et ne savez-

vous pas, ô hommes insensés, et ennemis de vous-mêmes, que c'est par le recueillement que l'on se met en état d'agir avec plus de sagesse et de bénédiction? Les heures que vous réservez à la priere seront les plus utilement employées, même pour le succès de vos affaires temporelles. Encore une fois, qui est-ce qui vous empêche de prier? Avouez-le, ce n'est pas le travail pour le nécessaire, c'est l'inquiétude pour le superflu, c'est la vanité pour des amusements.

Je vous entends, vous vous plaignez de votre sécheresse intérieure. Retranchez-en la source, quittez les vaines consolations qui vous rendent indignes de goûter celles de la foi. Vous vous trouvez vuides de Dieu dans l'oraison, faut-il s'en étonner? Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous souffert pour vous en remplir? Combien de fois, dit saint Augustin, l'avez-vous fait attendre! Combien de fois l'avez-vous rebuté lorsqu'il frappoit amoureusement à la porte de votre cœur! N'est-il pas juste qu'à la fin il vous fasse attendre, et que vous vous humiliiez sous sa main? Mais, direz-vous, j'ai des distractions perpétuelles. Hé bien, si votre imagination est distraite, que votre volonté ne le soit pas. Quand vous appercevrez la distraction, laissez-la tomber d'elle-même sans la combattre directement, tournez-vous doucement vers Dieu sans vous décourager jamais. Soutenez, soutenez, comme

dit l'écriture, les longues attentes de Dieu, qui viendra enfin. Arrêtez votre esprit par le secours d'un livre, si vous en avez encore besoin. Ainsi attendez Dieu en paix, et sa miséricorde luira enfin sur vous. Oh! si vous aviez le courage d'imiter Thérese! mais moi-même je n'ai pas le courage de vous proposer son exemple, tant votre lâcheté me rebute. Elle ne demanda jamais à Dieu qu'une seule fois en sa vie le goût et la consolation sensible dans l'oraison. A peine l'eut-elle fait, que son cœur le lui reprocha, et qu'elle en eut honte. C'est qu'elle savoit qu'il s'agit dans la vie intérieure, non d'imaginer, non de sentir, non de penser beaucoup, mais de beaucoup aimer. L'union avec Dieu consiste, dit-elle, non dans les ravissements, mais dans la conformité sans réserve à la souveraine volonté de Dieu; non dans les transports délicieux, mais dans la mort à toute volonté propre.

Ô combien d'ames s'égarent dans l'oraison, parcequ'elles se cherchent elles-mêmes en croyant chercher Dieu, et que prenant ses dons pour lui-même, elles se les approprient : ames mercenaires, qui ne cherchent Dieu qu'autant qu'il est doux, et qui ne peuvent veiller une heure en amertume avec Jésus agonisant! Elles ne cherchent dans l'oraison que le charme des sens, que la ferveur de l'imagination, que

les images magnifiques, que les tendres sentiments, que les hautes pensées : aveugles, qui prennent le charme grossier pour Dieu, et qui croient que Dieu leur échappe quand ce beau fantôme s'évanouit : aveugles, qui ne voient pas quelle est la vraie et simple oraison, que Tertullien marque en disant : Nous prions seulement de cœur. Où sont ceux que Dieu mene par le pur amour et par la pure foi, qui croient sans voir, qui aiment sans se soucier de sentir, et à qui Dieu seul suffit également dans tous les changements intérieurs? Où sont-elles ces ames plus grandes que le monde entier, et dont le monde n'est pas digne? Dieu les voit, Dieu les voit, mes freres; et je le prie de vous donner des yeux illuminés du cœur pour être dignes de les voir aussi.

Thérese, qui avez prié sur la terre pour les pécheurs avec une si tendre compassion, votre charité, loin de s'éteindre, ne mourra jamais dans le sein de Dieu. Remettez donc devant ses yeux, en notre faveur, les soupirs et les larmes que l'iniquité d'ici-bas vous a tant de fois arrachés. Vous ne pouvez plus, dans la gloire, pleurer sur nos miseres; mais vous pouvez nous obtenir la grace de pleurer sur nous-mêmes. En attendant que vous nous obteniez des vertus, du moins obtenez-nous des larmes. Pleurer, frapper nos poitrines, nous prosterner contre terre à

la face de notre Dieu, sera notre consolation. Envoyez-le, Seigneur, cet esprit de contrition et de priere, envoyez-le sur vos enfants. C'est Thérese qui vous le demande avec nous; Thérese, des entrailles de qui vous avez fait couler des fleuves d'eau vive sur les hommes des derniers temps. Nous en sommes altérés, Seigneur; c'est notre soif qui parle pour nous; c'est Thérese elle-même, animée de votre gloire, qui joint ses vœux aux nôtres. Faites donc, ô mon Dieu, et ne tardez pas; formez vous-même dans vos enfants ce cri si tendre et si touchant : Ô Pere! ô Pere! Demandez vous-même à vous-même, demandez en nous et pour nous; afin que notre priere ne soit qu'amour, et que nous passions enfin, de cet amour de foi, en l'amour de l'éternelle jouissance. C'est, mes freres, ce que je vous souhaite, au nom du Pere, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA PROFESSION RELIGIEUSE

D'UNE NOUVELLE CONVERTIE.

Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.

O vous tous qui craignez le Seigneur, venez, écoutez, et je raconterai tout ce qu'il a fait à mon ame. Ps. LXV, 16.

L'EUSSIEZ-VOUS cru, ma chere sœur, que l'époux des vierges vous attendoit dans cette solitude dès les jours de l'éternité? C'étoit donc là ce qu'il vouloit de vous, lorsqu'il tiroit tant de profonds gémissements de votre cœur, et que vous ne saviez pas encore vous-même pourquoi vous gémissiez? Ô mystere de grace! ô voies de Dieu dans le cœur de l'homme, inconnues à l'homme même! ô Dieu abîme de sagesse et d'amour!

Fille chrétienne, élevez votre voix; appellez à ce spectacle les hommes et les anges. Dites dans un humble transport: Ô vous tous qui craignez le Seigneur, hâtez-vous de venir: vous me verrez, et vous verrez la grace en moi. Peuples, assemblez-vous, accourez en foule; que les extrémités de la terre l'entendent, que toute chair admire et tressaille: car il a

regardé la bassesse de sa servante, et il a fait en moi de grandes choses, celui qui est puissant. Enfants de Dieu, rendez gloire à son œuvre. Que la terre et les cieux soient pleins de son nom : que tout en retentisse jusqu'au fond de l'abîme : que tout s'unisse à moi pour chanter le tendre cantique, le cantique toujours nouveau des éternelles miséricordes. *Venite, audite*, &c.

Découvrons donc, ma chere sœur, dans les deux parties de ce discours, non à votre gloire, mais à celle de Jésus-Christ, ce qu'il a opéré dans votre conversion, et ce qu'il a préparé dans votre sacrifice. Par l'un vous instruirez le monde des richesses de la grace; par l'autre vous serez instruite vous-même de ce que la grace doit achever en vous dans la solitude. Voilà tout le sujet de ce discours.

Ô esprit, ô flamme céleste, qui allez embraser la victime, soyez vous-même dans ma bouche une langue de feu. Que toutes mes paroles, comme autant de fleches ardentes, percent et enflamment les cœurs. Donnez, donnez, Seigneur, c'est ici la louange de votre grace. Marie, mere des vierges, priez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

J'ADORE souvent en tremblant, mes freres, ce jugement qui est un abîme, ce profond conseil par lequel

Dieu permet que tant d'enfants soient livrés à l'erreur. Quoi! cet âge si tendre, si simple, si innocent, suce avec le lait le poison; et les parents que Dieu lui choisit, par leur tendresse aveugle causent son malheur! Faut-il que sa docilité même le rende coupable! Ô Dieu! vous êtes pourtant juste. Nous savons par vous-même que vous ne haïssez rien de tout ce que vous avez fait; que vous êtes le Sauveur de tous; que toutes vos voies sont vérité et miséricorde: à vous seul louange dans votre secret; à nous le silence, le tremblement et l'adoration. Mais sans pénétrer trop avant, mes freres, concluons, avec saint Augustin, que Dieu voit dans un cœur une malignité subtile que nos yeux, trop accoutumés à une corruption plus grossiere, souvent ne découvrent pas. Il voit l'orgueil naissant qui abuse déja des prémices de la raison, et qui mérite qu'un tourbillon de ténebres vienne la confondre; l'abus des richesses, des plaisirs, des honneurs, de la santé, des graces du corps, et même de l'esprit. C'est la vanité qui abuse des choses presque aussi vaines qu'elle. Mais abuser de la raison dans le point essentiel de la religion, c'est résister au Saint-Esprit, c'est l'éteindre, c'est lui faire injure, c'est tourner le plus grand don de Dieu contre Dieu même.

Jeune créature, flattée et éblouie de vos propres rayons, ce que le monde admire en vous est ce que

Dieu déteste. Sous ces jeux innocents de l'enfance se déploie déja un sérieux funeste, une raison foible qui se croit forte, une présomption que rien n'arrête et qui s'éleve au-dessus de tout, un amour forcené de soi-même, qui va jusqu'à l'idolâtrie. Voilà ce que Dieu juste frappe d'aveuglement.

Erreur d'une ame enivrée d'elle-même, bientôt punie par mille autres erreurs! La voyez-vous qui court après les idoles de son invention? Ne croyez pas qu'elle soit docile, du moins elle ne l'est qu'à la flatterie. On lui dit : lisez les écritures, jugez par vous-même, préférez votre persuasion à toute autorité visible ; vous entendrez mieux le texte que l'église entiere, de qui vous tenez et les sacrements et l'écriture même; le Saint-Esprit ne manquera pas de vous inspirer par son témoignage intérieur; vos yeux s'ouvriront; et en lisant avec cet esprit la parole divine, vous serez comme une divinité. On le lui dit, et elle ne rougit point de le croire. Prêter l'oreille à ces paroles empoisonnées du serpent, est-ce docilité? Non, c'est présomption : car ce n'est pas déférer à l'autorité, c'est au contraire fouler aux pieds la plus grande autorité que la providence ait mise sous le ciel, pour s'ériger dans son propre cœur un tribunal suprême. Voilà, mes freres, le premier coup qui a donné la mort à cette jeunesse, d'ailleurs si innocente et si di-

gne de compassion; voilà le frein d'erreur que Dieu dans sa colere permet qui soit dans la bouche des hommes superbes, pour les précipiter dans le mensonge.

Telle fut, ma chere sœur, cette premiere démarche qui vous égara des anciennes voies, et qui mit insensiblement un mur entre vous et la vérité. Jusques-là tout étoit catholique en vous; tout, jusqu'à cette soumission même si simple que vous aviez pour les faux pasteurs. Votre baptême, quoiqu'administré hors de l'enceinte de l'unité par des mains révoltées, étoit pourtant l'unique baptême qui par-tout où il se trouve appartient à l'église unique, et qui tient sa vertu non de la disposition du ministre, mais de la promesse immuable de Jésus-Christ. Vous fîtes même dans l'unité tout ce que vous fîtes sans vouloir la rompre; vous ne commençâtes à être véritablement protestante, qu'au moment fatal où vous dîtes dans votre cœur en pleine liberté : Oui, je confirme la séparation de mes peres; et en lisant les écritures, je juge que l'église d'où nous sommes sortis ne les entend pas.

A cette parole si dure et si hautaine, c'en est fait; l'esprit qui ne repose que sur les doux et humbles de cœur, se retire; le lien fraternel se rompt; la charité s'éteint; la nuit entre de toutes parts; l'autorité si

claire dans l'évangile pour prévenir les plus subtiles distinctions, si nécessaire pour soutenir les foibles, pour arrêter les forts, pour tenir tout dans l'unité; cette autorité sans laquelle la providence se manqueroit à elle-même pour l'instruction des simples et des ignorants, ne paroît plus qu'une tyrannie. Quels maux affreux viennent de cette source! Confiance téméraire en l'élection divine, inspirée à chaque particulier, au préjudice de la crainte et du tremblement avec lequel on doit opérer son salut: mépris de l'antiquité, lors même qu'on fait semblant de la suivre: audace effrénée qui traite les peres d'esprits crédules et superstitieux, d'introducteurs de l'antechrist: parole du Sauveur, qui devoit être un lien d'éternelle concorde, devenue le jouet d'une vaine subtilité dans des disputes scandaleuses: divins oracles livrés aux visions et aux songes impies de toutes les sectes qui se multiplient à l'infini, et qui s'entredéchirent cruellement. Ô ma bouche, n'achevez pas.

Voilà ce que la réforme enfante dans le nord depuis le dernier siecle, fruits par lesquels on doit juger de l'arbre. Quel remede à ces maux? Sera-ce l'écriture, mes freres? Hé! c'est-elle dont on abuse. Semblable à Dieu même qui l'a inspirée, bien loin d'instruire les superbes, elle leur résiste, et elle ne donne la vérité qu'aux humbles. Aussi les protestants sont-

ils contraints d'avouer que l'écriture, même pour les points fondamentaux, n'est pas claire sans grace, c'est-à-dire qu'elle ne l'est que pour les humbles qui ont seuls l'esprit de Dieu.

Ainsi, vous le voyez, mes freres, toute la certitude de leur foi et de leur intelligence des écritures n'est fondée que sur la certitude de leur humilité. Étrange certitude! car qu'y a-t-il de plus superbe que de se croire humble? Où sont-ils ces petits à qui les mysteres sont révélés, pendant qu'ils sont cachés aux grands et aux sages du siecle? Peut-on appeller les protestants petits, eux qui sont, par leurs principes, dans la nécessité de se croire humbles et pleins du Saint-Esprit! eux qui par conséquent sont si grands à leurs propres yeux! eux qui ne craignent point de se tromper en expliquant les écritures, quoiqu'ils assurent que l'église entiere s'y est trompée pendant tant de siecles!

Remarquez encore, mes freres, que ce n'est pas précisément la parole de Dieu, mais leur propre explication, qui est le fondement de leur foi : car il n'est pas question du texte, dont tous conviennent également comme de la regle suprême, mais du vrai sens qu'il faut trouver; et ce vrai sens chacun d'eux s'en assure par son propre discernement, qui est ainsi l'unique appui de sa foi, comme s'il avoit personnellement l'infaillibilité qu'il ôte à l'église.

Ô profondeur, s'écrie saint Augustin sur sa propre expérience dans sa conversion! ô livres inaccessibles à l'orgueil des sages du siecle! vous êtes le glaive à deux tranchants; vous répandez une lumiere vivifiante; mais aussi de vous sortent les ténebres vengeresses. Pendant que les petits tremblent dans le sein de leur mere, se défiant de tout par l'humilité, les sages, par l'orgueil, tournent tout en poison. Je vois des chrétiens qui, comme les Juifs, se croyant dès le ventre de leur mere la race sainte, les héritiers de l'alliance, les interpretes des oracles, vous lisent toujours avec un voile sur le cœur. Ils disent sans cesse, l'écriture, l'écriture, l'écriture! comme les Juifs disoient, le temple, le temple, le temple! Mais l'esprit de l'écriture, qui seul peut vivifier, et qui n'est promis qu'au corps de l'église, les a quittés quand ils l'ont quitté, et la lettre les tue.

Ainsi, ma chere sœur, la lumiere luisoit en vous au milieu des ténebres, et les ténebres ne la comprenoient point. La coutume, qui peut toujours plus qu'on ne croit sur ceux mêmes qui auroient honte de lui céder; la confiance en vos ministres, qui, sous une apparence de liberté, tenoient tous les esprits assujettis aux finales résolutions de leurs synodes nationaux; les liens de la chair et du sang, ah! tristes liens! liens que je ne puis nommer sans faire saigner la plus

douloureuse plaie de votre cœur; enfin une haine héréditaire de l'église, haine qui au seul nom de Rome soulevoit vos entrailles, et se nourrissoit jusques dans la moëlle de vos os; ne vous laissoient pas à vous-même. Vous écoutiez, non pour examiner, mais pour répondre. Un silence nonchalant, ou un ris dédaigneux, ou une réponse subtile, repoussoit les raisons dont vous ne sentiez pas encore la force. Mais pour celles qui vous accabloient, que faisoient-elles, ma chere sœur? Je ne craindrai pas de le dire : car je sais quelle joie je donnerai à votre cœur en racontant avec vos miseres les célestes miséricordes. Rappellons donc ces larmes d'un orgueil impuissant, et irrité de son impuissance.

Qui le croiroit, mes freres, que l'examen, unique fondement de cette réforme, fût néanmoins ce qu'il est plus difficile d'obtenir d'elle? Enquérez-vous, dit-elle, diligemment des écritures. Ne penseriez-vous pas qu'elle ne dispense personne de l'examen? Elle veut qu'on lise et qu'on juge, mais à condition que le juge demeurera toujours prévenu. Car si vous allez de bonne foi, dans cet examen, jusqu'à mettre en doute la religion protestante, jusqu'à vous rendre entièrement neutre entre les deux églises; c'en est fait, s'écrient-ils, vous êtes perdus; c'est à la voix de l'enchanteur que vous prêtez l'oreille. Quoi donc! le

juge ne doit-il pas prêter l'oreille, pour savoir si ce qu'on lui dit est un enchantement ou une vérité? Ô réforme! n'étoit-ce pas assez d'inspirer à chaque particulier la témérité de se faire juge? falloit-il encore, pour comble de témérité, vouloir que chacun soit juge à l'aveugle? Vous qui préférez l'examen et le jugement du particulier à toute autorité, comment osez-vous dire qu'on se perd dès qu'on examine? Quelle est donc cette religion qui tombe dès qu'on la regarde avec des yeux indifférents et avec l'intégrité d'un juge qui doit se défier également de toutes les parties? Mais la réforme sent bien qu'elle tomberoit sans ressource à ce premier ébranlement.

Combien de fois ai-je éprouvé ce que je vais dire! Vous avez convaincu sur tous les articles, vous croyez avoir tout fait; mais vous ne faites rien, si, par un puissant attrait de piété, vous n'enlevez l'ame à elle-même, pour lui faire sentir ce que c'est que d'être humble; si vous ne bouleversez le fond d'une conscience; si vous ne tenez un cœur en suspens et comme en l'air au-dessus de ses préjugés. En vain à coups redoublés vous frappez ce grand arbre dont la tige immobile monte jusqu'au ciel, et dont les racines vont se cacher dans les entrailles de la terre: vous n'en enlevez que les foibles rameaux; encore repoussent-ils toujours. Mais attaquez ces racines vives, en-

trelacées, profondes; le voilà qui tombe de son propre poids.

Vous aimiez le mensonge, ma chere sœur : mais la vérité vous aimoit; vous étiez à elle avant la création du monde, et vous deviez enfin l'aimer. Vous étiez loin de Dieu; mais il étoit auprès et au milieu de vous : vous le fuyiez sans le vouloir entendre; mais sa miséricorde vous poursuivoit. Son heure vient, il tonne, foudroie, écrase l'orgueil indomté; et voilà les écailles qui tombent de ces yeux fermés à la lumiere.

Seigneur, que voulez-vous que je fasse? s'écrie-t-elle comme Saul. Que vois-je? où suis-je? que sont-ils devenus tous ces objets que j'ai cru voir si clairement? Tout s'évanouit, tout m'échappe, tout ce qui m'appuyoit se fond dans mes mains. Ma vie entiere n'a donc été qu'un songe, et voici mon premier réveil. Où êtes-vous, livres en qui j'ai espéré? et maintenant je rougis des fables que j'ai admirées. Est-ce donc là ce qui a enchanté si long-temps mon cœur? Donc, donc jusqu'ici j'ai vécu égarée de la voie de la vérité; le soleil de la sagesse ne s'étoit point levé sur ma tête, et la lumiere de l'intelligence n'a jamais lui sur moi.

Hélas! continue-t-elle avec saint Augustin, quand on veut se servir de guide à soi-même, peut-on manquer de tomber dans le précipice? Seigneur, que

ceux que vous n'avez pas encore mis à vos pieds en abattant leur orgueil, rient de ma foiblesse et de mon inconstance; rien ne m'empêchera de confesser, à la gloire de votre nom, ma honte et mes erreurs. Ils diront que je n'ai jamais été humble. Et comment l'aurois-je été, moi à qui ma religion défendoit de l'être, puisqu'elle m'obligeoit à préférer ma persuasion au commun accord et consentement de toutes les églises, comme si ma persuasion eût été infailliblement le témoignage du Saint-Esprit même! Ils ajouteront que vous m'aveuglez, ô Saint-Esprit, pour punir mon orgueil. Ah! je le mériterois, Seigneur: mais vous le guérissez cet orgueil que vous devriez punir, et qu'ils ont nourri; du moins vous me le faites desirer. Ô pere tout ensemble des lumieres et des miséricordes! ô Dieu de toute consolation! vous me faites entrer dans toute vérité par le seul sentiment que vous me donnez de ma misere et de mon impuissance. Qu'à jamais soit béni celui qui m'arrache à la puissance des ténebres, pour me transférer au royaume de son fils bien-aimé! « Ô vous tous qui « craignez le Seigneur, venez, écoutez, et je raconterai tout ce qu'il a fait à mon ame ».

Dès ce moment Dieu lui mit au cœur l'onction qui enseigne tout, je veux dire la consolation de se soumettre. Aimable repos, disoit-elle, réservé à ceux

qui veulent être doux et humbles de cœur! Je n'ai plus besoin de raisonnement; voici l'enfance marquée dans l'évangile, la voie abrégée pour les pauvres d'esprit, que Jésus-Christ nomme bienheureux : les yeux fermés, ne sentir plus que son ignorance, et la bonté de Dieu, qui ne laisse jamais ses enfants dans son église un seul instant sans guide visible et assuré. Bien loin que cette voie soit difficile aux ignorants, plus on est ignorant, plus on en est capable; car c'est l'ignorance même, pourvu qu'elle soit humble, qui y mene naturellement. En voilà assez pour supposer, sans lecture ni examen, la nécessité d'une providence perpétuelle sur l'église, conforme aux promesses. Mais quelle sera cette église? Hé! peut-on hésiter un moment dans ce choix? En peut-on écouter une autre que celle d'où toutes les autres avouent qu'elles sont sorties, et qui seule s'attribue, en vertu des promesses, la pleine autorité dont tous les humbles sentent qu'ils ont besoin pour être conduits?

Dieu lui donna aussi de goûter le mystere d'amour qui révolte les sens grossiers et l'esprit superbe. L'écriture, disoit-elle, n'est pas moins formelle pour la présence de Jésus-Christ au sacrement, que pour l'incarnation. Tout est réel dans les dons de Dieu. Cette chair que son fils a prise réellement pour les hommes en général, par une suite naturelle du mys-

tere que les saints peres en ont appellé l'extension, il la donne à chacun de nous en particulier dans l'eucharistie avec la même réalité. Quiconque aime, et sent combien nous sommes aimés (car je ne parle point à ceux qui ne sentent rien); quiconque aime, et sent combien nous sommes aimés, n'a qu'à se taire et qu'à adorer. Qu'on ne m'importune donc plus. Ici l'amour simple prend tout à la lettre. Cette chair véritable est véritablement viande. Ô mes freres, pourquoi vous efforcer de m'ôter Jésus-Christ, et de ne me laisser que sa figure? Pourquoi tant de troubles? Que craignez-vous? De l'avoir lui-même, et de trouver qu'il nous a aimés jusqu'à nous donner sa propre chair? Pourquoi dites-vous donc qu'il nous donne sa propre substance? Nous donne-t-il ce qui n'y est pas? La substance d'un corps, n'est-ce pas le corps même? Pourquoi parler comme les catholiques, sans croire comme eux? pourquoi ne croire pas naturellement comme on parle? C'est renverser l'autorité du texte que vous aimez tant, et en rendre le sens arbitraire, que de lui donner vos explications forcées et trop allégoriques. Si on ne prend religieusement à la lettre dans l'écriture tout ce qui peut y être pris sans contredire manifestement d'autres endroits plus clairs, on anéantit les mysteres. Appliquez à la trinité et à l'incarnation le sens de figure que vous don-

nez avec aussi peu de fondement à l'eucharistie, le christianisme n'est plus qu'un nom; l'écriture, qu'un amas d'allégories susceptibles de toute sorte de sens, et l'impiété socinienne triomphe. Mais qu'il est doux de la croire cette présence de Jésus-Christ! qu'elle attendrit! qu'elle anime! qu'elle retient! par conséquent qu'elle est convenable à nos besoins, et digne de celui qui nous a tant aimés!

Tais-toi, philosophie curieuse et superbe, sagesse convaincue de folie, vils éléments d'une science terrestre. Loin de moi, chair et sang qui ne révélez point les mysteres. Bienheureux ceux qui croient sans voir! Hommes charnels, hommes de peu de foi, répondez. De quoi doutez-vous? ou de la bonté, ou de la puissance de Jésus-Christ, qui, pour définir ce qu'il nous donne, dit si expressément: *Ceci est mon corps?* Craignez-vous que le Verbe, qui s'est anéanti en se faisant chair sans cesser d'être Dieu, ne sache pas encore nous donner cette même chair sans lui rien ôter de sa gloire, en quelque indécence que l'impiété ou le hasard mette le voile corruptible sous lequel il le cache? Votre scandale montre que vous ne connoissez pas encore ni la majesté de Jésus-Christ, également inaltérable par elle-même en tous endroits, ni l'excès de son amour.

Ce fondement posé, le reste ne lui coûte plus rien.

Voici ce qu'elle ajoute : La réforme, qui doit être si jalouse de conserver l'intégrité des figures, puisqu'elle réduit à deux figures tout le sacrement, n'a pas laissé d'en retrancher une en faveur de ceux qui ont de l'aversion pour le vin : comment donc ose-t-elle reprocher ce même retranchement aux catholiques, à ceux qui cherchent moins dans l'eucharistie les figures que Jésus-Christ lui-même, vivant et par conséquent tout entier sous chacune des deux especes?

Qu'est-ce qui peut manquer à celui qui reçoit tout Jésus-Christ, unique source de toutes les graces? Mais enfin l'intégrité du sacrement étant ainsi sauvée sous une seule espece, de l'aveu même des protestants dans leur pratique, reste le point de discipline, pour savoir les cas où cette communion, bonne et entiere en elle-même, doit être permise.

Sera-ce un attentat de faire, pour conserver le lien inviolable de l'unité en obéissant à la vraie église qui a les promesses, ce qu'on fait chez les protestants en faveur d'une répugnance? Après tout, si, indépendamment des préjugés et de la coutume, on prenoit la liberté de raisonner sur le baptême, comme nous faisons sur l'eucharistie, il faudroit inévitablement conclure qu'il n'y a plus sur la terre, depuis plusieurs siecles, aucune vraie église, ni visible ni invisible, et par conséquent que les promesses ont été trompeu-

ses; qu'enfin il ne reste plus d'autres chrétiens que les anabaptistes. Car enfin Jésus-Christ n'a pas dit formellement, Donnez la coupe à toutes les nations, comme il faut avouer que la rigueur des termes porte, Endoctrinez toutes les nations, les plongeant dans l'eau. Douterai-je des promesses de Jésus-Christ à son église? condamnerai-je mon baptême, me ferai-je rebaptiser? A Dieu ne plaise! Cette extrémité de doute fait horreur. Pourquoi donc ne serai-je pas contente, étant aussi assurée de bien communier sans la coupe, que d'avoir été bien baptisée avant l'usage de raison et sans plongement?

Les fideles du temps des Machabées et leurs offrandes envoyées à Jérusalem lui mirent devant les yeux des ames justes et prédestinées qui, pour des fautes à expier, ont encore besoin d'un secours et d'une délivrance après cette vie. Voilà, dit-elle, un des fondements de la priere pour les morts, que l'église judaïque pratiquoit avec tant de piété avant Jésus-Christ, et que les anciens peres nous ont laissée comme un dépôt reçu par toutes les églises de l'univers de la main même des apôtres.

Mais pourquoi ne demander pas leur suffrage à nos freres du ciel, comme à ceux de la terre, afin que cette partie de nos freres qui est déja recueillie au séjour de la paix, et qui ne fait qu'une même église avec

nous, s'unisse à nos vœux; qu'ainsi nous ne formions tous ensemble qu'un seul cœur et qu'une seule voix en priant par Jésus, commun et unique médiateur? Sans doute cette église céleste, qui est toute en joie dès qu'un seul d'entre nous fait pénitence, nous voit et nous entend dans le sein du pere des lumieres où elle repose. A Dieu ne plaise, s'écrie-t-elle encore, que je prenne une image morte, et incapable par elle-même de toute vertu, pour le Dieu vivant et invisible que j'adore; ni qu'elle me paroisse jamais lui ressembler, car il est esprit, et n'a point de figure! Seulement elle m'édifie, elle m'attendrit. Par exemple, elle met si vivement devant mes yeux Jésus nu, étendu, percé, déchiré, sanglant, expirant sur la croix, que je me sens comme transportée sur le calvaire, et je crois voir l'homme de douleurs. Saint Paul veut que j'en aie toujours une image empreinte au-dedans : pourquoi n'en aurai-je pas une aussi au-dehors, puisqu'elles sont précisément de même nature, de même usage, et que l'une est si utile à conserver l'autre? Ô aimable représentation du Sauveur mourant pour mes péchés! Je n'ai garde de la servir, car je suis jalouse de ne servir que celui dont elle est l'image : mais, pour l'amour de lui, je me sers d'elle, et je l'honore comme le livre des évangiles, qui est aussi une image des actions et des paroles du Sauveur, ou

comme on salue un pasteur, devant qui on se met quelquefois à genoux, même parmi les protestants.

Mais que vois-je, mes freres? rien n'étonne sa foi, tant elle est vive et étendue. Elle entre dans notre culte comme dans son propre héritage qu'on lui avoit enlevé. On a laissé, dit-elle, l'office dans l'ancienne langue de l'église, qui ne change jamais, et qui est la plus universelle dans toutes les nations chrétiennes: on l'a fait pour l'uniformité, pour donner à tant de peuples de diverses langues un lien de communication dans les mêmes prieres, enfin pour prévenir les altérations du texte sacré, si dangereuses dans le continuel changement des langues vivantes. Peut-on appeller une langue inconnue, une langue qui est familiere à la plupart des personnes instruites, et dont on met des versions fideles dans les mains du reste du peuple? Le latin est-il plus inconnu aux peuples chrétiens, que le françois du siecle passé ne l'est aux paysans de Gascogne et de tant d'autres provinces, qui dans la réforme ne chantoient les psaumes et n'avoient la bible qu'en cette langue si éloignée de la leur et devenue si barbare?

Puis observant nos cérémonies : Est-ce donc là, ajoute-t-elle, ce que j'appellois des superstitions? Je n'y vois que des représentations sensibles de nos mysteres, pour mieux frapper les hommes attachés aux

sens. C'est ne les point connoître, que de leur donner un culte sec et nu, tel qu'étoit le nôtre. Ici, quelle simplicité ! quel goût de l'écriture ! C'est l'écriture elle-même qui, sous ces représentations, passe successivement aux yeux du peuple dans le cours de l'année : spectacle qui instruit, qui console, qui, bien loin de détourner du culte intérieur, anime ses enfants à adorer le Pere en esprit et en vérité. Ô Dieu ! j'ai blasphémé ce que j'ignorois. Je craignois au-dehors les idoles ; et, malheureuse que j'étois, je ne craignois pas au-dedans mon propre esprit, dont j'étois idolâtre. J'ai abusé des connoissances que Dieu a mises dans mon esprit, comme les femmes vaines et immodestes abusent des graces du corps. Non, je ne veux plus songer à d'autre réforme qu'à celle de moi-même.

Aussitôt un torrent de larmes coule de ses yeux, et rien ne lui est doux, sinon de pleurer. Oh ! qu'elles sont précieuses ces larmes d'un cœur contrit et humilié ! qu'elles sont différentes, ma chere sœur, de ces larmes ameres que l'orgueil avoit fait couler ! Qu'est-il devenu, mes freres, cet air de confiance ? Où sont-ils ces yeux altiers dont parle l'écriture ? Je ne vois plus que l'ame courbée, tremblante, et petite à ses propres yeux, sur qui Dieu arrête les siens avec complaisance. Elle gémit, elle se tait. Ses mains armées

d'indignation frappent sa poitrine, et rien ne la console que sa foi, qui goûte la pure joie de la vérité découverte. Elle n'acquiesce point à la chair et au sang. Seigneur, vous seul savez avec quelle violence elle s'arrache à cette intime portion d'elle-même qu'elle ne peut attirer à vous. N'oubliez pas le sacrifice qu'elle vous en fit. Mettez devant vos yeux ses larmes, ses pénitences, ses os brisés, et ses entrailles déchirées. Faites, Seigneur, et ne tardez pas, donnez-lui l'unique desir de son cœur. Ce qu'elle vous demande, c'est votre gloire; rendez-lui, comme à Abraham, cette chere tête que sa foi vous a immolée.

Dès lors je la vois ferme sur le rivage, tendant la main aux autres qui sortent du naufrage après elle, et épanchant sur eux un cœur sensible à la douleur commune. J'entends de tous côtés les cris de ceux qui disent : N'est-ce pas celle qui couroit après le mensonge parmi les sentiers ténébreux? et maintenant elle marche aux rayons de la vérité, à la lumiere du Dieu de Jacob; elle qui ravageoit le troupeau, la voilà qui évangélise.

Mais tout-à-coup une voix secrete l'appelle, l'esprit la ravit, et elle marche sans savoir où tendent ses pas. Enfin se présente de loin à ses yeux la sainte montagne, où les vierges suivent l'agneau par-tout où il va, et où distillent nuit et jour les célestes bé-

nédictions. Elle court, elle admire, elle ne peut rassasier ses yeux et son cœur.

Que trouve-t-elle dans ce désert? Des plantes qu'un fleuve de paix et de grace arrose, et où fleurissent les plus odoriférantes vertus; des yeux qui ne doivent jamais s'ouvrir à la vanité, et qui ne daignent plus voir ce que ce soleil passager éclaire; un silence semblable à celui de la céleste Jérusalem, qui n'est interrompu que par le cantique des noces sacrées de l'agneau; la joie douce et innocente du paradis terrestre, avec la pénitence du premier homme, qui travaille à la sueur de son front; la sainte pâleur du jeûne avec la sérénité de l'amour de Dieu peint sur tous les visages; une seule volonté, qui étant inspirée d'en-haut, et conduite par la regle, tient toutes les autres volontés en suspens; un seul mouvement de tous les corps, comme s'ils n'avoient qu'une ame, une seule voix, un seul cœur; Dieu qui se rend sensible et s'y fait tout en tous. De là partent les saints desirs; de là s'élancent les vœux enflammés; de là montent jusqu'au trône, de doux parfums qui appaisent la justice divine; de là ces ames vierges, rompant leurs liens terrestres, s'envolent dans le sein de l'époux, et déja elles entrevoient les portes éternelles qui s'ouvrent, avec la palme et la couronne qui les attendent.

Hélas! dit-elle, voilà ce que nos peres ont voulu

réformer, voilà ce qu'ils ont appellé invention de Satan. Ce n'étoit pas tailler les branches mortes, c'étoit ravager les fleurs et les fruits; c'étoit arracher le tronc vif jusqu'à la racine. L'état pauvre, pénitent et solitaire des anciens prophetes, de saint Jean-Baptiste, de Jésus-Christ même, de tant de vierges, de tous ces anges de la terre qui ont peuplé autrefois les déserts, n'est ni téméraire, ni superstitieux.

Il y a, dira-t-on, des foiblesses dans les cloîtres les plus austeres. Hé! faut-il s'étonner de trouver dans l'homme des restes de l'humanité? Mais ces imperfections, bien loin de corrompre la racine de la vertu, mettent la vertu à l'abri de l'orgueil, en humiliant les personnes qui éprouvent ainsi leur fragilité. Mais ces imperfections qu'on méprise tant, sont plus innocentes devant Dieu, que les vertus les plus éclatantes dont le monde se fait honneur. Ô beauté des anciens jours, que l'église qui ne vieillit jamais montre encore à la lettre après tant de siecles! ô douce image de la céleste patrie, qui console les enfants de Dieu dans les miseres de cet exil et parmi tant de corruption! faut-il que je vous aie connue si tard! Eh! que n'ai-je point perdu en vous ignorant!

Ô mes freres, qui n'êtes pas encore sortis de la nuit où j'étois comme vous! qui me donnera de vous montrer ce que je vois? Seigneur, achevez votre ou-

vrage. Le monde n'est guere moins la région des ténebres, que la société d'où vous m'avez tirée. J'entends la voix de l'époux qui m'appelle. Quelle est douce! elle fait tressaillir mes os humiliés; et je m'écrie : Ô Dieu, qui est semblable à vous? Ici les jours coulent en paix. Un de ces jours purs et sereins, à l'ombre de l'époux, vaut mieux que mille dans les joies du siecle.

Que reste-t-il, ma chere sœur, sinon que celui qui a commencé acheve? Réjouissez-vous donc au Seigneur, mais réjouissez-vous avec tremblement au milieu de ses dons. Qu'ils sont consolants, mais qu'ils sont terribles!

Ô dons de Dieu, quel jugement préparez-vous à l'ame qui vous reçoit et qui vous néglige! La voilà la malédiction qui pend déja sur la terre ingrate que la main du Seigneur cultive et qui ne lui rend aucun fruit. Hâtez-vous donc, ma chere sœur, de fructifier; n'attendez pas les grandes occasions, trop rares et trop éclatantes. C'est dans le détail des occasions communes, qui reviennent à tout moment, où l'orgueil n'est point préparé, où l'humeur prévient, et où la nature fatiguée s'abandonne à elle-même, que la véritable piété peut seule s'éprouver et se soutenir. Souvenez-vous que le joug de la religion n'est pas un fardeau, mais un soutien. L'obéissance, bien loin

d'être une servitude, est un secours donné à notre foiblesse. On obéit à Dieu en gardant la subordination nécessaire dans toute société, et en obéissant à l'homme qui le représente. Souvent même les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus : car nous avons encore plus besoin de croix pour mourir à nous-mêmes, que de bons exemples pour être édifiés. La regle n'est qu'un simple régime de l'ame pour atteindre à la perfection évangélique dans la retraite avec plus de facilité, moins de tentations, et moins de périls. Le cloître n'est pas un lieu de captivité, mais un asyle. Quel est l'homme qui regarde comme une prison la forteresse où il se retranche contre l'ennemi pour sauver sa vie? Le soldat prêt à combattre prend-il les armes pour un fardeau? Ici, ma chere sœur, on n'obéit aux supérieurs que pour obéir à la regle, et à la regle que pour obéir à l'évangile. On n'obéit à cette autorité douce et charitable, que pour n'obéir pas au monde, au péché, et aux passions les plus tyranniques. Si on se dépouille des faux biens, c'est pour se revêtir de Jésus-Christ qui nous a enrichis de sa pauvreté. La virginité même du corps ne tend qu'à celle de l'esprit. Qu'il est beau de réserver avec jalousie, dans un profond recueillement, tous ses desirs et toutes ses pensées à l'époux sacré! N'en doutez pas, ma chere sœur, la mesure de votre

ferveur sera celle de votre joie. Gardez-vous donc bien de la perdre. La perfection, loin de vous surcharger, vous donnera des ailes pour voler dans les voies de Dieu. Seigneur, s'écrie saint Augustin, je ne suis à charge à moi-même, qu'à cause que je ne suis pas encore assez plein de vous.

Croyez, ma chere sœur, et vous recevrez selon la mesure de votre foi; commencez par la foi courageuse, et par le pur amour qui ne réserve rien de sensible. Ne craignez rien dans cette privation; donnez, donnez à Dieu. Après tout, que lui donnerez-vous? L'écume dont la tempête se joue, la fumée que le vent emporte, le songe que le réveil dissipe, la vanité des vanités, qui vous rendroit non seulement coupable, mais encore malheureuse dès cette vie. Ô monde, rends ici témoignage contre toi-même; c'est de ta bouche profane que Dieu arrache la vérité. Qu'est-ce que j'entends parmi les enfants des hommes, depuis celui qui est dans les fers, jusqu'à celui qui est sur le trône, sinon les plaintes ameres de cœurs oppressés? Que n'en coûte-t-il pas pour vivre dans ton esclavage! Tout y déchire le cœur, jusqu'à l'espérance même, par laquelle seule on y est soutenu. Mais Dieu, ma chere sœur, Dieu fidele dans ses promesses, Dieu riche en miséricordes, Dieu immuable dans ses dons, vous donnera tout, et épuisera

en vous tout desir, en se donnant à jamais lui-même. Mais vous qui vous donnez à lui, gardez-vous bien de vous reprendre.

Le tentateur dira peut-être : Oh! que ce sacrifice est long! Tais-toi, ô esprit impur. Tout ce qui doit finir est court. La vie s'écoule comme l'eau; les temps se hâtent d'arriver. Où est-il cet avenir qu'on croit donner? nous ne savons s'il sera heureux ou funeste : une sombre nuit nous le cache : il n'est pas même encore à nous; peut-être n'y sera-t-il jamais. Mais n'importe : qu'il vienne au gré de nos desirs, et avec les enchantements les plus fabuleux; sera-t-il plus solide et moins rapide dans sa fuite, que le présent et le passé? Non, non : dans le moment même que nous parlons, le voilà qui arrive; et je ne puis dire, il arrive, sans remarquer qu'il n'est déja plus.

Ô folie monstrueuse! ô renversement de tout homme! est-ce donc là à quoi l'on tient tant? Quoi! cette ombre fugitive que rien n'arrête, et qui nous entraîne avec elle, est-ce donc là ce qu'on abandonne avec tant de douleurs? est-ce donc là ce qu'on n'a point de honte de dire qu'on donne à Dieu? Encore un peu (ce n'est pas moi, c'est l'apôtre, c'est le Saint-Esprit qui parle), encore un peu, et celui qui doit venir viendra, il ne tardera guere : cependant tout juste vit de la foi. Vivez-en donc, ma chere sœur. Que

le monde aveugle s'écrie : Faut-il toujours se faire violence? Pour nous qui croyons, qui espérons, et savons que notre espérance ne sera jamais confondue, nous aurions horreur d'appeller ce moment si court et si léger, des tribulations d'ici-bas. Nous disons au contraire : Ah! quelle proportion entre les souffrances présentes et le poids immense de gloire qui va être révélé en nous? Souffrir si peu, et régner toujours!

Elle vient, elle vient la fin; je la vois, la voilà qui arrive. Ô homme qui as enseveli ta folle espérance dans la corruption, et dont le cœur s'est nourri de mensonges, qui te délivrera à cette derniere heure? qui te délivrera de toi-même et de ton éternel désespoir? qui te délivrera des ténebres, des pleurs, des grincements de dents, du ver rongeur qui ne peut mourir, des flammes dévorantes, des mains du Dieu vivant, qui se nomme lui-même le Dieu des vengeances?

Pour vous, ma chere sœur, pauvre et crucifiée, vous ne tiendrez à rien ici-bas. Pendant que toute la nature écrasée frémira d'horreur, vous leverez la tête avec confiance, voyant descendre votre rédemption. Le souverain juge, à la face duquel s'enfuiront le ciel et la terre, viendra comme époux essuyer vos larmes de ses propres mains, vous donner le baiser de paix, et vous couronner de sa gloire.

Seigneur, qui mettez ces paroles de vie sur mes levres et dans le cœur de votre épouse, hâtez-vous de la plonger dans les flammes de votre esprit. Que votre louange ne tarisse jamais dans sa bouche. Que du trésor de son cœur elle l'épanche sur nous tous. Voilà que votre main l'enleve à la terre, jusqu'au jour où vous viendrez juger toute chair. Nous ne la verrons plus; elle s'ensevelit, comme morte, toute vivante. Mais sa vie sera cachée avec Jésus-Christ votre fils en vous, pour apparoître bientôt avec lui dans la même gloire. Du cilice et de la cendre de ce cloître, son ame s'envolera dans les joies éternelles. De cette terre de larmes, son corps sera enlevé au milieu de l'air, dans les nuées, au-devant du Sauveur, pour être à jamais avec lui. Cependant nous n'entendrons plus dans ces profondes et inaccessibles retraites qu'une voix qui racontera vos merveilles. Faites, Seigneur, que cette voix console et anime les justes; que tous ceux qui vous craignent et qui vous goûtent, courent ici après l'odeur de vos parfums; qu'ils viennent, qu'ils entendent, et qu'ils se réjouissent en vous glorifiant.

Mais faites aussi, Seigneur, que cette voix soit pour les ames dures le marteau de votre parole qui brise la pierre; que tous ceux qui donnent encore à votre église le nom de Babylone, viennent les larmes aux yeux reconnoître ici les fruits de Sion. A eux,

Seigneur, à eux la multitude de vos miséricordes. Hélas! jusques à quand, ô Dieu terrible dans vos conseils sur les enfants des hommes, jusques à quand frapperez-vous votre troupeau? Après plus d'un siecle de nuit, les temps de colere et d'aveuglement ne sont-ils pas encore écoulés? Ô bon pasteur! voyez vos brebis errantes et dispersées sur toutes les montagnes, à la merci des loups dévorants; courez après elles jusqu'aux extrémités du désert; rapportez-les sur vos épaules, et invitez tous ceux qui vous aiment à s'en réjouir avec vous.

Nous vous le demandons, Seigneur, par les entrailles de votre inépuisable miséricorde, par les promesses de vie tant de fois renouvellées à vos enfants, par le sacrifice de cette vierge qui vous demandera ici nuit et jour les ames de ses freres, et qui ne cessera de s'offrir à être anathême pour eux; par les larmes de votre église, qui ne se console jamais de leur perte; par le sang de votre fils qui coule sur eux; enfin par l'intérêt même de votre gloire. C'est cette gloire, mes freres, qui fera la nôtre, et que je vous souhaite, au nom du Pere, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS

SUR

DIVERS SUJETS DE PIÉTÉ.

ENTRETIEN

SUR

LA PRIERE.

De tous les devoirs de la piété chrétienne, il n'y en a point de plus négligé, et néanmoins de plus essentiel, que celui d'attirer en nous la grace par la priere. La plupart des gens ne regardent plus cet exercice de piété, que comme une espece de cérémonie ennuyeuse, qu'il est pardonnable d'abréger autant que l'on peut. Cette admirable ressource est ainsi méprisée et abandonnée par ceux-là même qui auroient le plus pressant besoin d'y avoir recours pour appaiser Dieu. Les gens même que leur profession, ou le desir de faire leur salut, engage à prier, prient avec tant de tiédeur, de dégoût, et de dissipation d'esprit, que leur priere, bien loin d'être pour eux une source de bénédictions et de graces, devient souvent le sujet le plus terrible de leur condamnation. Où est maintenant ce zele si pur et si ardent des premiers chrétiens, qui trouvoient toute leur consolation dans leur application à la priere? Où trouverons-nous des imitateurs de l'admirable saint Basile, qui, nonobstant ses pro-

fondes études et ses travaux continuels pour le service de l'église, avoit néanmoins, comme nous l'assure son saint et fidele ami Grégoire de Nazianze, une assiduité sans relâche dans l'oraison, et une ferveur invincible dans les veilles des nuits où l'on chantoit les louanges de Dieu?

Confus à la vue d'un tel exemple, tâchons de ranimer notre foi et notre charité, qui sont presque éteintes. Considérons que notre salut dépend des graces que nous recevrons, et de la fidélité avec laquelle nous suivrons les impressions de l'esprit de Dieu.

Or les graces ne s'obtiennent que par la priere; la ferveur ne s'excite et ne se maintient que par la priere; donc une ame qui a peu de ferveur doit regarder l'usage de la priere comme le moyen auquel Dieu attache les graces nécessaires à notre salut.

Nous établirons par ce discours, 1°. La nécessité générale de la priere;

2°. Les besoins particuliers que chacun a de prier dans sa condition;

3°. La maniere dont nous devons prier pour rendre notre priere fructueuse, et agréable à Dieu.

Il faut prier, c'est un devoir indispensable pour tous les chrétiens.

Il faut prier, chacun en a besoin pour pouvoir remplir sa vocation.

Il faut prier, et c'est là maniere dont nous prierons qui décidera de notre salut.

PREMIERE PARTIE.

Dieu seul peut nous instruire de l'étendue de nos devoirs, et de toutes les maximes de la religion que nous avons besoin de connoître. Les instructions des hommes, quelque sages et bien intentionnés qu'ils soient, se trouvent néanmoins foibles et imparfaites, si Dieu n'y joint les armes des lumieres intérieures dont parle saint Paul, et qui assujettissent nos esprits à la vérité.

Les défauts mêmes qui paroissent dans tous les hommes font tort dans notre esprit aux vérités que nous apprenons d'eux. Telle est notre foiblesse, que nous ne sommes jamais irrépréhensibles. Telle est la foiblesse de ceux qui ont besoin d'être corrigés, qu'ils ne reçoivent point avec assez de respect et de docilité les instructions des autres hommes qui sont imparfaits comme eux.

Mille soupçons, mille jalousies, mille craintes, mille intérêts, mille préventions nous empêchent de profiter de ce que les autres hommes veulent nous apprendre; et quoiqu'ils aient l'autorité et l'intention de nous annoncer les vérités les plus solides, ce qu'ils font affoiblit toujours ce qu'ils disent. En un mot, il n'appartient qu'à Dieu de nous instruire parfaitement.

Plût à Dieu, disoit saint Bernard en écrivant à une personne pieuse, plût à Dieu qu'il daignât par sa miséricorde faire distiller sur moi, qui ne suis qu'un misérable pécheur, quelques gouttes de cette pluie volontaire et précieuse qu'il réserve à son héritage[1]! je tâcherois de la verser dans votre cœur. Mais si vous cherchez moins à satisfaire une vaine curiosité, qu'à vous procurer une instruction solide, vous trouverez plutôt la vraie sagesse dans les déserts que dans les livres; le silence des rochers et des forêts les plus sauvages vous instruira bien mieux que l'éloquence des hommes le plus sages et les plus savants. Non seulement les hommes qui vivent dans l'oubli de Dieu et qui courent après les vanités trompeuses du monde, mais encore les gens qui s'appliquent aux objets de la foi, et qui vivent selon cette regle, ne trouvent point en eux-mêmes, quelque bon esprit qu'ils puissent avoir, les véritables principes qui leur sont nécessaires. Nous n'avons, dit saint Augustin, de notre propre fonds que mensonge et que péché; tout ce que nous possédons de vérité et de justice, est un bien emprunté; il découle de cette fontaine divine qui doit exciter en nous une soif ardente dans l'affreux désert de ce monde, afin qu'étant rafraîchis et désaltérés par quelques gouttes de cette rosée céleste, nous

(1) Psaume 67.

ne tombions pas en défaillance dans le chemin qui nous conduit à notre bienheureuse patrie.

Tout autre bien, dit ailleurs ce pere, dont notre cœur cherchera à se remplir, ne fera qu'en augmenter le vuide; sachez que vous serez toujours pauvre, si vous ne possédez pas le véritable trésor qui seul peut vous enrichir.

Toute lumiere qui ne vient point de Dieu est fausse; elle ne fera que nous éblouir, au lieu de nous éclairer dans les routes difficiles que nous avons à tenir au milieu des précipices qui nous environnent. Notre expérience et nos réflexions ne peuvent nous donner dans toutes les occasions des regles justes et certaines; les conseils de nos amis les plus sensés et les plus sinceres ne le seront jamais assez pour redresser notre conduite et nos sentiments; mille choses leur échapperont, et mille autres qui ne leur auront pas échappé leur paroîtront trop fortes pour nous être dites; ils les supprimeront, ou du moins ils ne nous en laisseront entendre que la moindre partie: elles passent tantôt les bornes du zele de ces amis pour nous, et tantôt celles de notre confiance pour eux. La critique même de nos ennemis, toute vigilante et sévere qu'elle est, ne peut aller jusques à nous désabuser de nous-mêmes; leur malignité sert même de prétexte à notre amour propre, par l'indulgence

qu'il veut nous inspirer en faveur de nos plus grands défauts; et l'aveuglement de cet amour propre va tous les jours jusqu'à trouver moyen de faire en sorte qu'on soit content de soi, quoiqu'on ne contente personne.

Que faut-il conclure parmi tant de ténebres? Qu'il n'appartient qu'à Dieu de les dissiper; que lui seul est le maître non suspect et toujours infaillible; qu'il faut le consulter, et qu'il nous apprendra, si nous sommes fideles à l'invoquer, tout ce que les hommes n'oseroient nous dire, tout ce que les livres ne peuvent nous apprendre que d'une maniere vague et confuse, tout ce que nous avons besoin de savoir, et que nous ne saurions jamais nous dire à nous-mêmes.

Concluons que le plus grand obstacle à la véritable sagesse est la présomption qu'inspire la fausse; que le premier pas vers cette sagesse si précieuse est de soupirer après elle; de sentir le besoin où nous sommes de l'acquérir; et de nous convaincre enfin fortement, selon les termes de saint Jacques [1], que ceux qui cherchent cette sagesse si peu connue doivent s'adresser au Pere des lumieres, qui la donne libéralement à tous ceux qui la lui demandent de bonne foi. Mais s'il est vrai que Dieu seul peut nous éclairer, il n'est pas moins constant qu'il ne le fera point, si nous ne l'y engageons en lui demandant cette grace. Il est

(1) Jacques, chap. 1.

vrai, dit saint Augustin, que Dieu nous prévient par le premier de tous les dons, qui est celui de la foi; il le répand en nous sans nous-mêmes, quand il nous appelle à être chrétiens : mais il veut, et il est bien juste, que nous ayons le soin de le prévenir à notre tour pour les autres qu'il veut nous faire dans tout le cours de notre vie. Sa miséricorde nous les prépare : mais, de peur de les prodiguer, elle attend que nous les souhaitions; c'est-à-dire, en un mot, qu'il ne nous les accorde qu'autant que nous savons nous en rendre dignes par notre empressement à les demander.

Est-il rien, dit encore ce pere, de plus convenable aux maximes mêmes de notre justice, rien dont nous ayons moins sujet de nous plaindre, que cette dispensation que Dieu fait de ses graces? Il nous veut donner ses richesses; mais il ne les donne qu'à ceux qui les lui demandent, de peur de les donner à ceux qui ne les veulent pas.

N'est-on pas trop heureux, quand il s'agit de posséder un si grand bien, de n'avoir qu'à le desirer? En peut-il moins coûter, puisqu'il ne faut que le vouloir? Nulle des peines qu'on se donne pour acquérir les faux biens du siecle n'est nécessaire pour obtenir de Dieu les véritables biens. Que ne fait-on point, que n'entreprend-on point, que ne souffre-t-on point dans le monde, et souvent sans aucun succès, pour acquérir

des choses méprisables et dangereuses, qu'on seroit fort heureux de n'avoir jamais, dit saint Chrysostome? Il n'en est pas de même des biens du ciel; Dieu est toujours prêt à les donner à qui les demande et souhaite sincèrement ce qu'il demande.

Faut-il donc s'étonner si saint Augustin nous assure souvent que toute la vie chrétienne n'est qu'une longue et continuelle tendance de notre cœur vers cette justice éternelle pour laquelle nous soupirons ici bas? Tout notre bonheur est d'en être toujours altérés. Or cette soif est une priere; desirez donc sans cesse cette justice, et vous ne cesserez point de prier. Ne croyez pas qu'il faille prononcer une longue suite de paroles, et se donner beaucoup de contention afin de prier Dieu. Être en priere, c'est lui demander que sa volonté se fasse, c'est former quelque bon desir, c'est élever son cœur à Dieu, c'est soupirer après les biens qu'il nous promet, c'est gémir à la vue de nos miseres et des dangers où nous sommes de lui déplaire et de violer sa loi. Or cette priere ne demande ni science, ni méthode, ni raisonnements; ce ne doit point être un travail de la tête; il ne faut qu'un instant de notre temps, et un bon mouvement de notre cœur. On peut prier sans aucune pensée distincte; il ne faut qu'un retour du cœur, d'un moment; encore ce moment peut-il être employé à quelque autre

chose; la condescendance de Dieu à notre foiblesse est si grande, qu'il nous permet de partager pour le besoin ce moment entre lui et les créatures. Oui, dans ce moment occupez-vous selon vos emplois : il suffit que vous offriez à Dieu, ou que vous fassiez avec une intention générale de le glorifier, les choses les plus communes que vous êtes engagés à faire.

C'est cette priere sans interruption que demande saint Paul[1]; priere dont le seul nom épouvante les lâches chrétiens, pour qui c'est une rude pénitence que d'être obligés de parler à Dieu, et de penser à lui; priere que beaucoup de gens de piété s'imaginent être inpraticable, mais dont la pratique sera très facile à quiconque saura que la meilleure de toutes les prieres est d'agir avec une intention pure, en se renouvellant souvent dans le desir de faire tout selon Dieu et pour Dieu.

Hé! qu'y a-t-il de gênant et d'incommode dans cette loi de la priere, puisqu'elle se réduit toute à acquérir l'habitude d'agir librement dans une vie commune pour faire son salut, et pour plaire au souverain maître?

Les gens du monde qui s'appliquent à leur fortune, s'avisent-ils jamais de se plaindre que c'est une sujétion incommode que d'avoir à penser toujours

(1) I Thess. 5.

à son propre intérêt, et à chercher continuellement les moyens de plaire au prince, et de parvenir? ne s'en fait-on pas une habitude, et une habitude qu'on aime? Si donc on étoit sensible au salut éternel et au bonheur d'être agréable à Dieu, regarderoit-on l'habitude d'agir pour lui, et selon son esprit, comme une habitude fâcheuse à acquérir? au contraire, cette habitude n'auroit-elle pas quelque chose qui nous consoleroit, qui nous animeroit, qui nous soulageroit dans les peines et dans les tentations que l'on a à surmonter quand on est déterminé à faire le bien?

Est-ce trop exiger des hommes, que de les vouloir assujettir à demander souvent à Dieu ce qu'ils ne peuvent trouver en eux-mêmes? Est-il rien de plus juste que de ne sortir point de cet état où l'on vit avec dépendance de Dieu, et où l'on sent à tout moment et sa propre foiblesse et le besoin qu'on a de son secours? Il suffit d'être chrétien, dit saint Augustin, pour être obligé de se croire pauvre, et pour être réduit à demander à Dieu une aumône spirituelle. Or la priere est une espece de mendicité, par laquelle nous nous attirons la compassion de Dieu. C'est pour cela que l'esprit qui forme les saints prie en eux et pour eux avec des gémissements ineffables[1]; c'est pour cela que, possédant les prémices de l'esprit saint,

(1) Rom. 8.

nous soupirons après la plénitude de cet esprit, et gémissons en attendant le parfait accomplissement de l'adoption divine, qui sera la délivrance de nos corps. En un mot, selon les termes de l'apôtre[1], toute créature gémit, se sentant sujette malgré elle à la vanité.

Serons-nous les seuls à ne point gémir? et oserions-nous espérer que Dieu nous fît des graces que nous ne daignerions ni demander ni desirer? Imputons-nous donc à nous-mêmes tout le mauvais succès de nos résolutions passées. Quiconque ne veut point avoir recours à la priere, qui est le canal des graces, rejette les graces mêmes; et nous devons conclure que c'est notre négligence à prier dont nous sommes justement punis, et qui nous fait sentir tant d'obstacles à notre avancement spirituel, tant de tentations violentes, tant de dégoûts pour la piété, tant de foiblesse pour exécuter ce que nous promettons à Dieu, tant d'inconstance dans nos sentiments, tant de fragilité dans les occasions, tant de découragement lorsqu'il s'agit de mépriser les discours du monde et de vaincre nos propres passions pour entrer dans la liberté des enfants de Dieu.

La derniere vérité qui doit nous confondre, est que non seulement Dieu se venge de nos mépris[2],

(1) Ibid. (2) Matth. 7.

et nous abandonne quand nous ne voulons pas avoir recours à lui, mais encore il nous invite à y avoir recours par sa fidélité à exaucer nos justes demandes. Il nous assure lui-même que celui qui cherche est sûr de trouver. Ce sont vos promesses, ô mon Dieu! dit saint Augustin; hé! qui peut craindre de se tromper en se fiant à des promesses faites par la vérité même?

Promesses consolantes, après lesquelles il est honteux d'avoir les inquiétudes et les défiances pour l'avenir qui étoient pardonnables aux nations privées de la connoissance d'un Dieu si bon et si sensible à tous nos besoins! promesses dont nous éprouverions tous les jours l'accomplissement, si ce défaut de foi ne nous en avoit rendus trop indignes!

C'est la charité, dit saint Augustin, qui prie et qui gémit au-dedans de nous. Celui qui nous inspire cette charité, n'a garde d'être sourd aux cris et aux gémissements qu'elle forme, puisqu'il ne nous donne lui-même le desir de lui demander ses graces, qu'afin de pouvoir les répandre sur nous avec abondance; pouvons-nous craindre qu'il nous les refuse lorsque nous lui ferons cette demande qu'il attend?

Ainsi, dit encore saint Augustin, ne doutez point de la vérité de ces paroles du roi prophete : Béni soit le Seigneur qui n'a ôté du fond de mon cœur ni ma

priere ni sa miséricorde [1]! Assurez-vous, dit-il, que l'un ne peut manquer, tandis que vous ne manquerez pas à l'autre.

Les prieres de Tobie et de Corneille le centenier sont montées comme un parfum très agréable jusqu'au trône de Dieu. Josué parle avec confiance, et Dieu se rend aussitôt obéissant à la voix de cet homme pour arrêter le cours du soleil.

Il ne tient qu'à nous de rendre nos prieres aussi puissantes et aussi efficaces; non pas pour des prodiges qui renversent les loix de la nature, mais pour le changement de notre cœur, en le soumettant à celles de Dieu. Croyons comme eux, espérons comme eux, desirons comme eux, et Dieu ne sera jamais moins intéressé ni moins engagé à écouter nos vœux et nos soupirs, que ceux de ces justes.

La loi de la priere est réciproque entre Dieu et nous. Je ne crains point de dire, suivant le sentiment des peres, que comme on est obligé indispensablement de demander à Dieu de nous conduire dans ses voies, et toutes les graces qui sont nécessaires pour y marcher, Dieu ne s'est pas moins obligé de son côté à exaucer l'homme, puisqu'il lui a promis d'être toujours prêt à l'écouter et à le secourir.

En vérité, pouvons-nous croire que la priere ait

---

(1) Psaume 65.

cette vertu, et en abandonner l'exercice? Cependant où voyons-nous maintenant des chrétiens qui mettent sérieusement cette affaire au nombre des leurs, et qui destinent une partie de leur temps à cette heureuse application? On s'imagine que les embarras et les occupations que chacun a dans son état, le dispensent d'y être assidu; et on renvoie dans le fond des cloîtres et des solitudes cette vertu de religion qui applique une ame à Dieu, et que l'on croit impraticable dans le monde.

Combien voyons-nous de chrétiens qui n'en font ni n'en connoissent pas les fonctions! des chrétiens aliénés de la vie de Dieu, comme parle saint Paul; des chrétiens qui ne pensent presque jamais à Dieu; qui ne savent ce que c'est que de lui ouvrir leur cœur pour lui exposer leurs foiblesses et leurs besoins; qui cherchent par-tout ailleurs les conseils d'une fausse sagesse, et des consolations vaines et dangereuses; et qui ne sauroient se résoudre à chercher en Dieu, par une humble et fervente priere, le remede à leurs maux, la connoissance exacte de leurs défauts, la force nécessaire pour vaincre leurs inclinations et leurs habitudes vicieuses, et la consolation dont ils ont besoin pour ne se point décourager dans une vie réguliere!

Mais je n'ai point, dit-on, d'attrait ni de goût

pour l'intérieur; je m'ennuie; je ne suis point touché, et mon imagination, accoutumée à des objets plus sensibles et plus agréables, s'égare d'abord malgré moi. Je suppose que ni l'estime des grandes vérités de la religion, ni la majesté même de Dieu présent, ni l'intérêt de votre salut, ne peuvent arrêter votre esprit, et le rendre attentif et appliqué dans la priere; du moins condamnez avec moi votre infidélité; ayez quelque honte de votre foiblesse; souhaitez que votre esprit devienne moins léger et moins inconstant; ne craignez pas de vous ennuyer, puisque l'ennui est moins à craindre que cette inapplication funeste aux choses de Dieu. En assujettissant votre esprit à cet exercice, vous en acquerrez insensiblement l'habitude et la facilité; en sorte que ce qui vous gêne et vous fatigue maintenant fera dans la suite toute votre joie, et que vous goûterez alors avec une paix que le monde ne donne point, et que le monde ne pourra aussi vous ôter, combien le Seigneur est doux. Faites courageusement un effort sur vous. Hé! s'il fut jamais juste d'en faire, n'est-ce pas pour un tel besoin; puisque non seulement c'est manquer à l'essentiel de la religion de n'être pas fidele à la priere, mais encore que vous ne pouvez remplir tous vos devoirs, particulièrement dans votre vocation, si vous ne priez?

Outre que le christianisme est une religion toute fondée sur la foi, et où l'on doit compter bien davantage sur la ressource de la priere, que sur toutes les autres ressources que la prudence et l'industrie humaine peuvent nous procurer; de plus, il est certain que les difficultés particulieres que chacun trouve dans son état pour y remplir sa vocation, ne peuvent être surmontées sans le secours de la priere. C'est le second motif qui engage tout chrétien à prier.

DEUXIEME PARTIE.

Pour donner à cette preuve toute son étendue, il faudroit parcourir toutes les conditions de la vie, et en expliquer tous les écueils, afin de convaincre ceux qui s'y trouvent, par cette expérience sensible, du besoin où ils sont de recourir à Dieu : mais afin de me retrancher dans de justes bornes, je me contenterai de remarquer que dans toutes sortes de conditions on est obligé de prier; 1°. à cause des vertus dont on a besoin; 2°. à cause des dangers et des foiblesses qu'on éprouve en soi; 3°. à cause des graces et des bénédictions qu'il faut obtenir en faveur des œuvres auxquelles on s'intéresse. J'explique clairement ces trois réflexions.

Il n'est point d'état où nous n'ayons beaucoup à faire pour acquérir les vertus qui nous manquent, et pour nous corriger de nos défauts. Il se trouve

même toujours ou dans notre tempérament, ou dans nos habitudes, ou dans le caractere de notre esprit, certaines qualités qui ne conviennent point à nos occupations et à nos emplois.

Cette personne qui se trouve engagée dans le mariage a une humeur chagrine et inégale qui la rend presque incompatible ; cette autre a un naturel si prompt et si brusque, qu'elle fait beaucoup souffrir son prochain par ses imprudences et par ses emportements, et qu'elle en souffre beaucoup elle-même. Ce magistrat a tant de paresse dans les affaires, et tant de facilité pour de certains amis, qu'il n'a ni assez d'application pour démêler la vérité, ni assez de courage pour la soutenir inviolablement.

Cette personne qui est dans l'autorité a quelque chose de si fier et si hautain, qu'elle ne garde aucune regle de modération et de condescendance ; cette autre qui est exposée au commerce contagieux du monde est si sensible à l'air de vanité qu'elle y respire, qu'elle s'y empoisonne d'abord, et que ses bons desirs s'évanouissent. Cette autre avoit promis à Dieu d'étouffer ses ressentiments, de vaincre ses aversions, de souffrir avec patience certaines croix, et de réprimer son avidité pour les biens ; mais la nature a prévalu, elle est toujours vindicative, farouche, impatiente et intéressée. D'où vient donc que

ces résolutions sont si infructueuses, que chacune de ces personnes voulant se corriger et prendre une conduite plus réguliere selon Dieu et selon le monde, espere toujours de le faire, et ne le fait pourtant jamais?

C'est qu'il n'appartient ni à notre propre force ni à notre propre sagesse de nous corriger. Nous entreprenons de faire tout sans Dieu, et Dieu permet que nous n'exécutons jamais rien de tout ce que nous avons résolu avec nous-mêmes sans lui. C'est aux pieds des autels qu'il faudroit prendre des conseils praticables : c'est avec Dieu qu'il faudroit concerter tous nos projets de conversion et de piété, puisque c'est lui qui peut seul les rendre possibles, et que sans lui tous nos desseins, quelque bons qu'il paroissent, ne sont que des illusions et des témérités.

Appliquons-nous, dit saint Cyprien, de telle sorte à la priere, qu'en priant on apprenne et ce qu'on est, et ce qu'on devroit être [1] : *Sic discat orare, et de orationis lege qualis esse debeat agnoscere.* C'est là que nous découvrirons non seulement le nombre et le mauvais effet de nos défauts, car cette étude toute seule ne serviroit qu'à nous décourager; mais encore toutes les vertus auxquelles nous sommes appellés, et les moyens de les pratiquer. C'est là qu'éclairés du

(1) Cypr. de Orat. Dom.

rayon de cette lumiere si douce et si pure qui console les ames humbles, nous comprendrons que tout est possible à quiconque est bien convaincu qu'on ne peut rien sans Dieu. Ainsi non seulement les personnes qui s'ensevelissent dans la solitude, pour ne vaquer qu'au culte de Dieu, à l'étude d'eux-mêmes, et à leur propre perfection, sont obligées de s'appliquer à la priere; mais encore les gens qui vivent dans l'agitation du monde et des affaires, ne peuvent se dispenser de réparer par le recueillement, et par la ferveur à prier, la dissipation que cause le commerce des créatures : on peut même ajouter que le recueillement étant bien plus difficile à conserver dans leurs fonctions que dans la vie simple et dégagée des solitaires, aussi ils ont besoin d'un recours à Dieu plus fervent et plus assidu.

Quand même les occupations que l'on se donne seroient saintes et nécessaires, il ne faudroit s'y engager qu'avec beaucoup de précaution. Ce que vous faites est louable, je le suppose, dit saint Bernard au pape Eugene; mais en faisant du bien aux autres, prenez garde de ne vous point faire de mal à vous-même; ne soyez pas le seul privé des soins que votre zele vous inspire; en pensant à autrui, gardez-vous bien de vous oublier; ne vous donnez pas tout entier ni toujours à l'action, mais réservez pour la médita-

tion des vérités éternelles une partie de votre cœur et de votre temps[1].

Aussi voyons-nous que Jésus-Christ invite ses disciples à s'aller reposer et recueillir dans le désert après leur retour des lieux où ils avoient annoncé l'évangile. A combien plus forte raison avons-nous besoin de recourir à la source de toutes les vertus dans la priere, pour y faire ressusciter, selon le terme de saint Paul[2], notre foi et notre charité presque éteintes, lorsque nous sortons du soin des affaires où notre cupidité s'est irritée, lorsque nous revenons de ces compagnies où l'on parle et où l'on agit comme si on n'avoit jamais connu Dieu!

Nous devons regarder la priere comme un remede destiné à guérir nos foiblesses, et à réparer nos fautes. Jésus-Christ nous enseigne, dit saint Cyprien, que nous péchons tous les jours de notre vie, en nous ordonnant de prier chaque jour pour obtenir le pardon de nos fautes. Que si celui qui étoit sans péché, continue ce pere, prioit si assidument; combien, nous qui sommes pécheurs, sommes-nous obligés d'être fideles à la priere!

C'est pourquoi saint Paul recommande que le prêtre mortel qui représente Jésus-Christ, étant sujet aux foiblesses humaines, offre le sacrifice pour ses

(1) Marc. 6. (2) I Tim. 1.

propres péchés en même temps que pour ceux du peuple[1].

Mais outre que la priere est donc ainsi le remede qui guérit les plaies que nous avons déja reçues, elle est encore un préservatif pour nous garantir des dangers presque infinis qui nous menacent en cette vie.

Nous trouvons des pieges dans l'exercice même de la charité. Souvent cette vertu nous expose à se hasarder elle-même pour les intérêts du prochain : souvent elle nous appelle à certains travaux extérieurs où elle se dissipe et dégénere ensuite en amusement, dit l'auteur du livre de la singularité des clercs.

C'est par cette raison que saint Chrysostome remarque que rien n'est si important que de garder toujours une proportion exacte entre le fonds intérieur de vertu, et les pratiques extérieures que l'on entreprend ; sans cela on se trouve bientôt comme les vierges folles de l'évangile[2], qui avoient consumé l'huile de leurs lampes, sans avoir eu le soin d'y en remettre dans le moment que l'époux arriva. La crainte de ce pere alloit jusqu'à souhaiter que les laïques qui alléguoient leurs occupations domestiques pour se dispenser de la priere, remplaçassent pendant la nuit, sur les heures destinées à leur repos, ce que le soin de leurs affaires leur avoit fait perdre pour l'oraison

(1) Hebr. 5. (2) Matth. 25.

pendant le jour. Si ces conseils dignes de la ferveur des premiers siecles semblent d'une pratique trop difficile aux chrétiens relâchés du nôtre; si nous sommes maintenant réduits à ne pouvoir qu'à peine nous persuader que les anciens fideles auroient cru vivre mollement et dans l'oubli de Dieu, s'ils n'eussent interrompu leur sommeil pour réciter des psaumes, et pour invoquer le Seigneur; si nous sommes épouvantés quand les histoires nous apprennent qu'ils prioient à toutes les heures, et que nulle action considérable n'étoit commencée ni finie chez eux, que par des invocations et des actions de graces : du moins ayons quelque honte de notre relâchement; et si nous n'avons pas le courage de suivre ces grands exemples, regardons-les, quoique de loin; soupirons, humilions-nous.

Le besoin où nous sommes que Dieu bénisse nos travaux, qu'il nous accorde le succès que nous attendons de sa providence, est encore un puissant motif pour nous engager à prier.

L'instance avec laquelle Moïse pria le Seigneur arrêta sa colere et sauva son peuple : et les saints peres nous assurent qu'il faut obtenir dans le ciel, par la vertu secrete de la priere, certaines choses que nous ne pouvons espérer de gagner sur la terre dans les cœurs des hommes, ni par nos soins, ni par nos discours.

En vain attendrez-vous la conversion de cet impie qui scandalise tout le monde, et dont le vice contagieux infecte les compagnies ; en vain une femme chrétienne gémira-t-elle de se voir sous l'autorité d'un mari qui, méprisant la foi qu'il lui a donnée, dissipe follement ses biens, abandonne leurs enfants communs, et vit indignement lui-même sous les loix d'une impudente créature; en vain ce pere infortuné soupire voyant ses enfants libertins et dénaturés plongés dans l'oubli de Dieu et de toute vertu, qui consument par avance sa succession, quoiqu'elle soit le fruit de tant de peines et de soins, et qui lui causent tous les jours une douleur mortelle par leur conduite dissolue et honteuse : tous les remedes humains sont trop foibles contre de tels maux.

Il faut avoir recours à celui qui seul est capable de guérir les cœurs : et quoiqu'il s'agisse de l'intérêt de sa gloire dans la conversion de ses créatures, il veut néanmoins, et il est de sa grandeur de vouloir que nous lui demandions sa propre gloire, et que l'accomplissement de sa volonté soit l'objet de nos vœux et de nos soupirs : *Adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua*[1]. Jésus-Christ, avant que de choisir et de former ses douze apôtres, employa une nuit à prier son pere[2]. Saint Paul[3], qui soutenoit avec tant de

(1) Matth. 8. (2) Luc. 6. (3) Coloss. 1.

zele l'église naissante, nous apprend qu'il ne cessoit de prier pour tous les fideles, afin que Dieu daignât les remplir de la connoissance de ses volontés; et Cassien remarque comme un exemple plein d'instruction pour nous, dans sa sixieme conférence, que Job[1], qui ne comptoit, dans le temps même de son plus grand bonheur, que sur la protection de Dieu, offroit chaque jour des sacrifices pour purifier toute sa famille, de peur que la licence que la prospérité donne n'irritât le ciel contre ses enfants. C'est ainsi que chacun devroit s'appliquer à obtenir la protection de Dieu en faveur de sa famille ou des affaires dont il est chargé : car quand on a un peu de foi, ne doit-on pas être convaincu que c'est bien moins notre travail, notre prévoyance et notre industrie, que la bénédiction de Dieu, qui fait réussir nos ouvrages? Aussi combien voit-on de gens qui bâtissent en vain leur maison, et sur des fondements ruineux, parceque Dieu ne regle ni ne conduit point leurs travaux! Sa justice permet, pour les confondre, que leurs mesures se trouvent fausses, leurs espérances vaines, leur ressource sujette à une infinité de mécomptes, leurs biens dissipés, leur famille en désordre et sans bénédiction. D'où viennent tant de maux? Que chacun s'en prenne à soi-même, et à cette négligence

(1) Job, 1.

si criminelle de recourir à Dieu. Rentrons en nous-mêmes; et après nous être convaincus du besoin où nous sommes d'implorer le secours de Dieu, examinons les regles que nous devons y observer.

TROISIEME PARTIE.

La priere que nous faisons à Dieu ne peut lui être agréable ni efficace pour nous-mêmes, si elle n'est faite avec les conditions que l'écriture et les saints peres nous ont expliquées. Je vais les exposer en peu de mots.

De quelle maniere il faut prier.

Il faut prier avec attention. Dieu écoute, dit saint Cyprien, la voix de notre cœur, et non pas celle que forme notre bouche. Il faut, ajoute-t-il, veiller et s'appliquer de tout son cœur à la priere; que tout objet humain et profane disparoisse aux yeux de notre esprit; que cet esprit s'attache uniquement à ce qu'il demande. A qui, dit-il, devez-vous parler avec attention, si ce n'est à Dieu? Peut-il moins demander de vous, que de vouloir que vous pensiez à ce que vous lui dites? Comment osez-vous espérer qu'il daigne vous écouter, si vous ne vous écoutez pas vous-mêmes? Vous prétendez qu'il se souvienne de vous pendant que vous le priez, vous qui vous oubliez vous-mêmes au milieu de votre priere. Bien

loin de fléchir Dieu, vous offensez cette majesté présente par votre négligence dans une action qui est pourtant la seule propre à vous rendre le ciel favorable.

Il est vrai, dit saint Augustin, que j'apperçois la posture humble de votre corps, mais je ne sais où est votre esprit, ni s'il est arrêté et appliqué à ce qu'il témoigne d'adorer.

Avouons que ce reproche de saint Augustin n'est pas assez fort pour les chrétiens de notre siecle. La posture de leurs corps ne marque que trop la légèreté et l'irréligion de leurs ames. A les voir au milieu d'une église, pendant le redoutable sacrifice, occupés des objets les plus immodestes, curieux et empressés pour les bagatelles les plus indécentes, oubliant la sainteté du lieu et la majesté des mysteres, pour entrer dans des conversations profanes, peut-être même criminelles; qui croiroit que leur foi n'est pas absolument éteinte? et qui pourroit s'imaginer qu'ils aient intention de prier et d'adorer Dieu dans un état si plein d'irrévérence et de scandale?

Cette attention à la priere, qu'il est si juste d'exiger des chrétiens, peut être pratiquée avec moins de difficulté qu'on ne pense. Ce n'est pas qu'il n'arrive aux ames même les plus fideles des distractions involontaires et inévitables; on n'est pas toujours maî-

tre de son imagination, pour lui imposer silence, et avoir l'esprit tranquillement uni à Dieu. Ces sortes de distractions, qui arrivent malgré nous, ne nous doivent point donner de scrupules, et elles servent même plus utilement à notre perfection que les oraisons les plus sublimes et les plus affectueuses, pourvu que nous tâchions de les surmonter, et que nous supportions humblement cette expérience de notre foiblesse.

Mais s'arrêter volontairement aux objets les plus vains et les plus frivoles, dans le temps même de la priere, parcequ'on ne veut pas se donner assez de sujétion pour être attentif aux vérités divines; mais se remplir la tête des images trompeuses du monde, et puis ne faire aucun effort sur soi pour arrêter cette imagination volage et déréglée qui vient sans nul respect troubler les opérations de l'esprit de Dieu dans une ame, n'est-ce pas vouloir vivre toujours amusé par les sens, toujours inappliqué à Dieu?

Ce qui pourroit beaucoup soulager notre esprit, et lui faciliter cette attention si nécessaire, seroit la regle simple que saint Augustin nous propose : Suivez, dit-il, autant que vous pouvez y assujettir votre esprit, tous les sentiments et toutes les instructions que vous fournissent les prieres, les cantiques, et les autres louanges de Dieu qui sont en usage dans son

église; unissez-vous en esprit avec votre sainte mere; demandez à Dieu lorsque l'office qu'on prononce est destiné à demander; gémissez lorsqu'il inspire le gémissement; espérez dans les endroits où il excite l'espérance; réjouissez-vous quand ses paroles sont pleines de joie; affligez-vous, craignez, quand il tâche d'imprimer en vous la tristesse et la crainte. En un mot, conformez tous vos sentiments à toutes ses paroles: cette conformité est la plus excellente priere. Assister aux divins offices avec cet esprit, est une excellente oraison.

Il faut demander avec foi. Cette foi, dit saint Jacques, doit être si ferme, qu'on n'hésite jamais : car celui qui hésite est semblable aux flots de la mer toujours poussés au gré des vents. Que celui donc, continue-t-il, qui prie sans cette confiance, n'espere pas d'être exaucé. Et en effet, qu'est-ce qui est plus capable de toucher le cœur de Dieu en notre faveur, que notre confiance en sa miséricorde? Peut-il rejetter ceux qui ont mis tout leur trésor en lui, et qui ne veulent rien tenir que de sa bonté? Quand nous prions Dieu, dit saint Cyprien, avec confiance et même avec une espece de familiarité, c'est lui-même qui nous donne cet esprit de priere. Il faut donc que le pere reconnoisse les paroles de son propre fils quand nous les prononçons, et que celui qui habite dans le

fond de nos cœurs forme et regle lui-même toutes nos prieres.

C'est Jésus-Christ qui prie en nous; c'est par lui que nous prions son pere; et toutes nos prieres finissent par son auguste nom [1], parcequ'il n'y a point d'autre nom qui puisse nous sauver, et que c'est par la seule abondance infinie de ses mérites que nous pouvons espérer quelque grace de Dieu.

Aussi, avec une priere si puissante, nous devons croire que nous pouvons tout. Nous entrons dans les droits de ce divin médiateur; nous sommes les cohéritiers de son royaume; nous parlons à Dieu en qualité de ses enfants. Hé! qui d'entre nous, s'écrie saint Cyprien, eût osé nommer Dieu son pere, s'il ne nous avoit ordonné lui-même de prendre cette liberté, quand il nous a appris la maniere dont il veut que nous le prîions? Cependant cette confiance filiale, (ne faut-il pas l'avouer?) manque presque à toutes nos prieres. La priere n'est notre ressource qu'après que toutes les autres nous ont manqué.

Si nous sondons bien notre cœur, nous trouverons que nous demandons à Dieu les secours dont nous avons besoin, comme si nous n'en avions jamais reçu aucun de lui; et qu'un certain fonds d'infidélité secrete et injurieuse à la bonté de Dieu nous rend

(1) Act. 10.

indignes d'en recevoir des marques. Craignons que Jésus-Christ ne nous fasse, dans son jugement, le même reproche qu'il fit à saint Pierre : *Homme de peu de foi*[1], nous dira-t-il, *pourquoi avez-vous douté?* Pouviez-vous demander des marques plus fortes de ma bonté pour vous en convaincre, que celles que vous avez tant de fois ressenties? Pourquoi donc arrêter le cours des graces que je vous préparois, en refusant de les espérer? il ne falloit que les attendre pour les recevoir. Pourquoi vous défier de moi, après que je me suis moi-même fié sans réserve à vous dans mes sacrements? Ame défiante et ingrate, pourquoi avez-vous douté?

Il faut joindre l'humilité à la confiance. *Grand Dieu*, dit Daniel[2], *lorsque nous nous prosternons à vos pieds, nous fondons nos espérances pour le succès de nos prieres, non sur notre justice, mais sur votre miséricorde.* Sans cette disposition de notre cœur, toutes les autres, quelque pieuses qu'elles soient, ne peuvent plaire à Dieu. Le malheur de saint Pierre, comme saint Augustin l'a remarqué, ne vint pas de ce que son zele pour Jésus-Christ n'étoit pas sincere. Saint Pierre aimoit son maître de bonne foi, de bonne foi il vouloit mourir plutôt que de l'abandonner; mais son erreur consistoit en ce qu'il comptoit sur ses pro-

(1) Matth. 14. (2) Dan. 9.

pres forces pour faire ce qu'il sentoit qu'il desiroit: c'est pourquoi, dit saint Augustin, il ne suffit pas d'avoir reçu de Dieu un esprit droit, une connoissance exacte de la loi, un desir sincere de l'accomplir; il faut encore à tout moment renouveller ses connoissances et ses desirs, il faut puiser sans cesse dans la fontaine de la lumiere pure et éternelle.

La priere du premier homme, selon ce pere, étoit une action de louange à Dieu. Pendant qu'il demeuroit dans cet heureux séjour que la main de Dieu même lui avoit préparé, il n'avoit pas besoin de gémir, parcequ'il étoit dans un état d'union et de jouissance; mais maintenant ses enfants chassés de cette terre délicieuse doivent pousser des cris vers le ciel, afin que Dieu daigne se rapprocher d'eux à cause de leur humilité, comme il avoit abandonné leur pere à cause de son orgueil.

C'est la préparation de notre cœur, selon le terme de l'écriture, qui engage Dieu à nous écouter. Cette préparation doit être sans doute un abaissement intérieur, un aveu sincere de notre néant à la vue des grandeurs de Dieu [1]. C'est ce cœur contrit et humilié que Dieu ne méprise jamais; mais quelque effort que le superbe fasse pour fléchir Dieu, Dieu, selon sa parole, résiste toujours au superbe. Prenez donc

(1) Psaume 50.

garde, dit saint Augustin, que si vous n'êtes pas dans un état de pauvreté, c'est-à-dire, si vous ne sentez pas votre foiblesse et votre indigence, si vous n'êtes pas vil et méprisable à vos propres yeux, vous ne serez point exaucé : car cette pauvreté intérieure est votre seul titre pour obtenir.

Souvenez-vous de la différence que l'évangile nous fait remarquer entre la priere du pharisien superbe et présomptueux, et celle du publicain humble et pénitent[1]. L'un raconte ses vertus, l'autre déplore ses foiblesses; l'un remercie Dieu des bonnes œuvres qu'il a faites, l'autre s'accuse des fautes qu'il a commises; la justice de l'un se trouve confondue, tandis que l'autre est justifié.

Il en sera de même d'une infinité de chrétiens. Les pécheurs humiliés à la vue de leurs propres déréglements, seront des objets dignes de la miséricorde de Dieu, tandis que certaines personnes qui auront fait profession de piété seront condamnées rigoureusement pour l'orgueil et la présomption qui auront infecté toutes leurs œuvres.

Parceque ces personnes s'adonnent à de bonnes œuvres, elles disent dans leurs cœurs à Dieu : Seigneur, je ne suis pas comme le reste des fideles. Elles s'imaginent être des ames privilégiées; elles se com-

(1) Luc. 18.

plaisent vainement dans la haute idée qu'elles se forment d'elles-mêmes ; elles prétendent que c'est à elles seules de pénétrer les mysteres du royaume de Dieu ; elles s'en font une science et une langue chimérique ; elles croient que tout est permis à leur zele, et ne craignent rien de ce qu'il faut craindre. Leur genre de vie régulier en apparence ne sert alors qu'à favoriser leur vanité ; hors de là elles sont indociles, inquietes, indiscretes, délicates, sensibles, incapables de se mortifier pour remplir leurs devoirs. En un mot, en allant à la priere avec ce fonds d'orgueil et de présomption, elles n'en rapportent qu'un esprit gâté, plein d'illusion sur elles-mêmes, et presque incurable.

Malheur à ceux qui prient de la sorte ! malheur à nous, si nos prieres ne nous rendent plus humbles, plus soumis, plus vigilants sur nos défauts, plus disposés à vivre dans l'obscurité et dans la dépendance !

Il faut que nous prîions avec amour. C'est par l'amour, dit saint Augustin, qu'on demande, qu'on cherche, qu'on frappe, qu'on trouve, et qu'on demeure ferme dans ce qu'on a trouvé. C'est pourquoi, dit-il dans un autre endroit, vous cesserez de prier Dieu, dès que vous cesserez de l'aimer et d'avoir soif de la justice. Le refroidissement de la charité est le silence de notre cœur à l'égard de Dieu.

Sans cela vous pourrez prononcer des prieres, mais vous ne prierez point véritablement. Car d'où nous pourroit venir, dit encore saint Augustin, la véritable application à méditer la loi de Dieu, si elle ne nous est donnée par l'amour de celui-là même qui nous a imposé cette loi? Aimons donc, et nous prierons. Heureux, à la vérité, dit ce pere, de penser sérieusement aux vérités de la religion! mais mille fois plus heureux encore de les goûter et de les aimer!

Au reste, dit-il, il faut que ce soit une douleur sincere de n'être pas assez fidele à Dieu, et non pas le dégoût naturel que les créatures vous donnent d'elles, qui tourne votre cœur du côté de Dieu, qui vous fasse prier et gémir. Il faut desirer ardemment que Dieu vous accorde les biens spirituels, et que l'ardeur de votre desir vous rende dignes d'être exaucés : car si vous ne priez que par coutume, ou par foiblesse, dans le temps de la tribulation ; si vous n'honorez Dieu que des levres, pendant que votre cœur est éloigné de lui; si vous ne sentez point en vous d'affection et d'empressement pour le succès de vos prieres ; si vous demeurez toujours dans une indifférence et dans une froideur mortelle en approchant de ce Dieu qui est un feu consumant; si vous n'excitez point en vous le zele de sa gloire, la haine du péché, l'amour de votre propre perfection ; n'attendez pas que

des prieres si languissantes puissent être efficaces. Le cœur de Dieu ne se laissera jamais toucher que par l'amour qui s'allumera dans le vôtre.

Il faut prier avec persévérance. Saint Bernard dit qu'il est indigne de cette haute majesté de se laisser trouver, à moins qu'on ne la cherche avec un cœur parfait. Le cœur parfait est celui qui ne se lasse jamais de chercher Dieu. Aussi saint Augustin nous assure-t-il qu'on ne peut mériter d'obtenir dans la priere ce que l'on demande, si on ne le cherche avec l'assiduité et la patience qu'un si grand bien mérite.

Appliquons-nous cette regle, et faisons-nous, malgré notre amour-propre, une justice exacte. Faut-il s'étonner si Dieu nous laisse si souvent dans des états d'obscurité, de dégoût, et de tentation? Les épreuves purifient les ames humbles; elles servent aux ames infideles à expier leurs fautes; elles confondent celles qui veulent flatter dans l'oraison même leur lâcheté et leur orgueil.

Si une ame innocente, détachée des créatures, et appliquée avec assiduité à Dieu, souffroit les délaissements intérieurs, elle devroit s'humilier, adorer les desseins de Dieu sur elle, redoubler ses prieres et sa ferveur. Comment des personnes qui ont à se reprocher tous les jours des infidélités continuelles, oseront-elles se plaindre que Dieu leur refuse ses com-

munications? Ne doivent-elles pas avouer que ce sont leurs péchés, selon le terme de l'écriture[1], qui ont formé un épais nuage entre le ciel et elles, et que Dieu s'est justement caché à leurs yeux?

Cent fois Dieu ne nous a-t-il pas recherchés dans nos égarements? cent fois, ingrats que nous sommes, n'avons-nous pas été sourds à sa voix, et insensibles à ses bontés? Il veut nous faire sentir à son tour combien nous étions aveugles et misérables en le fuyant; après s'être lassé à nous prévenir, il veut enfin que nous le prévenions; il nous réduit à acheter par notre patience les faveurs qu'il nous prodiguoit autrefois, et dont nous ignorions le prix. N'est-ce pas une vanité et une délicatesse honteuse que de supporter impatiemment un tel procédé que nous avons eu nous-mêmes à son égard? Combien nous a-t-il attendus! n'est-il pas juste qu'il se fasse attendre?

Qui est celui qui peut se vanter d'avoir fait sans réserve tout ce qu'il doit, d'avoir réparé toutes ses négligences passées, d'avoir purifié son cœur, d'être en droit d'attendre que Dieu l'écoute favorablement? Hélas! tout notre orgueil, quelque grand qu'il soit, ne sauroit suffire pour nous inspirer cette présomption, tant le sentiment de notre misere nous presse! Si donc le Seigneur nous soustrait les graces sensi-

(1) Jérém. 3.

bles, adorons sa justice, taisons-nous, humilions-nous devant lui, prions sans cesse.

C'est cette humble persévérance qui l'appaisera, c'est cette espece d'importunité qui obtiendra de lui ce que nous ne méritons pas d'obtenir nous-mêmes, et qui nous fera heureusement passer des ténebres à la lumiere. Car sachez, dit saint Augustin, que Dieu est présent, lors même qu'il paroît éloigné de nous. Il se cache pour faire augmenter nos desirs; et il ne differe, lui qui est le pere des miséricordes et le Dieu de toute consolation, à adoucir toutes nos peines, que pour ne point fonder l'ouvrage de notre perfection sur une volonté foible, impatiente et attachée aux choses sensibles.

Qu'il est facile d'aimer Dieu lorsqu'il se montre à nous dans toutes ses beautés, et qu'il nous soutient par le plaisir même dans cette union étroite avec lui! Combien voyons-nous d'ames lâches qui ne veulent le servir que par intérêt, et qui se découragent dès que Dieu cesse de les flatter! Loin de nous une piété si foible et si mercenaire! attachons-nous à Dieu pour Dieu même.

Souvenons-nous que c'est dans l'état d'obscurcissement et de privation que la solide charité s'éprouve et se soutient elle-même; sans cela les consolations intérieures anéantiroient le mystere de la croix qui

doit s'accomplir en nous; sans cela en vain Jésus-Christ seroit monté au ciel pour dérober à ses disciples sa présence. Hé! que peut-on attendre d'une ame qui attend elle-même que Dieu la console pour se donner à lui?

Enfin il faut prier avec pureté d'intention. Il ne faut point, dit saint Bernard, mêler dans nos prieres les choses vaines avec les véritables, les périssables avec les éternelles, des intérêts bas et temporels avec ceux de notre salut. C'est bien prier, dit saint Augustin, que de ne chercher que Dieu seul; c'est mal prier que de chercher par lui d'autres biens. Ne prétendez pas, dit-il, rendre Dieu le protecteur de votre amour-propre et de votre ambition, mais l'exécuteur de vos bons desirs. Vous recourez à Dieu afin qu'il satisfasse vos passions, et souvent afin de vous garantir des croix dont il connoît que vous avez besoin. Quand il vous aime, dit encore ce pere, il vous refuse ce que votre amour-propre vous fait demander; dans sa colere il vous accorde ce qu'il est dangereux que vous obteniez. N'allez donc point porter aux pieds des autels des vœux indécents, des desirs mal réglés, et des prieres indiscretes. Ne demandez rien qui ne soit digne de celui à qui vous le demandez. Gardez-vous bien de soupirer après des biens faux et nuisibles; répandez votre cœur devant le Seigneur, afin que son

Saint-Esprit demande en vous par des gémissements ineffables les véritables biens qu'il veut que vous demandiez.

Comment Dieu, dit saint Augustin, vous accorderoit-il ce que vous ne voulez pas vous-même qu'il vous accorde? Vous lui demandez tous les jours l'accomplissement de sa volonté, et l'avénement de son regne. Pouvez-vous lui faire cette priere de bonne foi, vous qui préférez votre volonté à la sienne, qui sacrifiez ses intérêts aux vôtres, et qui faites céder sa loi aux vains prétextes dont votre amour-propre se sert pour l'éluder? Pouvez-vous lui faire cette priere, vous qui troublez son regne dans votre ame par tant d'infidélités, par tant de vains desirs, par tant d'amusements indignes du christianisme; vous enfin qui craignez l'arrivée de ce regne, et qui ne voudriez pas que Dieu vous accordât tout ce que vous faites semblant de souhaiter? Car lorsque vous lui demandez qu'il change votre cœur, s'il vous prenoit au mot, et s'il vous offroit de vous rendre humble, mortifié, ennemi des plaisirs et des consolations, empressé pour les croix et pour son amour, votre amour-propre et votre orgueil se révolteroient pour vous empêcher d'accepter cette offre; et consentant au retranchement de certains défauts qui vous incommodent, vous voudriez réserver vos passions dominantes, et

faire vos conditions pour accommoder la piété à votre humeur et à vos vues.

Au reste, quoique les méthodes pour prier, qui nous viennent des personnes pieuses et expérimentées, méritent beaucoup de respect, et que nous les devions suivre autant que nos expériences et le conseil des gens sages que nous consultons nous en découvrent l'utilité pour nous soulager et faciliter notre application à Dieu, nous devons regarder comme l'essentiel dans la priere de demander à ce Dieu de miséricorde, qui connoît mieux que nous nos besoins, ce qu'il faut que nous lui demandions. Son Esprit Saint, à qui il appartient véritablement de nous enseigner à prier, donne quand il lui plaît des conduites particulieres : mais ce qui est très important, est de se persuader que la maniere de prier la plus simple, la plus humble, et la plus éloignée des raisonnements et des vues abstraites, est sans doute la plus assurée, et la plus conforme aux paroles du Fils de Dieu et des apôtres. Dans cette priere nous trouverons de la lumiere et de la force pour remplir nos devoirs avec paix et humilité, dans quelque condition où nous soyons. Sans elle en vain formerons-nous de belles résolutions; privés de la nourriture intérieure, nous nous trouverons sans force dans toutes les occasions difficiles et dans toutes les tentations de la vie.

ENTRETIEN

SUR

LES CARACTERES DE LA PIÉTÉ.

Il faut que les pécheurs fassent une exacte recherche des péchés dont ils sont coupables, afin de s'en humilier et de s'en punir [1]. Il faut aussi que les personnes qui font profession de piété, et qui vivent dans la retraite, exemptes des désordres grossiers du monde, examinent attentivement devant Dieu l'imperfection et le peu de solidité des vertus qu'elles ont acquises. Sans cet examen, qui sert à nous retenir dans l'humilité, dans la crainte et dans la défiance de nous-mêmes, nos vertus mêmes nous deviennent nuisibles, ou du moins dangereuses; elles nous inspirent une confiance présomptueuse; elles font que nous sommes contents de nous, et que nous passons notre vie dans un état plein d'illusions [2].

Combien voit-on de gens qui, sur cette vaine confiance en leur bonne intention, s'engagent dans de

(1) Je repasserai devant vous toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur. Is. 38, 15.

(2) Apoc. 3, 17.

fausses conduites! de gens qui sont grossièrement abusés d'eux-mêmes, et qui choquent et scandalisent leur prochain, en s'imaginant lui plaire et l'édifier[1]! Rien n'est plus redoutable que ces exemples; rien n'est plus propre à nous rappeller sérieusement en nous-mêmes pour nous faire étudier soigneusement ce que nous sommes. Peut-être sommes-nous semblables à ces personnes abusées d'elles-mêmes dont nous avons pitié; peut-être que d'autres nous regardent avec la même compassion. Ces gens-là ont bonne intention, et croient être dans une conduite droite aussi-bien que nous. Ne sommes-nous point dans l'erreur, et ne nous flattons-nous pas comme eux? C'est l'amour-propre qui les flatte et les éblouit; n'avons-nous point en nous ce même séducteur? Craignons donc d'être dans cette voie, dont les commencements paroissent sûrs et droits, mais qui aboutit enfin à la mort[2]. Nous devons ce zele et ce soin à la dévotion, de la rendre en nous irrépréhensible. Tant de gens lui font tort par les foiblesses et les indiscrétions qu'ils y mêlent, que nous devons régler la nôtre d'une maniere qui répare ce scandale et ce déshonneur.

---

(1) Souvent notre esprit se flatte et se persuade d'aimer dans le bien ce qu'il n'aime pas en effet. S. Grég. Past. 2, c. 9.

(2) Prov. 14, 12.

Que ne devons-nous point à la piété [1] ! c'est elle qui nous a délivrés d'une infinité d'erreurs, et qui nous a fait vaincre nos passions et nos mauvaises habitudes; qui nous a dégoûtés des plaisirs empoisonnés du monde; qui nous a convaincus et touchés des vérités salutaires de la religion, et qui nous a garantis des pieges funestes dont le siecle est rempli. Serons-nous ingrats après tant de bienfaits reçus? N'aurons-nous point le courage de sacrifier à la piété toutes nos inclinations déréglées, quoi qu'il en puisse coûter à notre amour-propre? Au reste, gardons-nous bien de juger de notre vertu par les apparences. Les balances trompeuses du monde, que l'écriture appelle abominables, sont bien différentes de celles dont la justice de Dieu se sert pour peser toutes nos actions [2]. Souvent Dieu, qui pénetre les plus secrets replis des cœurs, y voit et y condamne certaines passions déguisées, pendant que les dehors paroissent vertueux et exemplaires aux yeux du monde.

Or il est sûr que Dieu ne s'arrête jamais à cet extérieur, et qu'une vertu superficielle ne sauroit l'éblouir. Gardons-nous donc bien de nous contenter d'une conduite extérieurement réguliere; voyons si

---

(1) La piété est utile à tout. I Tim. 4, 8.

(2) Ps. 61, 10. Prov. 11, 1. Osée, 12, 7. Ps. 7, 10. Hébr. 4, 13. Apoc. 3.

l'essentiel de la piété se trouve dans nos sentiments et dans nos actions.

Piété utile à tous; piété simple et désintéressée; piété constante; piété qui fait le bien et qui le cache; piété qui ne cherche point à plaire aux hommes, ou du moins qui ne veut leur plaire que pour plaire à Dieu [1]; piété enfin qui va jusqu'à s'oublier soi-même pour n'être appliquée qu'à la correction de ses défauts et à l'accomplissement de ses devoirs [2].

Encore une fois, examinons en présence de Dieu si la nôtre est faite de la sorte, et faisons cet examen par rapport à Dieu, par rapport à nous-mêmes, par rapport au prochain. Ces trois considérations feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Chacun de nous doit s'examiner soi-même pour découvrir s'il est dans les dispositions où il doit être à l'égard de Dieu, et sans lesquelles toute sa piété, quelque fervente qu'elle paroisse au dehors, ne sauroit avoir de solidité. Voyons donc si nous aimons à souffrir pour Dieu, si nous sommes disposés à mourir pour nous unir à lui, si nous sommes bien aises

(1) Galat. 1, 10.

(2) Je tâche de plaire à tous en toutes choses, ne cherchant point ce qui m'est avantageux, mais ce qui l'est à plusieurs pour être sauvés. I Cor. 10, 33.

de nous occuper de lui, et enfin si nous sommes déterminés à nous abandonner à lui. C'est dans l'examen de ces quatre choses que nous reconnoîtrons le véritable état de notre cœur.

I. Aimons-nous à souffrir pour Dieu? Je ne parle point d'un certain amour vague des souffrances qui paroît dans les paroles, et qui manque dans les actions; d'un amour des souffrances qui ne consiste qu'en une coutume de parler magnifiquement et affectueusement du prix et de l'excellence des croix, pendant qu'on les fuit avec délicatesse, et qu'on recherche tout ce qui peut rendre la vie molle et sensuelle. Encore une fois, je ne parle point de cette spiritualité imaginaire qui fait qu'on ne s'entretient que de résignation, de patience, de joie dans les tribulations, pendant qu'on est sensible aux moindres incommodités, et qu'on tend par toute sa conduite à ne souffrir jamais de personne, et à ne manquer de rien. Saint Paul avoit des sentiments bien contraires à ceux des lâches chrétiens qui vivent de la sorte, lorsqu'il disoit [1] qu'il se sentoit comblé de toute sorte de joie et de consolation, lors même que son corps ne jouissoit d'aucun repos [2], et qu'il éprouvoit les plus rudes tribulations, les combats au dehors, les frayeurs au-dedans.

---

(1) II Cor. 7, 4. (2) II Cor. 7, 5.

Il ne faut pas s'imaginer que ce zele du grand apôtre ne doive point être imité, sous prétexte que les ames des chrétiens de nos jours sont moins fortes et moins élevées [1]. C'est la grace, dit-il à tous les fideles, qui vous est donnée, non seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir pour lui. C'est comme s'il disoit : Si vous ne soumettez que votre esprit à Dieu par une croyance de tous ses mysteres, votre sacrifice sera imparfait, et votre volonté demeurera toujours libre et immortifiée. Ne vous contentez pas d'offrir à Dieu une foi stérile, ajoutez-y l'offrande d'un cœur humilié et souffrant pour lui. En vain suivez-vous Jésus-Christ si vous ne portez la croix avec lui : en vain espérerez-vous sa gloire et son royaume si vous n'acceptez ses opprobres et ses douleurs [2].

Ces deux états ont une liaison nécessaire; on ne peut arriver à l'un que par l'autre : c'est le chemin qu'il a tenu; il n'a point voulu vous en laisser d'autre [3]. Oseriez-vous vous plaindre d'une loi appuyée sur un tel exemple [4]? Qu'il doit être doux à une ame fidele de souffrir pendant cette vie, puisqu'elle sait qu'elle souffre après Jésus-Christ, qu'elle souffre pour

(1) Philip. 1, 29.

(2) Ps. 50. Matth. 16, 24. Luc. 24, 26.

(3) I Pet. 2, 21.

(4) Matth. 5, 12.

l'imiter, pour lui plaire, et pour mériter la joie qu'il a promise à ceux qui pleurent [1] !

C'est là tout notre bien que de souffrir des maux en ce monde avec l'espérance d'une éternelle consolation [2]. Les faux biens de ce monde sont faits pour ceux qui n'en esperent ou qui n'en cherchent point de plus véritables : les maux de ce monde sont destinés, par la miséricorde de Dieu, aux ames élues qu'il veut détacher de ce monde si corrompu, pour les préparer à des biens d'une durée et d'un prix immense. Chercher donc son bonheur ici bas, c'est s'oublier dans son exil, c'est renoncer aux espérances de sa patrie. Aussi saint Cyprien disoit-il à tous les chrétiens, qu'en prenant ce nom vénérable ils se dévouoient eux-mêmes à toutes sortes de souffrances présentes et sensibles pour attendre les biens invisibles et éternels; qu'enfin il n'étoit pas permis aux héritiers d'un Sauveur crucifié de craindre ni les supplices ni la mort.

Il les nomme les héritiers du crucifié, parceque le Sauveur, en se sacrifiant pour l'amour des hommes, n'a rien laissé en ce monde à ses véritables enfants, que la croix, c'est-à-dire, que la douleur et la honte en partage. Quel affreux héritage, bon Dieu! que celui de Jésus soulé d'opprobres, comme parle l'é-

(1) Matth. 5, 5. Luc. 6, 21. (2) S. Cyp.

criture, attaché nu et mourant sur la croix [1]! Cependant il faut renoncer à son héritage céleste, si on n'accepte pas cet héritage temporel de souffrance et d'humiliation [2]. Nul des enfants de Jésus-Christ ne peut se dispenser d'entrer dans cette succession si onéreuse de son pere.

Voilà les vérités que nous disons souvent aux autres, mais que nous ne nous disons peut-être guere à nous-mêmes. Comparons un peu de bonne foi les véritables sentiments de notre cœur avec ces principes de la religion que nous professons.

Si j'étois sérieusement persuadé que la vie chrétienne est une vie de patience et de renoncement continuel à nos propres inclinations; si j'aimois de bonne foi Jésus-Christ souffrant et humilié pour moi, refuserois-je de m'humilier et de souffrir pour l'amour de lui [3]? me contenterois-je de parler des croix, lorsqu'il ne s'agit d'en porter aucune? en ferois-je des leçons aux autres sans me les appliquer à moi-même dans les occasions? serois-je si impatient dans les moindres infirmités, si découragé dans les traverses de la vie, si inquiet dans les embarras, si délicat et si sensible dans les mécomptes des amitiés

(1) Lam. de Jérém. 3, 30. (2) Act. 14, 2.

(3) Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut être mon disciple. Luc, 14, 33; et 9, 23.

humaines; si jaloux, si soupçonneux, si incompatible avec les gens que je dois ménager; si sévere pour corriger les défauts d'autrui; si lâche et si immortifié quand il s'agit de corriger les miens? serois-je si prompt à murmurer dans le mépris et dans les contradictions, qui sont autant de croix dont Dieu me charge pour me sanctifier?

N'est-ce pas un scandale digne de larmes et de gémissements de voir que les gens mêmes qui font profession de suivre et de servir Jésus crucifié, soient néanmoins, par leur délicatesse, les ennemis irréconciliables de la croix, selon les termes de saint Paul [1]? Hélas! pouvons-nous séparer Jésus-Christ de la croix sur laquelle il s'est sacrifié pour nous, et sur laquelle il a prétendu nous attacher à jamais à lui? Comment pouvons-nous aimer ce Sauveur si aimable, sans aimer aussi cette croix qui sera la marque éternelle de son amour infini pour nous? Ô précieuse croix! faut-il que vous ne soyez ainsi honorée qu'en paroles et en apparence! faut-il que ceux qui ne peuvent espérer aucun bien que par vous, vous craignent et vous fuient avec tant d'inquiétude et de lâcheté!

Jusqu'à quand nous fera-t-on ce reproche honteux, ce reproche qui n'est peut-être que trop juste

(1) Philipp. 3, 18.

contre nous, et qui fait croire à tant de gens que la dévotion n'est qu'un langage; ce reproche si ordinaire qu'on nous fait, en disant que les gens qui font profession de piété sont les plus délicats et les plus sensibles; que leur piété dégénere peu-à-peu en mollesse; qu'ils veulent servir Dieu avec toutes sortes de commodités, soupirer après l'autre vie, en jouissant de toutes les douceurs de celle-ci, et déclamer toujours avec zele contre l'amour-propre, prenant néanmoins toutes sortes de précautions pour ne le mortifier jamais en eux?

II. Sommes-nous disposés à mourir pour nous unir à Jésus-Christ? Saint Paul, qui formoit ce noble desir, vouloit qu'un chrétien, rempli des espérances de la religion, gémît et soupirât sous la pesanteur de son corps mortel [1]. Et saint Augustin, expliquant cette vérité dans toute son étendue, dit que la sainteté de la vie, et l'amour de la mort, sont deux dispositions inséparables. Les deux amours des deux vies, dit-il, se combattent dans une ame imparfaite. L'amour de cette vie passagere est si fort dans les chrétiens imparfaits, qu'ils la possedent avec plaisir, et qu'ils ne la perdent qu'avec regret. La perfection des ames bien fideles à Dieu fait au contraire qu'ils supportent la vie avec peine, et qu'ils attendent la

(1) Philip. 1, 23. Rom. 7, 24.

mort comme leur véritable bien. Au reste, continue-t-il, que les imparfaits ne me disent point qu'ils desirent de vivre encore pour faire quelque progrès dans la vertu; qu'ils parlent plus sincèrement, et qu'ils avouent qu'ils souhaitent de prolonger leur vie parcequ'ils ne sont point assez vertueux pour aimer la mort. Ne vouloir pas mourir, ce n'est pas aspirer à un plus haut degré de vertu, mais c'est n'en avoir guere acquis. Qu'on n'allegue donc point la crainte des jugements de Dieu pour justifier celle de la mort. Si nous ne craignions que les jugements de Dieu dans notre passage à l'éternité, cette crainte, inspirée par le Saint-Esprit, seroit une crainte modérée, paisible et religieuse. La perfection de notre amour pour Dieu, comme dit saint Jean [1], consiste à avoir une entiere confiance en lui pour le jour de son jugement. Si nous l'aimions comme notre pere, le craindrions-nous comme notre juge, jusqu'à fuir sa présence? aurions-nous ces craintes lâches qui nous troublent, qui nous abattent; ces vaines alarmes que nous ressentons sitôt que le Seigneur frappe à notre porte, et qu'il nous apprend par la maladie que la mort s'approche?

Ne serions-nous pas convaincus que plus la vie dure, plus le nombre de nos infidélités croît; que le

(1) I Joan. 4, 17.

compte que nous devons à Dieu se rend toujours difficile de plus en plus; que l'avenir servira bien moins à payer nos anciennes dettes qu'à en contracter de nouvelles, et à nous rendre peut-être insolvables; et que quiconque aime Jésus-Christ, doit craindre la durée d'une vie où l'on est exposé continuellement à perdre sa grace et son amour?

Mais il y a je ne sais quelle infidélité secrete dans le fond de nos cœurs, qui étouffe tous ces sentiments. Nous pleurons la mort de ceux que nous aimons, et nous craignons la nôtre, comme si nous n'avions aucune espérance. A voir les vains projets que nous faisons pour cette vie, et le soin que nous prenons pour la rendre agréable et longue, qui croiroit que nous attendons une autre vie heureuse et éternelle, et que celle-ci, misérable et fragile, ne sert qu'à retarder notre bonheur? Hélas! dit saint Cyprien [1], je ne m'étonne pas si ceux qui se trouvent bien en ce monde y veulent demeurer, que ceux qui bornent leurs espérances en cette vie en craignent la fin. La mort est un vrai mal pour ceux qui ne veulent pas s'unir à Jésus-Christ, et qui n'esperent pas de régner avec lui dans l'éternité. Mais ceux à qui la religion découvre une voie assurée pour arriver à une nouvelle vie; mais ceux dont l'espéran-

(1) S. Cypr. traité de la mort.

ce, comme dit le Sage [1], est pleine d'immortalité, comment peuvent-ils accorder des espérances si hautes et si solides avec les amusements qui arrêtent leur cœur ici bas?

Concluons donc que notre foi et notre piété sont bien foibles et bien languissantes, puisqu'elles ne peuvent vaincre notre timidité à l'égard de la mort. Il faut que nous n'envisagions la ressource éternelle du christianisme contre la mort, et tous les biens qui nous attendent au-delà de cette vie passagere, que d'une vue bien confuse et bien superficielle, si nous ne sentons en nous aucune impatience de finir nos miseres et de jouir de tous ces biens.

Voilà précisément sur quoi il faut que chacun de nous s'examine: Suis-je prêt à mourir; et s'il falloit mourir tout-à-l'heure, ne regretterois-je aucune des créatures dont je me vois environné? N'y a-t-il point quelque chose que j'ai crue jusques ici m'être indifférente, et dont je ne pourrois néanmoins me détacher sans peine? Mon ame languit-elle dans les tristes liens qui la tiennent ici bas captive, ou plutôt ne fait-elle point de ses liens l'objet de ses amusements, et n'est-elle point aveuglée jusqu'à aimer son esclavage?

(1) Sag. 3, 4.

Il ne s'agit point ici de me tromper moi-même par un faux courage. Est-il bien vrai que l'ardeur de mon amour pour Jésus-Christ surmonte dans mon cœur la crainte et l'horreur naturelle que j'ai pour la mort? Usé-je de ce monde, selon le terme de saint Paul, comme n'en usant point [1]? Le regardé-je comme une figure trompeuse qui passe? Ai-je impatience de n'être plus sujet à sa vanité? N'y a-t-il rien qui arrête mes desirs et qui flatte mon amour-propre? Ne cherché-je point à rendre ma vie douce par des amusements que je crois innocents, mais qui forment dans mon cœur, contre les desseins de Dieu sur moi, certaines attaches que je ne veux pas rompre? Enfin, me préparé-je sérieusement chaque jour à la mort? Est-ce sur cette méditation que je regle le détail de ma vie? Et la mort elle-même, quand elle arrivera, quand elle me fera sentir ses rigueurs par la douleur et par la foiblesse, me trouvera-t-elle prêt à recevoir constamment le coup fatal qu'elle me donnera? Ne tremblerai-je point à ses approches? Que deviendra ma fermeté dans ces derniers moments où je me verrai entre le monde qui s'évanouira pour jamais à mes yeux, et l'éternité qui s'ouvrira pour me recevoir?

L'espérance de voir Jésus-Christ, cet objet si aimable et si consolant, doit sans doute nous rassurer à

---

(1) I Cor. 7, 31. Rom. 3, 20.

la vue de cet autre objet si redoutable à la nature. D'où vient donc que souvent les gens qui font profession de mépriser la vie ne craignent pas moins la mort que les autres; que les moindres infirmités les alarment et les consternent, et qu'on remarque quelquefois en eux plus de précaution et de délicatesse que dans les gens du monde pour leur conservation? Ne faut-il pas avouer que c'est un scandale, et qu'en vain se prépare-t-on à la mort par une vie pieuse et retirée, si cette préparation n'aboutit qu'à être surpris et troublé, à quelque heure que cette mort puisse arriver?

III. Sommes-nous bien aises de nous occuper de Dieu? c'est-à-dire, sentons-nous une joie sincere quand nous le prions et quand nous méditons en sa présence les vérités de la religion?

La priere, dit saint Augustin, est la mesure de l'amour. Selon que nous sommes plus fervents à prier, nous sommes aussi plus élevés dans l'amour divin. Qui aime beaucoup, prie beaucoup; qui aime peu, prie peu. Celui dont le cœur est uni étroitement à Dieu n'a point de plus douce consolation que celle de ne perdre point la présence de l'objet qu'il aime : il goûte un plaisir sensible de pouvoir parler à Dieu, penser à ses vérités éternelles, adorer sa grandeur, admirer sa puissance, louer sa miséri-

corde, et s'abandonner à sa providence. Dans ce commerce de la créature avec Dieu, elle verse dans le sein de ce pere si charitable toutes les peines dont son propre cœur est rempli; c'est sa ressource dans tous les maux; elle se fortifie, elle se soulage, en lui exposant avec confiance ses foiblesses et ses desirs. Or, comme nous sommes, pendant cette vie, toujours imparfaits; comme nous n'y sommes jamais exempts de péché, il faut que toute la vie chrétienne se passe en pénitence de nos fautes et en reconnoissance des bontés de Dieu : et c'est dans l'exercice de la priere que nous pouvons nous appliquer ainsi à demander pardon à Dieu de notre ingratitude, et à le remercier de sa miséricorde.

Outre cette nécessité de la priere, saint Chrysostome nous en explique une autre d'une maniere également solide et touchante.

C'est que ce pere avoit souvent remarqué que la piété ne s'affermit jamais parfaitement que par la fidélité à la priere. Dieu veut, dit-il, nous faire sentir, par cette expérience, qu'on ne peut tenir son amour que de lui-même; et que cet amour, qui est le véritable bonheur de nos ames, ne peut s'acquérir, ni par les réflexions de notre esprit, ni par les efforts naturels de notre cœur, mais par l'effusion gratuite du Saint-Esprit. Oui, cet amour est un si grand bien,

que Dieu seul, par une espece de jalousie, en veut être le dispensateur; il ne l'accorde qu'à mesure qu'on le lui demande.

Ainsi, c'est dans une application fidele et constante à lui demander cet amour, qu'on peut s'en remplir. Il faut nous en prendre à nous-mêmes si notre piété n'a point cette solidité et cette consistance qui est le fruit assuré de la bonne priere: car sans cet exercice où l'on s'imprime fortement toutes les vérités de la religion, où l'on s'accoutume heureusement à les goûter et à les suivre, tous les sentiments de piété que nous pouvons avoir ne sont que des ferveurs trompeuses et passageres.

Prions donc, mais prions toujours en vue de nos devoirs. Ne faisons point des oraisons élevées, abstraites, et qui ne se rapportent point à la pratique des vertus. Prions, non pour être plus éclairés et plus spirituels en paroles, mais pour devenir plus humbles, plus dociles, plus patients, plus charitables, plus modestes, plus purs, plus désintéressés dans le détail de notre conduite.

Sans cela, notre assiduité à la priere, bien loin d'être fructueuse et efficace, sera pleine d'illusion pour nous, et de scandale pour le prochain. D'illusion pour nous. Combien en avons-nous d'exemples! combien voit-on de gens dont les oraisons ne

servent qu'à nourrir l'orgueil et qu'à égarer leur imagination ! De scandale pour le prochain. Car y a-t-il rien de plus scandaleux que de voir une personne qui prie toujours sans se corriger, et qui, au sortir de ses oraisons, n'est ni moins légere, ni moins vaine, ni moins inquiete, ni moins chagrine, ni moins intéressée qu'auparavant?

IV. Sommes-nous déterminés à nous abandonner à Dieu sans réserve ? Regardons-nous les soins de sa providence sur nous comme notre meilleure ressource? ou plutôt n'avons-nous pas pour nos intérêts propres une certaine providence de politique, une providence timide et inquiete, et qui nous rend indignes du secours de celle de Dieu?

La plupart des personnes qui veulent se donner à Dieu font comme le jeune homme que l'évangile nous dépeint [1]. Il avoit passé sa jeunesse dans l'innocence; et accoutumé depuis son enfance à une observation exacte de la loi, il aspiroit à tout ce que les conseils du Sauveur pouvoient lui faire pratiquer de plus parfait et de plus héroïque. Jésus-Christ même, qui l'envisagea, fut d'abord touché d'un sentiment d'inclination pour lui. Tout sembloit concourir heureusement à élever cette ame à une sainteté éminente. Mais un attachement secret aux faux biens

(1) Matth. 19, 16. Marc, 10, 17.

de ce monde renversa tout l'ouvrage de sa perfection dans le moment où il sembloit devoir s'affermir. Sitôt que Jésus-Christ lui eut proposé de quitter ses richesses pour le suivre, cette ame dominée par l'intérêt fut toute épouvantée à la vue d'un état où il ne lui seroit plus permis de rien posséder. Il s'en alla tout triste et confus. Triste, disent les saints peres, de ne pouvoir accorder dans son foible cœur l'amour de ses richesses avec l'amour de Jésus-Christ.

La disposition essentielle pour une ame qui se consacre à Dieu est donc de se défier de toutes les ressources humaines sur lesquelles la prudence de la chair s'appuie, de ne vouloir rien, de ne ménager rien qui puisse troubler les desseins de Dieu.

Il faut réprimer à chaque moment l'avidité de la nature qui craint toujours que ce qu'elle a ne lui échappe, et qui forme sans cesse des desirs immodérés pour posséder ce qu'elle n'a pas.

Il faut être continuellement sur ses gardes pour prévenir notre amour propre, qui tâche de se dédommager insensiblement, par l'amusement aux petites choses, du sacrifice qu'elle a fait à Dieu de plus grandes : car est-il rien de plus déplorable que de voir une personne qui, après avoir fait les principales démarches vers la perfection, regarde lâchement derriere elle, et appréhende d'en trop faire?

Cependant pouvons-nous dire qu'il y ait beaucoup d'ames exemptes de cette lâcheté? N'est-il pas vrai qu'on cherche tant de précautions dans le don qu'on a fait de soi-même à Dieu, ou dans la maniere de le servir, qu'on réduit insensiblement ce don et ce service presque à rien? On fait toujours dépendre le spirituel du temporel: on veut accomplir ses devoirs et satisfaire à sa conscience; mais on le veut à tant de conditions; mais on craint avec tant d'inquiétude qu'il en coûtera trop en se donnant à Dieu; mais on prévoit tant d'inconvénients; mais on veut s'assurer de tant de secours et de tant de consolations, qu'on anéantit insensiblement la piété chrétienne, et qu'on ne la pratique que d'une maniere languissante et sans aucun fruit.

D'où vient que tant de gens entreprennent de bonnes œuvres sans aucun succès? C'est qu'ils les entreprennent avec peu de foi; c'est qu'ils ne renoncent point à eux-mêmes dans ces entreprises; c'est qu'ils se regardent toujours eux-mêmes par quelque endroit, et qu'ils ne veulent point préférer en tout l'intérêt de l'ouvrage, qui est celui de Dieu, à leurs inclinations mal réglées, à leur humeur inquiete, à la foiblesse de leur cœur qui cherche de vaines consolations, à des amitiés indiscretes qu'il faudroit retrancher, à une jalousie d'autorité et de considération

qui gâte les meilleures choses : en un mot, c'est qu'on veut toujours servir Dieu avec sûreté pour soi-même ; qu'on ne veut rien hasarder pour sa gloire, et qu'on se croiroit malheureux si on s'exposoit à quelque mécompte pour l'amour de lui. Ce n'est pas qu'il ne soit permis de prendre modérément les justes mesures pour la conduite des bonnes œuvres : mais en vérité il y a bien loin entre ne vouloir pas tenter Dieu, et l'irriter par une injurieuse défiance de sa bonté. Peut-on attendre de ces ames craintives et mercenaires la générosité et la force qui est nécessaire pour soutenir les desseins de Dieu? Quand on ne se confie point à la Providence, on est indigne d'en être l'instrument.

Non, non, Dieu ne daignera jamais bénir ces conduites qui sont trop humaines : et c'est de cette source malheureuse qu'est venu le relâchement et le désordre de tant de communautés ferventes et régulieres. Il répand, comme dit saint Paul(1), ses divines richesses avec profusion ; mais c'est sur les personnes qui l'invoquent, et qui ne veulent se confier qu'en lui, et non point sur ceux qui veulent prévenir la Providence, et n'être jamais réduits à se fier à elle.

Il est temps d'examiner nos dispositions par rapport à nous-mêmes : c'est la seconde partie de ce discours.

---

(1) Rom. 10, 12.

SECOND POINT.

Examinons si notre zele n'est point une imprudence autorisée du prétexte de la religion; si notre prudence n'est point une politique charnelle; si notre dévotion n'est point un effet de l'humeur; si notre charité n'est point un amusement. Voilà quatre questions que nous devons nous faire à nous-mêmes.

I. Notre zele n'est-il point imprudent? Que toute racine d'amertume, dit saint Paul, soit détruite en vous[1]. Il y a un zele amer qu'il faut corriger; il va à vouloir corriger le monde entier, et à réformer indiscrètement toutes choses : à l'entendre, on croiroit que tout est soumis à ses loix et à sa censure. Il ne faut connoître que son origine et ses effets, pour découvrir combien il est mal réglé. L'origine de ce prétendu zele est honteuse; les défauts de notre prochain choquent les nôtres; notre vanité ne peut souffrir celle d'autrui; c'est par fierté que nous trouvons celle de notre prochain ridicule et insupportable; notre inquiétude nous souleve contre la paresse et l'indolence de celui-ci; notre chagrin nous irrite contre les divertissements excessifs de celui-là; notre brusquerie, contre la finesse de cet autre. Si nous étions sans défauts, nous sentirions bien moins vivement ceux des

(1) Ephes. 4, 31. Hebr. 12, 15.

personnes avec qui nous sommes obligés de vivre.

Il est même certain que cette contrariété et cette espece de combat entre nos défauts et ceux du prochain grossissent beaucoup les derniers dans notre imagination déja préoccupée. Or peut-on découvrir une source plus basse et plus maligne de ce zele critique que je viens de marquer? Si nous voulions avouer de bonne foi que nous n'avons pas assez de vertu pour supporter patiemment tout ce qu'il y a dans notre prochain d'imparfait et de foible, nous paroîtrions foibles nous-mêmes, et c'est ce que notre vanité craint. Elle veut donc que notre foiblesse paroisse au contraire une force; elle l'érige en vertu; elle la fait passer pour zele : zele imaginaire, et souvent hypocrite; car n'est-il pas admirable de voir combien on est paisible et indifférent pour tous les défauts d'autrui qui ne nous incommodent point, tandis que ce beau zele ne s'allume en nous que contre ceux qui excitent notre jalousie, ou qui lassent notre patience? zele commode, qui ne s'exerce que pour soi, et pour se prévaloir des défauts du prochain, afin de s'élever au-dessus de lui. Si notre zele étoit véritable, et réglé selon le christianisme, il commenceroit toujours par notre propre correction; nous serions tellement occupés de nos défauts et de nos miseres, que nous n'aurions guere le temps de penser

aux défauts d'autrui. Il faudroit que ce fût une obligation de conscience qui nous engageât à examiner la conduite de notre prochain; lors même que nous ne pourrions pas nous dispenser de veiller sur lui, nous le ferions avec beaucoup de précaution pour nous-mêmes, selon le conseil de l'apôtre[1] : Corrigez, dit-il, votre frere avec douceur, prenant garde à vous en parlant à lui, de peur que vous ne soyez tenté en le voulant délivrer de la tentation : en voulant corriger sa mauvaise humeur, vous courez risque de vous abandonner à la vôtre; en voulant réprimer son orgueil et ses autres passions, vous vous laisserez peut-être entraîner par votre naturel impatient et impérieux.

Gardez-vous donc bien de vous appliquer tellement à sa perfection, que vous n'ayez pas soin de pourvoir à votre sûreté particuliere.

Ce seroit un zele bien imprudent, que d'oublier vos propres besoins, pour ne vaquer qu'à l'examen de la conduite de vos freres. Il est vrai que ce zele qui anime un chrétien pour la correction fraternelle, quand il est pur et prudent tout ensemble, est un zele très agréable à Dieu : mais on ne doit pas croire qu'il soit désintéressé, ni selon la science, à moins qu'il ne soit toujours doux et modéré; car ce zele qui s'al-

(1) Galat. 6, 1.

lume contre le prochain, et qui ne veut lui rien pardonner, ne sert qu'à troubler la paix, et qu'à causer beaucoup de scandale.

Tout ce qui se dit ou qui se fait avec chaleur n'est point propre à la correction du prochain.

Où voyons-nous les fruits de ces conduites dures? Il faut gagner les cœurs, quand il s'agit de religion; et les cœurs ne se gagnent que par des marques de charité et de condescendance. Il ne suffit pas d'avoir raison : c'est gâter la raison, c'est la déshonorer, que de la soutenir d'une maniere brusque et hautaine. C'est par la douceur, par la patience et par l'affection que l'on ramene insensiblement les esprits, qu'on les dispose à entendre la vérité, qu'on les fait entrer en défiance de leurs anciennes préoccupations, qu'on leur inspire la confiance nécessaire, et qu'on les encourage à vaincre leurs habitudes déréglées.

Quand celui qui a besoin d'être corrigé voit que celui qui le corrige suit son humeur, il n'est guere disposé à corriger la sienne. L'amour-propre ne manque pas de se révolter contre des instructions faites avec chagrin : Dieu même ne bénit point ces sortes de conduites. La colere de l'homme, comme dit saint Jacques, n'opere point la justice de Dieu[1].

II. Notre prudence n'est-elle point une politique

(1) Jacq. 1, 20.

charnelle? Cette prudence aveugle que la chair inspire n'est que mort, comme dit l'apôtre[1]; elle n'est point soumise à la loi de Dieu, et elle ne le sauroit jamais être[2]. Il y a une incompatibilité absolue entre cette sagesse des hommes et celle des véritables enfants de Dieu; c'est elle qui résiste en nous au Saint-Esprit, qui le contriste, et qui traverse tous les desseins qu'il a pour la sanctification de nos ames.

Cette sagesse par laquelle un chrétien se renferme en lui-même, et se confie à ses propres lumieres, le prive des plus grands dons de Dieu. Cette sagesse si réprouvée dans l'évangile est néanmoins enracinée dans le cœur de presque tous les fideles. Combien voyons-nous tous les jours de considérations humaines qui arrêtent le cours des œuvres de Dieu! Combien de bienséances imaginaires, auxquelles on fait céder indignement ce que la religion a de plus saint et de plus vénérable!

Autrefois les chrétiens étoient des gens qui méprisoient les mépris mal fondés du monde, pour servir Dieu avec liberté; aujourd'hui les chrétiens, et les gens même qui font profession de piété, et ceux qui ont quitté entièrement le monde, sont néanmoins d'ordinaire des gens qui craignent les jugements du monde, qui veulent avoir son approbation, et qui

(1) Rom. 8, 6. (2) Ibid.

reglent leurs procédés sur certains préjugés bizarres, suivant lesquels le monde loue ou condamne tout ce qu'il lui plaît.

Or il me semble que cette timidité à l'égard des jugements du monde n'a jamais été poussée jusqu'à la foiblesse et à la bassesse que l'on y remarque aujourd'hui.

On fait dépendre les œuvres générales qui regardent la gloire de Dieu, et les pratiques de vertu pour chaque personne en particulier, de mille raisons purement humaines; on n'ose entreprendre pour l'intérêt de Dieu, que des choses qui sont au goût de tout le monde.

Oui, le monde même, tout ennemi de Dieu qu'il est, on le consulte tous les jours, quand il s'agit des choses les plus saintes : non seulement on le consulte pour ne le point scandaliser, ce qui est nécessaire; mais on le consulte pour s'accommoder à ses vaines maximes, et pour faire dépendre nos bonnes œuvres de ses décisions. Cette prudence mondaine s'est même glissée jusques dans les communautés régulieres. Combien d'ames y sont occupées de retours inutiles sur elles-mêmes, de vains desirs de se ménager avec les personnes qui ont de l'autorité! Que de petits soins pour se procurer de l'estime, et pour s'acquérir de la considération et de la confiance! que

d'inquiétudes ! que de défiances ! que d'empressements pour s'assurer de ces vaines consolations! que d'alarmes lorsqu'elles échappent!

Ainsi les particuliers se font comme un monde nouveau au milieu même de la solitude, où ils ont leurs interêts, leurs espérances, leurs desirs, leurs craintes.

Quand on ne sert Dieu qu'avec ces réserves, on ne le sert que bien foiblement: on partage son cœur et ses soins entre lui et mille choses indignes d'entrer en concurrence avec Dieu même. Il faut en cet état que Dieu attende les occasions desquelles on fait dépendre son service. Non seulement il faut qu'il attende; mais il est souvent refusé. On cherche sa gloire, on veut le bien; mais on ne le veut qu'à certaines conditions qui font évanouir tous nos bons desseins.

On traîne, dit saint Augustin, une volonté foible et languissante pour la pratique des vertus, qui amuse notre esprit, sans changer notre cœur.

Qui d'entre nous veut la perfection comme il la faut vouloir? Qui d'entre nous veut la perfection plus que son plaisir, plus que son honneur? Encore une fois, qui d'entre nous veut la perfection, jusqu'à lui sacrifier tous les amusements qui lui sont contraires?

Tâchons de faire en sorte désormais que notre pru-

dence soit réglée par l'esprit de Dieu; que ce ne soit point une prudence présomptueuse, une prudence accommodée à la dissimulation du siecle. Soyons prudents pour faire le bien, mais simples pour fuir et même pour ignorer le mal[1]. Soyons prudents, mais soyons pleins de docilité pour notre prochain, et de défiance de nous-mêmes. Soyons prudents, mais d'une prudence qui ne soit employée qu'à glorifier Dieu, qu'à ménager ses interêts, qu'à faire respecter la religion parmi nos freres, et qu'à nous faire oublier nous-mêmes.

III. Notre dévotion n'est-elle point l'effet de notre humeur? L'apôtre prédisant les malheurs dont la religion étoit menacée dit qu'il s'élevera des hommes vains qui s'aimeront eux-mêmes[2]. C'est ce que nous voyons tous les jours: des gens qui ne quittent le monde et ses vanités que pour se retrancher dans des amusements encore plus vains; des gens qui ne cherchent la retraite et le silence que par tempérament, et pour favoriser leur naturel sauvage et bizarre; des gens qui sont modestes et tranquilles, plutôt par foiblesse que par vertu. On voit des dévotions de toutes les humeurs. Quoiqu'il n'y ait qu'un seul évangile, chacun l'ajuste à ses inclinations particulieres; et au lieu que tous les chrétiens devroient

---

(1) Rom. 16, 19. (2) II Tim. 3, 1, 2.

continuellement faire violence à leur naturel, pour le conformer à cette regle sainte, on ne s'applique qu'à faire plier cette regle, et souvent qu'à la rompre, pour la conformer à nos inclinations et à nos interêts.

Je sais que la grace de Jésus-Christ prend plusieurs formes, comme dit l'apôtre saint Pierre[1], et qu'elle s'accommode aux tempéraments sous lesquels elle veut se cacher pour exercer la foi des hommes : mais, après tout, l'essentiel de la religion doit être par-tout le même; et quoique les manieres d'aller à Dieu et de lui obéir soient différentes, selon les différents caracteres de l'esprit, il faut néanmoins toujours que les diverses pratiques de la religion se réunissent en un point fixe, qu'elles nous fassent observer la même loi, et nous tiennent dans une entiere conformité de sentiments.

Cependant où pouvons-nous trouver cette admirable conformité? On voit par-tout des gens qui défigurent la religion en voulant la régler suivant leurs fantaisies et leurs caprices. L'un est fervent à la priere, mais il est dur et insensible aux miseres et aux foiblesses de son prochain : l'autre ne parle que d'amour de Dieu et de sacrifice, pendant qu'il ne sauroit souffrir le moindre contretemps ni la moindre contradiction.

---

(1) I Petr. 4, 10.

Cet autre ne veut prier qu'en cherchant des consolations dangereuses, et qu'en se remplissant l'imagination d'objets stériles et chimériques. Cet autre, comme remarque saint Jérôme, se privera sévèrement des choses mêmes qui sont permises, pour s'autoriser dans la jouissance de celles qui ne le sont pas, ne comprenant pas, dit ce pere, que ce qu'on offre à Dieu au-delà de la justice ne doit jamais se faire au préjudice de la justice même.

Cette personne sera fervente et scrupuleuse pour les œuvres de surérogation, pendant qu'elle sera relâchée et infidele pour les obligations même les plus précises et les plus rigoureuses. Ainsi une personne qui mortifiera son corps par toutes sortes d'austérités, et qui jeûnera hors des temps où elle doit le faire, n'aura aucun soin de mortifier et d'adoucir son humeur brusque et incompatible. Ainsi une personne qui sera inquiete sur les regles générales d'une maison, sera souvent négligente et inappliquée pour ses propres fonctions. Ainsi une personne qui ne se lassera jamais de prier et de méditer en son particulier, sera distraite, dissipée et ennuyée dans les offices communs de l'église, où son devoir l'appelle.

Très souvent même le déréglement de notre esprit fait que nos œuvres de surérogation nous inspirent une confiance téméraire. Quand on fait plus

qu'on n'est obligé de faire, aisément on passe jusqu'à se croire dispensé des regles communes pour les choses d'obligation.

Cette personne qui afflige son corps par des pénitences extraordinaires, s'imagine qu'elle est en droit de mortifier les autres; comme si, en retranchant les plaisirs et les commodités de son corps, il lui étoit permis de donner à son esprit cette liberté de censurer et de contredire.

N'est-ce pas une chose déplorable que de voir des gens qui veulent s'en faire accroire, parcequ'ils pratiquent certaines vertus, et qui regardent la violence qu'ils se sont faite comme un titre de gêner les autres, et de se flatter eux-mêmes dans leurs inclinations dominantes? Il vaudroit certes mieux se borner à ses obligations, et les remplir simplement et fidèlement, que de prendre ainsi un essor mal réglé.

Il vaut mieux que vous vous fassiez grace à vous-même, et que vous la fassiez aussi aux autres, que d'être si zélé et si incommode tout ensemble. Mettez chaque vertu dans le rang qui lui est destiné: pratiquez, selon la mesure de votre grace, les vertus les plus difficiles; mais ne prétendez pas les pratiquer aux dépens d'autrui. La charité et la justice sont les premieres de toutes les vertus humaines: pourquoi vous attacher aux autres au préjudice de celles-là?

Soyez austere, mais soyez humble : soyez plein de zele pour la réformation des abus; mais soyez doux, charitable et compatissant. Faites pour la gloire de Dieu tout ce que son amour pour lui vous inspirera; mais commencez par les devoirs de l'état où il vous a mis : sans cela vos vertus ne seront que des fantaisies; et en voulant glorifier Dieu, vous scandaliserez tout le monde.

Mais non seulement on remarque dans la dévotion de notre siecle cette présomption et cette bizarrerie; on y trouve encore un fonds pitoyable de mollesse et d'amusement.

Qu'est-ce qui décrie la piété parmi les gens du monde? c'est que beaucoup d'esprits mal faits la réduisent à des pratiques basses et superflues, et abandonnent l'essentiel.

En cet état indigne d'elle, le reproche qu'on faisoit autrefois avec tant de malignité et d'injustice aux premiers chrétiens, en les appellant des hommes fainéants et fuyant la lumiere, se pourroit faire maintenant à propos aux chrétiens de notre siecle. La dévotion est pour eux un prétexte de vie douce, oisive et obscure; c'est un retranchement commode, où leur vanité et leur paresse sont à l'abri de l'agitation et des tyrannies du monde.

Eh! quelle peut être cette piété sans pénitence et

sans humiliation? Ils ne veulent être dévots que pour se consoler, et que pour trouver dans la dévotion un adoucissement aux peines et aux tribulations de la vie; mais ils ne cherchent point de bonne foi dans la dévotion cet esprit courageux qui anime et qui soutient constamment un chrétien au milieu des plus rudes croix.

Non, non, dit saint Jérôme, nous ne consentirons jamais que le monde ait de la piété une idée si basse et si indigne d'elle. De quelque maniere que certaines gens veulent la pratiquer, nous soutiendrons toujours à leur honte qu'elle n'est ni molle ni paresseuse. Le Fils de Dieu l'a dit, que le royaume qu'il nous promet ne peut être obtenu que par la violence[1].

IV. Enfin notre charité n'est-elle point un amusement? nos amitiés ne sont-elles point vaines et mal réglées? n'est-il point vrai, selon la pensée de saint Chrysostome, que nous sommes plus souvent infideles à Dieu par nos amitiés que par nos inimitiés? Car au moins, dit ce pere, il y a une loi terrible qui nous défend de haïr notre prochain; et lorsque nous nous surprenons nous-mêmes dans les sentiments de haine et de vengeance, cette animosité nous fait horreur, et nous nous hâtons de nous réconcilier avec notre frere:

(1) Matth. 11, 12.

mais pour nos amitiés, il n'en est pas de même; nous trouvons qu'il n'est rien de plus doux, de plus innocent, de plus naturel, de plus conforme à la charité, que d'aimer nos freres; la religion même sert de prétexte à la tentation.

Ainsi nous ne sommes point assez sur nos gardes pour nos amitiés : nous les formons souvent presque sans choix, et sans nulle autre regle qu'une inclination, ou une préoccupation aveugle.

Donnons-nous dans notre cœur à chaque chose que nous aimons le rang qu'elle y doit avoir? Nos amitiés sont-elles réglées par notre foi? Aimons-nous, par préférence à tout le reste, les personnes que nous pouvons porter à Dieu, ou qui sont propres à nous y porter? N'y cherchons-nous pas un vain plaisir?

Hélas! que d'amusements dans nos amitiés! que de temps perdu à les témoigner d'une maniere trop humaine, et souvent peu sincere! que d'épanchements de cœur inutiles et dangereux! que de confiances qui ne servent qu'à augmenter les peines, et qu'à exciter les murmures! que d'attachements particuliers qui blessent la charité et l'union générale dans une maison! que de préférences qui détruisent cette égalité d'affection sans laquelle la paix n'est jamais durable dans une communauté!

Je sais qu'il est permis d'aimer avec plus d'affec-

tion certaines personnes que leur mérite distingue des autres, ou que la providence a liées à nous d'une maniere plus étroite : mais qu'il faut être sobre et retenu dans ces amitiés! Il faut qu'elles soient dans le fond du cœur; mais qu'elles y soient discretes, modérées, soumises, toujours prêtes à être sacrifiées à la loi générale de la charité; et qu'enfin elles ne paroissent dans l'extérieur, qu'autant qu'il est nécessaire pour marquer l'estime, la cordialité, et la reconnoissance qu'on doit avoir, sans jamais laisser échapper ces mouvements de tendresse aveugle, ces empressements indiscrets, ces caresses indécentes, ces ardeurs, ces préventions, ces soins affectés qui causent infailliblement dans le cœur d'autrui des peines, des jalousies, et des défiances presque irréparables. Il faut que les amitiés les plus saintes demeurent dans ces justes bornes.

L'attachement même qu'on a pour les directeurs les plus zélés et les plus parfaits doit être toujours plein de précautions. Comme un directeur ne doit servir qu'à accomplir les desseins de Dieu sur une ame, et qu'à le faire glorifier dans la communauté, il n'est permis d'être attaché à lui qu'autant qu'il est propre dans les circonstances présentes à produire ces bons effets.

Mais non seulement il faut ainsi examiner les sen-

timents de notre cœur; il faut encore étudier le détail de nos actions par rapport au prochain.

TROISIEME POINT.

Pour notre conduite extérieure, nous avons trois choses à faire à l'égard du prochain; nous abaisser, agir, et souffrir.

I. Nous abaisser. Le fondement de la paix avec tous les hommes est l'humilité. Dieu résiste aux superbes; et les hommes qui sont superbes les uns aux autres se résistent aussi sans cesse, dit saint Chrysostome. Ainsi il est essentiel pour toutes sortes d'ouvrages où il faut travailler de concert, que chaque particulier s'humilie. L'orgueil est incompatible avec l'orgueil. De là naissent toutes les divisions qui troublent le monde; à plus forte raison les œuvres de Dieu, qui sont toutes fondées sur l'humiliation, ne peuvent être soutenues que par les moyens que le Fils de Dieu a choisis lui-même pour son grand ouvrage, qui est l'établissement de la religion.

Il faut être soumis à toute créature, comme dit saint Pierre : il faut vaincre toutes sortes de difficultés par une patience et par une humilité perpétuelles[1] : il faut être toujours prêt aux fonctions les plus viles et les plus méprisables selon le monde, craindre celles qui sont élevées, et auxquelles sont attachés quel-

(1) I Petr. 1, 13.

que honneur et quelque autorité : il faut aimer sincèrement l'obscurité et l'oubli du monde; regarder cet état comme un heureux abri; et éviter toutes les choses qui peuvent nous en tirer, et nous procurer quelque éclat : il faut renoncer dans son cœur à toute réputation d'esprit, de vertu et de mérite, qui donnent une complaisance secrete, vile et indigne récompense des sacrifices qu'on a faits à Dieu : en un mot, il faut dire dans une humble retraite ce que le roi prophete disoit en s'abaissant pour honorer Dieu, au milieu même de son triomphe : Je me rendrai vil de plus en plus à mes propres yeux, afin de plaire à ceux de Dieu[1].

Si on n'aime de bonne foi la dépendance; si on ne s'y assujettit pas avec plaisir; si on n'obéit pas avec une humble docilité, on ne fait que troubler l'ordre et la régularité d'une maison, si fervente qu'elle puisse être. Car n'est-ce pas cet orgueil subtil et déguisé, déguisé, dis-je, et aux autres, et à soi-même, qui sape peu-à-peu les fondements du spirituel d'une maison, et qui corrompt peu-à-peu les fruits de la vertu? Ne sont-ce pas ces esprits présomptueux, critiques, dédaigneux, bizarres, extrêmes dans leurs sentiments, qui, voulant redresser toutes choses selon leurs vues, s'égarent eux-mêmes, et sont incapables

(1) II Reg. c. 6, v. 22.

de s'accommoder à d'autres esprits pour concourir aux œuvres de Dieu?

Il faut étouffer dans le fond de son cœur les jalousies naissantes, les petites recherches de son propre honneur, les vains desirs de plaire, de réussir, d'être loué, les craintes de voir les autres préférés à soi, l'envie de décider, et d'agir par soi-même, la passion naturelle de dominer, et de faire prévaloir ses sentiments sur ceux d'autrui.

Depuis que Jésus-Christ a égalé dans la vocation des hommes, selon la doctrine de l'apôtre[1], toutes les conditions humaines; il s'ensuit, dit saint Chrysostome, que toutes ces différences qui flattent l'ambition des hommes sont ruinées dans le christianisme. Après que Dieu a confondu tous les hommes par l'égalité de ses dons les plus précieux, qui sont ceux de la foi, c'est en vain, dit ce pere, que les uns prétendent se distinguer des autres par des avantages qui ne sont point réels.

Que chacun oublie donc ce qu'il a été, pour ne penser qu'à ce qu'il est; que nulle personne consacrée à Dieu n'ose se distinguer par des titres profanes qu'elle a dû oublier en quittant le monde; qu'elle renonce même aux avantages qu'elle peut tirer de son talent et de son savoir-faire; et qu'elle ne se préfere

(1) I Cor. 7, 21, 22, 25.

jamais en rien aux personnes les plus dépourvues de toutes les qualités surnaturelles ou acquises qui attirent l'amitié et l'estime d'autrui ; qu'elle prévienne les autres par honneur et par déférence, comme dit saint Paul[1], et qu'elle les regarde toujours, avec une humilité sincere, comme ses supérieurs.

Ces regles sont bientôt données; mais on ne les observe pas avec la même facilité. Il faut que la nature soit bien détruite par la grace dans le fond d'un cœur, pour garder toujours en détail, et sans se relâcher jamais, une conduite si simple et si humble.

Non seulement l'orgueil, mais encore la hauteur et la délicatesse naturelle de certains esprits, leur rendent cette pratique bien difficile; et au lieu de respecter le prochain avec un véritable sentiment d'humilité, toute leur charité n'aboutit qu'à supporter autrui avec certaine compassion qui ressemble fort au mépris.

II. Il est nécessaire d'agir. Pendant que le temps si précieux et si court de cette vie nous est donné, hâtons-nous de l'employer. Pendant qu'il nous en reste encore, ne manquons pas de le consacrer à de bonnes œuvres.

Car lorsque tout le reste s'évanouira pour jamais, les œuvres des justes seront leurs compagnes fideles

(1) Philip. 2, 3,

jusques au-delà de cette vie; elles les suivront, dit le Saint-Esprit[1]. Aussi est-il certain, selon les belles paroles de saint Paul[2], que nous avons été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, afin d'y marcher, c'est-à-dire, selon le langage de l'écriture, de passer toute notre vie dans cette heureuse application.

Faisons donc le bien selon les regles de l'état où Dieu nous a mis, avec discernement, avec courage, avec persévérance. Avec discernement : car encore que la charité ne cherche qu'à s'étendre pour augmenter la gloire de Dieu, elle sait néanmoins se borner quand il le faut, par la nature des œuvres mêmes, ou par la condition de celui qui les entreprend; elle n'a garde de s'engager inconsidérément dans des desseins disproportionnés. Avec courage : car saint Paul nous exhorte de ne tomber point, en faisant le bien, dans une défaillance qui vient de ce qu'on manque de zele et de foi[3]. Avec persévérance : parcequ'on voit souvent des esprits faciles, légers et inconstants, qui regardent bientôt en arriere.

Nous trouverons par-tout des occasions de faire le bien; il se présente par-tout à nous; presque partout la volonté de le faire nous manque; les solitudes mêmes où nous paroîtrons avoir le moins d'action et

(1) Apoc. 4, 13.
(2) Ephes. 2, 10.
(3) Galat. 6, 9. II Thes. 3, 13.

de commerce, ne laisseront pas de nous fournir les moyens d'édifier nos freres, et de glorifier celui qui est leur maître et le nôtre.

Il est vrai qu'il faut agir avec précaution, par conseil, et avec dépendance, de peur qu'en voulant sanctifier les autres nous ne travaillions insensiblement à notre réprobation. Mais néanmoins ne soyons pas du nombre de ces dévots qui rapportent tout à eux-mêmes, et qui, se retranchant dans leur propre sûreté, ne se soucient que de leur salut, et sont insensibles à celui des autres. La charité, quoique prudente, est moins intéressée. Lorsque Dieu daigne se servir de vous, lorsqu'il confie en quelques occasions les intérêts de sa gloire à vos soins, appréhendez-vous qu'il oublie les vôtres?

III. Enfin, il faut souffrir. Et je finis ce discours par une des principales vérités que j'ai expliquées dès le commencement. Oui, il est nécessaire de souffrir, non seulement pour se soumettre à la providence, pour expier nos fautes, et pour nous sanctifier par la vertu des croix; mais il est encore nécessaire de souffrir pour faire réussir les œuvres de Dieu auxquelles nous avons quelque part.

Les apôtres, selon le portrait que le grand apôtre nous en a fait lui-même, étoient des hommes qui se livroient à toutes sortes d'injures, d'outrages et de

tourments pour la prédication de l'évangile[1]. Quelques gens envieux et pleins d'artifice prêchoient l'évangile, pour susciter une persécution plus cruelle à saint Paul, et pour rendre sa captivité et ses fers plus rudes. Mais qu'importe, dit-il, pourvu que leur malice et ma patience dans mes travaux servent à faire connoître par-tout Jésus-Christ[2]?

Voilà les sentiments que nous devons avoir pour les desseins de Dieu, dont il nous fait les instruments. Quand il ne faut, pour en assurer le succès, que souffrir, souffrons avec joie : heureux que Dieu attache ainsi sa cause à la nôtre; et que, nous faisant souffrir pour les intérêts de sa gloire, il soit intéressé par sa gloire même à nous consoler et à essuyer nos larmes !

Quiconque veut servir Dieu, doit s'attendre à souffrir la persécution, comme dit saint Paul. Et le sage nous dit : Mon fils, en vous engageant dans cet heureuse servitude de Dieu, préparez votre ame à la tentation[3].

Faites provision de courage et de patience : vous souffrirez des tribulations et des traverses qui vous ébranleront si vous n'avez une foi et une charité

(1) I Thes. 2, 8. Act. 15, 26. II Cor. 4, 11.
(2) Philipp. 1, 18.
(3) Eccli. 2, 1.

bien affermie : le monde vous blâmera, vous tentera, et ne vous laissera pas même jouir de la tranquillité de votre retraite; vos amis et vos ennemis, tout paroîtra de concert pour vous perdre, ou du moins pour ruiner vos pieux desseins : les gens même avec qui vous serez uni pour glorifier Dieu, vous livreront, en leur maniere, une espece de tentation. Des oppositions d'humeurs et de tempéraments, des vues différentes, des habitudes toutes contraires, feront que vous aurez beaucoup à souffrir de ceux-là même que vous regardiez comme votre appui et comme votre consolation : leurs défauts et les vôtres se choqueront perpétuellement, parceque vous serez à toute heure ensemble, si la charité n'adoucit ces peines, si une vertu plus que médiocre ne vous ôte l'amertume de cet état. Si une ferveur constante ne rend léger ce joug du Seigneur, il s'appesantira tellement sur vous, que vous en serez accablé. En cet état, vous serez assez occupé de vos propres maux. Au lieu de travailler dans une parfaite union avec les autres à l'ouvrage commun, vous serez réduit à chercher et à mendier à toute heure des conseils et des consolations pour appuyer votre foiblesse parmi tant de dégoûts : et bien loin de procurer la gloire de Dieu, tout ce que vous pourrez faire sera d'éviter le relâchement, la division, et le scandale.

Voilà une peinture qui n'est que trop fidele des dangers où nous sommes. Je n'ignore pas les graces que Dieu vous fait pour vous en préserver; mais encore une fois, plus vous aurez reçu de dons de Dieu, plus vous devez craindre de lui être infideles. Cette crainte même fera une partie de votre fidélité. C'est à vous, comme dit saint Cyprien, à donner autant de gloire et de joie à l'église, que les mauvais chrétiens lui causent de honte et de douleur; c'est à vous à la consoler parmi tous les maux dont elle est accablée; c'est à vous à essuyer ses larmes, à la consoler par vos vertus, et à secourir ses enfants les plus égarés, par la vertu de vos prieres. Fasse le ciel que vous vous éleviez toujours de vertus en vertus, et qu'étant de la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ, selon le terme du même pere, vous soyez aussi ses épouses bien-aimées dans l'éternité!

ENTRETIEN

SUR LES AVANTAGES ET LES DEVOIRS

DE LA VIE RELIGIEUSE.

Le monde entier n'est rien, parceque tout ce qui est mesuré va finir. Le ciel qui nous couvre par sa voûte immense est comme une tente, selon la comparaison de l'écriture : on la dresse le soir pour le voyageur, et on l'enleve le matin. Quelle doit être notre vie et notre conversation ici bas, dit un apôtre; puisque les cieux que nous voyons, et cette terre qui nous porte, vont être embrasés par le feu? La fin de tout arrive; la voilà qui vient; elle est presque déja venue. Tout ce qui paroît le plus solide n'est qu'une image creuse, qu'une figure qui passe et qui échappe quand on en veut jouir, qu'une ombre fugitive qui disparoît. Le temps est court, dit saint Paul parlant des vierges : donc il faut user de ce monde comme n'en usant pas; n'en user que pour le vrai besoin; en user sobrement sans vouloir en jouir; en user en passant sans s'y arrêter et sans y tenir. C'est donc une pitoyable erreur que de s'imaginer qu'on sacrifie beaucoup à Dieu quand on quitte le monde pour lui; c'est renoncer à une illusion pernicieuse; c'est renoncer à

de vrais maux déguisés sous une vaine apparence de bien. Perd-on un appui quand on jette un roseau fêlé, qui, loin de nous soutenir, nous perceroit la main si nous voulions nous y appuyer? Faut-il bien du courage pour s'enfuir d'une maison qui tombe en ruine, et qui nous écraseroit dans sa chûte? Que quitte-t-on donc en quittant le monde? Ce que quitte celui qui, à son réveil, sort d'un songe plein d'inquiétude. Tout ce qui se voit, qui se touche, qui se compte, qui se mesure par le temps, n'est qu'une ombre de l'être véritable. A peine commence-t-il à être qu'il n'est déja plus. Ce n'est rien sacrifier à Dieu, que de lui sacrifier toute la nature entiere; c'est lui donner le néant, la vanité, le mensonge même.

D'ailleurs ce monde si vain et si fragile est trompeur, ingrat et plein de trahisons. O combien dure est sa servitude! Enfants des hommes, que ne vous coûte-t-il pas pour le flatter, pour tâcher de lui plaire, pour mendier ses moindres graces! quelles traverses, quelles alarmes, quelles bassesses, quelles lâchetés pour parvenir à ce qu'on n'a point honte d'appeller les honneurs! Quel état violent, et pour ceux qui s'efforcent de parvenir, et pour ceux même qui sont parvenus! Quelle pauvreté effective dans une abondance apparente! Tout y trahit le cœur, jusqu'à l'espérance même dont il paroît nourri. Les desirs s'en-

veniment ; ils deviennent farouches et insatiables ; l'envie déchire les entrailles. On est malheureux, non seulement par son propre malheur, mais encore par la prospérité d'autrui. On n'est plus touché de ce qu'on possede : on ne sent que ce qu'on n'a pas. L'expérience de la vanité de ce qu'on a ne ralentit jamais la fureur d'acquérir ce qu'on sait bien être aussi vain et aussi incapable de rendre heureux. On ne peut, ni assouvir ses passions, ni les vaincre. On en sent la tyrannie, et on ne veut pas en être délivré. Oh ! si je pouvois traîner le monde entier dans les cloîtres et dans les solitudes, j'arracherois de sa bouche un aveu de sa misere et de son désespoir. Hélas ! va-t-on dans le monde l'étudier de près dans son état le plus naturel ; on n'entend dans toutes les familles que gémissements de cœurs oppressés. L'un est dans une disgrace qui lui enleve le fruit de ses travaux depuis tant d'années, et qui met sa patience à bout : l'autre souffre dans sa charge des dégoûts et des désagréments. Celui-ci perd ; l'autre craint de perdre. Cet autre n'a pas assez ; il est dans un état violent. L'ennui les poursuit tous jusques dans les spectacles ; et, au milieu des plaisirs, ils avouent qu'ils sont misérables. Je ne veux que le monde pour apprendre aux hommes combien le monde est digne de mépris. Mais, pendant que les enfants du siecle parlent ainsi, quel

est le langage de ceux qui doivent être les enfants de Dieu ? Hélas ! ils conservent une estime et une admiration secrete pour les choses les plus vaines, que le monde même, tout vain qu'il est, ne peut s'empêcher de mépriser. Ô mon Dieu ! arrachez, arrachez du cœur de vos enfants cette erreur maudite. J'en ai vu, même de bons et de sinceres dans leur piété, qui, faute d'expérience, étoient éblouis d'un éclat grossier ; ils étoient étonnés de voir des gens avancés dans les honneurs du siecle leur dire : Nous ne sommes pas heureux. Cette vérité leur étoit nouvelle, comme si l'évangile ne la leur avoit pas révélée ; comme si leur renoncement au monde n'avoit pas dû être fondé sur une pleine et constante persuasion de sa vanité. Ô mon Dieu ! le monde, par le langage même de ses passions, rend témoignage à la vérité de votre évangile, qui dit : Malheur au monde ! Et vos enfants ne rougissent point de montrer que le monde a encore pour eux quelque chose de doux et d'agréable !

Le monde n'est pas seulement fragile et misérable ; il est encore incompatible avec les vrais biens. Ces peines que nous lui voyons souffrir sont pour lui le commencement des douleurs éternelles. Comme la joie céleste se forme peu-à-peu dès cette vie dans le cœur des justes, où est le royaume de Dieu ; les horreurs et le désespoir de l'enfer se forment aussi

peu-à-peu dans le cœur des hommes profanes qui vivent loin de Dieu. Le monde est un enfer déja commencé : tout y est envie, fureur, haine de la vérité et de la vertu ; impuissance et désespoir d'appaiser son propre cœur, et de rassasier ses desirs. Jésus-Christ est venu du ciel sur la terre foudroyer de ses malédictions ce monde impie, après en avoir enlevé ses élus. Dieu nous a arrachés, dit saint Paul, à la puissance des ténebres, pour nous transférer au royaume de son fils bien-aimé. Le monde est le royaume de Satan : et les ténebres du péché couvrent cette région de mort. Malheur au monde, à cause de ses scandales ! Hélas ! les justes mêmes sont ébranlés. Ô qu'elle est redoutable cette puissance de ténebres qui aveugle les plus clairvoyants ! c'est une puissance d'enchanter les esprits, de les séduire, de leur ôter la vérité, même après qu'ils l'ont crue, sentie et aimée. Ô puissance terrible, qui répand l'erreur, qui fait qu'on ne voit plus ce que l'on voyoit, qu'on craint de le revoir, et qu'on se complaît dans les ténebres de la mort ! Enfants de Dieu, fuyez cette puissance ; elle entraîne tout, elle tyrannise, elle enleve les cœurs. Écoutez Jésus-Christ qui crie : On ne peut servir deux maîtres, Dieu et le monde. Écoutez un des apôtres, qui ajoute : Adultere, ne savez-vous pas que l'amitié du monde est ennemie de Dieu ? Point de milieu ;

nulle espérance d'en trouver : c'est abandonner Dieu, c'est renoncer à son amour, que d'aimer son ennemi. Mais en renonçant au monde, faut-il renoncer à tout ce que le monde donne? Écoutez encore un autre apôtre, c'est saint Jean : N'aimez ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde; ni lui, ni ce qui lui appartient. Tout ce qu'il donne est aussi vain, aussi corrompu, aussi empoisonné que lui. Mais quoi! faut-il que les chrétiens vivent dans ce renoncement? Écoutez-vous vous-même du moins, si vous n'écoutez pas les apôtres. Qu'avez-vous promis dans votre baptême pour entrer, non dans la perfection d'un ordre religieux, mais dans le simple christianisme, et dans l'espérance du salut? Vous avez renoncé à Satan et à ses pompes. Remarquez quelles sont ces pompes : Satan n'en a point de distinguées de celles du siecle. Les pompes du siecle, qu'on est tenté de croire innocentes, sont donc, selon vous-même, celles de Satan; et vous avez promis de les détester. Cette promesse si solemnelle, qui vous a introduit dans la société des fideles, ne sera-t-elle qu'une comédie et une dérision sacrilege? Le renoncement au monde et la détestation de ses vanités sont donc essentiels au salut de chaque chrétien. Celui qui quitte le monde, qu'y ajoute-t-il? Il s'éloigne de son ennemi; il détourne les yeux pour ne pas voir ce qu'il abhorre; il se lasse

d'être aux prises avec cet ennemi, ne pouvant jamais faire ni treve ni paix. Est-ce là un grand sacrifice? N'est-ce pas plutôt un grand soulagement, une sûreté douce, une paix qu'on devroit chercher pour soi-même, dès qu'on desire d'être chrétien et n'aimer pas ce que Dieu condamne? Quand on ne veut point aimer Dieu; quand on ne veut aimer que ses passions, et s'y livrer, sans religion, par ce désespoir dont parle saint Paul, je ne m'étonne pas qu'on aime le monde et qu'on le cherche : mais quand on croit la religion, quand on desire de s'y attacher, quand on craint la justice de Dieu, quand on se craint soi-même, et qu'on se défie de sa propre fragilité, peut-on craindre de quitter le monde? Dès qu'on veut faire son salut, n'y a-t-il pas plus de sûreté, plus de facilité, de secours, de consolation dans la solitude? Laissons donc pour un moment toutes les vues d'une perfection sublime; ne parlons que d'amour de son salut, que d'intérêt propre, que de douceur et de paix dès cette vie. Où sera-t-il cet intérêt, même temporel, pour une ame en qui toute religion n'est pas éteinte? Où sera-t-elle cette paix, sinon loin d'une mer si orageuse, qui ne fait voir par-tout qu'écueils et naufrages? Où sera-t-elle, sinon loin des objets qui enflamment les desirs, qui irritent les passions, qui empoisonnent les cœurs les plus innocents, qui réveillent

tout ce qu'il y a de plus malin dans l'homme, qui ébranlent les ames les plus fermes et les plus droites? Hélas! je vois tomber les plus hauts cedres du Liban: et je courrai au-devant du péril, et je craindrai de me mettre à l'abri de la tempête! N'est-ce pas être ennemi de soi-même, rejetter le salut et la paix, en un mot aimer sa perte et la chercher dans un trouble continuel?

Après cela faut-il s'étonner si saint Paul exhorte les vierges à demeurer libres, n'ayant d'autre époux que l'époux céleste? Il ne dit pas, c'est afin que vous soyez dans une oraison plus éminente: il dit, afin que vous ne soyez point dans un malheureux partage entre Jésus-Christ et un époux mortel; entre les exercices de la religion et les soins dont on ne peut se garantir quand on est dans l'esclavage du siecle: c'est afin que vous puissiez *prier sans empêchement*: c'est que vous auriez, dit-il, dans le mariage, *les tribulations de la chair; et je voudrois vous les épargner*: c'est, dit-il encore, que *je voudrois* vous voir *dégagées de tout embarras*. A la vérité ce n'est pas un précepte; car cette parole, comme Jésus-Christ le dit dans l'évangile, ne peut être comprise de tous. Mais heureux, je dis heureux même dès cette vie, ceux à qui il est donné de la comprendre, de la goûter et de la suivre! Ce n'est pas un précepte, mais un conseil de l'apôtre

plein de l'esprit de Dieu : c'est un conseil que tous n'ont pas le courage de suivre, mais qu'il donne à tous en général, afin qu'il soit suivi de ceux à qui Dieu mettra au cœur le goût et la force de le pratiquer.

De là vient qu'en ouvrant les livres des saints peres je ne trouve de tous côtés, même dans les sermons faits au peuple sans distinction, que des exhortations pressantes pour conduire les chrétiens en foule dans les solitudes. C'est ainsi que saint Basile fait un sermon exprès pour inviter tous les chrétiens à la vie solitaire. Saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Ambroise, l'orient, l'occident, tout retentit des louanges du désert et de la fuite du siecle. J'apperçois même dans la regle de saint Benoît, qu'on ne craignoit point de consacrer les enfants avant qu'ils eussent l'usage de la raison. Les parents, sans craindre de les tyranniser, croyoient pouvoir les vouer à Dieu dès le berceau. Vous vous en étonnez, vous qui mettez une si grande différence entre la vie du commun des chrétiens vivant au milieu du siecle, et celle des ames religieuses consacrées dans la solitude ; mais apprenez que, parmi ces vrais chrétiens, qui ne regardoient le siecle qu'avec horreur, il y avoit peu de différence entre la vie pénitente et recueillie que l'on menoit dans sa famille, ou celle qu'on menoit dans un désert. S'il y avoit quelque dif-

férence, c'est qu'ils regardoient comme plus doux, plus facile et plus sûr de mépriser le monde de loin que de près. On ne croyoit donc point gêner la liberté de ces enfants, puisqu'ils devoient, comme chrétiens, ne prendre aucune part aux pompes et aux joies du monde ; c'étoit leur épargner des tentations, et leur préparer une heureuse paix, que de les ensevelir tout vivants dans cette sainte société avec les anges de la terre. Ô aimable simplicité des enfants de Dieu, qui n'avoient plus rien à ménager ici-bas ! Ô pratique étonnante, mais qui n'est si disproportionnée à nos mœurs, qu'à cause que les disciples de Jésus-Christ ne savent plus ce que c'est que porter sa croix avec lui, et que dire avec lui : *Malheur, malheur au monde!* On n'a point de honte d'être chrétien, et de vouloir jouir de sa liberté pour goûter le fruit défendu, pour aimer le monde que Jésus-Christ déteste. Ô lâcheté honteuse, qui étoit réservée pour la consommation de l'iniquité dans les derniers siecles ! on a oublié qu'être chrétien, et n'être plus de ce monde, c'est essentiellement la même chose. Hélas ! quand vous reverrons-nous, ô beaux jours, ô jours bienheureux, où toutes les familles chrétiennes, sans quitter leurs maisons et leurs travaux, vivoient comme nos communautés les plus régulieres ? C'est sur ce modele que nos communautés se sont formées. On se taisoit, on

prioit, on travailloit sans cesse des mains, on se cachoit; en sorte que les chrétiens étoient appellés un genre d'hommes qui fuyoient la lumiere. On obéissoit au pasteur, au pere de famille. Point d'autre joie que celle de notre bienheureuse espérance pour l'avénement du grand Dieu de gloire; point d'autres assemblées que celles où l'on écoutoit les paroles de la foi ; point d'autre festin que celui de l'agneau, suivi d'un repas de charité; point d'autre pompe que celles des fêtes et des cérémonies ; point d'autres plaisirs que celui de chanter des psaumes et les sacrés cantiques; point d'autres veilles que celles où l'on ne cessoit de prier. Ô beaux jours ! quand vous reverrons-nous? Qui me donnera des yeux pour voir la gloire de Jérusalem renouvellée? Heureuse la postérité sur laquelle reviendront ces anciens jours ! De tels chrétiens étoient solitaires, et changeoient les villes en déserts.

Dès ces premiers temps nous admirons, en orient, des hommes et des femmes qu'on nommoit Ascetes, c'est-à-dire, Exercitants : c'étoient des chrétiens dans le célibat, qui suivoient toute la perfection du conseil de l'apôtre. En occident, quelle foule de vierges et de personnes de tout âge, de toute condition, qui, dans l'obscurité et dans le silence, ignoroient le monde, et étoient ignorées de lui, parceque le monde n'étoit pas digne d'elles!

Les persécutions pousserent jusques dans les plus affreux déserts, des patriarches, des anachoretes, saint Paul et saint Antoine ; mais la persécution fit moins de solitaires que la paix et le triomphe de l'église. Après la conversion de Constantin, les chrétiens, si simples et si ennemis de toute mollesse, craignirent plus une paix flatteuse pour les sens, qu'ils n'avoient craint la cruauté des tyrans. Les déserts se peuplerent d'anges innombrables, qui vivoient dans des corps mortels sans tenir à la terre. Ces solitudes sauvages fleurirent : les villes entieres étoient presque désertes. D'autres villes, comme Oxyrinque dans l'Égypte, devenoient comme un monastere. Voilà la source des communautés religieuses. Ô qu'elle est belle ! qu'elle est touchante ! que la terre ressemble au ciel, quand les hommes y vivent ainsi ! Mais, hélas ! que cette ferveur des anciens jours nous reproche le relâchement et la tiédeur des nôtres ! Il me semble que j'entends saint Antoine qui se plaint de ce que le soleil vient troubler sa priere, qui a été aussi longue que la nuit. Je crois le voir qui reçoit une lettre de l'empereur, et qui dit à ses disciples : Réjouissez-vous, non de ce que l'empereur m'a écrit, mais de ce que Dieu nous a écrit une lettre, en nous donnant l'évangile de son fils. Je vois saint Pacôme, qui, marchant sur les traces de saint Antoine, devient, de son côté, dans

un autre désert, le pere d'une postérité innombrable. J'admire Hilarion, qui fuit de pays en pays, jusqu'au-delà des mers, le bruit de ses vertus et de ses miracles qui le poursuit. J'entends un solitaire qui, ayant vendu le livre des évangiles pour donner tout aux pauvres et pour ne posséder plus rien, s'écrie : J'ai tout quitté, jusqu'au livre qui m'a appris à quitter tout. Un autre (c'est le grand Arsene), devenu sauvage, s'il m'est permis de parler ainsi, consoloit les autres solitaires, qui se plaignoient de ne le point voir, leur disant : Dieu sait, Dieu sait, mes freres, si je ne vous aime point ; mais je ne puis être avec lui et avec vous. Voilà les hommes que Dieu a montrés de loin au monde dans les déserts, pour le condamner, et pour nous apprendre à le fuir. Sortons, sortons de Babylone persécutrice des enfants de Dieu, et enivrée du sang des saints : hâtons-nous d'en sortir, de peur de participer à ses crimes et à ses plaies.

Ici je parle devant Dieu, qui me voit et qui m'entend ; je parle au nom de Jésus-Christ, et c'est sa parole qui est dans ma bouche ; je vous dis la vérité ; je vous la donne toute pure sans exagération : Que celui qui est attaché au monde par des liens légitimes que la providence a formés, y demeure en paix ; qu'il en use comme n'en usant pas ; qu'il vive dans le monde sans y tenir ni par plaisir ni par intérêt : mais qu'il

tremble, qu'il veille sans cesse, qu'il prie, et adore les desseins de Dieu. Je dis bien davantage : qui n'a jamais cherché le monde, et que Dieu y appelle par des marques décisives de vocation, y aille, et Dieu sera avec lui : mille traits tomberont à sa gauche, et mille à sa droite, sans le toucher ; il foulera aux pieds l'aspic, le basilic, le lion et le dragon : rien ne le blessera, pourvu qu'il n'aille qu'à mesure que Dieu le mene par la main. Mais ceux que Dieu n'y mene point iront-ils s'exposer d'eux-mêmes? craindront-ils de s'éloigner des tentations et de faciliter leur salut? Non, non ; quiconque est chrétien et libre, doit chercher la retraite : quiconque veut chercher Dieu, doit fuir le monde, autant que son état lui permet de le fuir. Mais que faire dans la retraite? quelles en sont les occupations? quel en sera le fruit? C'est ce qui me reste à vous expliquer.

Toutes les communautés régulieres ont trois vœux qui font l'essentiel de leur état ; pauvreté, chasteté, obéissance. La correction des mœurs, et la stabilité marquée dans la regle de saint Benoît, reviennent au même but, qui est de tenir l'homme dans l'obéissance jusqu'à la mort. Pour vous, mesdames, vous avez un autre engagement ajouté à ceux que je viens de vous dire ; c'est celui d'élever de jeunes demoiselles. Examinons en peu de mots tous ces divers engagements.

Rien n'effraie plus que la pauvreté; c'est pourquoi Jésus-Christ, qui est venu révéler des vérités cachées depuis l'origine des siecles, comme dit l'évangile, commence ses instructions en renversant le sens humain par la pauvreté. Bienheureux les pauvres! dit-il. Ailleurs il est dit : Bienheureux les pauvres d'esprit! mais c'est la même chose; c'est-à-dire, bienheureux ceux qui sont pauvres par l'esprit, par la volonté, par le mépris des fausses richesses, par le renoncement à tout bien créé, à tout talent naturel, au trésor même le plus intime, et dont on est le plus jaloux; je veux dire, sa propre sagesse et son propre esprit! Heureux qui s'appauvrit ainsi soi-même, et qui ne se laisse rien! heureux qui est pauvre jusqu'à se dépouiller de tout soi-même! heureux qui n'a plus d'autre bien que la pauvreté du Sauveur, dont le monde a été enrichi, selon l'expression de saint Paul!

On promet à Dieu d'entrer dans cet état de nudité et de renoncement; on le promet, et c'est à Dieu; on le déclare à la face des saints autels : mais après avoir goûté le don de Dieu, on retombe dans le piege de ses desirs. L'amour-propre, avide et timide, craint toujours de manquer; il s'accroche à tout, comme une personne qui se noie se prend à tout ce qu'elle trouve, même à des ronces et à des épines, pour se sauver. Plus on ôte à l'amour-propre, plus il s'efforce

de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre : il est inépuisable en beaux prétextes, il se replie comme un serpent, il se déguise ; il prend toutes les formes ; il invente mille nouveaux besoins pour flatter sa délicatesse et pour autoriser ses relâchements ; il se dédommage en détail des sacrifices qu'il a faits en gros ; il se retranche dans un meuble, un habit, un livre, un rien qu'on n'oseroit nommer ; il tient à un emploi, à une confidence, à une marque d'estime, à une vaine amitié. Voilà ce qui lui tient lieu des charges, des honneurs, des richesses, des rangs que les ambitieux du siecle poursuivent. Tout ce qui a un goût de propriété, tout ce qui fait une petite distinction, tout ce qui console l'orgueil abattu et resserré dans des bornes si étroites, tout ce qui nourrit un reste de vie naturelle, et qui soutient ce qu'on appelle moi ; tout cela est recherché avec avidité ; on le conserve, on craint de le perdre, on le défend avec subtilité : bien loin de l'abandonner quand les autres nous le reprochent, nous ne pouvons nous résoudre de nous l'avouer à nous-mêmes : on est plus jaloux là-dessus qu'un avare ne le fut jamais sur son trésor. Ainsi la pauvreté n'est presque qu'un nom, et le grand sacrifice de la piété chrétienne se tourne en pure illusion et en petitesse d'esprit : on est plus vif pour des bagatelles, que les gens du monde ne le sont pour les plus

grands intérêts : on est sensible aux moindres commodités qui manquent : on ne veut rien posséder; mais on veut tout avoir, même le superflu, si peu qu'il flatte notre goût.

Non seulement la pauvreté n'est point pratiquée; mais elle est inconnue. On ne sait ce que c'est que d'être pauvre par la nourriture grossiere, pauvre par la nécessité du travail, pauvre par la simplicité et la petitesse des logements, pauvre dans tout le détail de la vie. Où sont ces anciens instituteurs de la vie religieuse, qui ont voulu se faire pauvres par sacrifice, comme les pauvres de la campagne le sont par nécessité? Ils s'étoient proposé pour modele de leur vie celle de ces ouvriers champêtres qui gagnent leur vie par le travail, et qui, par ce travail, ne gagnent que le nécessaire. C'est dans cette vraie et admirable pauvreté qu'ont vécu tant d'hommes capables de gouverner le monde; tant de vierges délicates, nourries dans l'opulence et dans les délices; tant de personnes de la plus haute condition.

C'est par-là que les communautés peuvent être généreuses, libérales, désintéressées. Autrefois les solitaires d'Orient et d'Égypte, non seulement vivoient du travail de leurs mains, mais faisoient encore des aumônes immenses : on voyoit sur la mer des vaisseaux chargés de leurs charités. Maintenant il faut

des revenus prodigieux pour faire subsister une communauté. Les familles accoutumées à la misere épargnent tout ; elles subsistent de peu : mais les communautés ne peuvent se passer de l'abondance. Combien de centaines de familles subsisteroient honnêtement de ce qui suffit à peine pour la dépense d'une seule communauté, qui fait profession de renoncer aux biens des familles du siecle pour embrasser la pauvreté ! Quelle dérision ! quel renversement ! Dans ces communautés, la dépense des infirmeries surpasse souvent celle des pauvres d'une ville entiere. C'est qu'on est de loisir pour s'écouter soi-même dans ses moindres infirmités ; c'est qu'on a le loisir de les prévenir, d'être toujours occupé de soi et de sa délicatesse ; c'est qu'on ne mene point une vie simple, pauvre, active et courageuse.

De là vient, dans les maisons qui devroient être pauvres, une âpreté scandaleuse pour l'intérêt. Le fantôme de communauté sert de prétexte pour couvrir tout : comme si la communauté étoit autre chose que l'assemblage des particuliers qui ont renoncé à tout, et comme si le désintéressement des particuliers ne devoit pas rendre toute la communauté désintéressée. Ayez affaire à de pauvres gens chargés d'une grande famille ; souvent vous les trouverez droits, modérés, capables de se relâcher pour la paix, et

d'une facile composition : ayez affaire à une communauté réguliere ; elle se fait un point de conscience de vous traiter avec rigueur. J'ai honte de le dire ; je ne le dis qu'en secret et en gémissant ; je ne le dis que comme à l'oreille pour instruire les épouses de Jésus-Christ ; mais enfin il faut le dire, puisque malheureusement il est vrai : on ne voit point de gens plus ombrageux, plus difficultueux, plus tenaces, plus ardents dans les procès, que ces personnes qui ne devroient pas même avoir des affaires. Cœurs bas ! cœurs rétrécis ! est-ce donc dans l'école chrétienne que vous avez été formés ? Est-ce ainsi que vous avez appris Jésus-Christ ; Jésus-Christ qui n'a pas eu de quoi reposer sa tête, et qui a dit, comme saint Paul nous l'assure : On est bien plus heureux de donner que de recevoir.

Entrez dans les familles de la plus haute condition, pénétrez au-dedans de ces palais magnifiques ; le dehors brille, mais le dedans n'est que misere : par-tout un état violent ; des dépenses que la folie universelle a rendues comme nécessaires ; des revenus qui ne viennent point ; des dettes qui s'accumulent, et qu'on ne peut payer ; une foule de domestiques dont on ne sait lequel retrancher ; des enfants qu'on ne peut pourvoir : on souffre, et on cache ses souffrances : non seulement on est pauvre selon sa condition, mais pau-

vre honteux, mais pauvre injuste, et qui fait souffrir d'autres pauvres, je veux dire des créanciers; pauvre prêt à faire banqueroute, et à la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle les richesses de la terre : voilà ces gens qui éblouissent les yeux de tout le reste du genre humain. Vierges, pauvres, épouses de Jésus-Christ attaché nu sur la croix, oseriez-vous vous comparer avec ces riches? Vous avez promis de tout quitter; ils font profession de chercher et de posséder les plus grands biens. Ne faites point cette comparaison par leurs biens et par les vôtres, mais par vos besoins et par les leurs. Quels sont vos vrais besoins auxquels on ne satisfait point? Combien de besoins de leur condition auxquels ils ne peuvent satisfaire!

Mais encore leur pauvreté est honteuse et sans consolation : la vôtre est glorieuse, et vous n'y avez que trop d'honneur à craindre. Cette pauvreté (si toutefois on peut la nommer telle, puisque vous ne manquez de rien), c'est pourtant ce qui effraie, ce qui fait murmurer, ce qui fait qu'on porte impatiemment le joug de Jésus-Christ. Qu'il est léger, qu'il est doux ce joug! et on s'en trouve pourtant accablé! Quelle commodité de trouver tout dans la maison où on se renferme, sans avoir besoin du dehors, sans recourir à aucune industrie, sans être exposé aux coups

de la fortune, sans être chargé d'aucune bienséance qui tyrannise, sans courir risque de perdre, sans avoir besoin de gagner, enfin étant bien sûr de ne manquer jamais que d'un superflu qui donneroit plus de peine que de plaisir ! Qui est-ce qui pourroit se vanter d'en trouver autant dans sa famille ? Qui est-ce qui ne seroit pas plus pauvre au milieu de ses prétendues richesses, qu'on ne l'est en se dépouillant ainsi de tout dans cette maison ?

Ô mon Dieu ! quand est-ce que vous donnerez des cœurs nouveaux, des cœurs dignes de vous, des cœurs ennemis de la propriété, des cœurs à qui vous puissiez suffire ; des cœurs qui mettent leur joie à se détacher et à se priver de plus en plus, comme les cœurs ambitieux et avares du monde s'accoutument de plus en plus à étendre leurs desirs et leurs possessions ? Mais qui est-ce qui osera se plaindre de la pauvreté ? qu'il vienne, je vais le confondre : ou plutôt, ô mon Dieu ! instruisez, touchez, animez, faites sentir jusqu'au fond du cœur combien il est doux d'être libre par la nudité, combien on est heureux de ne tenir à rien ici bas.

Au vœu de pauvreté on joint celui de chasteté. Mais vous avez entendu l'apôtre, qui dit : Je souhaite que *vous soyez débarrassés.* Et encore : Ceux qui entrent dans les liens du mariage *souffriront les tribula-*

tions de la chair, et je voudrois vous les épargner. Vous le voyez, la chasteté n'est pas un joug dur et pesant, une peine, un état rigoureux ; c'est au contraire une liberté, une paix, une douce exemption des soucis cuisants et des tribulations ameres qui affligent les hommes dans le mariage. Le mariage est saint, honorable, sans tache, selon la doctrine de l'apôtre : mais, selon le même apôtre, il y a une autre voie plus pure et plus douce ; c'est celle de la sainte virginité. Il est permis de chercher un secours à l'infirmité de la chair : mais heureux qui n'en a pas besoin, et qui peut la vaincre ; car elle cause de sensibles peines à quiconque ne peut la domter qu'à demi. Demandez, voyez, écoutez ; que trouverez-vous dans toutes les familles, dans les mariages même qu'on croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des peines, des contradictions, des angoisses ? Les voilà ces tribulations dont parle l'apôtre. Il n'en a point parlé en vain. Le monde en parle encore plus que lui. Toute la nature humaine est en souffrance. Laissons là tant de mariages pleins de dissentions scandaleuses ; encore une fois, prenons les meilleurs. Il n'y paroît rien de malheureux ; mais pour empêcher que rien n'éclate, combien faut-il que le mari et la femme souffrent l'un de l'autre ! Ils sont tous deux également raisonnables, si vous le voulez (chose très rare, et qu'il

n'est guere permis d'espérer); mais chacun a ses humeurs, ses préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelque convenance qu'ils aient entre eux, les naturels sont toujours assez opposés pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue, où l'on se voit de si près, si souvent, avec tous ses défauts de part et d'autre, dans les occasions les plus naturelles et les plus imprévues, où l'on ne peut point être préparé. On se lasse, le goût s'use, l'imperfection toujours attachée à l'humanité se fait sentir de plus en plus. Il faut à toute heure prendre sur soi, et ne pas montrer tout ce qu'on y prend. Il faut à son tour prendre sur son prochain et s'appercevoir de sa répugnance. La complaisance diminue, le cœur se desseche, on se devient une croix l'un à l'autre : on aime sa croix, je le veux; mais c'est la croix qu'on porte. Souvent on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir tout au plus, ou par une certaine estime seche, ou par une amitié altérée et sans goût qui ne se réveille que dans les fortes occasions. Le commerce journalier n'a presque rien de doux; le cœur ne s'y repose guere : c'est plutôt une conformité d'intérêt, un lien d'honneur, un attachement fidele, qu'une amitié sensible et cordiale. Supposons même cette vive amitié, que fera-t-elle? où peut-elle aboutir? Elle cause aux deux époux des délicatesses, des sensibilités et des alar-

mes. Mais voici où je les attends. Enfin il faudra que l'un soit presque inconsolable à la mort de l'autre, et il n'y a point dans l'humanité de plus cruelles douleurs que celles qui sont préparées par le meilleur mariage du monde. Joignez à ces tribulations celles des enfants ou indignes et dénaturés; ou aimables, mais insensibles à l'amitié; ou pleins de bonnes ou de mauvaises qualités, dont le mélange fait le supplice des parents; ou enfin heureusement nés et propres à déchirer le cœur d'un pere et d'une mere, qui dans leur vieillesse voient par la mort prématurée de cet enfant éteindre toutes leurs espérances. Ajouterai-je encore toutes les traverses qu'on souffre dans la vie par les domestiques, par les voisins, par les ennemis, par les amis même; les jalousies, les artifices, les calomnies, les procès, les pertes de biens, les embarras des créanciers? Est-ce vivre? Ô affreuses tribulations! qu'il est doux de vous fuir dans la solitude! Ô sainte virginité! heureuses les chastes colombes qui sur les ailes du divin amour vont chercher vos délices dans le désert! Ô ames choisies et bien-aimées, à qui il est donné de vivre indépendantes de la chair! Elles ont un époux qui ne peut mourir, en qui elles ne verront jamais aucune ombre d'imperfection, qui les aime, qui les rend heureuses par son amour. Elles n'ont rien à craindre que de ne l'aimer pas assez, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas.

Car il faut l'entendre, Mesdames, la virginité du corps n'est bonne qu'autant qu'elle opere la virginité de l'esprit; autrement ce seroit réduire la religion à une privation corporelle, à une pratique judaïque. Il n'est utile de domter la chair, que pour rendre l'esprit plus libre et plus fervent dans l'amour de Dieu. Cette virginité du corps n'est qu'une suite de l'incorruptibilité d'une ame vierge, qui ne se souille par aucune affection mondaine. Aimez-vous ce que Dieu n'aime pas? aimez-vous ce qu'il aime d'un autre amour que le sien? vous n'êtes plus vierges : si vous l'êtes encore de corps, ce n'est rien; vous ne l'êtes plus par l'esprit. Cette fleur si belle est flétrie et foulée aux pieds. L'indigne créature, le mensonge impur et honteux enleve l'amour que l'époux vouloit seul avoir, et vous irritez toute sa jalousie. Ô épouse infidele! votre cœur adultere s'ouvre aux ennemis de Dieu : revenez, revenez à lui; écoutez ce que dit saint Pierre : *Rendez votre ame chaste par l'obéissance à la charité.* C'est-à-dire qu'il n'y a que la loi de l'amour, qui rapporte tout à Dieu, par laquelle l'ame puisse être vierge et digne des noces de l'agneau sacré.

Si donc on invite les vierges à conserver cette pureté virginale, ce n'est pas pour leur demander plus qu'à d'autres; et quand même on leur demanderoit

quelque chose au-dessus du commun des chrétiens, ne doivent-elles pas donner à Dieu à proportion de ce qu'elles reçoivent de lui? Heureuses, s'il leur est donné de suivre l'agneau par-tout où il va! Mais de plus cette virginité céleste n'est point une perfection rigoureuse qui appesantisse le joug de Jésus-Christ: au contraire, Mesdames, vous l'avez vu par les paroles de l'apôtre, et par la peinture sensible des gens qui languissent dans les liens de la chair, cette virginité du corps n'est utile que pour rendre l'esprit vierge et sans tache, que pour mettre l'ame dans une plus grande liberté de vaquer à Dieu. L'église desireroit que tous pussent tendre à cet état angélique, et elle dit volontiers, comme saint Paul, à tous ses enfants : Je vous aime d'un amour de jalousie, qui est la jalousie de Dieu même : je vous ai tous promis à un seul époux, comme ne faisant tous ensemble qu'une seule épouse chaste; et cet époux, c'est Jésus-Christ. Je sais bien qu'il n'est pas donné à tous de comprendre ces vérités; mais enfin heureux ceux qui ont des oreilles pour les entendre, et un cœur pour les sentir!

La troisieme promesse qu'on fait en renonçant au monde, c'est d'obéir toute sa vie aux supérieurs de la maison où on se voue à Dieu. L'obéissance, me direz-vous, est le joug le plus dur et le plus pesant. N'est-ce pas assez d'obéir à Dieu et aux hommes de

qui nous dépendons naturellement, sans établir de nouvelles dépendances? En promettant d'obéir, on s'assujettit non seulement à la sagesse et à la charité, mais aux passions, aux fantaisies, aux duretés des supérieurs, qui sont toujours des hommes imparfaits, et souvent jaloux de la domination. Voilà, Mesdames, ce qu'on est tenté de penser contre l'obéissance. Écoutez en esprit de recueillement et d'humilité ce que je tâcherai de vous dire.

A proprement parler, ce n'est point aux hommes qu'il faut obéir; ce n'est point eux qu'il faut regarder dans l'obéissance. Quand ils exercent le ministere avec fidélité, ils font régner la loi; et loin de régner eux-mêmes, ils ne font que servir à la faire régner. Ils deviennent soumis à la loi comme les autres; mais ils deviennent effectivement les serviteurs de tous les serviteurs. Ce n'est point un langage magnifique pour couvrir la domination : c'est une vérité que nous devons prendre à la lettre aussi sérieusement qu'elle nous est enseignée par saint Paul et par Jésus-Christ même. Le supérieur vient servir, et non pas pour être servi. Il faut qu'il entre dans tous les besoins; qu'il se proportionne aux petits; qu'il se rapetisse avec eux; qu'il porte les foibles; qu'il soutienne ceux qui sont tentés; qu'il soit l'homme non seulement de Dieu, mais encore de tous les autres hommes qu'il est chargé

de conduire; qu'il s'oublie, se compte pour rien, perde la liberté, pour devenir par charité l'esclave et le débiteur de ses freres; qu'en un mot il se fasse tout à tous pour les gagner tous. Jugez, jugez, Mesdames, si ce ministere est pénible, et s'il vous convient, comme dit l'apôtre, d'être cause, par votre indocilité, que les supérieurs l'exercent avec angoisse et amertume.

Mais, direz-vous, les supérieurs sont imparfaits, et il faut souffrir leurs caprices; c'est ce qui rend l'obéissance rude. J'en conviens, ils sont imparfaits: ils peuvent abuser de l'autorité; mais s'ils en abusent, tant pis pour eux; il ne vous en reviendra que des biens solides. Ce qui est caprice dans le supérieur par rapport aux regles de son ministere, est par rapport à vous, selon les desseins de Dieu sur vous, une occasion de vous humilier, et de mortifier votre amour-propre trop sensible. Le supérieur fait une faute; mais en même temps qu'il la fait, Dieu la permet pour votre besoin. Ce qui est donc en un sens la volonté injuste et capricieuse du supérieur, est, dans un autre sens plus profond et plus important, la volonté de Dieu même sur vous. Cessez donc de considérer le supérieur, qui n'est qu'un instrument indigne et défectueux d'une très parfaite et très miséricordieuse providence; regardez Dieu seul, qui se sert des défauts

des supérieurs pour corriger les vôtres. Ne vous irritez pas contre l'homme ; car l'homme n'est rien. Ne vous élevez pas contre celui qui vous représente Dieu même, et en qui tout est divin pour votre correction, même jusques aux défauts par lesquels il exerce votre patience. Souvent les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus, parce-que nous avons encore plus de besoin de mourir à nous-mêmes et à notre propre sens, que d'être éclairés, édifiés et consolés par des supérieurs sans défauts.

De plus, quelle comparaison entre ce qu'on souffre, dans une communauté, des préventions, ou, si vous le voulez, des bizarreries des supérieurs, et ce qu'il faudroit souffrir dans le monde d'un mari brusque, dur et hautain, d'enfants mal nés, de parents épineux, de domestiques indociles et infideles, d'amis ingrats et injustes, de voisins envieux, d'ennemis artificieux et implacables, de tant de bienséances gênantes, de tant de compagnies ennuyeuses, de tant d'affaires pleines d'amertume ? Quelle comparaison entre le joug du siecle et celui de Jésus-Christ, entre les sujétions innombrables du monde et celles d'une communauté ? Dans la communauté, la solitude, le silence, et l'obéissance exacte à la regle et aux constitutions, vous garantissent presque de

tout ce qu'il y auroit à souffrir des humeurs tant de vos supérieurs que de vos égaux.

Tout est réglé; en le suivant vous en êtes quittes. La regle et les constitutions ne sont point des fardeaux ajoutés au joug de l'évangile; ce n'est que l'évangile expliqué en détail, et appliqué à la vie de communauté. Si la regle n'est que l'explication de l'évangile pour cet état, les supérieurs ne sont que les surveillants pour faire pratiquer cette regle évangélique : ainsi tout se réduit à l'évangile. Lors même que les supérieurs, passant au-delà de leurs bornes, traitent durement leurs inférieurs, que peuvent-ils contre eux? A le bien prendre, ce n'est presque rien. Ils peuvent mortifier le goût dans de petites choses, leur retrancher quelques vaines consolations, les reprendre un peu séchement; mais cela ne peut aller loin comme les affaires du monde. Ici tout est réglé, tout est écrit, tout a ses bornes précises. Les exercices journaliers ne laissent presque rien à décider; il n'y a qu'à chanter les louanges de Dieu, travailler, se trouver ponctuellement à tout, ne se mêler jamais des choses dont on n'est point chargé, se taire, se cacher, chercher son soutien en Dieu, et non dans les amitiés particulieres. Le pis qui vous peut arriver, c'est de n'être point dans les emplois de confiance, qui sont pénibles et dangereux, qu'on est fort heu-

reux de n'avoir jamais, et qu'on est obligé de craindre. Le pis qu'il vous puisse arriver, est que les supérieurs vous humilient, et vous mettent en pénitence; comme si vous ne deviez pas y être toujours; comme si la vie chrétienne et religieuse n'étoit pas un sacrifice d'amour, d'humiliation et de pénitence continuelle.

Où est-il donc ce joug si dur de l'obéissance? Hélas! je dois bien plus craindre ma volonté propre, que celle d'autrui. Ma volonté, si bonne, si raisonnable, si vertueuse qu'elle soit, est toujours ma propre volonté, qui me livre à moi-même, qui me rend indépendant de Dieu, et propriétaire de ses dons, si peu que je m'y arrête. La volonté d'autrui qui a autorité sur moi, quelque injuste qu'elle soit, est à mon égard la volonté de Dieu toute pure. Le supérieur commande mal; mais moi j'obéis bien. Heureux de n'avoir plus qu'à obéir! De tant d'affaires, il ne m'en reste qu'une, qui est de n'avoir plus de volonté ni sens propre, et me laisser mener comme un petit enfant, sans raisonner, sans prévenir, sans m'informer. Tout est fait pour moi, pourvu que je ne fasse qu'obéir dans cette candeur et cette simplicité enfantine. Je n'ai qu'à me défendre de ma vaine et curieuse raison, qu'à n'entrer point dans les motifs des supérieurs, qu'à décharger ma conscience sur la leur. Ô douce

paix! ô heureuse abnégation de soi-même! ô liberté des enfants de Dieu, qui vont, comme Abraham, sans savoir où! Ô pauvreté d'esprit, par laquelle on se dépouille de sa propre sagesse et de sa propre volonté, comme on se dépouille de son argent et de son patrimoine! Par-là tous les vœux pris dans leurs vraies perfections se réunissent. La même pureté d'amour qui fait qu'on se renonce soi-même sans réserve, rend l'ame vierge aussi-bien que le corps, appauvrit l'homme jusqu'à lui ôter ses volontés, enfin le met dans une désappropriation de lui-même où il n'a plus de quoi se conduire, et où il ne sait plus que se laisser conduire par autrui. Heureux qui fait ces choses! heureux qui les goûte! heureux même qui commence à les entendre et à leur ouvrir son cœur!

Qu'on ne dise donc plus que l'obéissance est rude; au contraire, ce qui est rude est d'être livré à soi-même et à ses desirs. Malheur, dit l'écriture, à celui qui marche dans sa voie, et qui se rassasie du fruit de ses propres conseils! Malheur à celui qui se croit libre quand il n'est point déterminé par autrui, et qui ne sent pas qu'il est entraîné au-dedans par un orgueil tyrannique, par des passions insatiables, et même par une sagesse qui, sous une apparence trompeuse, est souvent pire que les passions mêmes! Non, qu'on ne dise plus que l'obéissance est rude. Au con-

traire, qu'il est doux de n'être plus à soi, à ce maître aveugle et injuste! Que volontiers je m'écrie avec saint Bernard : *Qui me donnera cent supérieurs au lieu d'un pour me gouverner? Ce n'est pas une gêne, c'est un secours; plus je dépendrai de mes supérieurs, moins je serai exposé à moi-même.* Il en est des supérieurs comme des clôtures. Ce n'est pas une prison qui tienne en captivité; c'est un rempart qui défend l'ame foible contre le monde trompeur, et contre sa propre fragilité. A-t-on jamais pris la garde d'un prince pour une troupe d'hommes qui lui ôtent la liberté? Celui qui se renferme dans une citadelle contre l'ennemi, conserve par là sa liberté, bien loin de la perdre. Mais il est temps de finir; hâtons-nous de considérer le dernier engagement de cette maison, qui est celui d'instruire et d'élever saintement de jeunes demoiselles.

Saint Benoît n'a point cru troubler le silence et la solitude de ses disciples en les chargeant de l'instruction de la jeunesse. Ils étoient moines, c'est-à-dire solitaires, et ne laissoient pas d'enseigner les lettres saintes aux enfants qu'on vouloit élever loin de la contagion du siecle. En effet, on peut s'occuper au-dedans d'une solitude de cette fonction de charité, sans admettre le monde chez soi. Il suffit que les supérieurs aient avec les parents un com-

merce inévitable qui est assez rare quand on le réduit au seul nécessaire. Tout le reste de la communauté jouit tranquillement de la solitude. On se tait toutes les fois qu'on n'est point obligé d'enseigner. On ne parle que par obéissance pour le besoin et avec regle. Ce n'est ni amusement, ni conversation; c'est sujétion pénible, c'est travail réglé. Ce travail doit être mis en la place du travail des mains pour les personnes qui sont si chargées de l'instruction, qu'elles ne peuvent travailler à aucun ouvrage. Ce travail demande une patience infinie : il y faut même un grand recueillement; car si vous vous dissipez en instruisant, vos instructions deviennent inutiles. Vous n'êtes plus qu'un airain sonnant, comme dit l'apôtre, qu'une cymbale qui retentit vainement. Vos paroles sont mortes; elles n'ont plus d'esprit de vie: votre cœur est desséché; il n'a plus ni force, ni onction, ni sentiment de vérité, ni grace de persuasion, ni autorité effective; tout languit, rien ne s'exécute que par forme.

Ne vous plaignez donc pas que l'instruction vous desseche et vous dissipe; mais, au contraire, ne perdez jamais un moment pour vous recueillir et vous remplir de l'esprit d'oraison, afin que vous puissiez résister dans vos fonctions à la tentation de vous dissiper. Quand vous vous bornerez à l'instruction sim-

ple, familiere, charitable, dont vous êtes chargées par votre état, votre vocation ne vous dissipera jamais. Ce que Dieu fait faire n'éloigne jamais de Dieu : mais il ne faut le faire qu'autant qu'il y détermine, et donner tout le reste au silence, à la lecture et à l'oraison. Ces heures précieuses qui vous resteront, pourvu que vous les ménagiez fidèlement, seront le grain de sénevé marqué dans l'évangile, qui, étant le moindre des grains de la terre, croît jusqu'à devenir un grand arbre, sur les branches duquel les oiseaux du ciel viennent se percher. Tantôt un quart d'heure, tantôt une demi-heure, puis quelques minutes : tous ces moments entrecoupés ne paroissent rien ; mais ils font tout, pourvu qu'en bon ménager on sache les mettre à profit. De plus grands temps que vous auriez à vous, vous laisseroient trop à vous-mêmes et à votre imagination : vous tomberiez dans une langueur ennuyeuse, ou dans des occupations choisies à votre mode, dont vous vous passionneriez. Il vaut mieux rompre sans cesse sa volonté dans les fonctions gênantes, par la décision d'autrui, que de se recueillir selon son goût et par sa volonté propre. Quiconque fait la volonté d'autrui par un sincere renoncement à la sienne, fait une excellente oraison, et un sacrifice d'holocauste qui monte en odeur de suavité jusqu'au trône de Dieu. Ne craignez point de n'être point as-

sez solitaires. Ô que vous aurez de silence et de solitude, pourvu que vous ne parliez jamais que quand votre fonction vous fera parler! Quand on retranche toutes les visites du dehors, excepté celles d'une absolue nécessité, qui sont très rares; quand on retranche au-dedans toutes les curiosités, les amitiés vaines et molles, les murmures, les rapports indiscrets, en un mot toutes les paroles oiseuses dont il faudra un jour rendre compte; quand on ne parle que pour obéir, pour instruire et pour édifier; ce qu'on dit ne dissipe point.

Gardez-vous donc bien, Mesdames, de vous regarder comme n'étant point solitaires, à cause que vous êtes chargées de l'instruction du prochain: cette idée de votre état seroit pour vous un piege continuel. Non, non, vous ne devez point vous croire dans un état séculier. Ce n'est qu'à force d'avoir renoncé au monde et à son commerce, que vous serez propres à en préserver cette jeunesse innocente et précieuse aux yeux de Dieu. Plus vous avez d'embarras par cette éducation de tant de filles qui ont de la naissance, plus vous êtes exposées par le voisinage de la cour, et par la protection que vous en tirez, moins vous devez avoir de complaisance pour le siecle. Si l'ennemi est à vos portes, vous devez vous retrancher contre lui avec plus de précautions et redoubler vos

gardes. Ô que le silence, que l'humilité, que l'obscurité, que le recueillement, que l'oraison sans relâche sont nécessaires aux épouses de Jésus-Christ qui sont si près de l'enchantement de la cour et de l'air empesté des fausses grandeurs! Contre des périls si terribles, vous ne sauriez (je ne craindrai pas de le dire) être trop sauvages, trop alarmées, trop enfoncées dans vos solitudes, trop attachées à toutes les choses extérieures qui vous sépareront du goût du monde, de ses modes et de sa vaine politesse. Vous ne sauriez mettre trop de grilles, trop de clôtures, trop de formalités gênantes et ennuyeuses entre lui et vous. Non seulement il ne faut pas craindre de passer pour religieuses; mais il faut craindre de ne passer pas assez pour de vraies religieuses, qui n'aiment que la réforme et l'obscurité, qui oublient le monde jusqu'à lui vouloir déplaire par leur simplicité. Autrement vous vivez tous les jours sur le bord du plus affreux des précipices.

Mais un autre piege que vous devez craindre, c'est votre naissance. Épouses de Jésus-Christ! écoutez et voyez: oubliez la maison de votre pere. La naissance qui flatte l'orgueil des hommes n'est rien; c'est le mérite de vos ancêtres, qui n'est point le vôtre: c'est se parer des biens d'autrui que de vouloir être estimées par-là. De plus, ce n'est presque jamais

qu'un vieux nom oublié dans le monde, et avili par beaucoup de gens sans mérite, qui n'ont pas su le soutenir. La noblesse n'est souvent qu'une pauvreté vaine, ignorante, grossiere, oisive, qui se pique de mépriser tout ce qui lui manque. Est-ce là de quoi avoir le cœur si enflé? Jésus-Christ, sorti de tant de rois, de tant de souverains pontifes de la loi judaïque, de tant de patriarches, à remonter jusqu'à la création du monde; Jésus-Christ, dont la naissance étoit la plus illustre, sans comparaison, qui ait paru dans tout le genre humain, est réduit au métier grossier et pénible de charpentier pour gagner sa vie. Il joint à la plus auguste naissance l'état le plus vil et le plus méprisé, pour confondre la vanité et la mollesse des nobles, pour tourner en ignominie ce que la fausse gloire des hommes conserve avec tant de jalousie. Détrompons-nous donc. Il n'y a plus en Jésus-Christ de libre ni d'esclave, de noble ni de roturier. En lui tout est noble par les dons de la foi. En lui tout est anéanti par le renoncement aux vaines distinctions et par le mépris de tout ce que le monde trompeur éleve. Soyez noble comme Jésus-Christ, n'importe, il faut être charpentier avec lui; il faut comme lui travailler à la sueur de son front dans l'obscurité et dans l'obéissance. Vous qui étiez libres, vous ne l'êtes plus; la charité vous a faites esclaves : vous n'êtes point ici

pour vous-mêmes ; vous n'y êtes que les servantes de ces enfants qui sont ceux de Dieu. N'entendez-vous pas l'apôtre qui dit : *Étant libre, je me suis fait esclave de tous, pour les gagner tous.* Voilà votre modele. Cette maison n'est point à vous ; ce n'est point pour vous qu'elle a été bâtie et fondée ; c'est pour l'éducation de ces jeunes demoiselles qu'on a fait cet établissement. Vous n'y entrez que par rapport à elles, et pour le besoin qu'elles ont de quelqu'un qui les conduise et les forme. Si donc il arrivoit (ô Dieu ! ne le souffrez jamais ; que plutôt les bâtiments se renversent) ; si donc il arrivoit jamais que vous négligeassiez votre fonction essentielle ; si oubliant que vous êtes en Jésus-Christ les servantes de cette jeunesse, vous ne songiez plus qu'à jouir en paix des biens consacrés ici ; si l'on ne trouvoit plus dans cette humble école de Jésus-Christ que des dames vaines, fastueuses, éblouies de leur naissance, accoutumées à une hauteur dédaigneuse qui éteint l'esprit de Dieu et qui efface l'évangile du fond des cœurs, hélas ! quel scandale ! le pur or seroit changé en plomb, l'épouse de Jésus-Christ, sans rides et sans tache, seroit plus noire que des charbons, et il ne la connoîtroit plus.

Accoutumez-vous donc dès vos commencements à aimer les fonctions les plus basses, à n'en mépriser

aucune, à ne rougir point d'une servitude qui fait votre unique gloire. Aimez ce qui est petit. Goûtez ce qui vous abaisse. Ignorez le monde, et faites qu'il vous ignore. Ne craignez point de devenir grossieres à force d'être simples. La vraie, la bonne simplicité fait la parfaite politesse, que le monde, tout poli qu'il est, ne sait pas connoître. Il vaudroit mieux être un peu grossieres, pour être plus simples, plus éloignées des manieres vaines et affectées du siecle.

Il me semble que je vous entends dire : Puisque nous sommes destinées à l'instruction, ne faut-il pas que nous soyons exactement instruites? Oui, sans doute, des choses dont vous devez instruire ces enfants. Vous devez savoir les vérités de la religion, les maximes d'une conduite sage, modeste et laborieuse; car vous devez former des filles ou pour des cloîtres, ou pour vivre dans des familles de campagne, où le capital est la sagesse des mœurs, l'application à l'économie, et l'amour d'une piété simple. Apprenez-leur à se taire, à se cacher, à travailler, à souffrir, à obéir, et à épargner. Voilà ce qu'elles auront besoin de savoir, supposé même qu'elles se marient. Mais fuyez comme un poison toutes les curiosités, tous les amusements d'esprit : car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par leur esprit que dans leur corps. Souvent les lectures qu'elles font avec tant

la lumiere se change en ténebres, ni que le sel de la terre s'affadisse et soit foulé aux pieds. Donnez des cœurs selon le vôtre, l'horreur du monde, le mépris de soi-même, le renoncement à tout intérêt propre, sur toutes choses votre amour qui est l'ame de toutes les véritables vertus. Ô amour si ignoré, mais si nécessaire ; amour dont ceux même qui en parlent et qui le desirent, ne comprennent point l'étendue qui est sans bornes ; amour sans lequel toutes les vertus sont superficielles et ne jettent jamais de profondes racines dans les cœurs ; amour qui fait seul la parfaite adoration en esprit et en vérité ; amour unique fin de notre création ! Ô amour ! venez vous-même. Aimez, régnez, vivez, consumez tout l'homme par vos flammes pures : qu'il ne reste que vous pour l'éternité. *Amen.*

PRIERES

DU MATIN ET DU SOIR.



PRIERES
DU MATIN ET DU SOIR.

PRIERES DU MATIN.

« Venez [1] réjouissons-nous au Seigneur. C'est de-
« vant Dieu notre Sauveur que notre joie doit écla-
« ter. Présentons-nous devant sa face; admirons sa
« grandeur et chantons ses louanges; car le Seigneur
« est le grand Dieu, le grand roi élevé au-dessus de
« toute puissance. Il n'a point rejetté son peuple, lui
« qui tient dans sa main toute l'étendue de l'univers
« et qui voit les fondements cachés des montagnes.
« La mer est à lui; c'est lui qui l'a faite; ses mains ont
« fondé la terre. Venez, adorons-le. Prosternons-
« nous à ses pieds; pleurons devant le Seigneur. C'est
« lui qui nous a faits; c'est lui-même qui est notre
« Seigneur et notre Dieu; nous sommes son peuple
« et son troupeau qu'il nourrit dans ses pâturages.
« Aujourd'hui si vous entendez sa voix, gardez-vous
« bien d'endurcir vos cœurs de peur de l'irriter,
« comme au jour où le peuple le tenta dans le dé-
« sert. *C'est là,* dit-il, *où vos peres m'ont tenté pour*

(1) Ps. 94.

« *m'éprouver, et ils virent mes œuvres. Pendant qua-*
« *rante ans, je me suis tenu tout auprès de ce peuple,*
« *et j'ai dit : Leurs cœurs sont toujours égarés : ils n'ont*
« *point connu mes voies, selon lesquelles j'ai juré dans*
« *ma colere qu'ils n'entreroient point dans mon re-*
« *pos.* »

Hélas ! Seigneur, faut-il s'étonner de ce que nous n'entrons point dans cet aimable repos de vos enfants? Nous avons péché contre toute votre justice, et notre péché s'éleve toujours contre nous. La foi n'a point été notre lumiere, l'espérance n'a point été notre consolation, l'amour n'a point été notre vie. Nous avons couru après la vanité et le mensonge; nos paroles ont été fausses et malignes; nos actions ont été sans regle; nous avons vécu comme s'il n'y avoit point une autre vie après celle-ci. Chacun n'a aimé que soi, au lieu de ne s'aimer que pour l'amour de vous. Quelle lâcheté ! Quelle ingratitude ! Quel abus de la patience de Dieu et du sang de Jésus-Christ !

Examinons notre conscience, et écoutons Dieu au fond de notre cœur, pour nous connoître sans nous flatter.

Je me confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge Marie, à tous les anges, à tous les

saints, et à vous, &c. parceque j'ai péché par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute. C'est pourquoi je prie tous les amis de Dieu, du ciel et de la terre, d'intercéder pour m'obtenir la rémission de toutes mes fautes.

O Dieu, j'ai horreur de moi; je déteste tous mes péchés pour l'amour de vous et parcequ'ils vous déplaisent. Ô beauté si ancienne et toujours nouvelle! pourquoi faut-il que je commence si tard à vous aimer? Plutôt mourir que de vous offenser le reste de ma vie. Lavez-moi dans le sang de l'agneau. Fortifiez mon cœur contre toutes les tentations de cette journée. Que je marche en votre présence. Que j'agisse dans la dépendance de votre esprit.

Notre Pere qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié; que votre royaume arrive; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien; et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés; et ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Je vous salue, Marie, pleine de grace; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre les femmes, et

béni est le fruit de votre ventre, Jésus. Sainte Marie, mere de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Je crois en Dieu le Pere tout-puissant, créateur du ciel et de la terre; et en Jésus-Christ, son fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie; a souffert sous Ponce Pilate; a été crucifié, mort et enseveli; est descendu aux enfers; le troisieme jour est ressuscité d'entre les morts; est monté au ciel; est assis à la droite de Dieu le Pere tout-puissant; de là viendra juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit; la sainte église catholique; la communion des saints; la rémission des péchés; la résurrection de la chair; la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Ayez pitié de nous, Seigneur, Pere, Fils, Saint-Esprit; Dieu unique en trois personnes égales, ayez pitié de nous.

Fils de Dieu, splendeur de la gloire du Pere, et le caractere de sa substance, ayez pitié de nous.

Fils de Dieu, qui portez l'univers par votre parole toute-puissante, ayez pitié de nous.

Fils de Dieu, sans usurpation égal à votre Pere, ayez pitié de nous.

Sagesse éternelle, pour qui la création de l'univers n'a été qu'un jeu, ayez pitié de nous.

Jésus, l'attente du monde et le desiré des nations, ayez pitié de nous.

Jésus, montré de loin par les prophetes, et annoncé par les apôtres jusqu'aux extrémités de la terre, ayez pitié de nous.

Jésus, à qui le Pere a donné pour héritage toutes les nations, ayez pitié de nous.

Jésus, commencement et fin de tout, source de nos vertus et objet de nos desirs, ayez pitié de nous.

Jésus, Sauveur de tous les hommes et sur-tout des fideles, ayez pitié de nous.

Jésus, prince de paix et pere du siecle futur, ayez pitié de nous.

Jésus, auteur et consommateur de notre foi, ayez pitié de nous.

Jésus, pontife compatissant à nos infirmités, mais sans tache, et plus élevé que les cieux, ayez pitié de nous.

Jésus, voie qui nous mene à la vérité, vérité qui nous promet la vie, vie dont nous vivons à jamais dans le sein du Pere, ayez pitié de nous.

Jésus, fontaine d'eau vive, qui rejaillit jusques à la vie éternelle, ayez pitié de nous.

Jésus, eau pure qui désaltere à jamais les cœurs, et qui éteint tout desir, ayez pitié de nous.

Jésus, lumiere qui illumine tout homme venant au monde, ayez pitié de nous.

Jésus, lumiere qui se leve sur les peuples assis dans la région de l'ombre de la mort, ayez pitié de nous.

Jésus, pierre angulaire qui porte et qui unit tout l'édifice de la maison de Dieu, ayez pitié de nous.

Jésus, dont la parole est notre doctrine, la vie notre modele, et la grace notre unique ressource, ayez pitié de nous.

Jésus, qui enrichissez les hommes du trésor de votre pauvreté, ayez pitié de nous.

Jésus, Dieu visible et familiarisé avec nous pour nous diviniser, ayez pitié de nous.

Jésus, notre pain quotidien au-dessus de toute substance, ayez pitié de nous.

Jésus, pain descendu du ciel pour donner la vie au monde, ayez pitié de nous.

Jésus, véritable manne, qui a tous les goûts pour un cœur pur, ayez pitié de nous.

Jésus, qui n'aviez pas même de quoi reposer votre tête, pendant que vous nourrissiez au désert tant de milliers d'hommes d'un pain miraculeux, ayez pitié de nous.

Jésus, qui guérissiez toutes les langueurs du corps pour préparer la guérison des plaies de nos ames, ayez pitié de nous.

Jésus, qui faisiez voir les aveugles, entendre les sourds, marcher les boiteux, et qui ressuscitiez les morts, pour convertir les pécheurs, ayez pitié de nous.

Jésus, homme de douleurs, rassasié d'opprobres pour nous faire entrer dans votre gloire, ayez pitié de nous.

Jésus, qui avez attiré tout à vous, après que vous avez été élevé sur la croix, ayez pitié de nous.

Jésus, dont la mort nous fait mourir au péché, et dont la résurrection nous fait vivre à la grace, ayez pitié de nous.

Jésus, monté à la droite du Pere, pour y élever nos cœurs, et pour transporter notre conversation au ciel, ayez pitié de nous.

Jésus, qui avez envoyé votre esprit de vérité pour conduire tous les jours, jusqu'à la consommation du siecle, l'église, votre épouse sans ride et sans tache, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous avez faits vos amis, vos enfants, vos membres, pour nous faire régner avec vous sur le même trône, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous entr'ouvrez déja les portes de la céleste Jérusalem, où Dieu sera lui-même son temple, et où nous n'aurons plus d'autre soleil que vous, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous enivrerez du torrent de vos délices dès que nous verrons la face du pere au séjour de la paix, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous avez acquis par votre croix ce royaume céleste où vous essuierez les larmes de nos yeux, où il n'y aura plus de mort, où les douleurs et les gémissements s'enfuiront loin de nous, ayez pitié de nous.

Jésus, courage des martyrs, et patience des confesseurs, ayez pitié de nous.

Jésus, société des solitaires au désert, et science des docteurs de l'église, ayez pitié de nous.

Jésus, époux des vierges, couronne des justes et pénitence des pécheurs convertis, agneau qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Seigneur, après nous avoir confondus par la vue de nos miseres, consolez-nous par celle de vos miséricordes : faites que nous commencions aujourd'hui à nous corriger, à nous détacher, à fuir les faux biens qui sont pour nous de véritables maux, à ne croire que votre vérité, à n'espérer que vos promesses, à ne vivre que de votre amour. Donnez, et nous vous rendrons; soutenez-nous contre notre foiblesse. Ô jour précieux, qui sera peut-être le dernier d'une vie si courte et si fragile! Ô heureux jour, s'il nous avance vers celui qui n'aura point de fin!

Saints anges, à qui nous sommes confiés, conduisez-nous, comme par la main, dans la voie de Dieu, de peur que nos pieds ne heurtent contre quelque pierre.

Ô Dieu, donnez votre amour aux vivants et votre paix aux morts.

PRIERES
DU SOIR.

« Venez[1], vous tous qui servez le Seigneur, bé-
« nissez maintenant son saint nom. Venez, ô vous
« qui demeurez dans la maison de Dieu, et qui êtes
« assemblés autour du lieu saint. Pendant la nuit,
« levez vos mains vers le sanctuaire, et bénissez
« le Seigneur, créateur du ciel et de la terre, qui a
« répandu du haut de Sion sa bénédiction sur vous
« tous ».

Seigneur, ouvrez-nous les yeux, de peur que nous ne nous endormions dans la mort. Hélas! cette journée n'a-t-elle pas été vuide de bonnes œuvres? Elle auroit pu nous mériter l'éternité, et nous l'avons perdue en vains amusements. Peut-être est-elle la derniere d'une vie indigne de toute miséricorde. Ô homme insensé! peut-être que cette nuit Jésus-Christ viendra à la hâte pour te redemander cette ame, qui est l'image de Dieu tout-puissant, toute défigurée par le péché. Ô Seigneur, faites que, pendant notre sommeil même, votre amour veille pour nous, et qu'il fasse la garde autour de notre cœur.

---

(1) Ps. 133.

Examinons notre conscience, comme si nous étions assurés d'aller dans ce moment paroître devant Dieu.

Je suis l'enfant prodigue. Je me suis égaré dans une terre étrangere; j'y ai perdu tout mon héritage; je m'y suis nourri comme les animaux les plus vils et les plus grossiers. Me voilà affamé et mendiant : mais je sais ce que je ferai; je retournerai vers mon pere, je lui dirai : Ô mon pere! j'ai péché contre le ciel et contre vous. N'êtes-vous pas le bon pasteur qui laisse tout son troupeau pour courir au milieu du désert après une seule brebis égarée? N'est-ce pas vous qui m'avez appris que tout le ciel est en joie sur un seul pécheur qui fait pénitence? Ne méprisez donc pas un cœur contrit et humilié.

Je me confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge Marie, à tous les anges, à tous les saints, et à vous, &c. parceque j'ai péché par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute. C'est pourquoi je prie tous les amis de Dieu, du ciel et de la terre, d'intercéder pour m'obtenir la rémission de toutes mes fautes.

Notre Pere qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre royaume arrive, que votre vo-

lonté soit faite en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés; et ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Je vous salue, Marie, pleine de grace; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de votre ventre, Jésus. Sainte Marie, mere de Dieu, priez pour nous pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Je crois en Dieu le Pere tout-puissant, créateur du ciel et de la terre; et en Jésus-Christ son Fils unique notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, mort et enseveli, est descendu aux enfers, le troisieme jour est ressuscité d'entre les morts, est monté au ciel, est assis à la droite de Dieu le Pere tout-puissant; de là viendra juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit, la sainte église catholique, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Ayez pitié de nous, Seigneur, Pere, Fils, Saint-Esprit; Dieu unique en trois personnes égales, ayez pitié de nous.

Marie, mere de Dieu, et toujours vierge, quoique mere, priez pour nous.

Marie, qui êtes, bien plus qu'Eve, la mere des vivants, priez pour nous.

Marie, dont le fils a réparé tous les maux que la premiere femme avoit fait entrer dans le monde, priez pour nous.

Marie, qui nous avez donné le vrai fruit de vie plus précieux que celui du paradis terrestre, priez pour nous.

Vierge, qu'un prophete montroit de loin mettant au monde le Fils du Très-haut, priez pour nous.

Marie, qu'un ange descendu du ciel salua avec admiration, comme étant pleine de grace, élevée au-dessus de toutes les femmes, priez pour nous.

Marie, dont la pudeur virginale fut alarmée à la vue même d'un ange, priez pour nous.

Marie, qui demeurâtes tranquillement abandonnée à Dieu, quoique votre maternité incompréhensible vous exposât au déshonneur et à une punition de mort, priez pour nous.

Marie, qui allâtes d'abord communiquer les dons

de Dieu à Élisabeth votre sainte parente, priez pour nous.

Marie, qu'Élisabeth ne put recevoir sans s'écrier, D'où me vient que la Mere de mon Seigneur fasse des pas vers moi? priez pour nous.

Marie, qui disiez dans un saint transport, Voilà que tous les siecles me déclareront bienheureuse, car le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses, priez pour nous.

Marie, qui rendiez gloire à Dieu de ce qu'il avoit abattu les grands et relevé les petits, comblé de biens les pauvres affamés, affamé les riches superbes, priez pour nous.

Marie, qui voyant l'enfant Jésus annoncé par les anges, montré par l'étoile, adoré par les mages dans une creche, conserviez ces choses, les repassant dans votre cœur, priez pour nous.

Marie, qui, étant toujours vierge, voulûtes néanmoins être purifiée comme toutes les femmes communes, priez pour nous.

Marie, qui apprîtes du saint vieillard Siméon que votre Fils seroit l'objet de la contradiction des hommes, et qu'un glaive de douleur perceroit votre ame, priez pour nous.

Marie, qui en rachetant votre Fils, selon la loi,

comprîtes qu'il n'en seroit pas moins sacrifié pour racheter le monde, priez pour nous.

Marie, si prompte à suivre toutes les impressions de la foi, qu'un songe donné à Joseph vous suffit pour vous faire emporter votre divin Enfant en Égypte, priez pour nous.

Marie, qui demeuriez en paix sans consolation ni ressource humaine dans cette terre étrangere, ne sachant pas même jusqu'à quand vous y demeureriez, priez pour nous.

Marie, qui revîntes sans hésiter comme vous étiez partie sur un simple songe mystérieux de votre saint époux, priez pour nous.

Marie, qui cherchâtes avec douleur l'enfant Jésus demeuré au temple à l'âge de douze ans avec les docteurs de la loi, priez pour nous.

Marie, qui reçûtes du saint Enfant une réponse sévere, parceque sa Mere ne devoit point se mêler de ses travaux pour la gloire de son Pere céleste, priez pour nous.

Marie, à qui fut soumis pendant tant d'années celui qui est la sagesse éternelle et la toute-puissance même, priez pour nous.

Marie, qui obtîntes de votre Fils son premier miracle aux noces de Cana, priez pour nous.

Marie, à qui Jésus fit alors une réponse austere pour apprendre au monde que vous ne deviez point entrer dans le sacré ministere, quoique vous fussiez pleine de grace, priez pour nous.

Marie, qui mouriez ainsi à toute consolation sensible du côté de votre Fils même, priez pour nous.

Marie, fille de David, de Salomon, de tant d'autres rois, qui étiez l'épouse d'un charpentier, priez pour nous.

Marie, qui avez mené une vie simple, obscure et laborieuse, dans la pauvreté, votre Fils n'ayant pas même de quoi reposer sa tête, priez pour nous.

Marie, qui ne fîtes ni miracle ni instruction, mais qui fûtes un miracle de grace et l'instruction de tous les siecles par votre silence, priez pour nous.

Marie, de qui nous disons comme une femme le crioit à Jésus-Christ, Bienheureuses sont les entrailles qui vous ont portée et les mamelles qui vous ont nourrie! priez pour nous.

Marie, qui suivîtes tranquillement Jésus à la croix pendant que tous les apôtres épouvantés et sans foi aux promesses étoient en fuite, priez pour nous.

Marie, que Jésus mourant confia à son disciple bien-aimé pour être comme sa mere, priez pour nous.

Marie, qui reçûtes alors comme un fils ce disciple bien-aimé, et qui en fîtes le plus sublime docteur de l'amour, priez pour nous.

Marie, dont les yeux virent Jésus mourant sur la croix, et dont le cœur fut percé par le glaive que Siméon avoit prédit, priez pour nous.

Marie, avec qui les disciples persévéroient dans l'oraison après l'ascension de votre Fils et la descente du Saint-Esprit sur eux, priez pour nous.

Marie, dont le cœur étoit déja au ciel avec votre Fils pendant que votre corps étoit encore sur la terre, priez pour nous.

Marie, qui regardez encore la terre avec compassion, quoique vous régniez dans le ciel, priez pour nous.

Marie, qui ne flattez point les pécheurs impénitents et ennemis de la croix de votre Fils, priez pour nous.

Marie, mere de miséricorde pour tous les pécheurs pénitents, priez pour nous.

Seigneur, gardez nos esprits pendant que nous veillons, et nos corps quand nous serons dans le sommeil, afin que nous veillions avec Jésus-Christ, et que nous dormions en paix. Ayez pitié de notre foiblesse.

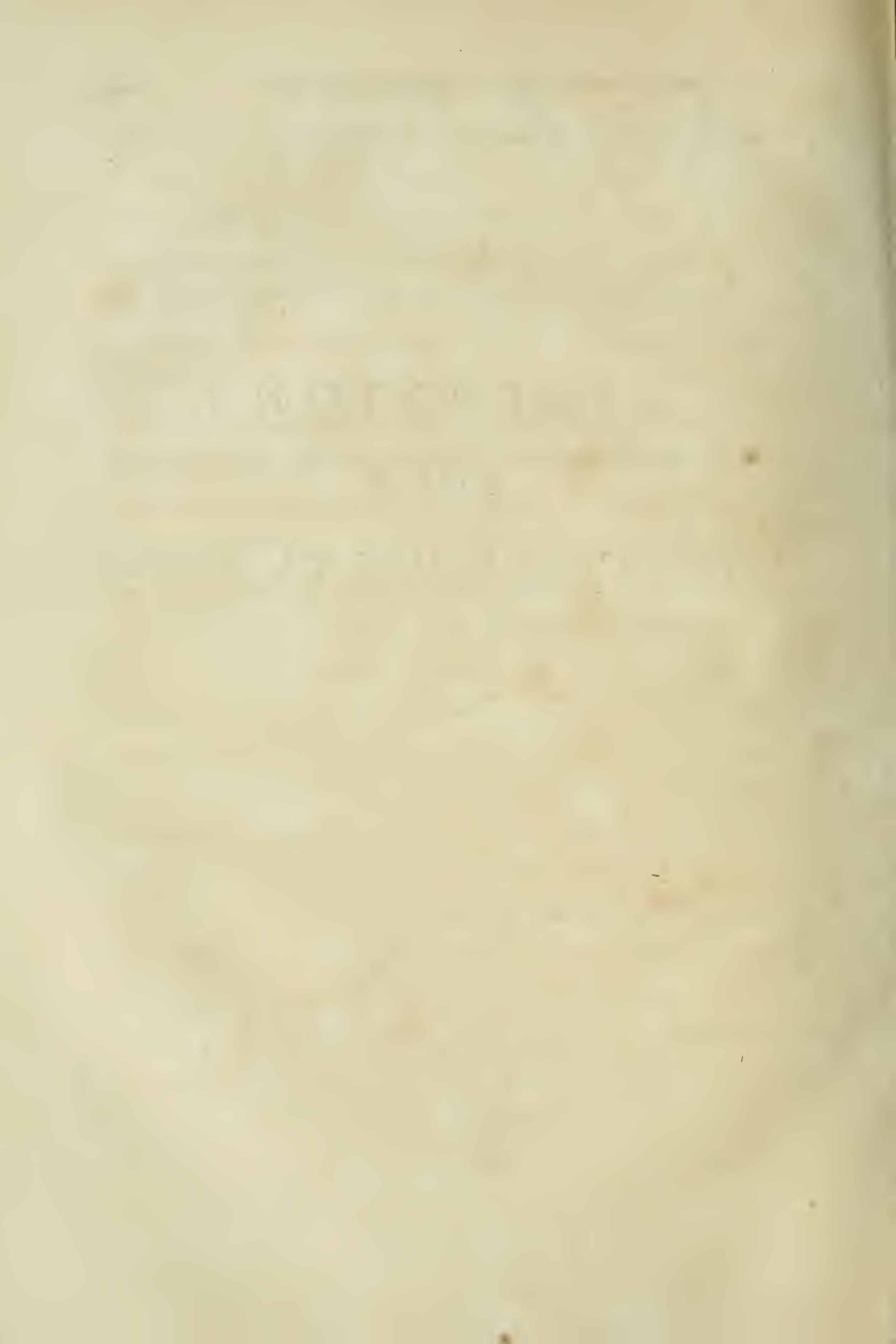
Envoyez vos saints anges, les esprits de lumiere, pour écarter loin de vos enfants l'esprit de ténebres qui tourne tout autour de nous, comme un lion rugissant, pour nos dévorer. Faites que nous lui résistions, étant courageux dans la foi. Donnez la pénitence aux pécheurs, la persévérance aux justes et la paix aux morts.

Que notre priere du soir monte vers vous, Seigneur, et que votre miséricorde descende sur nous.

RÉFLEXIONS

POUR

TOUS LES JOURS DU MOIS.



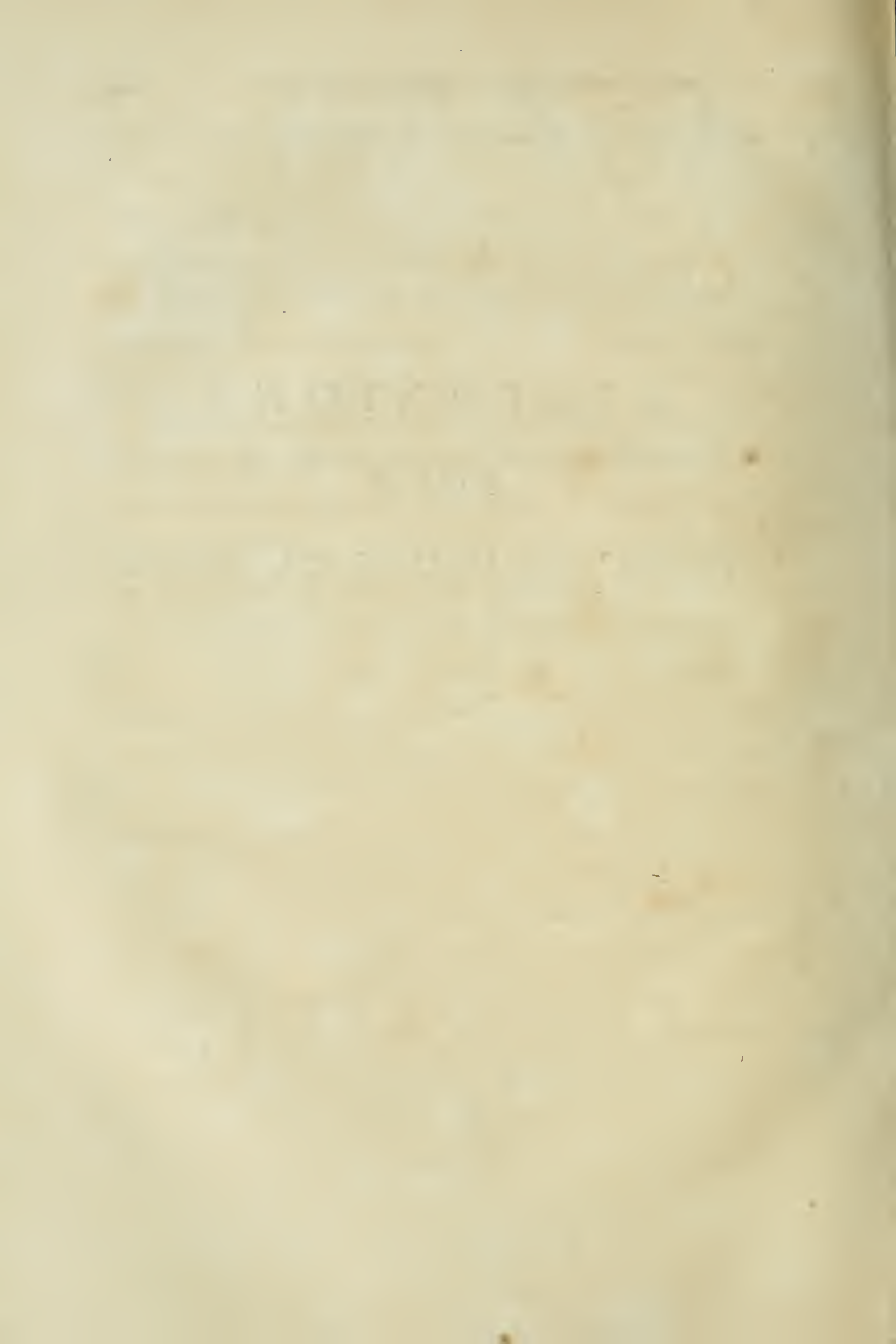
RÉFLEXIONS
POUR
TOUS LES JOURS DU MOIS.

PREMIER JOUR.

Sur le peu de foi qu'il y a dans le monde.

Croyez-vous que le Fils de l'homme venant sur la terre y trouvera de la foi? *Luc*, 18, *v.* 8.

I. S'il y venoit maintenant, en trouveroit-il en nous? Où est notre foi? où en sont les marques? Croyons-nous que cette vie n'est qu'un court passage à une meilleure? Pensons-nous qu'il faut souffrir avec Jésus-Christ, avant que de régner avec lui? Regardons-nous le monde comme une figure trompeuse, et la mort comme l'entrée dans les véritables biens? Vivons-nous de la foi? nous anime-t-elle? Goûtons-nous les vérités éternelles qu'elle nous présente? en nourrissons-nous notre ame avec le même soin que nous nourrissons notre corps des aliments qui lui conviennent? Nous accoutumons-nous à ne regarder toutes choses que selon la foi? Corrigeons-nous sur elle tous nos jugements? Hélas! bien loin de vivre de la foi, nous la faisons mourir dans notre esprit



RÉFLEXIONS
POUR
TOUS LES JOURS DU MOIS.

PREMIER JOUR.

Sur le peu de foi qu'il y a dans le monde.

Croyez-vous que le Fils de l'homme venant sur la terre y trouvera de la foi? *Luc,* 18, *v.* 8.

I. S'il y venoit maintenant, en trouveroit-il en nous? Où est notre foi? où en sont les marques? Croyons-nous que cette vie n'est qu'un court passage à une meilleure? Pensons-nous qu'il faut souffrir avec Jésus-Christ, avant que de régner avec lui? Regardons-nous le monde comme une figure trompeuse, et la mort comme l'entrée dans les véritables biens? Vivons-nous de la foi? nous anime-t-elle? Goûtons-nous les vérités éternelles qu'elle nous présente? en nourrissons-nous notre ame avec le même soin que nous nourrissons notre corps des aliments qui lui conviennent? Nous accoutumons-nous à ne regarder toutes choses que selon la foi? Corrigeons-nous sur elle tous nos jugements? Hélas! bien loin de vivre de la foi, nous la faisons mourir dans notre esprit

et dans notre cœur. Nous jugeons en païens ; nous agissons de même. Qui croiroit ce qu'il faut croire, feroit-il ce que nous faisons?

II. Craignons que le royaume de Dieu ne nous soit ôté, et ne soit donné à d'autres qui en produiront mieux les fruits. Ce royaume de Dieu est la foi, quand elle est régnante et dominante au milieu de nous. Heureux qui a des yeux pour voir ce royaume ! La chair et le sang n'en ont point. La sagesse de l'homme animal est aveugle là-dessus, et veut l'être. Ce que Dieu fait intérieurement lui est un songe. Pour voir les merveilles de ce royaume intérieur, il faut renaître; et pour renaître, il faut mourir. C'est à quoi le monde ne peut consentir. Que le monde méprise donc, qu'il condamne, qu'il se moque tant qu'il voudra; pour nous, mon Dieu, il nous est ordonné de croire et de goûter le don céleste. Nous voulons être du nombre de vos élus, et nous savons que personne ne peut en être, sans conformer sa vie à ce que vous enseignez.

II. JOUR.

Sur l'unique chemin du ciel.

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite.
Matth. 7, *v.* 8.

I. Ce n'est que par violence qu'on entre dans le royaume de Dieu : il faut l'emporter d'assaut, comme une place assiégée. La porte en est étroite : il faut mettre à la gêne le corps du péché ; il faut s'abaisser, se plier, se traîner, se faire petit. La grande porte où passe la foule, et qui se présente toute ouverte, mene à la perdition. Tous les chemins larges et unis doivent nous faire peur. Tandis que le monde nous rit, et que notre voie nous semble douce, malheur à nous ! Jamais nous ne sommes mieux pour l'autre vie, que quand nous sommes mal pour celle-ci. Gardons-nous donc bien de suivre la multitude qui marche par une voie large et commode. Il faut chercher les traces du petit nombre, les pas des saints, le sentier escarpé de la pénitence, grimper sur les rochers, gagner les lieux sûrs à la sueur de son visage, et s'attendre que le dernier pas de la vie sera encore un violent effort pour entrer dans la porte étroite de l'éternité.

II. Nous ne sommes prédestinés de Dieu, que pour être conformes à l'image de son fils, attachés comme lui sur une croix, renonçant comme lui aux plaisirs sensibles, contents comme lui dans les douleurs. Mais quel est notre aveuglement! Nous voudrions nous détacher de cette croix qui nous unit à notre maître. Nous ne pouvons quitter la croix, sans quitter Jésus-Christ crucifié. La croix et lui sont inséparables. Vivons donc et mourons avec celui qui est venu nous montrer le véritable chemin du ciel; et ne craignons rien, sinon de ne pas finir notre sacrifice sur le même autel où il a consommé le sien. Hélas! tous les efforts que nous tâchons de faire en cette vie ne sont que pour nous mettre plus au large et pour nous éloigner de l'unique chemin du ciel. Nous ne savons ce que nous faisons. Nous ne comprenons pas que le mystere de la grace joint la béatitude avec les larmes. Tout chemin qui mene à un trône est délicieux, fût-il hérissé d'épines. Tout chemin qui conduit à un précipice est effroyable, fût-il couvert de roses. On souffre dans la voie étroite, mais on espere; on souffre, mais on voit les cieux ouverts; on souffre, mais on veut souffrir; on aime Dieu, et on en est aimé.

III. JOUR.

Sur la véritable dévotion.

Celui qui séduit lui-même son cœur n'a qu'une vaine religion.
I Jacq. 1, *v.* 26.

I. Que d'abus dans la dévotion! Les uns la font consister uniquement dans la multiplicité des prieres; les autres dans le grand nombre des œuvres extérieures, qui vont à la gloire de Dieu et au soulagement du prochain. Quelques-uns la mettent dans les desirs continuels de faire son salut; quelques autres, dans de grandes austérités. Toutes ces choses sont bonnes; elles sont même nécessaires jusqu'à un certain degré. Mais on se trompe, si on y place le fond et l'essentiel de la véritable piété. Cette piété qui nous sanctifie et qui nous dévoue tout entiers à Dieu, consiste à faire tout ce qu'il veut, et à accomplir précisément dans les temps, dans les lieux et dans les circonstances où il nous met, tout ce qu'il desire de nous. Tant de mouvements que vous voudrez, tant d'œuvres éclatantes qu'il vous plaira, vous ne serez payé que pour avoir fait la volonté du souverain maître. Le domestique qui vous sert feroit des merveilles dans votre maison, que, s'il ne faisoit pas ce que vous souhaitez, vous ne lui tiendriez aucun

compte de ses actions, et vous vous plaindriez avec raison de ce qu'il vous serviroit mal.

II. Le dévouement parfait, d'où le terme de dévotion a été formé, n'exige pas seulement que nous fassions la volonté de Dieu, mais que nous la fassions avec amour. Dieu aime qu'on lui donne avec joie; et dans tout ce qu'il nous prescrit, c'est toujours le cœur qu'il demande. Un tel maître mérite bien qu'on s'estime heureux d'être à lui. Il faut que ce dévouement se soutienne également par-tout, dans ce qui nous déplaît, dans ce qui nous choque, dans ce qui contrarie nos vues, nos inclinations, nos projets; et qu'il nous tienne prêts à donner tout notre bien, notre fortune, notre temps, notre liberté, notre vie et notre réputation. Être dans ces dispositions, et en venir aux effets, c'est avoir une véritable dévotion. Mais comme la volonté de Dieu nous est souvent cachée, il y a encore un pas de renoncement et de mort à faire; c'est de l'accomplir par obéissance, et par une obéissance aveugle, mais sage en son aveuglement; condition imposée à tous les hommes : le plus éclairé d'entre eux, le plus propre à attirer les ames à Dieu et le plus capable de les y conduire, doit lui-même être conduit.

IV. JOUR.

Sur les conversions lâches et imparfaites.

I. Les gens qui étoient éloignés de Dieu se croient bien près de lui dès qu'ils commencent à faire quelques pas pour s'en rapprocher. Les hommes les plus polis et les plus éclairés ont là-dessus la même ignorance et la même grossièreté qu'un paysan qui croiroit être bien à la cour, parcequ'il auroit vu le roi. On quitte les vices qui font horreur; on se retranche dans une vie moins criminelle, mais toujours lâche, mondaine et dissipée : on juge alors de soi, non par l'évangile, qui est l'unique regle qu'on doit prendre, mais par la comparaison qu'on fait de la vie où l'on est avec celle qu'on a menée autrefois. Il n'en faut pas davantage pour se canoniser soi-même, et pour s'endormir d'un profond sommeil sur tout ce qui resteroit à faire pour le salut. Un tel état est peut-être plus suspect qu'un désordre scandaleux. Ce désordre troubleroit la conscience, réveilleroit la foi, et engageroit à faire quelque grand effort; au lieu que ce changement ne sert qu'à étouffer les remords salutaires, qu'à établir une fausse paix dans le cœur, et qu'à rendre les maux irrémédiables.

II. Je me suis confessé, dites-vous, assez exactement des foiblesses de ma vie passée; je lis de bons livres; j'entends la messe modestement, et je prie Dieu, ce me semble, d'assez bon cœur. J'évite au moins les grands péchés; mais j'avoue que je ne me sens pas assez touché pour vivre comme si je n'étois plus du monde, et pour ne plus garder de mesures avec lui. La religion seroit trop rigoureuse, si elle rejettoit de si honnêtes tempéraments. Tous les raffinements qu'on nous propose aujourd'hui sur la dévotion vont trop loin, et sont plus propres à décourager qu'à faire aimer le bien. Ce discours est celui d'un chrétien lâche qui voudroit avoir le paradis à vil prix, et qui ne considere pas ce qui est dû à Dieu, ni ce que sa possession à coûté à ceux qui l'ont obtenue. Un homme de ce caractere est bien loin d'une entiere conversion. Il ne connoît, ni l'étendue de la loi de Dieu, ni les devoirs de la pénitence. On peut croire que si Dieu lui avoit confié le soin de composer l'évangile, il ne l'auroit pas fait tel qu'il est, et nous aurions assurément quelque chose de plus doux pour l'amour propre. Mais l'évangile est immuable, et c'est sur lui que nous devons être jugés. Prenez au plutôt un guide sûr, et ne craignez rien tant que d'être flatté et trompé.

V. JOUR.

Sur le bon esprit.

Votre pere céleste donnera son bon esprit à ceux qui le lui demanderont. *Luc,* 21, *v.* 13.

I. Il n'y a de bon esprit que celui de Dieu. L'esprit qui nous éloigne du vrai bien, quelque pénétrant, quelque agréable, quelque habile qu'il soit pour nous procurer des biens corruptibles, n'est qu'un esprit d'illusion et d'égarement. Voudroit-on être porté sur un char brillant et magnifique, qui meneroit dans un abîme? L'esprit n'est fait que pour conduire à la vérité et au souverain bien. Il n'y a de bon esprit que celui de Dieu, parcequ'il n'y a que son esprit qui nous mene à lui. Renonçons au nôtre, si nous voulons avoir le sien. Heureux l'homme qui se dépouille pour être vêtu, qui foule aux pieds sa vaine sagesse, pour posséder celle de Dieu!

II. Il y a bien de la différence entre un bel esprit, un grand esprit et un bon esprit. Le bel esprit plaît par son agrément; le grand esprit excite l'admiration par sa profondeur: mais il n'y a que le bon esprit qui sauve et qui rende heureux par sa solidité et

par sa droiture. Ne conformez pas vos idées à celles du monde. Méprisez l'esprit, autant que le monde l'estime. Ce qu'on appelle esprit est une certaine facilité de produire des pensées brillantes. Rien n'est plus vain. On se fait une idole de son esprit, comme une femme, qui croit avoir de la beauté, s'en fait une de son visage. On se mire dans ses pensées. Il faut rejetter non seulement ce faux éclat de l'esprit, mais encore la prudence humaine, qui paroît la plus sérieuse et la plus utile pour entrer, comme de petits enfants, dans la simplicité de la foi, dans la candeur et dans l'innocence des mœurs, dans l'horreur du péché, dans l'humiliation et dans la sainte folie de la croix.

VI. JOUR.

Sur la patience dans les peines.

Vous posséderez vos ames dans votre patience.
Luc, 21, *v.* 19.

I. L'ame s'échappe à elle-même quand elle s'impatiente; au lieu que quand elle se soumet sans murmurer, elle se possede en paix et possede Dieu. S'impatienter, c'est vouloir ce qu'on n'a pas, ou ne pas vouloir ce qu'on a. Une ame impatiente est une ame livrée à sa passion, que la raison ni la foi ne retient plus. Quelle foiblesse! quel égarement! Tant qu'on veut le mal qu'on souffre, il n'est point mal. Pourquoi en faire un vrai mal en cessant de le vouloir? La paix intérieure réside non dans le sens, mais dans la volonté. On la conserve au milieu de la douleur la plus amere, tandis que la volonté demeure ferme et soumise. La paix d'ici bas est dans l'acceptation des choses contraires, et non pas dans l'exemption de les souffrir.

II. A vous entendre gronder et murmurer, il semble que vous soyez l'ame la plus innocente qu'il y ait au monde; et que c'est vous faire une injustice

criante que de ne pas vous laisser rentrer dans le paradis terrestre. Souvenez-vous de tout ce que vous avez fait contre Dieu, et convenez qu'il a raison. Dites-lui avec la même humilité que l'enfant prodigue : *Mon pere, j'ai péché contre le ciel et contre vous.* Je sais ce que je dois à votre justice; mais le cœur me manque pour y satisfaire. Si vous vous en remettiez à moi, je me flatterois, je m'épargnerois, et je me trahirois moi-même en me flattant. Mais votre main miséricordieuse exécute elle-même ce que je n'aurois jamais eu le courage de faire. Elle me frappe par bonté. Faites que je porte patiemment ses coups salutaires. C'est le moins que puisse faire le pécheur s'il est véritablement indigné contre lui-même, que de recevoir la pénitence qu'il n'auroit pas la force de choisir.

VII. JOUR.

Sur la soumission et la conformité à la volonté de Dieu.

Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.
Matth. 6, *v.* 10.

I. Rien ne se fait ici bas non plus que dans le ciel, que par la volonté ou par la permission de Dieu; mais les hommes n'aiment cette volonté qu'autant qu'elle s'accorde avec leurs desirs. Aimons-la, n'aimons qu'elle, et nous ferons de la terre un ciel. Nous remercierons Dieu de tout, des maux comme des biens, puisque les maux deviennent biens quand il les donne. Nous ne murmurerons plus de la conduite de sa providence; nous la trouverons sage, nous l'adorerons. Ô Dieu! que vois-je dans le cours des astres, dans l'ordre des saisons, dans les événements de la vie, sinon votre volonté qui s'accomplit? Qu'elle s'accomplisse aussi en moi; que je l'aime; qu'elle m'adoucisse tout; que j'anéantisse la mienne pour faire régner la vôtre: car enfin c'est à vous, Seigneur, de vouloir; et c'est à moi d'obéir.

II. Vous avez dit, ô Seigneur Jésus, en parlant de

vous-même, par rapport à votre Pere céleste [1], que vous faisiez toujours ce qui lui plaisoit. Apprenez-nous jusqu'où cet exemple doit nous mener. Vous êtes notre modele. Vous n'avez rien fait sur la terre que selon le bon plaisir de votre Pere, qui veut bien être nommé le nôtre. Agissez en nous comme en vous-même, selon son bon plaisir. Qu'unis inséparablement à vous, nous ne consultions plus que ses desirs. Non seulement prier, instruire, souffrir, édifier, mais manger, dormir, converser; que tout se fasse par la seule vue de lui plaire : alors tout sera sanctifié dans notre conduite; alors tout sera en nous sacrifice continuel, priere sans relâche, amour sans interruption. Quand sera-ce, ô mon Dieu, que nous serons dans cette situation? Daignez nous y conduire : daignez domter et assujettir par votre grace notre volonté rebelle; elle ne sait pas ce qu'elle veut; il n'y a rien de bon que d'être comme vous voulez.

---

(1) Jean, 8, v. 29.

VIII. JOUR.

Sur les avantages de la priere.

Priez sans interruption. *I Thess. 5*, *v.* 17.

I. Telle est notre dépendance à l'égard de Dieu, que non seulement nous devons tout faire pour lui, mais encore que nous devons lui demander les moyens de lui plaire : cette heureuse nécessité de recourir à lui pour tous nos besoins, bien loin de devoir nous être incommode, doit au contraire faire toute notre consolation. Quel bonheur de lui parler en confiance, de lui ouvrir tout notre cœur, et d'être par la priere dans un commerce intime avec lui ! Il nous invite à le prier. Jugez, dit saint Cyprien, s'il ne nous accordera pas les biens qu'il nous sollicite de lui demander. Prions donc avec foi, et ne perdons pas le fruit de nos prieres par une incertitude flottante, qui, comme dit saint Jacques, nous fait hésiter. Heureuse l'ame qui se console dans l'oraison par la présence de son bien-aimé ! Si quelqu'un d'entre vous, dit saint Jacques, est dans la tristesse, qu'il prie pour se consoler. Hélas ! malheureux que nous sommes ! nous ne trouvons que de l'ennui dans cette céleste occupation. La tiédeur de nos prieres est la source de nos autres infidélités.

II. *Demandez, et il vous sera donné. Cherchez, et vous trouverez. Frappez, et l'on vous ouvrira* [1]. Si nous n'avions qu'à demander les richesses pour les obtenir, quel empressement, quelle assiduité, quelle persévérance ! Si nous n'avions qu'à chercher pour trouver un trésor, quelles terres ne remueroit-on point ! S'il n'y avoit qu'à heurter pour entrer dans le conseil des rois et dans les plus hautes charges, quels coups redoublés n'entendroit-on pas ! Mais que ne fait-on point pour trouver un faux bonheur ! Quels rebuts, quelles traverses n'endure-t-on pas pour un fantôme de gloire mondaine ! Quelles peines pour de misérables plaisirs dont il ne reste que le remords ! Le trésor des graces est le seul vrai bien, et le seul qu'on ne daigne pas demander, le seul qu'on se rebute d'attendre. Cependant il faudroit frapper sans relâche ; car la parole de Jésus-Christ n'est pas infidele ; c'est notre conduite qui l'est.

---

(1) Matth. 7, v. 7.

IX. JOUR.

Sur l'attention à la voix de Dieu.

Seigneur, à qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle. *Jean, 6, v. 69.*

I. C'est Jésus-Christ qu'il faut écouter. Les hommes ne doivent être écoutés et crus qu'autant qu'ils sont pleins de la vérité et de l'autorité de Jésus-Christ. Les livres ne sont bons qu'autant qu'ils nous apprennent l'évangile. Allons donc à cette source sacrée. Jésus-Christ n'a parlé, n'a agi, qu'afin que nous l'écoutassions, et que nous étudiassions attentivement le détail de sa vie. Malheureux que nous sommes! nous courons après nos propres pensées, qui ne sont que vanité, et nous négligeons la vérité même, dont toutes les paroles sont capables de nous faire vivre éternellement. Parlez, ô Verbe divin, ô parole incréée et incarnée pour moi! faites-vous entendre à mon ame. Dites tout ce que vous voudrez; je veux tout ce qu'il vous plaît.

II. Souvent on dit qu'on voudroit savoir ce qu'on a à faire pour s'avancer dans la vertu; mais dès que l'esprit de Dieu nous l'enseigne, le courage nous

manque pour l'exécuter. Nous sentons bien que nous ne sommes pas ce que nous devrions être. Nous voyons nos miseres; elles se renouvellent tous les jours. Cependant on croit faire beaucoup en disant qu'on veut se sauver. Comptons pour rien toute volonté qui ne va pas jusqu'à sacrifier ce qui nous arrête dans la voie de Dieu; ne retenons plus la vérité captive dans nos injustes lâchetés. Écoutons ce que Dieu nous inspire. Éprouvons l'esprit qui nous pousse pour reconnoître s'il vient de Dieu; et après que nous l'aurons reconnu, n'épargnons rien pour le contenter. Le prophete ne demande pas simplement à Dieu qu'il lui enseigne sa volonté, mais qu'il lui enseigne à la faire.

X. JOUR.

Sur le bon usage des croix.

Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs convoitises. *Gal. 5*, *v.* 17.

I. Plus nous craignons les croix, plus il faut conclure que nous en avons besoin. Ne nous abattons pas, lorsque la main de Dieu nous en impose de pesantes. Nous devons juger de la grandeur de nos maux par la violence des remedes que le médecin spirituel y applique. Il faut que nous soyons bien misérables, et que Dieu soit bien miséricordieux, puisque, malgré la difficulté de notre conversion, il s'applique à nous guérir. Tirons de nos croix mêmes une source d'amour, de consolation et de confiance, disant avec l'apôtre (1) : Nos peines qui sont si courtes et si légeres n'ont point de proportion avec ce poids infini de gloire qui doit en être la récompense. Heureux ceux qui pleurent, et qui sement en versant des larmes, puisqu'ils recueilleront avec une joie ineffable la moisson d'une vie et d'une félicité éternelle !

II. *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ*, disoit (2) saint Paul. C'est avec le Sauveur que nous som-

(1) II Cor. 4, v. 17. (2) Gal. 2, v. 19.

mes attachés à la croix, et c'est lui qui nous y attache par sa grace. C'est à cause de Jésus que nous ne voulons point quitter la croix, parcequ'il est inséparable d'elle. Ô corps adorable et souffrant avec qui nous ne faisons plus qu'une seule et même victime! en me donnant votre croix, donnez-moi votre esprit d'amour et d'abandon; faites que je pense moins à mes souffrances qu'au bonheur de souffrir avec vous. Qu'est-ce que je souffre que vous n'ayez souffert? ou plutôt, qu'est-ce que je souffre si j'ose me comparer à vous? Ô homme lâche! tais-toi, regarde ton maître, et rougis. Seigneur, faites que j'aime, et je ne craindrai plus la croix. Alors si je souffre encore des choses dures et douloureuses, du moins je n'en souffrirai plus que je ne veuille bien souffrir.

XI. JOUR.

Sur la douceur et l'humilité.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.
Matth. 11, *v.* 19.

I. Ô Jésus, c'est vous qui me donnez cette leçon de douceur et d'humilité. Tout autre qui voudroit me l'apprendre me révolteroit. Je trouverois par-tout de l'imperfection, et mon orgueil ne manqueroit pas de s'en prévaloir. Il faut donc que ce soit vous-même qui m'instruisiez. Mais que vois-je, ô mon cher maître ! vous daignez m'instruire par votre exemple. Quelle autorité ! je n'ai qu'à me taire, qu'à adorer, qu'à me confondre, qu'à imiter. Quoi ! le Fils de Dieu descend du ciel sur la terre, prend un corps de boue, expire sur une croix pour me faire rougir de mon orgueil ! Celui qui est tout, s'anéantit ; et moi qui ne suis rien, je veux être, ou du moins je veux qu'on me croie tout ce que je ne suis pas ! Ô mensonge ! ô folie ! ô impudente vanité ! ô diabolique présomption ! Seigneur, vous ne me dites point, Soyez doux et humble ; mais vous dites que vous êtes doux et humble. C'est assez de savoir que vous l'êtes, pour conclure sur un tel exemple que nous devons l'être. Qui osera s'en dispenser après vous ? Sera-ce le pé-

cheur qui a mérité tant de fois par son ingratitude d'être foudroyé par votre justice?

II. Mon Dieu, vous êtes ensemble doux et humble, parceque l'humilité est la source de la véritable douceur. L'orgueil est toujours hautain, impatient, prêt à s'aigrir. Celui qui se méprise de bonne foi veut bien être méprisé. Celui qui croit que rien ne lui est dû ne se croit jamais maltraité. Il n'y a point de douceur véritable par tempérament: ce n'est que mollesse, indolence ou artifice. Pour être doux aux autres, il faut renoncer à soi-même. Vous ajoutez, ô mon Sauveur, *doux et humble de cœur.* Ce n'est pas un abaissement qui ne soit que dans l'esprit par réflexion; c'est un goût du cœur; c'est un abaissement auquel la volonté consent, et qu'elle aime pour glorifier Dieu; c'est une vue paisible de sa misere pour s'anéantir devant Dieu; c'est une destruction de toute confiance en son courage naturel, afin de ne devoir sa guérison qu'à Dieu seul. Voir sa misere et en être au désespoir, ce n'est pas être humble; c'est au contraire un dépit d'orgueil, qui est pire que l'orgueil même.

XII. JOUR.

Sur les défauts d'autrui.

Portez les fardeaux les uns des autres; c'est ainsi que vous accomplirez la loi de Jésus-Christ. *Gal. 6, v.* 22.

I. La charité ne va pas jusqu'à demander de nous que nous ne voyions jamais les défauts d'autrui; il faudroit nous crever les yeux : mais elle demande que nous évitions d'y être attentifs volontairement sans nécessité, et que nous ne soyons pas aveugles sur le bon, pendant que nous sommes si éclairés sur le mauvais. Il faut toujours nous souvenir de ce que Dieu peut faire, de moment à autre, de la plus vile et de la plus indigne créature; rappeller les sujets que nous avons de nous mépriser nous-mêmes; et enfin considérer que la charité embrasse même ce qu'il y a de plus bas. Elle voit, par la vue de Dieu, que le mépris qu'on a pour les autres a quelque chose de dur et de hautain qui éteint l'esprit de Jésus-Christ. La grace ne s'aveugle pas sur ce qui est méprisable; mais elle le supporte, pour entrer dans les secrets desseins de Dieu. Elle ne se laisse aller, ni aux dégoûts dédaigneux, ni aux impatiences naturelles. Nulle corruption ne l'étonne; nulle impuissance ne la rebute;

parcequ'elle ne voit par-tout, hors de lui, que néant et que péché.

II. De ce que les autres sont foibles, est-ce une bonne raison pour garder moins de mesures avec eux? Vous qui vous plaignez qu'on vous fait souffrir, croyez-vous ne faire souffrir personne? Vous qui êtes si choqué des défauts du prochain, vous imaginez-vous être parfait? Que vous seriez étonné, si tous ceux à qui vous pesez venoient tout-à-coup s'appesantir sur vous! Mais quand vous trouveriez votre justification sur la terre, Dieu qui sait tout et qui a tant de choses à vous reprocher, ne peut-il pas d'un seul mot vous confondre? et ne vous vient-il jamais dans l'esprit de craindre qu'il ne vous demande pourquoi vous n'exercez pas envers votre frere un peu de miséricorde, que lui, qui est votre maître, exerce si abondamment envers vous?

XIII. JOUR.

Sur l'unique nécessaire.

Vous vous empressez, et vous vous troublez de beaucoup de choses; une seule est nécessaire. *Luc*, 10, *v.* 41, 42.

I. Nous croyons avoir mille affaires, et nous n'en avons qu'une. Si celle-là se fait, toutes les autres se trouveront faites : si elle manque, toutes les autres, quelque succès qu'elles semblent avoir, tomberont en ruine. Pourquoi donc tant partager son cœur et ses soins? Ô unique affaire que j'aie sur la terre, vous aurez désormais mon unique attention! Au rayon de la lumiere de Dieu, je ferai à chaque moment sans inquiétude, selon les forces qu'il me donnera, ce que sa providence me présentera à faire. J'abadonnerai le reste, parceque le reste n'est pas mon œuvre.

II. *Pere,* [1] *j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire.* Chacun de nous doit se mettre en état d'en dire autant, au jour où il faudra rendre compte. Je dois regarder ce qui se présente à faire chaque jour selon l'ordre de Dieu, comme l'ouvrage dont Dieu me charge, et m'y appliquer d'une maniere digne de Dieu, c'est-à-dire avec exactitude et avec paix. Je

(1) Joan, 17, v. 4.

ne négligerai rien ; je ne me passionnerai sur rien ; car il est dangereux, ou de faire l'œuvre de Dieu avec négligence, ou de se l'approprier par amour-propre et par un faux zele. Alors on fait ses actions par son esprit particulier ; on les fait mal, on se pique, on s'échauffe, on veut réussir. La gloire de Dieu est le prétexte qui cache l'illusion. L'amour-propre déguisé en zele se contriste et se dépite s'il ne peut réussir. Ô Dieu, donnez-moi la grace d'être fidele dans l'action et indifférent dans le succès. Mon unique affaire est de vouloir votre volonté, et de me recueillir en vous, au milieu même de ce que fais : la vôtre est de donner à mes foibles efforts tel fruit qu'il vous plaira ; aucun, si vous ne voulez.

XIV. JOUR.

Sur la préparation à la mort.

Insensé, cette nuit on va te redemander ton ame. Pour qui sera ce que tu as amassé? *Luc, 12, v. 20.*

I. Rien n'est si terrible que la mort pour ceux qui sont attachés à la vie. Il est étrange que tant de siecles passés ne nous fassent pas juger solidement du présent et de l'avenir, et ne nous désabusent pas. Nous sommes infatués du monde, comme s'il ne devoit jamais finir. La mémoire de ceux qui jouent aujourd'hui les plus grands rôles sur la scene périra avec eux. Dieu permet que tout se perde dans l'abîme d'un profond oubli, et les hommes plus que tout le reste. Les pyramides d'Égypte se voient encore, sans qu'on sache le nom de celui qui les a faites. Que faisons-nous donc sur la terre? à quoi servira la plus douce vie, si par des mesures sages et chrétiennes elle ne nous conduit pas à une plus douce et plus heureuse mort?

II. *Soyez*[1] *prêts, parcequ'à l'heure que vous n'y pensez pas, le fils de l'homme viendra.* Cette parole nous est adressée personnellement, en quelque âge et

(1) Matth. 24, v. 44.

en quelque rang que nous soyons. Cependant, jusqu'aux gens de bien, tous font des projets qui supposent une longue vie, lors même qu'elle va finir. Si dans l'extrémité d'une maladie incurable on espere encore la guérison, quelles espérances n'a-t-on pas en pleine santé! Mais d'où vient qu'on espere si opiniâtrément la vie? C'est qu'on l'aime avec passion. Et d'où vient qu'on veut tant éloigner la mort? C'est qu'on n'aime point le royaume de Dieu, ni les grandeurs du siecle futur. Ô hommes pesants de cœur, qui ne peuvent s'élever au-dessus de la terre, où, de leur propre aveu, ils sont misérables! La véritable maniere de se tenir prêt pour le dernier moment, c'est de bien employer tous les autres, et d'attendre toujours celui-là.

XV. JOUR.

Sur les espérances éternelles.

L'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. *I Cor.* 2, *v.* 9.

I. Quelle proportion entre ce que nous faisons sur la terre et ce que nous espérons dans le ciel ? Les premiers chrétiens se réjouissoient sans cesse, à la vue de leur espérance ; à tous moments ils croyoient voir le ciel ouvert ; les croix, les infamies, les supplices, les morts cruelles, rien n'étoit capable de les rebuter ; ils connoissoient la libéralité infinie qui doit payer de telles douleurs ; ils ne croyoient jamais assez souffrir ; ils étoient transportés de joie, lorsqu'ils étoient jugés dignes de quelque profonde humiliation : et nous, ames lâches, nous ne savons point souffrir, parceque nous ne savons pas espérer ; nous sommes accablés par les moindres croix, et souvent même par celles qui nous viennent de notre orgueil, de notre imprudence et de notre délicatesse !

II. *Ceux qui sement dans les larmes recueilleront dans la joie*[1]. Il faut semer pour recueillir. Cette vie est destinée pour semer : nous jouirons dans l'autre

(1) Ps. 125, v. 5.

du fruit de nos travaux. L'homme terrestre, lâche et impatient, voudroit recueillir avant que d'avoir semé. Nous voulons que Dieu nous console, et qu'il applanisse les voies pour nous mener à lui. Nous voudrions le servir, pourvu qu'il nous en coûtât peu. Espérer beaucoup, et ne souffrir guere, c'est à quoi tend l'amour-propre. Aveugles que nous sommes, ne verrons-nous jamais que [1] le royaume du ciel souffre violence, et qu'il n'y a que les ames violentes et courageuses pour se vaincre qui soient dignes de le conquérir? Pleurons donc ici bas, puisque [2] bienheureux ceux qui pleurent, et malheureux ceux qui rient! Malheur à ceux qui ont leur consolation en ce monde! viendra le temps où ces vaines joies seront confondues. Le monde pleurera à son tour; Dieu essuiera toutes les larmes de nos yeux [3].

(1) Matth. 11, v. 12.

(2) Matth. 5, v. 5. Luc, 6, v. 25.

(3) Apoc. 21, v. 4.

XVI. JOUR.

Sur notre pain quotidien.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.
Luc, 11, v. 3.

I. Quel est-il ce pain, ô mon Dieu? Ce n'est pas seulement le soutien que votre providence nous donne pour les nécessités de la vie; c'est encore cette nourriture de vérité que vous donnez chaque jour à l'ame; c'est un pain qui nourrit pour la vie éternelle, qui fait croître, et qui rend l'ame robuste dans les épreuves de la foi. Vous le renouvellez chaque jour. Vous donnez au-dedans et au-dehors précisément ce qu'il faut à l'ame pour s'avancer dans la vie de la foi et dans le renoncement à elle-même. Je n'ai donc qu'à manger ce pain, et qu'à recevoir en esprit de sacrifice tout ce que vous me donnerez d'amer dans les choses extérieures et dans le fond de mon cœur; car tout ce qui m'arrivera dans le cours de la journée est mon pain quotidien, pourvu que je ne refuse pas de le prendre de votre main et de m'en nourrir.

II. La faim est ce qui donne le goût aux aliments, et ce qui nous les rend utiles. Que n'avons-nous faim et soif de la justice! Pourquoi nos ames ne sont-elles

pas affamées et altérées comme nos corps? Un homme qui est dégoûté et qui ne peut recevoir les aliments, est malade. C'est ainsi que notre ame languit en ne recherchant, ni le rassasiement, ni la nourriture qui vient de Dieu. L'aliment de l'ame est la vérité et la justice. Connoître le bien, s'en remplir, s'y fortifier; voilà le pain spirituel, le pain céleste qu'il faut manger. Mangeons-en donc; ayons-en faim. Soyons devant Dieu comme des pauvres qui mendient et qui attendent un peu de pain. Sentons notre foiblesse et notre défaillance : malheureux, si nous en perdons le sentiment! Lisons, prions avec cette faim de nourrir nos ames, avec cette soif ardente de nous désaltérer de l'eau qui rejaillit jusques dans le ciel. Il n'y a qu'un grand et continuel desir de l'instruction qui nous rend dignes de découvrir les merveilles de la loi de Dieu. Chacun reçoit ce pain sacré, selon la mesure de son desir; et par-là on se dispose à recevoir souvent et saintement le pain substantiel de l'eucharistie, non seulement corporellement, comme font plusieurs, mais avec l'esprit qui conserve et qui augmente la vie.

XVII. JOUR.

Sur la paix de l'ame.

Je vous laisse ma paix; je vous donne ma paix, non comme le monde la donne. *Joan.* 14, *v.* 27.

I. Tous les hommes cherchent la paix; mais ils ne la cherchent pas où elle est. La paix que fait espérer le monde est aussi différente et aussi éloignée de celle qui vient de Dieu, que Dieu lui-même est différent et éloigné du monde : ou plutôt le monde promet la paix; mais il ne peut la donner. Il présente des plaisirs qui passent; mais ces plaisirs ne valent pas ce qu'ils coûtent. Jésus-Christ seul peut mettre l'homme en paix. Il nous met d'accord avec nous-mêmes, guérit nos passions et regle nos desirs; il console par l'espérance des biens éternels; il donne la joie du Saint-Esprit; il fait goûter cette joie intérieure dans la peine même; et comme la source qui la produit est intarissable, et que le fond de l'ame où elle réside est inaccessible à toute la malignité des hommes, elle devient pour le juste un trésor que personne ne peut lui ravir.

II. La vraie paix n'est que dans la possession de Dieu, et la possession de Dieu ici bas ne se trouve que

dans la soumission à la foi et l'obéissance à sa loi. Elles entretiennent au fond du cœur un amour pur et sans mélange. Éloignez de vous tous les objets défendus ; retranchez tous les desirs sans rapport à Dieu ; bannissez tout empressement et toute inquiétude ; ne desirez que Dieu ; ne cherchez que Dieu : et vous goûterez la paix ; vous la goûterez malgré le monde. Qu'est-ce qui vous trouble ? La pauvreté, les mépris, les mauvais succès, les croix intérieures et extérieures ? Regardez tout cela dans la main de Dieu comme de véritables faveurs qu'il distribue à ses amis, et dont il daigne vous faire part : alors le monde changera de face pour vous, et rien ne vous ôtera votre paix.

XVIII. JOUR.

Sur les joies trompeuses.

J'ai regardé les ris comme un songe, et j'ai dit à la joie : Pourquoi me trompez-vous? *Eccl.* 2, *v.* 2.

I. Le monde se réjouit comme les malades qui sont en délire, ou comme ceux qui rêvent agréablement en dormant. On n'a garde de trouver de la solidité, quand on ne s'attache qu'à une peinture vaine, à une image creuse, à une ombre qui fuit, à une figure qui passe. On ne se réjouit qu'à cause qu'on se trompe; qu'à cause qu'on croit posséder beaucoup, lors même qu'on ne possede rien. Au réveil de la mort, on se trouvera les mains vuides, et on sera honteux de sa joie. Malheur donc à ceux qui ont en ce monde une fausse consolation qui les exclut de la véritable! Disons sans cesse à la joie vaine et évaporée que le siecle inspire : *Pourquoi me trompez-vous* si grossièrement? Rien n'est digne de nous donner la joie, que notre bienheureuse espérance. Tout le reste qui n'est pas fondé là-dessus, n'est qu'un songe.

II. *Celui*[1] *qui boira de cette eau, aura encore soif.* Plus on boit des eaux corrompues du siecle, plus

(1) Joan. 4, v. 13.

on est altéré. A mesure qu'on se plonge dans le mal, à mesure il naît des desirs inquiets dans le cœur. La possession des richesses ne fait qu'irriter la soif. L'avarice et l'ambition sont plus mécontentes de ce qu'elles n'ont pas encore, qu'elles ne sont satisfaites de tout ce qu'elles possedent. La jouissance des plaisirs ne fait qu'amollir l'ame ; elle la corrompt ; elle la rend insatiable. Plus on se relâche, plus on veut se relâcher. Il est plus facile de retenir son cœur dans un état de ferveur et de pénitence, que de le ramener, ou de le contenir, lorsqu'il est une fois dans la pente du plaisir et du relâchement. Veillons donc sur nous-mêmes. Gardons-nous de boire d'une eau qui augmenteroit notre soif. Conservons notre cœur avec précaution, de peur que le monde et ses vaines consolations ne le séduisent, et ne lui laissent à la fin que le désespoir de s'être trompé.

XIX. JOUR.

Sur les saintes larmes.

Bienheureux ceux qui pleurent, parcequ'ils seront consolés!
Matth. 5, v. 5.

I. Quel nouveau genre de larmes! dit saint Augustin: elles rendent heureux ceux qui les versent. Leur bonheur consiste à s'affliger, à gémir de la corruption du monde qui nous environne, des pieges dont nous sommes entourés, du fonds inépuisable de corruption qui est au milieu de notre cœur. C'est un grand don de Dieu, que de craindre de perdre son amour, que de craindre de s'écarter de la voie étroite. C'est le sujet des larmes des saints. Quand on est en danger de perdre ce que l'on possede de plus précieux, et de se perdre soi-même, il est difficile de se réjouir. Quand on ne voit que vanité, qu'égarement, que scandale, qu'oubli et que mépris du Dieu qu'on aime, il est impossible de ne pas s'affliger. Pleurons donc à la vue de tant de sujets de larmes: notre tristesse réjouira Dieu. C'est Dieu lui-même qui nous l'inspire; c'est son amour qui fait couler nos larmes: il viendra lui-même les essuyer.

II. On entend Jésus-Christ qui dit, [1] *Malheur à vous qui riez!* et on veut rire. On l'entend dire, *Malheur à vous, riches, qui avez votre consolation en ce monde!* et on recherche toujours les richesses. Il dit, *Heureux ceux qui pleurent!* et on ne craint rien tant que de pleurer. Il faut pleurer ici-bas, non seulement les dangers de notre condition, mais tout ce qui est vain et déréglé. Pleurons sur nous et sur le prochain. Tout ce que nous voyons au-dedans et au-dehors n'est qu'affliction d'esprit, que tentation et que péché. Tout mérite des larmes. Le vrai malheur est d'aimer ces choses si peu dignes d'être aimées. Que de raisons de pleurer! C'est le mieux qu'on puisse faire. Heureuses larmes que la grace opere, qui nous dégoûtent des choses passageres, et qui font naître en nous le desir des biens éternels!

---

(1) Luc, 6, v. 21, 24, 25.

XX. JOUR.

Sur la prudence du siecle.

La prudence de la chair est la mort. *Rom.* 8, *v.* 6.

I. La prudence des enfants du siecle est grande, puisque Jésus-Christ nous en assure dans l'évangile; et elle est même souvent plus grande que celle des enfants de Dieu : mais il se trouve en elle, malgré tout ce qu'elle a d'éclatant et de spécieux, un effroyable défaut; c'est qu'elle donne la mort à tous ceux qui la prennent pour la regle de leur vie. Cette prudence tortueuse et féconde en subtilités est ennemie de celle de Dieu, qui marche toujours dans la droiture et dans la simplicité. Mais que servent aux prudents du siecle tous leurs talents, puisqu'à la fin ils se trouvent pris dans leurs propres pieges? L'apôtre saint Jacques donne à cette prudence le nom de [1] *terrestre*, d'*animale* et de *diabolique ; terrestre*, parcequ'elle borne ses soins à l'acquisition et à la possession des biens de la terre; *animale*, parcequ'elle n'aspire qu'à fournir aux hommes tout ce qui flatte leurs passions, et à les plonger dans les plaisirs des sens; *diabolique*, parcequ'ayant tout l'esprit et toute la pénétration du démon, elle en a toute la malice. Avec elle, on s'imagine tromper tous les autres, et on ne trompe que soi-même.

(1) Jacq. 3, v. 15.

II. Aveugles donc tous ceux qui se croient sages, et qui ne le sont pas de la sagesse de Jésus-Christ, seule digne du nom de sagesse! Ils courent, dans une profonde nuit, après des fantômes. Ils sont comme ceux qui, dans un songe, pensent être éveillés, et qui s'imaginent que tous les objets du songe sont réels. Ainsi sont abusés tous les grands de la terre, tous les sages du siecle, tous les hommes enchantés par les faux plaisirs. Il n'y a que les enfants de Dieu qui marchent aux rayons de la pure vérité. Qu'est-ce qu'ont devant eux les hommes pleins de leurs pensées vaines et ambitieuses? Souvent la disgrace; toujours la mort, le jugement de Dieu et l'éternité. Voilà les grands objets qui s'avancent et qui viennent au-devant de ces hommes profanes: cependant ils ne les voient pas. Leur politique prévoit tout, excepté la chûte et l'anéantissement inévitable de tout ce qu'ils cherchent. Ô insensés! quand ouvrirez-vous les yeux à la lumiere de Jésus-Christ, qui vous découvriroit le néant de toutes les grandeurs d'ici bas?

XXI. JOUR.

Sur la confiance en Dieu.

Il vaut mieux mettre sa confiance dans le Seigneur, que de la mettre dans l'homme. *Ps.* 117, *v.* 8.

Vous vous confiez tous les jours à des amis foibles, à des hommes inconnus, à des domestiques infideles; et vous craignez de vous fier à Dieu. La signature d'un homme public vous met en repos sur votre bien; et l'évangile éternel ne vous rassure pas. Le monde vous promet, et vous le croyez : Dieu vous jure, et vous avez de la peine à le croire. Quelle honte pour lui! quel malheur pour vous! Rétablissons tout dans l'ordre. Faisons avec modération ce qui dépend de nous. Attendons sans bornes ce qui dépend de Dieu. Réprimons tout empressement, toute inquiétude déguisée sous le nom de raison ou de zele. Celui qui en use ainsi, s'établit en Dieu, et devient immobile comme la montagne de Sion.

II. La confiance pour le salut doit être encore plus élevée et plus ferme. [1] *Je puis tout en celui qui me fortifie.* Quand je croyois tout pouvoir, je ne pouvois rien; et maintenant qu'il me semble que je ne puis

(1) Phil. 4, v. 13.

rien, je commence à pouvoir tout. Heureuse impuissance qui me fait trouver en vous, ô mon Dieu, tout ce qui me manquoit en moi-même! Je me glorifie dans mon infirmité et dans les maux de la vie, puisqu'ils me désabusent du monde entier et de moi-même. Je dois m'estimer heureux d'être écrasé par une main si miséricordieuse, puisque c'est dans cet anéantissement que je serai revêtu de votre force, caché sous vos ailes, et environné de cette protection spéciale que vous étendez sur vos enfants humbles, qui n'attendent rien que de vous.

XXII. JOUR.

Sur la profondeur de la miséricorde de Dieu.

Qu'elle est grande la miséricorde du Seigneur ! C'est un asyle certain pour tous ceux qui se tournent vers elle. *Eccl.* 17, *v.* 28.

I. Que tardons-nous à nous jetter dans la profondeur de cet abîme ? Plus nous nous y perdrons avec une confiance pleine d'amour, plus nous serons en état de nous sauver. Donnons-nous à Dieu sans réserve, et ne craignons rien. Il nous aimera, et nous l'aimerons. Son amour, croissant chaque jour, nous tiendra lieu de tout le reste. Il remplira lui seul tout notre cœur, que le monde avoit enivré, agité, troublé, sans pouvoir jamais le remplir : il ne nous ôtera que ce qui nous rend malheureux : il ne nous fera mépriser que le monde que nous méprisons peut-être déja : il ne nous fera faire que la plupart des choses que nous faisons, mais que nous faisons mal ; au lieu que nous les ferons bien, en les rapportant à lui. Tout, jusqu'aux moindres actions d'une vie simple et commune, se tournera en consolation, en mérite et en récompense. Nous verrons en paix venir la mort ; elle sera changée pour nous en un commencement de vie immortelle. Bien loin de nous dépouiller, elle nous revêtira de tout, comme [1] dit saint Paul ; et alors nous verrons la profondeur des

(1) II Ép. aux Cor. 5, v. 4.

miséricordes que Dieu a exercées sur notre ame.

II. Pensez devant Dieu aux effets de cette miséricorde infinie, à ceux que vous avez déja éprouvés, aux lumieres que Jésus-Christ vous a données, aux bons sentiments qu'il vous a inspirés, aux péchés qu'il vous a pardonnés, aux pieges du siecle dont il vous a garanti, aux secours extraordinaires qu'il vous a ménagés. Tâchez de vous attendrir par le souvenir de toutes ces marques précieuses de sa bonté. Ajoutez-y la pensée des croix dont il vous a chargé pour vous sanctifier; car ce sont encore des richesses qu'il a tirées de la profondeur de ses trésors, et vous devez les regarder comme des témoignages signalés de son amour. Que la reconnoissance du passé vous inspire de la confiance pour l'avenir. Soyez persuadée, ame timide, qu'il vous a trop aimée pour ne pas vous aimer encore. Ne vous défiez pas de lui, mais seulement de vous-même. Souvenez-vous qu'il est, comme dit l'apôtre [1], *le pere des miséricordes, et le Dieu de toute consolation.* Il sépare quelquefois ces deux choses; la consolation se retire, mais la miséricorde demeure toujours; il vous a ôté ce qu'il avoit de doux et de sensible dans sa grace, parceque vous aviez besoin d'être humiliée, et d'être punie d'avoir cherché ailleurs de vaines consolations. Ce châtiment est encore une nouvelle profondeur de sa divine miséricorde.

(1) II Cor. 1, v. 3.

XXIII. JOUR.

Sur la douceur du joug de Jésus-Christ.

Mon joug est doux et mon fardeau est léger. *Matth.* 11, *v.* 30.

I. Que le nom de joug ne nous effraie point. Nous en portons le poids; mais Dieu le porte avec nous, et plus que nous, parceque c'est un joug qui doit être porté par deux, et que c'est le sien, et non pas le nôtre. Jésus-Christ fait aimer ce joug. Il l'adoucit par le charme intérieur de la justice et de la vérité. Il répand ses chastes délices sur les vertus, et dégoûte des faux plaisirs. Il soutient l'homme contre lui-même, l'arrache à sa corruption originelle, et le rend fort malgré sa foiblesse. Ô homme de peu de foi, que craignez-vous? Laissez faire Dieu : abandonnez-vous à lui. Vous souffrirez; mais vous souffrirez avec amour et avec paix. Vous combattrez; mais vous remporterez la victoire; et Dieu lui-même, après avoir combattu en votre faveur, vous couronnera de sa propre main. Vous pleurerez; mais vos larmes seront douces, et Dieu lui-même viendra avec complaisance les essuyer. Vous n'aurez plus la permission de vous abandonner à vos passions tyranniques; mais en sacrifiant librement votre liberté, vous en retrouverez une autre inconnue au monde, et plus précieuse que toute la puissance des rois.

II. Quel aveuglement de craindre de trop s'engager avec Dieu! Plongeons-nous dans son sein. Plus on l'aime, plus on aime aussi tout ce qu'il nous fait faire. C'est cet amour qui nous console de nos pertes, qui adoucit nos croix, qui nous détache de tout ce qu'il est dangereux d'aimer, qui nous préserve de mille poisons, qui nous montre une miséricorde bienfaisante au travers de tous les maux que nous souffrons, qui nous découvre dans la mort même une gloire et une félicité éternelle. Comment pouvons-nous craindre de nous remplir trop de lui? Est-ce un malheur d'être déchargé du joug pesant du monde, et de porter le fardeau léger de Jésus-Christ? Craignons-nous d'être trop heureux, trop délivrés de nous-mêmes, des caprices de notre orgueil, de la violence de nos passions, et de la tyrannie du siecle trompeur?

XXIV. JOUR.

Sur la fausse liberté.

Où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté. *I Cor.* 3, *v.* 17.

I. L'amour de la liberté est une des plus dangereuses passions du cœur humain : et il arrive de cette passion comme de toutes les autres, elle trompe ceux qui la suivent, et au lieu de la liberté véritable elle leur fait trouver le plus dur et le plus honteux esclavage. Comment nommez-vous ce qui se passe dans le monde? Que n'avez-vous point à souffrir pour ménager l'estime de ces hommes que vous méprisez? Que ne vous en coûte-t-il pas pour maîtriser vos passions quand elles vont trop loin, pour contenter celles à qui vous voulez céder, pour cacher vos peines, pour sauver des apparences embarrassantes et importunes? Est-ce donc là cette liberté que vous aimez tant, et que vous avez tant de peine à sacrifier à Dieu? Où est-elle? Montrez-la moi. Je ne vois partout que gêne, que servitude basse et indigne, que nécessité déplorable de se déguiser. On se refuse à Dieu, qui ne nous veut que pour nous sauver; et on se livre au monde, qui ne nous veut que pour nous tyranniser et pour nous perdre.

II. On s'imagine qu'on ne fait dans le monde que

ce qu'on veut, parcequ'on sent le goût de ses passions par lesquelles on est entraîné; mais compte-t-on les dégoûts affreux, les ennuis mortels, les mécomptes inséparables des plaisirs, les humiliations qu'on a à essuyer dans les places les plus élevées? Au-dehors tout est riant; au-dedans tout est plein de chagrin et d'inquiétude. On croit être libre, quand on ne dépend plus que de soi-même. Folle erreur! Y a-t-il un état où l'on ne dépende pas d'autant de maîtres qu'il y a de personnes à qui l'on a relation? Y en a-t-il un où l'on ne dépende pas encore davantage des fantaisies d'autrui, que des siennes propres? Tout le commerce de la vie n'est que gêne par la captivité des bienséances et par la nécessité de plaire aux autres. D'ailleurs nos passions sont pires que les plus cruels tyrans. Si on ne les suit qu'à demi, il faut à toute heure être aux prises avec elles, et ne respirer jamais un seul moment. Elles se trahissent; elles déchirent le cœur; elles foulent aux pieds les loix de l'honneur et de la raison, et ne disent jamais, c'est assez. Si on s'y abandonne tout-à-fait, où ce torrent menera-t-il? J'ai horreur de le penser. Ô mon Dieu, préservez-moi de ce funeste esclavage que l'insolence humaine n'a pas de honte de nommer une liberté. C'est en vous seul qu'on est libre. C'est votre vérité qui nous délivrera, et qui nous fera éprouver que vous servir, c'est régner.

XXV. JOUR.

Sur la détermination entière à être à Dieu.

Seigneur, que voulez-vous que je fasse? *Act.* 9, *v.* 6.

I. C'est ce que disoit saint Paul, renversé miraculeusement et converti par la grace du Sauveur qu'il persécutoit. Hélas! combien l'avons-nous persécuté par nos infidélités, par nos humeurs, par nos passions qui ont troublé l'ouvrage de sa miséricorde dans notre cœur! Enfin il nous a renversés par la tribulation; il a écrasé notre orgueil; il a confondu notre prudence charnelle; il a consterné notre amour propre. Disons-lui donc avec un acquiescement entier : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Jusqu'ici je ne m'étois tourné vers vous qu'imparfaitement; j'avois usé de mille remises, et j'avois tâché de sauver et d'emporter du débris de ma conversion tout ce qu'il m'avoit été possible: mais présentement je suis prêt à tout, et vous allez devenir le maître absolu de mon cœur et de ma conduite.

II. Il ne suffit pas que l'offre soit universelle : ce ne seroit rien faire, si elle demeuroit vague et incertaine, sans descendre au détail et à la pratique. Il y a trop long-temps, dit saint Augustin, que nous traî-

nons une volonté vague et languissante pour le bien. Il ne coûte rien de vouloir être parfait, si on ne fait rien pour la perfection. Il faut la vouloir plus que toutes les choses temporelles les plus cheres et les plus vivement poursuivies; il ne faut pas vouloir faire moins pour Dieu, que l'on n'a fait pour le monde. Sondons notre cœur. Suis-je déterminé à sacrifier à Dieu mes amitiés les plus fortes, mes habitudes les plus enracinées, mes inclinations dominantes, mes plus agréables amusements?

XXVI. JOUR.

Sur la capitulation qu'on voudroit faire avec Dieu.

Jusques à quand clocherez-vous de deux côtés? *III*, *Rois* 18, *v.* 21. Nul ne peut servir deux maîtres. *Matth. VI*, *v.* 24.

I. On sait bien qu'il faut servir Dieu et l'aimer, si on veut être sauvé ; mais on voudroit bien ôter de son service et de son amour tout ce qu'il y a d'onéreux, et n'y laisser que ce qu'il y a d'agréable. On voudroit le servir, à condition de ne lui donner que des paroles et des cérémonies, et encore des cérémonies courtes, dont on est bientôt lassé et ennuyé. On voudroit l'aimer, à condition qu'on aimeroit avec lui, et peut-être plus que lui, tout ce qu'il n'aime point et qu'il condamne dans les vanités mondaines. On voudroit l'aimer, à condition de ne diminuer en rien cet aveugle amour de nous-mêmes qui va jusqu'à l'idolâtrie, et qui fait qu'au lieu de nous rapporter à Dieu comme à celui pour qui nous sommes faits, on veut au contraire rapporter Dieu à soi, et ne le rechercher que comme une ressource qui nous console quand les créatures nous manqueront. On voudroit le servir et l'aimer, à condition qu'il sera permis d'avoir honte de son amour, de s'en cacher comme d'une foiblesse, de rougir de lui comme d'un ami indigne d'être aimé, de ne lui

donner que quelque extérieur de religion pour éviter le scandale, et de vivre à la merci du monde pour ne rien donner à Dieu qu'avec la permission du monde même. Quel service et quel amour !

II. Dieu n'admet point d'autre pacte avec nous que celui qui a rapport à notre premiere alliance dans le baptême, où nous avons promis de renoncer à tout pour être à lui, et au premier commandement de sa loi, où il exige sans réserve tout notre cœur, tout notre esprit et toutes nos forces. Peut-on en effet aimer Dieu de bonne foi, et avoir tant d'égards pour le monde son ennemi, auquel il a donné de si terribles malédictions ? Peut-on aimer Dieu, et craindre de le trop connoître, de peur d'avoir trop de choses à lui sacrifier ? Peut-on aimer Dieu, et se contenter de ne l'outrager pas, sans se mettre en peine de lui plaire, de le glorifier, et de lui témoigner courageusement, dans les occasions qui se présentent tous les jours, l'ardeur et la sincérité de son amour ? Dieu ne met ni bornes ni réserves en se donnant à nous ; et nous voudrions en apporter mille avec lui. Est-il sur la terre des créatures assez viles pour se contenter d'être aimées de nous comme nous n'avons pas honte de vouloir que Dieu se contentât d'être aimé ?

XXVII. JOUR.

Sur le bon emploi du temps.

Faisons le bien pendant que nous en avons le temps. Une nuit viendra pendant laquelle personne ne peut agir. *Gal.* 6, *v.* 10; *Jean* 9, *v.* 4.

I. Le temps est précieux ; mais on n'en connoît pas le prix : on le connoîtra quand il n'y aura plus lieu d'en profiter. Nos amis nous le demandent comme si ce n'étoit rien ; et nous le donnons de même. Souvent il nous est à charge ; nous ne savons qu'en faire et nous en sommes embarrassés. Un jour viendra qu'un quart-d'heure nous paroîtra plus estimable et plus desirable que toutes les fortunes de l'univers. Dieu, libéral et magnifique dans tout le reste, nous apprend, par la sage économie de sa providence, combien nous devrions être circonspects sur le bon usage du temps, puisqu'il ne nous en donne jamais deux instants ensemble, et qu'il ne nous accorde le second qu'en retirant le premier, et qu'en retenant le troisieme dans sa main avec une entiere incertitude si nous l'aurons. Le temps nous est donné pour ménager l'éternité : et l'éternité ne sera pas trop longue pour regretter la perte du temps, si nous en avons abusé.

II. Toute notre vie est à Dieu aussi bien que tout notre cœur. L'un et l'autre ne sont pas trop pour lui. Il ne nous les a donnés que pour l'aimer et pour le servir. Ne lui en dérobons rien. Nous ne pouvons pas à tous moments faire de grandes choses; mais nous en pouvons toujours faire de convenables à notre état. Se taire, souffrir, prier quand nous ne sommes pas obligés d'agir extérieurement, c'est beaucoup offrir à Dieu. Un contre-temps, une contradiction, un murmure, une importunité, une parole injuste reçue et soufferte dans la vue de Dieu, valent bien une demi-heure d'oraison; et on ne perd pas le temps, quand, en le perdant, on pratique la douceur et la patience. Mais pour cela il faut que cette perte soit inévitable et que nous ne nous la procurions pas par notre faute. Ainsi réglez vos jours, et rachetez le temps [1], comme dit S. Paul, en fuyant le monde, et en abandonnant au monde des biens qui ne valent pas le temps qu'ils nous ôtent. Quittez les amusements, les correspondances inutiles, les épanchements de cœur qui flattent l'amour-propre, les conversations qui dissipent l'esprit et qui ne conduisent à rien. Vous trouverez du temps pour Dieu; et il n'y en a de bien employé que celui qui est employé pour lui.

(1) Éphés. 5, v. 16.

XXVIII. JOUR.

Sur la présence de Dieu.

Marchez en ma présence et soyez parfait. *Gen.* 17, *v.* 1.

I. Voilà, Seigneur, ce que vous disiez au fidele Abraham : et en effet qui marche en votre présence est dans la voie de la perfection. On ne s'écarte de cette voie sainte qu'en vous perdant de vue et qu'en cessant de vous voir en tout. Hélas ! où vais-je lorsque je ne vous vois plus, vous qui êtes ma lumiere et le terme unique où doivent tendre tous mes pas ? Vous regarder dans toutes les démarches que l'on fait, c'est le moyen de ne s'égarer jamais. Ô foi lumineuse au milieu des ténebres qui nous environnent ! Ô regard plein de confiance et d'amour qui conduisez l'homme à la perfection ! Ô Dieu, je ne vois que vous ; c'est vous seul que je cherche et que je considere dans tout ce que mes yeux semblent regarder ! L'ordre de votre providence est ce qui attire mon attention. Mon cœur ne veille que pour vous dans la multitude des affaires, des devoirs et des pensées qui m'occupent, parcequ'elles ne m'occupent que pour obéir à vos ordres : ainsi je tâche de réunir toute mon attention en vous, ô souverain et unique objet de mon cœur, lors même que je suis obligé de

partager mes soins selon les loix de votre divine volonté. Hé! que pourrois-je regarder dans ces viles créatures, si vous cessiez de m'y appliquer et si je cessois de vous y voir?

Je tiendrai mes yeux levés vers les montagnes saintes, d'où j'attends toute ma force et tout mon secours. *Ps.* 120, *v.* 1.

II. C'est en vain que je m'appliquerois uniquement à regarder à mes pieds pour me délivrer des pieges innombrables qui m'environnent. Le danger vient d'en bas; mais la délivrance ne peut venir que d'en haut: c'est là que mes yeux s'élevent pour vous voir. Tout est piege pour moi sur la terre, le dedans et le dehors. Tout est piege, Seigneur, sans vous. C'est vers vous seul que se portent mes yeux et mon cœur. Je ne veux voir que vous. Je n'espere qu'en vous. Mes ennemis m'assiegent sans cesse. Ma propre foiblesse m'effraie. Mais vous avez vaincu le monde pour vous et pour moi; et votre force toute-puissante soutiendra mon infirmité.

XXIX. JOUR.

Sur l'amour que Dieu a pour nous.

Je vous ai aimé d'un amour éternel. *Jérém.* 31, *v.* 3.

I. Dieu n'a pas attendu que nous fussions quelque chose pour nous aimer : avant tous les siecles et avant même que nous eussions l'être que nous possédons, il pensoit à nous et il n'y pensoit que pour nous faire du bien. Ce qu'il avoit médité dans l'éternité il l'a exécuté dans le temps. Sa main bienfaisante a répandu sur nous toutes sortes de biens : nos infidélités mêmes, ni nos ingratitudes, presque aussi nombreuses que ses faveurs, n'ont pu encore tarir la source de ses dons, ni arrêter le cours de ses graces. Ô amour sans commencement qui m'avez aimé durant des siecles infinis et lors même que je ne pouvois le ressentir ni le reconnoître ! Ô amour sans mesure, qui m'avez fait ce que je suis, qui m'avez donné ce que j'ai, et qui m'en promettez encore infiniment davantage ! Ô amour sans interruption et sans inconstance, que toutes les eaux ameres de mes iniquités n'ont pu éteindre ! Ai-je un cœur, ô mon Dieu, si je ne suis pas pénétré de reconnoissance et de tendresse pour vous ?

II. Mais que vois-je? Un Dieu qui se donne lui-même, après même avoir tout donné; un Dieu qui me vient chercher jusqu'où mon péché m'a fait descendre; un Dieu qui prend la forme d'un esclave pour me délivrer de l'esclavage de mes ennemis; un Dieu qui se fait pauvre pour m'enrichir; un Dieu qui m'appelle et qui court après moi quand je le fuis; un Dieu qui expire dans les tourments pour m'arracher des bras de la mort et pour me rendre une vie heureuse : et je ne veux souvent ni de lui ni de la vie qu'il me présente ! Pour qui prendroit-on un homme qui aimeroit un autre homme comme Dieu nous aime? Et de quels anathêmes [1] ne se rend pas digne, après cela, celui qui n'aimera pas le Seigneur Jésus ?

---

(1) I. Cor. 16, v. 22.

XXX. JOUR.

Sur l'amour que nous devons avoir pour Dieu.

Qu'ai-je à desirer dans le ciel, et que puis-je aimer sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu? *Ps.* 72, *v.* 25.

I. Souvent, quand nous disons à Dieu que nous l'aimons de tout notre cœur, c'est un langage, c'est un discours sans réalité : on nous a appris à parler ainsi dans notre enfance, et nous continuons quand nous sommes grands, sans savoir ce que nous disons. Aimer Dieu, c'est n'avoir point d'autre volonté que la sienne, c'est observer fidèlement sa sainte loi, c'est avoir horreur du péché. Aimer Dieu, c'est aimer ce que Jésus-Christ a aimé, la pauvreté, les humiliations, les souffrances; c'est haïr ce que Jésus-Christ a haï, le monde, la vanité, nos passions. Peut-on croire qu'on aime un objet auquel on ne voudroit pas ressembler? Aimer Dieu, c'est s'entretenir volontiers avec lui, c'est desirer d'aller à lui, c'est soupirer et languir après lui. Ô le faux amour que celui qui ne se soucie pas de voir ce qu'il aime!

II. Le Sauveur est (1) venu apporter un feu divin sur la terre, et son desir est que ce feu brûle et con-

(1) Luc. 12, v. 49.

sume tout. Cependant les hommes vivent dans une froideur mortelle. Ils aiment un peu de métal, une maison, un nom, un titre en l'air, une chimere qu'ils appellent réputation. Ils aiment une conversation, un amusement qui leur échappe. Il n'y a que Dieu pour qui il ne leur reste point d'amour : tout s'épuise pour les créatures les plus méprisables. Ne voudrons-nous jamais goûter le bonheur de l'amour divin? Jusqu'à quand préférerons-nous d'aimer les créatures les plus empoisonnées? Ô Dieu! régnez sur nous malgré nos infidélités! Que le feu de votre amour éteigne tout autre feu! Que pouvons-nous voir d'aimable hors de vous que nous ne trouvions parfaitement en vous, qui êtes la source de tout bien? Accordez-nous la grace de vous aimer, et nous n'aimerons plus que vous, et nous vous aimerons éternellement.

XXXI. JOUR.

Sur les sentiments de l'amour divin.

O Dieu de mon cœur, ô Dieu mon partage pour jamais! *Ps.* 72, *v.* 26.

I. Peut-on vous connoître, ô mon Dieu, et ne vous pas aimer, vous qui surpassez en beauté, en vertu, en grandeur, en pouvoir, en bonté, en libéralité, en magnificence, en toutes sortes de perfections, et, ce qui m'est plus proche, en amour pour moi, tout ce que les esprits créés peuvent comprendre? Vous me permettez, c'est trop peu dire, vous m'ordonnez de vous aimer. Après cela, Seigneur, je ne me connois plus et je ne me possede plus. Ô amour sacré, qui avez blessé mon amour, et qui de vos propres traits vous êtes vous-même blessé pour moi; venez me guérir, ou plutôt venez rendre la blessure que vous m'avez faite encore plus profonde et plus vive. Séparez-moi de toutes les créatures; elles m'incommodent, elles m'importunent: vous seul me suffisez, et je ne veux plus que vous.

II. Quoi! il sera dit que les amants insensés de la terre porteront jusqu'à un excès de délicatesse et d'ardeur leurs folles passions; et on ne vous aimeroit que foiblement et avec mesure! Non, non, mon Dieu; il ne faut pas que l'amour profane l'emporte

sur l'amour divin. Faites voir ce que vous pouvez sur un cœur qui est tout à vous. L'accès vous en est ouvert, les ressorts vous en sont connus. Vous savez ce que votre grace est capable d'y exciter. Vous n'attendez que mon consentement et que l'acquiescement de ma liberté. Je vous donne mille et mille fois l'un et l'autre. Prenez tout : agissez en Dieu ; embrasez-moi ; consumez-moi. Foible et impuissante créature que je suis, je n'ai rien à vous donner que mon amour. Augmentez-le, Seigneur, et rendez-le plus digne de vous. Ô si j'étois capable de faire pour vous de grandes choses ! Ô si j'avois beaucoup à vous sacrifier ! Mais tout ce que je puis n'est rien. Soupirer, languir, aimer, et mourir pour aimer encore davantage, c'est désormais tout ce que je veux.

COURTES
MÉDITATIONS
SUR
DIFFÉRENTS SUJETS
TIRÉS DE L'ÉCRITURE SAINTE.

COURTES MÉDITATIONS SUR DIFFÉRENTS SUJETS TIRÉS DE L'ÉCRITURE SAINTE.

PREMIERE MÉDITATION.

De la vraie connoissance de l'Évangile.

Seigneur, à qui irons-nous, sinon à vous qui avez les paroles de la vie éternelle? *S. Jean, VI, v. 69.*

Nous ne connoissons pas assez l'évangile; et ce qui nous empêche de l'apprendre c'est que nous croyons le savoir. Nous en ignorons les maximes, nous n'en pénétrons point l'esprit: nous recherchons curieusement les paroles des hommes et nous négligeons celles de Dieu. Une parole de l'évangile est plus précieuse que tous les autres livres du monde ensemble; c'est la source de toute vérité. Avec quel amour, avec quelle foi, avec quelle adoration devrions-nous y écouter Jésus-Christ! Disons-lui donc désormais avec saint Pierre : *Seigneur, à qui irons-nous?* Un moment de recueillement, d'amour et de présence de Dieu, fait plus voir et entendre la vérité que tous les raisonnements des hommes.

II. MÉDITATION.

Du changement de la lumiere en ténebres.

Prenez donc garde que la lumiere qui est en vous ne soit que ténebres. *Luc, XI, v.* 35.

Il n'est pas étonnant que nos défauts nous défigurent aux yeux de Dieu. Mais que nos vertus mêmes ne soient souvent que des imperfections, c'est ce qui doit nous faire trembler. Souvent notre sagesse n'est qu'une politique charnelle et mondaine; notre modestie, qu'un extérieur composé et hypocrite pour garder les bienséances et nous attirer des louanges; notre zele, qu'un effet de l'humeur ou de l'orgueil; notre franchise, qu'une brusquerie; ainsi du reste. Avec quelle lâcheté sont exécutés en détail les sacrifices que nous faisons à Dieu, et qui paroissent les plus éclatants! Craignons que la lumiere se change en ténebres.

III. MÉDITATION.

Des pieges et de la tyrannie du monde.

Malheur au monde à cause de ses scandales! *Matth. XVIII, v.* 7.

Que volontiers, Seigneur, je répete cette terrible parole de Jésus-Christ votre fils et mon sauveur! Elle est terrible pour le monde à jamais réprouvé; mais elle est douce et consolante pour ceux qui vous aiment et qui le méprisent. Elle seroit pour moi un coup de foudre, si jamais je me rengageois contre vous dans la servitude du siecle. Ah! monde aveugle et injuste! tyran, tu flattes pour trahir; tu amuses pour donner le coup de la mort; tu ris, tu fais rire; tu méprises ceux qui pleurent; tu ne cherches qu'à enchanter les sens par une vaine joie qui se tourne en poison: mais tu pleureras éternellement, pendant que les enfants de Dieu seront consolés. Ô que je crains tes complaisances! Que je méprise tes mépris insensés!

IV. MÉDITATION.

Combien peu renoncent à l'amour du monde, qui est si digne de mépris.

N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde. *S. Jean, I, ch. II, v. 15.*

Que ces paroles ont d'étendue! Le monde est cette multitude aveugle et corrompue que Jésus-Christ maudit dans l'évangile, et pour laquelle il ne veut pas même prier en mourant. Chacun parle contre le monde, et chacun a pourtant le monde dans son cœur. Le monde n'est que l'assemblage des gens qui s'aiment eux-mêmes, et qui aiment les créatures sans rapport à Dieu. Nous sommes donc le monde nous-mêmes, puisqu'il ne faut pour cela que s'aimer, et que chercher dans les créatures ce qui n'est qu'en Dieu. Avouons que nous appartenons au monde, et que nous n'avons point l'esprit de Jésus-Christ. Quelle honte de renoncer en apparence au monde, et d'en conserver les sentiments! Jalousie pour l'autorité, amour pour la réputation qu'on ne mérite pas, dissipation dans les compagnies, recherche des commodités qui flattent la chair, lâcheté dans les exercices chrétiens, inapplication à étudier les vérités de l'évangile; voilà le monde.

Il vit en nous; et nous voulons vivre en lui, puisque nous desirons tant qu'on nous aime, et que nous craignons qu'on nous oublie. Heureux le saint apôtre [1] *pour qui le monde étoit crucifié, et qui l'étoit aussi pour le monde!*

---

(1) Gal. 6, v. 14.

V. MÉDITATION.

Sur la véritable paix.

Je vous donne la paix, non comme le monde la donne. *Jean, XIV, v.* 27.

Quel bonheur de savoir combien le monde est méprisable! C'est sacrifier à Dieu peu de chose, que de lui sacrifier ce fantôme. Qu'on est foible quand on ne le méprise pas autant qu'il le mérite! Qu'on est à plaindre quand on croit avoir beaucoup quitté en le quittant! Tout chrétien y a renoncé par son baptême : les personnes religieuses et retirées ne font donc que suivre cet engagement avec plus de précaution que les autres. C'est avoir cherché le port en fuyant la tempête. Le monde promet la paix, il est vrai, mais il ne la donne jamais; il cause quelques plaisirs passagers, mais ces plaisirs coûtent plus qu'ils ne valent. Jésus-Christ seul peut mettre l'homme en paix; il l'accorde avec lui-même; il soumet ses passions; il borne ses desirs; il le console par son amour; il lui donne la joie dans la peine même : ainsi cette joie ne peut lui être ôtée.

VI. MÉDITATION.

Que Jésus-Christ a refusé de prier pour le monde.

Je ne prie point pour le monde. *Jean*, *XVII*, *v.* 9.

Jésus-Christ mourant prie pour ses bourreaux et refuse de prier pour le monde. Que dois-je donc penser de ces hommes qu'on appelle honnêtes gens, et que j'ai appelés amis, puisque les persécuteurs et les meurtriers de Jésus-Christ lui sont moins odieux que ces hommes auxquels j'avois livré mon cœur ? Que puis-je attendre de ma foiblesse dans les compagnies où l'on se pique d'oublier Dieu, de traiter la piété de foiblesse, et de suivre tous ses desirs ? Puis-je croire que j'aime Dieu et que je ne rougisse point de son évangile, si j'aime tant la société de ses ennemis et si je crains de leur déplaire en témoignant que je crains Dieu? Ô Seigneur! soutenez-moi contre les torrents du monde ; rompez mes liens ; éloignez-moi des tabernacles des pécheurs ; unissez-moi avec ceux qui vous aiment!

VII. MÉDITATION.

Sur la fuite du monde.

Malheur au monde, à cause de ses scandales! *Matth. XVIII, v.* 7.

Le monde porte déja sur son front la condamnation de Dieu; et il ose s'ériger en juge pour décider de tout. On veut aimer Dieu, et on craint lâchement de déplaire au monde, son irréconciliable ennemi. Ô ame adultere et infidele à l'époux sacré! ne savez-vous pas que l'amitié du monde rend ennemi de Dieu? Malheur donc à ceux qui plaisent au monde, ce juge aveugle et corrompu!

Mais qu'est-ce que le monde? Est-ce un fantôme? Non; c'est cette foule d'amis profanes qui m'entretiennent tous les jours, qui passent pour honnêtes gens, qui ont de l'honneur, que j'aime et dont je suis aimé, mais qui ne m'aiment point pour Dieu. Voilà mes plus dangereux ennemis. Un ennemi déclaré ne tueroit que mon corps; ceux-ci ont tué mon ame. Voilà le monde, que je dois fuir avec horreur, si je veux suivre Jésus-Christ.

VIII. MÉDITATION.

Sur le même sujet.

Le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde. *Gal. VI*, *v.* 14.

Il ne suffit pas, selon l'apôtre, que le monde soit crucifié pour nous, il faut que nous le soyons aussi pour lui. On croit être bien loin du monde, parce-qu'on est dans une retraite; mais on parle le langage du monde; on en a les sentiments, les curiosités; on veut de la réputation, de l'amitié, de l'amusement; on a encore des idées de noblesse; on souffre avec répugnance les moindres humiliations. On veut bien, dit-on, oublier le monde; mais on ressent dans le fond de son cœur qu'on ne veut pas être oublié par lui. En vain cherche-t-on un milieu entre Jésus-Christ et le monde.

IX. MÉDITATION.

Que, dans la voie de la perfection, les premiers sont bien souvent atteints et devancés par les derniers.

Ceux qui étoient les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. *Luc, XIII, v.* 30.

Combien d'ames qui, dans une vie commune, auront atteint à la perfection, pendant que les épouses du Seigneur, comblées de graces, appelées à goûter la manne céleste, auront langui dans une vie lâche et imparfaite ! Combien de pécheurs qui, après avoir passé tant d'années dans l'égarement et dans l'ignorance de l'évangile, laisseront tout d'un coup derriere eux, par la ferveur de leur pénitence, les ames qui avoient goûté, dès leur plus tendre jeunesse, les dons du Saint-Esprit, et que Dieu avoit prévenues de ses plus douces bénédictions! Qu'il sera beau aux derniers de remporter ainsi la couronne, et d'être, par leur exemple, la condamnation des autres! Mais qu'il sera douloureux aux premiers de devenir les derniers, de se voir derriere ceux dont ils étoient autrefois le modele, de perdre leurs couronnes, et de les perdre pour quelques amusements qui les ont retardés! Je ne saurois voir le recueillement de certaines personnes qui vivent dans le monde, leur désintéressement, leur humilité, sans rou-

gir de voir combien nous, qui ne devrions être occupés que de Dieu, sommes dissipés, vains, et attachés à nos commodités temporelles. Hâtons-nous de courir, de peur d'être laissés derriere.

X. MÉDITATION.

De l'amour du prochain.

Soyez attentifs à vous aimer les uns les autres d'un amour fraternel. *I. Pierre, I, v.* 22.

Cet apôtre veut, par ces paroles, que notre charité soit toujours attentive pour ne pas blesser le prochain. Sans cette attention, la charité, qui est si fragile en cette vie, se perd bientôt. Un mot dit avec hauteur ou avec chagrin; un air sec ou dédaigneux, peut altérer des esprits foibles. Il faut ménager des créatures si cheres à Dieu, des membres si précieux de Jésus-Christ. Si vous manquez de cette attention, vous manquez aussi de charité; car on ne peut aimer sans s'appliquer à ce qu'on aime. Cette attention de charité doit remplir tout l'esprit et le cœur. *Paissez mes brebis.* Ces paroles de Jésus-Christ à S. Pierre sont dans un sens, pour chacun de nous, une exhortation à la cordialité les uns envers les autres.

XI. MÉDITATION.

Que nous sommes venus pour servir les autres.

Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir les autres. *Marc, X, v. 45.*

C'est ce que doivent dire toutes les personnes qui ont quelque autorité sur d'autres. C'est un pur ministere. Il faut effectivement servir ceux à qui l'on paroît commander, souffrir leurs imperfections, les redresser doucement et avec patience, les attendre dans les voies de Dieu, se faire tout à tous, se croire fait pour eux, s'humilier pour leur adoucir les corrections les plus nécessaires, ne se rebuter jamais, demander à Dieu le changement de leur cœur, qu'on ne peut point obtenir soi-même. Examinez-vous par rapport aux personnes qui vous sont commises et dont vous êtes chargé devant Dieu.

XII. MÉDITATION.

De la douceur et de l'humilité de cœur.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.
Math. XI, v. 29.

Il n'y avoit que le fils de Dieu qui pût nous faire cette divine leçon; lui qui, *étant égal à son pere, s'est anéanti* [1], comme dit S. Paul, *en prenant la forme et la condition d'un esclave.* Que n'a-t-il pas fait pour l'amour de nous? Que n'a-t-il pas souffert de nous, et que ne souffre-t-il pas encore? *Il a été mené* [2] *comme une victime qu'on va égorger, et on ne l'a pas entendu se plaindre.* Et nous, nous nous plaignons des moindres maux; nous sommes vains, délicats, sensibles.

Il n'y a point de douceur véritable et constante sans humilité. Tandis que nous serons pleins de nous-mêmes, tout nous choquera en autrui. Soyons persuadés que rien ne nous est dû, et alors rien ne nous aigrira. Pensons souvent à nos miseres, et nous deviendrons indulgents pour celles d'autrui. Nourrissons-nous de ces grandes et aimables paroles du fils de Dieu : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

---

(1) I. Philip. 2, v. 6, 7.
(2) Is. 53, v. 7.

XIII. MÉDITATION.

De la véritable grandeur.

Quiconque s'exalte sera humilié, et quiconque s'humilie sera exalté. *Luc*, *XIV*, *v.* 11.

Puisque nous aimons tant l'élévation, cherchons-la où elle est, cherchons celle qui durera toujours. Ô l'admirable ambition que celle de régner éternellement avec le fils de Dieu et d'être assis à jamais sur un même trône avec lui! Mais quelle ambition, quelle jalousie d'enfant, que de s'empresser pour avoir des noms parmi les hommes, pour parvenir à une réputation encore moins solide que la fumée qui est le jouet du vent! Faut-il se donner tant de peine pour avoir quelques gens qui se disent nos amis sans l'être et pour soutenir de vaines apparences? Aspirons à la véritable grandeur; elle ne se trouve qu'en s'abaissant sur la terre. Dieu confond le superbe dès cette vie; il lui attire l'envie, la critique et la calomnie; il lui cause mille traverses, et enfin il l'humiliera éternellement; et l'humble qui se cache, qui veut être oublié, qui craint d'être recherché du monde, sera, dès cette vie, respecté pour n'avoir pas voulu l'être, et une éternelle gloire sera la récompense de son mépris pour la gloire fausse et méprisable.

XIV. MÉDITATION.

Sur quoi nous devons fonder notre joie.

Réjouissez-vous; je vous le dis encore, réjouissez-vous : que votre modestie soit connue de tous les hommes; car le Seigneur est proche. *Phil. IV, v.* 4, 5.

C'est le dégoût de nos passions et des vanités du monde qui doit être la source de notre joie. Nous ne devons fonder notre joie que dans notre confiance en Dieu, et nous ne devons espérer de lui être agréables qu'autant que le monde nous déplaît. Ce doit être l'attente de Jésus-Christ, qui va venir nous couronner, qui doit nous rendre modestes et constants : il faut se tenir prêt à le recevoir, être bien aise qu'il vienne : ce sera le juge du monde et notre consolateur. Qu'il est doux d'attendre Jésus-Christ en paix, tandis que les enfants du siecle craignent qu'il arrive! Ils trembleront, ils frémiront; et nous, nous verrons venir avec joie et confiance notre aimable délivrance. Heureux état, état digne d'envie! Que ceux qui n'y sont pas encore y aspirent : c'est notre lâcheté et nos amusements qui nous éloignent de cet état de confiance et de consolation.

XV. MÉDITATION.

Des effets de l'Eucharistie en nous.

Celui qui me mange doit vivre pour moi. *Jean*, *VI*, *v.* 55, 58.

C'est la chair de Jésus-Christ que nous mangeons; mais c'est son esprit qui nous vivifie. La chair seule ne profite de rien, comme il le dit lui-même; oui, la chair, quoiqu'unie au Verbe, en sorte que S. Jean ne craint point de dire que le Verbe est fait chair. Il ne l'a unie que pour nous communiquer son esprit plus sensiblement par cette société charnelle qu'il a faite avec nous; il ne nous la donne à manger que pour nous incorporer à lui, et faire vivre nos ames de sa vie divine. Pourquoi donc, vivant si souvent de lui, refuserons-nous de vivre pour lui? Que devient en nous ce pain céleste, cette chair toute divine? A quoi servent nos communions? Jésus-Christ vit-il en nous? Ses sentiments, ses actions se manifestent-elles en notre chair mortelle? Croissons-nous en Jésus-Christ à force de le manger? Toujours s'amuser, toujours murmurer contre les moindres croix, toujours ramper sur la terre, toujours chercher de misérables consolations, toujours cacher ses défauts sans les corriger, pendant qu'on ne fait qu'une même chair avec lui!

XVI. MÉDITATION.

Sur le même sujet.

Celui qui me mange doit vivre pour moi. *Jean*, *VI*, *v.* 55, 58.

Jésus-Christ est toute notre vie; c'est la vérité éternelle, dont nous devons être nourris : quel moyen de prendre un aliment si divin et de languir toujours! Ne point croître dans la vertu, n'avoir ni force, ni santé, se repaître de mensonge, fomenter dans son cœur des passions dangereuses, être dégoûté des vrais biens, est-ce là la vie d'un chrétien qui mange le pain du ciel? Jésus-Christ ne veut s'unir et s'incorporer avec nous, que pour vivre dans le fond de nos cœurs; il faut qu'il se manifeste dans notre chair mortelle, que Jésus-Christ paroisse en nous, puisque nous ne faisons qu'une même chose avec lui. *Je vis* [1], *mais ce n'est plus moi qui vis*, *c'est Jésus-Christ qui vit dans* sa créature, déja morte à toutes les choses humaines.

(1) Gal. 2, v. 20.

XVII. MÉDITATION.

De la confiance en Dieu.

Je dors, et mon cœur veille. *Cant. 5, v. 2.*

On dort en paix dans le sein de Dieu, par l'abandon à sa providence, et par un doux sentiment de sa miséricorde. On ne cherche plus rien, et l'homme tout entier se repose en lui. Plus de raisonnements incertains et inquiets, plus de desirs, plus d'impatience à changer sa place. La place où nous sommes, c'est le sein de Dieu; car c'est Dieu qui nous y a mis de ses propres mains et qui nous y porte entre ses bras. Peut-on se trouver mal où il nous met, et où nous sommes comme un enfant que sa mere tient et embrasse? Laissons-le faire, reposons-nous sur lui et en lui. Ce repos de confiance, qui éteint tous les mouvements de la prudence charnelle, c'est la véritable vigilance du cœur. S'abandonner à Dieu sans s'appuyer sur rien autre que lui, c'est faire veiller son cœur tandis qu'on dormira. Ainsi l'amour aura toujours les yeux ouverts avec jalousie pour ne tendre qu'à son bien-aimé, et nous ne nous endormirons point dans la mort.

XVIII. MÉDITATION.

Qu'il n'y a que Dieu qui puisse apprendre à prier.

Enseignez-nous à prier. *Luc*, *XI*, *v.* 1.

Seigneur, je ne sais ce que je dois vous demander. Vous seul savez ce qu'il nous faut; vous m'aimez mieux que je ne sais m'aimer moi-même. Ô pere! donnez à votre enfant ce qu'il ne sait pas lui-même demander. Je n'ose demander ni croix, ni consolations; je me présente seulement à vous; je vous ouvre mon cœur. Voyez mes besoins que je ne connois pas; voyez, et faites selon votre miséricorde. Frappez ou guérissez, accablez ou relevez-moi: j'adore toutes vos volontés sans les connoître; je me tais, je me sacrifie, je m'abandonne. Plus d'autres desirs que ceux d'accomplir votre volonté. Apprenez-moi à prier; priez vous-même en moi.

XIX. MÉDITATION.

De l'amour de Dieu.

Seigneur, vous savez bien que je vous aime. *Jean, XXI, v.* 16.

Saint Pierre le disoit à notre Seigneur; mais oserions-nous le dire? Aimons-nous Dieu pendant que nous ne pensons point à lui? Quel est l'ami à qui nous n'aimons pas mieux parler qu'à lui? Où nous ennuyons-nous davantage qu'aux pieds des autels? Que faisons-nous pour plaire à notre maître et pour nous rendre tels qu'il veut? Que faisons-nous pour sa gloire? Que lui avons-nous sacrifié pour accomplir sa volonté? La préférons-nous à nos moindres intérêts, aux amusements les plus indignes? Où est donc cet amour que nous pensons avoir? Malheur portant [1] *à celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus* qui nous a tant aimés! Donnera-t-il son royaume éternel à ceux qui ne l'aiment pas? Si nous l'aimions, pourrions-nous être insensibles à ses bienfaits, à ses inspirations, à ses graces? *Ni la vie, ni la mort, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance, ne pourront désormais nous séparer de la charité de Jésus-Christ* [2].

---

(1) I. Cor. 16, v. 22.

(2) Rom. 8, v. 38, 39,

XX. MÉDITATION.

Sur le même sujet.

Seigneur, vous savez bien que je vous aime. *Jean*, *XXI*, *v*. 16.

Vous le savez mieux que moi, ô mon Dieu, ô mon pere, ô mon tout, combien je vous aime. Vous le savez, et je ne le sais pas; car rien ne m'est plus caché que le fond de mon cœur. Je veux vous aimer; je crains de ne pas vous aimer assez; je vous demande l'abondance du pur amour. Vous voyez mon desir; c'est vous qui le faites en moi. Voyez dans votre créature ce que vous y avez mis. Ô Dieu, qui m'aimez assez pour m'inspirer de vous aimer sans bornes, ne regardez plus le torrent d'iniquité qui m'avoit englouti; regardez votre miséricorde et mon amour.

XXI. MÉDITATION.

Que rien ne sauroit manquer à celui qui s'attache à Dieu.

C'est le Seigneur qui me conduit; rien ne pourra me manquer. *Ps.* 22, *v.* 1.

N'avons-nous poin de honte de chercher quelque chose autre que Dieu? Quand nous avons la source de tous biens, nous nous croyons encore pauvres. On cherche dans la piété même les commodités et les consolations temporelles; on regarde la piété comme un adoucissement aux peines qu'on souffre, et non comme un état de renoncement et de sacrifice; de là viennent tous nos découragements. Commençons par nous abandonner à Dieu. En le servant, ne nous mettons jamais en peine de ce qu'il fera pour nous. Un peu plus ou un peu moins souffrir, dans une vie si courte, ce n'est pas grand'chose.

Que peut-il me manquer lorsque j'ai Dieu? Oui, Dieu lui-même est le bien infini et l'unique bien. Disparoissez, faux biens de la terre qui portez indignement ce nom et qui ne servez qu'à rendre les hommes mauvais! Rien n'est bon que le Dieu de mon cœur, que je porterai toujours au dedans de moi. Qu'il m'ôte les plaisirs, les richesses, les hon-

neurs, l'autorité, les amis, la santé, la vie : tant qu'il ne se dérobera point lui-même à mon cœur, je serai toujours riche; je n'aurai rien perdu; j'aurai conservé ce qui est tout. Le Seigneur m'a cherché dans mes égarements, m'a aimé quand je ne l'aimois pas, m'a regardé avec tendresse, malgré mes ingratitudes : je suis dans sa main; il me mene comme il lui plaît. Je sens ma foiblesse et sa force. Avec un tel appui rien ne me manquera jamais.

XXII. MÉDITATION.

Que Dieu doit être l'unique portion du cœur de l'homme.

O Dieu de mon cœur! Ô mon éternelle portion! *Ps.* 72, *v.* 26.

Seigneur, vous êtes le Dieu de toute la nature; tout obéit à votre voix : vous êtes l'ame de tout ce qui vit. Vous êtes plus mon ame que celle même que vous avez donnée à mon corps : vous êtes plus près de moi que moi-même. Tout est à vous : mon cœur n'y sera-t-il pas, ce cœur que vous avez fait, que vous animez? Il est à vous et non à moi.

Mais, ô mon Dieu! vous êtes aussi à moi; car je vous aime. Vous êtes tout pour moi. Je n'ai nul autre bien, ô mon éternelle portion! Ce n'est point les consolations d'ici-bas, ni les goûts intérieurs, ni les lumieres extraordinaires que je souhaite; je ne demande que vous et ce qui me conduit à vous. C'est de vous-même et de vous seul que j'ai faim et soif. Je m'oublie pour ne penser qu'à vous. Faites ici-bas de moi ce qu'il vous plaira, n'importe; je vous aime.

XXIII. MÉDITATION.

De quelle maniere Dieu veut être glorifié.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. *Luc*, *II*, *v.* 14.

En ne cherchant que la gloire de Dieu, notre paix s'y trouvera. Mais la gloire de Dieu ne se trouve point dans toutes les pensées et les actions des hommes. Dieu veut être glorifié par l'anéantissement de la nature et par l'abandon à son esprit. Il ne faut point vouloir sa gloire autrement qu'il ne la veut lui-même. Prêtons-nous seulement, comme des instruments morts, à la conduite de sa providence. Réprimons tout empressement, tout mouvement naturel, toute inquiétude déguisée sous le nom de zele. Paix dans la bonne volonté. N'avoir plus ni desir inquiet, ni hésitation, et se laisser dans la main de Dieu; c'est là avoir une bonne volonté, conforme à la sienne. Celui qui est ainsi est immobile comme la montagne de Sion; il ne sauroit être ébranlé, puisqu'il ne veut que Dieu, et que Dieu fait tout.

XXIV. MÉDITATION.

De la douceur et humilité de cœur.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos ames. *Matth. XI*, *v.* 29.

Mon Dieu, je viens m'instruire à vos pieds. Vous êtes ici présent; c'est vous qui m'y attirez par votre grace. Je n'écoute que vous, je ne crois que vous. Parlez, votre serviteur écoute.

Seigneur, je vous adore; mon cœur n'aime que vous; il ne soupire qu'après vous. Je m'anéantis avec joie devant vous. Ô éternelle majesté, je viens pour recevoir tout de vous, et pour renoncer sans réserve à moi-même.

Envoyez, ô mon Dieu, votre Esprit saint. Qu'il devienne le mien et que le mien soit détruit à jamais! Je me livre à cet Esprit d'amour et de vérité. Qu'il m'éclaire aujourd'hui pour m'apprendre à être doux et humble de cœur!

Ô Jésus, c'est vous qui me donnez cette leçon de douceur et d'humilité. Vous m'apprenez à y trouver le repos de mon ame et la paix.

Hélas! que j'ai été loin de la chercher cette paix! Je la cherchois dans les vaines imaginations de mon orgueil. L'orgueil est incompatible avec la paix : il veut toujours ce qu'il n'a pas ; il veut toujours pas-

ser pour ce qu'il n'est point : il s'éleve sans cesse, et sans cesse Dieu lui résiste, pour le rabaisser par l'envie, par la contradiction des autres hommes, ou par ses propres défauts qu'il ne peut s'empêcher de sentir. Malheureux orgueil, qui ne goûtera jamais la paix des enfants de Dieu qui sont doux et humbles de cœur!

MÉDITATIONS
POUR
UN MALADE.

I. MÉDITATION.

Je me suis tu, Seigneur, parceque c'est vous qui l'avez fait. *Psaume* 38, *v.* 10.

EST-CE à moi à me plaindre quand mon Dieu me frappe, et qu'il me frappe par amour, afin de me guérir? Frappez donc, Seigneur, j'y consens. Que vos coups les plus rigoureux sont doux, puisqu'ils cachent tant de miséricordes! Hélas! si vous n'aviez point frappé mon corps, mon ame n'auroit point cessé de se donner à elle-même le coup de la mort. Elle étoit couverte d'ulceres horribles. Vous l'avez vue, vous en avez eu pitié: vous abattez ce corps de péché; vous renversez mes ambitieux projets; vous me rendez le goût de votre éternelle vérité, que j'avois perdu depuis si long-temps. Soyez donc à jamais béni! Je baise la main qui m'écrase, et j'adore le bras qui me frappe.

II. MÉDITATION.

Ayez pitié de moi, Seigneur, parceque je suis infirme. *Ps. VI*, *v.* 3.

Ô mon Dieu, je n'ai point d'autre raison que ma misere pour exciter votre miséricorde. Voyez le besoin que j'ai de votre secours, et donnez-le moi. J'en sens le besoin, Seigneur : heureux de le sentir, si ce sentiment me tient dans la défiance de moi-même ! Vous avez frappé ma chair pour la purifier; vous avez brisé mon corps pour guérir mon ame. C'est par la douleur salutaire que vous m'arrachez aux plaisirs corrompus. L'infirmité de ma chair m'afflige, moi qui n'avois point d'horreur de l'infirmité de mon esprit : il étoit en proie à la vaine ambition, à la fievre ardente de toutes les passions furieuses. J'étois malade et je ne croyois pas l'être. Mon mal étoit si grand que je ne le sentois pas. Je ressemblois à un homme qui a une fievre chaude et qui prend l'ardeur de la fievre pour la force d'une pleine santé. Ô heureuse maladie qui m'ouvre les yeux et qui change mon cœur !

III. MÉDITATION.

Il vous a été donné non seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui. *Philip. I, v.* 29.

Ô don précieux qu'on ne connoît point! La douleur n'est pas moins précieuse que la foi répandue dans les ames par le Saint-Esprit. Bienheureuse marque de miséricorde quand Dieu nous fait souffrir! Mais sera-ce une souffrance forcée et pleine d'impatience? Non; les démons souffrent ainsi. Celui qui souffre sans vouloir souffrir ne trouve dans ses peines qu'un commencement des éternelles douleurs. Quiconque se soumet dans sa souffrance, la change en un bien infini. Je veux donc, ô mon Dieu, souffrir en paix et avec amour. Ce n'est pas assez de croire vos saintes vérités, il faut les suivre: elles nous condamnent à la douleur, mais elles nous en découvrent le prix. Ô Seigneur, ranimez ma foi languissante. Qu'on voie reluire en moi la foi et la patience de vos saints! S'il m'échappe quelque impatience, du moins que je m'en humilie aussitôt, et que je la répare par ma douleur!

IV. MÉDITATION.

Seigneur, je souffre violence; répondez pour moi. *Ezéch. Isa. XXXVIII*, *v.* 14.

Vous voyez les maux qui m'accablent. La nature se plaint; que lui répondrai-je? Le monde cherche à m'amuser et à me flatter; comment faut-il que je le repousse? Que dirai-je, Seigneur? Hélas! il ne me reste de force que pour souffrir et pour me taire. Répondez vous-même: par votre parole toute-puissante, écartez le monde trompeur qui m'a déja séduit une fois. Soutenez mon cœur malgré les défaillances de la nature. Je souffre violence par les maux dont vous m'accablez et par mes passions qui ne sont point encore éteintes. Je souffre; hâtez-vous de me secourir.

V. MÉDITATION.

Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté. *Job, I*, *v*. 12.

Voilà, Seigneur, ce que vous faisiez dire à votre serviteur Job dans l'excès de ses maux. Ô que vous êtes bon de mettre encore ces paroles dans la bouche et dans le cœur d'un pécheur tel que moi! Vous m'aviez donné la santé, et je vous oubliois; vous me l'ôtez, et je reviens à vous. Précieuse miséricorde, qui m'arrachez les dons de Dieu qui m'éloignoient de lui, pour me donner Dieu même! Seigneur, ôtez tout ce qui n'est point vous, pourvu que je vous aie. Tout est à vous; vous êtes le Seigneur: disposez de tout: biens, honneurs, santé; arrachez tout ce qui me tiendroit lieu de vous.

VI. MÉDITATION.

Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. *Matth. XI*, *v.* 28.

Douce parole de Jésus-Christ, qui prend sur lui tous les travaux, toutes les lassitudes et toutes les douleurs des hommes ! Ô mon Sauveur, vous voulez donc porter tous mes maux ! Vous m'invitez à m'en décharger sur vous. Tout ce que je souffre doit trouver en vous du soulagement. Je joins donc ma croix à la vôtre ; portez-la pour moi. Je suis, comme vous étiez, tombant en défaillance, quand on fit porter votre croix par un autre. Je marche après vous, Seigneur, vers le Calvaire, pour y être crucifié. Je veux, quand vous le voudrez, mourir entre vos bras ; mais la pesanteur de ma croix m'accable. Je manque de patience ; soyez ma patience vous-même ; je vous en conjure par votre promesse. Je viens à vous ; je n'en puis plus ; c'est assez pour mériter votre compassion et votre secours.

VII. MÉDITATION.

Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute. *I*, *Rois*, *III*, *v.* 10.

Je me tais, Seigneur, dans mon affliction, je me tais; mais je vous écoute avec le silence d'une ame contrite et humiliée à qui il ne reste rien à dire dans sa douleur. Mon Dieu, vous voyez mes plaies; c'est vous qui les avez faites; c'est vous qui me frappez. Je me tais; je souffre, et j'adore en silence : mais vous entendez mes soupirs, et les gémissements de mon cœur ne vous sont point cachés. Je ne veux point m'écouter moi-même; je ne veux écouter que vous, et vous suivre.

VIII. MÉDITATION.

Mon pere, délivrez-moi de cette heure. *Jean*, *XII*, *v.* 27.

Quoique vous me menaciez et me frappiez, ô mon Dieu, vous êtes mon pere; vous le serez toujours. Delivrez-moi de cette heure terrible, de ce temps d'amertume et d'accablement. Laissez-moi respirer dans votre sein, et mourir entre vos bras. Délivrez-moi, ou par la diminution de mes maux, ou par l'accroissement de ma patience. Coupez jusqu'au vif, brûlez; mais faites miséricorde; ayez pitié de ma foiblesse. Si vous ne voulez pas me délivrer de ma douleur, délivrez-moi de moi-même, de ma foiblesse, de ma sensibilité et de mon impatience.

IX. MÉDITATION.

J'ai péché contre toute votre justice. *Dan. IX, v.* 15, 16.

J'ai péché contre toutes vos loix. L'orgueil, la mollesse, le scandale, n'ont rien laissé de saint dans la religion que je n'aie violé. J'ai même fait outrage à votre Saint-Esprit ; j'ai foulé aux pieds le sang de l'alliance; j'ai rejeté les anciennes miséricordes qui avoient pénétré mon cœur. J'ai fait tous les maux, Seigneur; j'ai épuisé toutes les iniquités; mais je n'ai pas épuisé votre miséricorde. Au contraire, elle prend plaisir à surmonter ma misere; elle s'éleve comme un torrent au-dessus d'une digue. Pour tant de maux vous me rendez tous les biens ; vous vous donnez vous-même. Ô mon Dieu! un si grand pécheur, si comblé de graces, refusera-t-il de porter sa croix avec votre fils, qui est la justice et la sainteté même?

X. MÉDITATION.

Ma force m'a abandonné. *Psaume* 37, *v.* 11.

Ma force m'abandonne; je ne sens plus que foiblesse, qu'impatience, que désolation de la nature défaillante, que tentation de murmure et de désespoir. Qu'est donc devenu le courage dont je me piquois et qui m'inspiroit tant de confiance en moi-même? Hélas! outre tous mes maux, j'ai encore à supporter la honte de ma foiblesse et de mon impatience. Seigneur, vous attaquez mon orgueil de tous côtés; vous ne lui laissez aucune ressource. Trop heureux, pourvu que vous m'appreniez, par ces terribles leçons, que je ne suis rien, que je ne puis rien, et que vous êtes tout, seul!

XI. MÉDITATION.

Quand on m'aura élevé de la terre, je tirerai tout à moi. *Jean*, *XII*, *v.* 32.

Vous promîtes, Seigneur, que, quand vous seriez élevé sur la croix, vous attireriez tout à vous. Les nations sont venues adorer l'homme de douleur; les Juifs même en grand nombre ont reconnu le sauveur qu'ils avoient crucifié. Voilà votre promesse accomplie aux yeux du monde entier. Mais c'est encore du haut de cette croix que votre vertu toute-puissante attire les ames. Ô Dieu souffrant! vous m'enlevez au monde trompeur; vous m'arrachez à moi-même et à mes vains desirs pour me faire souffrir avec vous sur la croix. C'est là qu'on vous appartient, qu'on vous connoît, qu'on vous aime, qu'on se nourrit de votre vérité. Tout le reste sans croix n'est qu'une piété en idée. Attachez-moi à vous; que je devienne un des membres de Jésus-Christ crucifié.

XII. MÉDITATION.

Malheur au monde à cause de ses scandales! *Matth. XVIII, v.* 7.

Le monde dit : Malheur à ceux qui souffrent ! mais la foi répond au fond de mon cœur : Malheur au monde qui ne souffre pas ! Il seme la terre de pieges funestes pour perdre les ames : la mienne y a été long-temps perdue. Hélas ! ô mon Dieu, que vous êtes bon de me tenir par l'infirmité loin de ce monde corrompu ! Fortifiez-moi par la douleur, pour achever de me déprendre de tout, avant que de m'exposer au scandale de vos ennemis. Que la maladie m'apprenne à connoître combien toutes les douceurs mondaines sont empoisonnées. On me trouve à plaindre dans mes langueurs. Ô aveugles amis ! ne plaignez point celui que Dieu aime, et qu'il ne frappe que par amour ! C'étoit, il y a six mois, qu'il étoit à plaindre, lorsqu'une mauvaise prospérité empoisonnoit son cœur, et qu'il étoit si loin de Dieu.

XIII. MÉDITATION.

Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. *Rom. XIV*, *v.* 8.

Ô mon Dieu ! que m'importe de vivre ou de mourir? La vie n'est rien, elle est même dangereuse dès qu'on l'aime. La mort ne détruit qu'un corps de boue ; elle délivre l'ame de la contagion du corps et de son propre orgueil ; des pieges du démon elle la fait passer à jamais dans le regne de la vérité. Je ne vous demande donc, ô mon Dieu, ni santé ni vie ; je vous fais un sacrifice de mes jours. Vous les avez comptés ; je ne demande aucun délai. Ce que je demande, c'est de mourir plutôt que de vivre comme j'ai vécu ; c'est de mourir dans la patience et dans l'amour, si vous voulez que je meure. Ô Dieu, qui tenez dans vos mains les clefs du tombeau pour l'ouvrir ou pour le fermer, ne me donnez point la vie, si je ne dois en être détaché : vivant ou mourant, je ne veux plus être qu'à vous.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce septieme volume.

TABLE

Fin de la table.

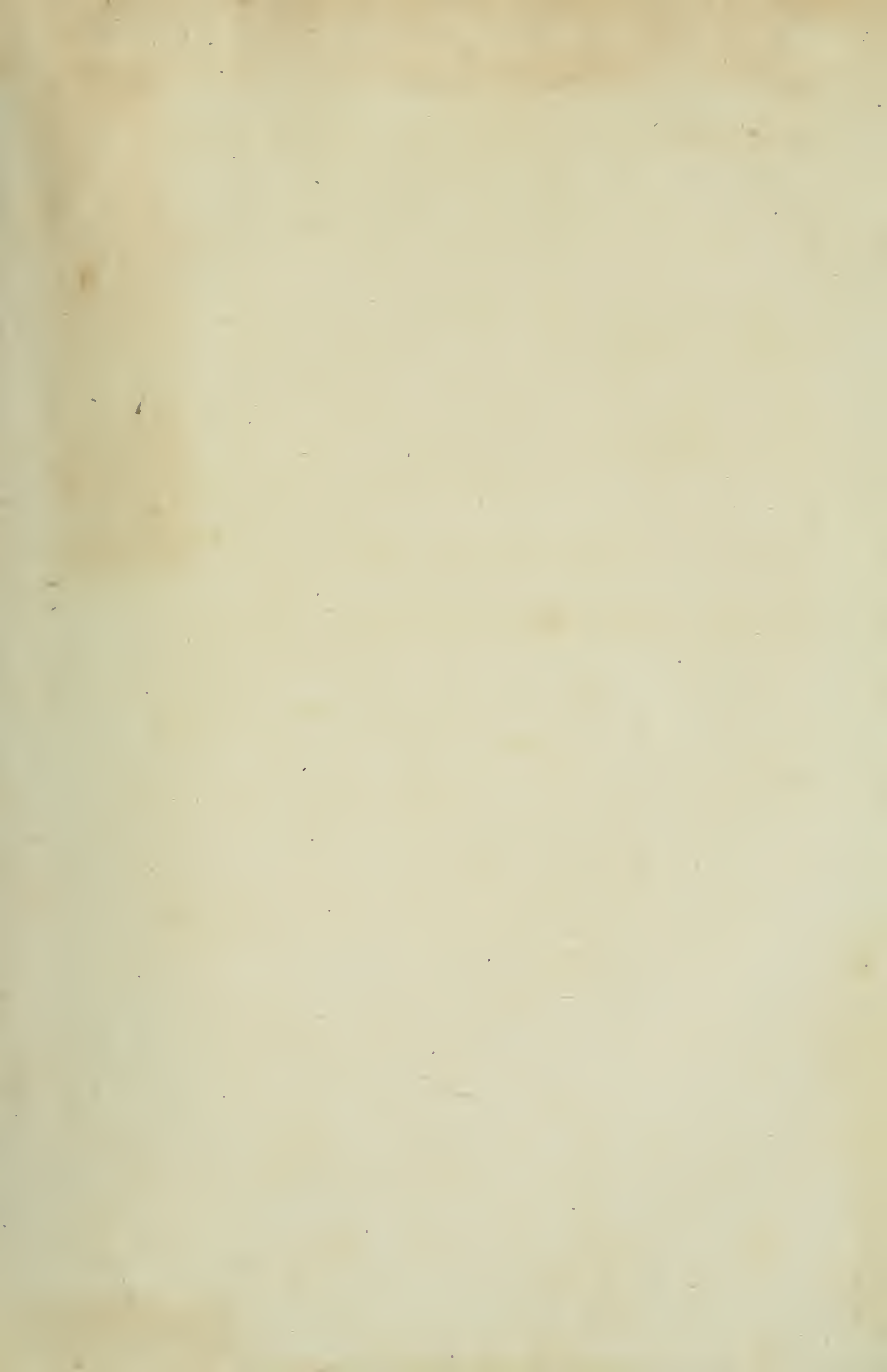
ERRATA DU TOME VI.

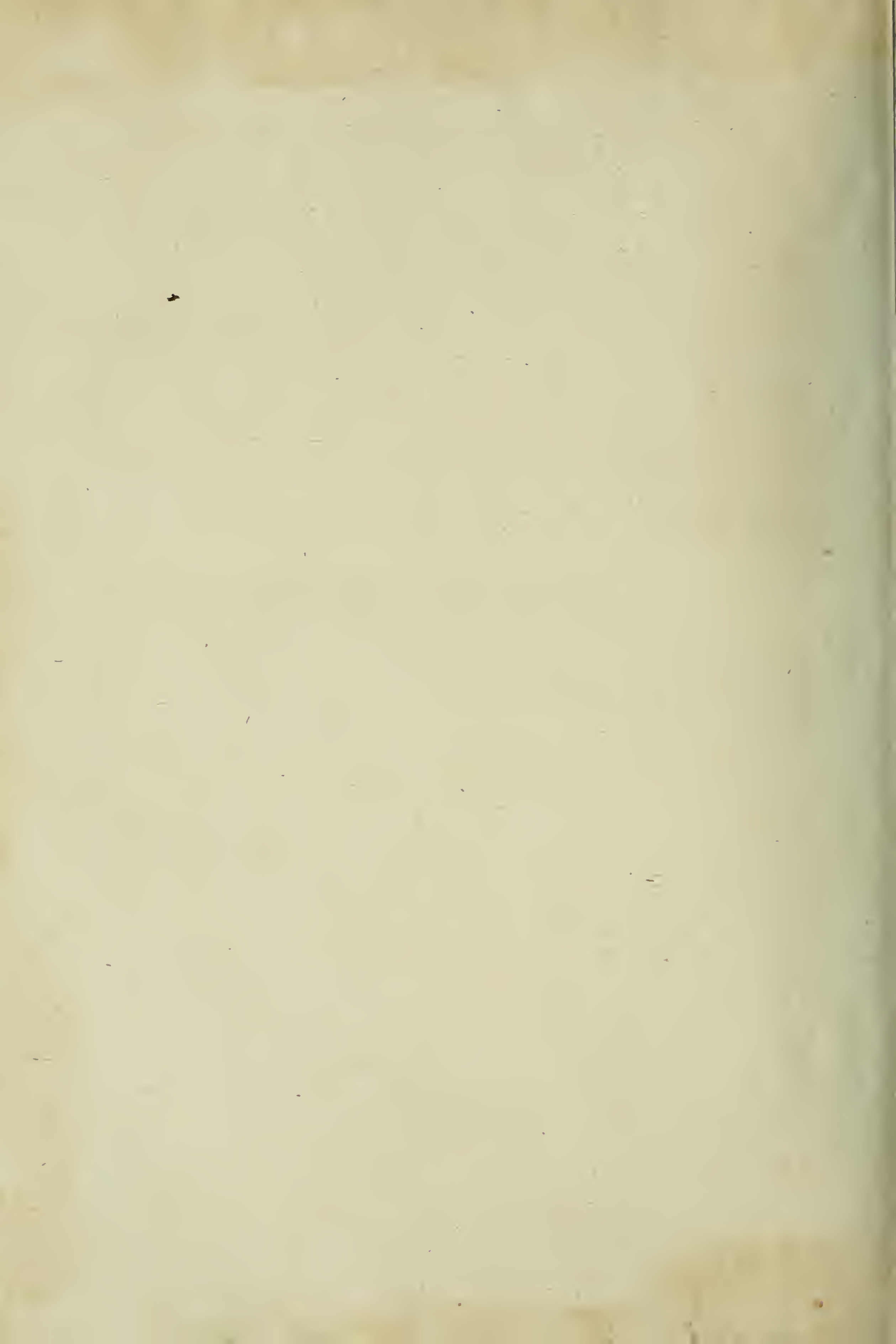
PAGE 12, *ligne* 14, nous n'avons vu, lisez nous n'avons point vu.
60, 13, de mortel, *lisez* de mortelle.
256, 16, une pitié, *lisez* une piété.
392, 16, exfoliation, *lisez* expoliation.
446, 12, encourager, *lisez* décourager.
455, 9, *justa in dies*, lisez *justa sunt dies.*
475, 21, si sensible, *lisez* si peu sensible.
542, 23, vivité, *lisez* vérité.
569, 3, *lisez* je révérois.

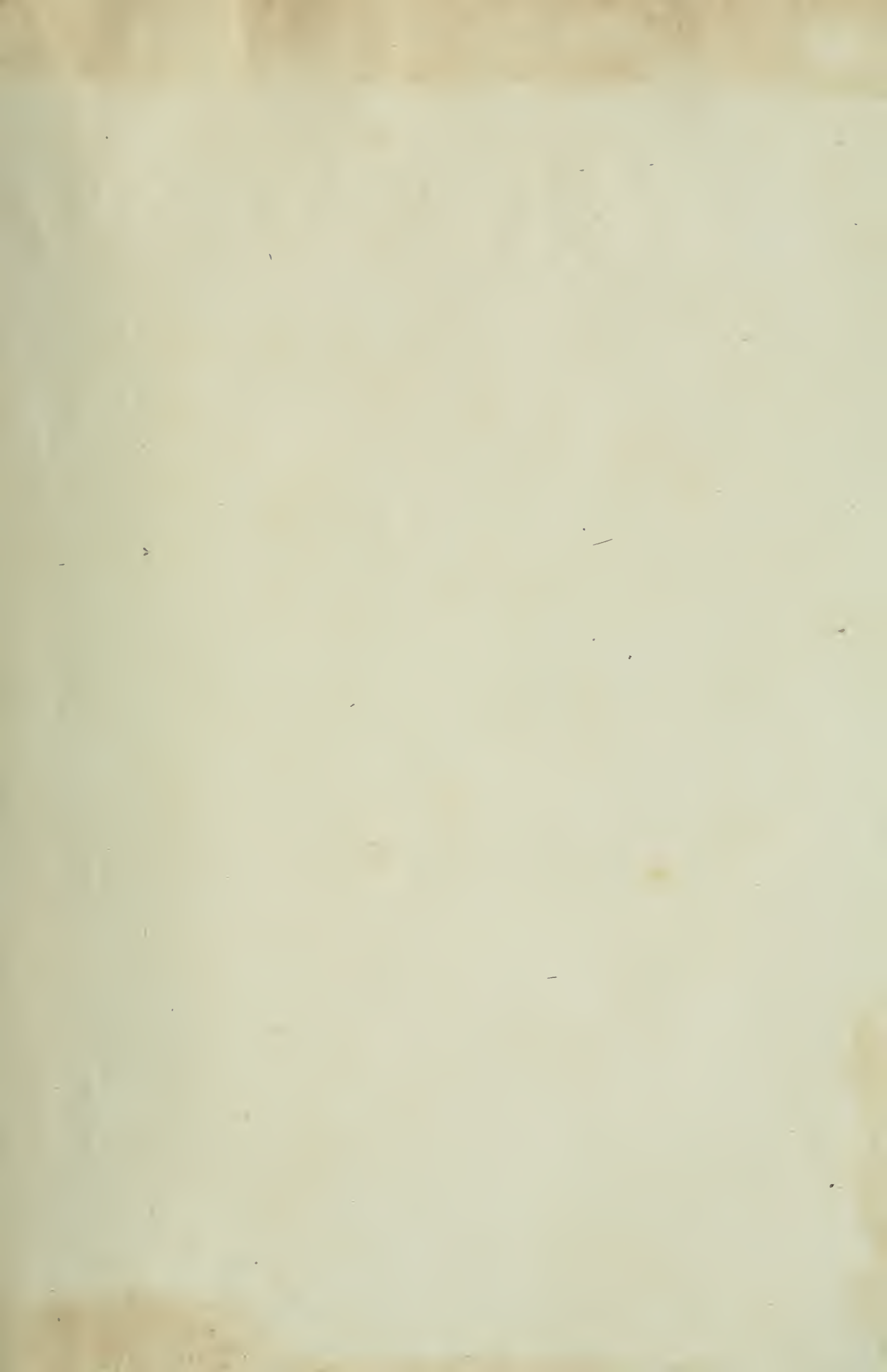
ERRATA DU TOME VII.

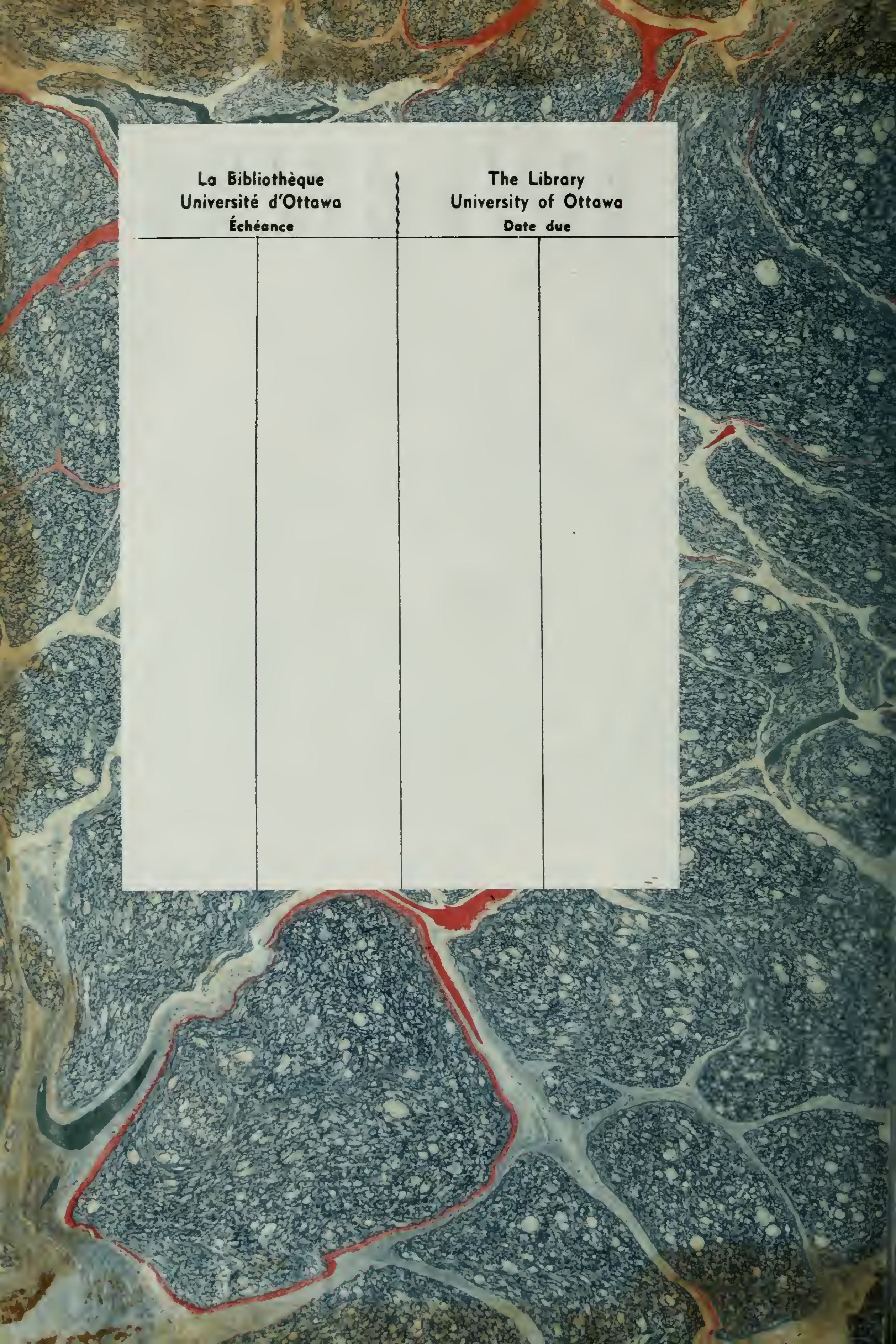
PAGE 181, *ligne* 18, régelz, *lisez* réglez.
198, 5, envrée, *lisez* enivrée.
415, 12, qu'on est de loisir, *lisez* qu'on a le loisir.
533, 17, les torrents, *lisez* le torrent.

Fin des errata des tomes VI et VII.









La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due

